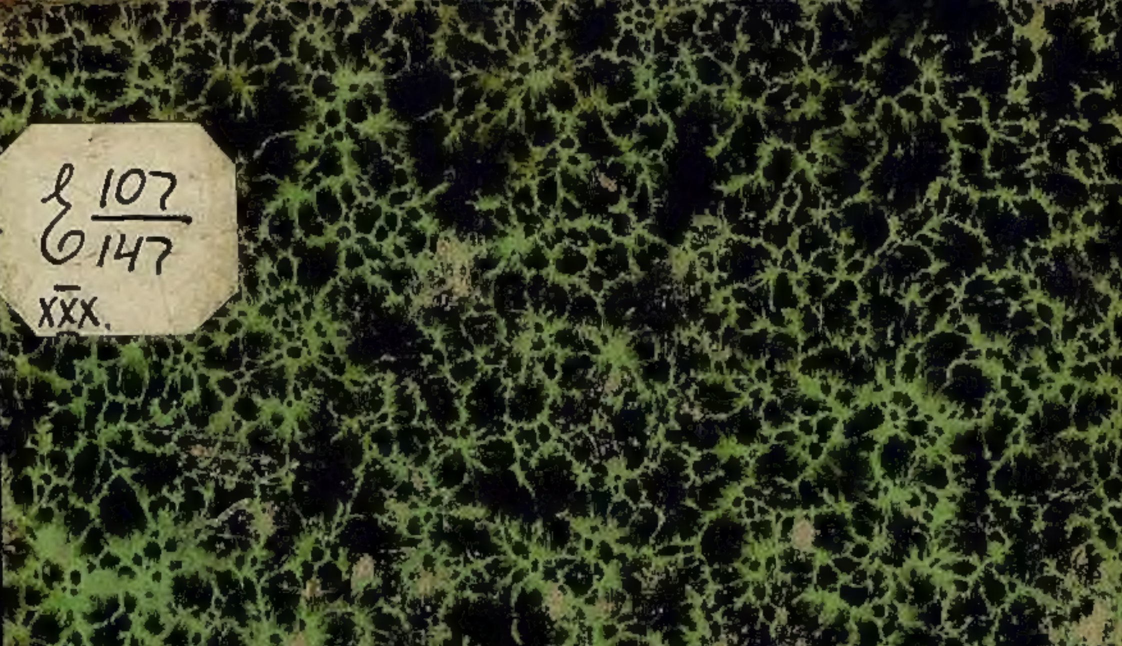

107
147
XXX.

ARCHIVES DU PRINCE WORONZOW.

АРХИВЪ КНЯЗЯ ВОРОНЦОВА.

КНИГА ТРИДЦАТАЯ.



МОСКВА.

1884.

АРХИВЪ КНЯЗЯ ВОРОНЦОВА.

ГЛАВНѢЙШІЯ СТАТЬИ.

КНИГА ПЕРВАЯ. Личныя бумаги императрицы Елисаветы.—Дневная записка Коллегіи Иностр. дѣлъ 1742 г.—Письма кн. Кантемира къ гр. М. Л. Воронцову.—Письма принцессы Цербской Іоанны Елисаветы къ гр. М. Л. Воронцову.—Дѣло о Шетарди (Перлюстрація депешъ). *Со снимками.*

КНИГА ВТОРАЯ. Переписка графа А. П. Бестужева-Рюмина съ графомъ М. Л. Воронцовымъ.—Перлюстрація писемъ о заговорѣ маркиза Ботты.—Письма Миниха.—Письма гр. М. Л. Воронцова къ императрицѣ Елисаветѣ.—Бумага о побѣгѣ Д. В. Волкова.

КНИГА ТРЕТЬЯ. Служебный журналъ гр. М. Л. Воронцова.—Письма Ѳ. Д. Бехтѣева къ гр. М. Л. Воронцову. — Коржавины. — *Объ арестѣ* Лестока.—Переписка гр. М. Л. Воронцова съ гр. А. Г. Головкинымъ.—Бумаги о покушеніи на жизнь императрицы Елисаветы.

КНИГА ЧЕТВЕРТАЯ. Дѣло о студентѣ Маріамскомъ.—Секретная посылка Веймарна и Шпрингера 1752.—Записка гр. М. Л. Воронцова о Семилѣтней войнѣ 1759.—Дневникъ докладовъ Коллегіи Иностр. Дѣлъ съ отзывами имп. Елисаветы.—Письма гр. М. Л. Воронцова и его супруги къ ихъ дочери.—Письма Ломоносова къ гр. М. Л. и Р. Л. Воронцовымъ.—Письмо герцога Голштинскаго къ Елисаветѣ Петровнѣ.

КНИГА ПЯТАЯ. Автобіографическая записка графа А. Р. Воронцова.—Письма гр. М. Л. Воронцова къ гр. А. Р. Воронцову.—Письма княгини Дашковой, Радищева и Вольтера къ гр. А. Р. Воронцову.

КНИГА ШЕСТАЯ. Доклады Коллегіи Иностр. Дѣлъ.—Переписка гр. М. Л. Воронцова съ Ѳ. Д. Бехтѣевымъ, И. И. Шуваловымъ и пр. — О взятіи Берлина Русскими войсками, *съ планомъ.*

КНИГА СЕДЬМАЯ. Доклады Елисаветинской конференціи.—Бумаги объ измѣнѣ гр. Тотлебена.—Переписка гр. Воронцова съ Н. И. Панинымъ.—Бумаги о тайной перепискѣ имп. Елисаветы съ Людовикомъ XV-мъ.—Конференціи при Петрѣ III-мъ и въ перв. полугодіе при Екатеринѣ.—Переписка гр. М. Л. Воронцова съ Екатериною II-ю.—Замѣчанія кн. Дашковой на книгу Рюльера. *Съ портретомъ графа М. Л. Воронцова.*

АРХИВЪ

КНЯЗЯ ВОРОНЦОВА.

XXX.



АРХИВЪ
КНЯЗЯ ВОРОНЦОВА.

КНИГА ТРИДЦАТАЯ.



ПИСЬМА РОЖЕРСОНА, Н. Н. НОВОСИЛЬЦОВА, ИСТОРИКОВЪ МИЛЛЕРА И БАНТЫША-КАМЕНСКАГО, ПОЦЦО-ДИ-БОРГО, КНЯЗЯ КУРАКИНА И ДРУГИХЪ ЛИЦЪ.

МОСКВА.
Въ Университетской типографіи (М. Катковъ),
на Страстномъ бульварѣ.
1884.


2007089569

СОДЕРЖАНІЕ

ТРИДЦАТОЙ КНИГИ АРХИВА

КНЯЗЯ ВОРОНЦОВА.

А. ПИСЬМА ИЗЪ ФРАНЦІИ ОТЪ ПРІЯТЕЛЯ МОЛОДОСТИ КЪ ГРАФУ А. Р. ВОРОНЦОВУ.

Б. ПИСЬМА ПРИДВОРНАГО ВРАЧА РОЖЕРСОНА КЪ ГРАФАМЪ ВОРОНЦОВЫМЪ.

В. ПИСЬМА ГРАФА А. Р. ВОРОНЦОВА КЪ Н. Н. НОВОСИЛЬЦОВУ.

Г. ПИСЬМА Н. Н. НОВОСИЛЬЦОВА КЪ ГРАФАМЪ ВОРОНЦОВЫМЪ.

Д. ПИСЬМА КОМПОЗИТОРА ПАЭЗІЕЛЛО КЪ ГРАФУ С. Р. ВОРОНЦОВУ.

Е. ПИСЬМА И. П. ЕЛАГИНА КЪ ГРАФУ А. Р. ВОРОНЦОВУ.

Ж. КЪ ИСТОРІИ РУССКАГО ТЕАТРА.

З. ПИСЬМА ИСТОРИКА МИЛЛЕРА КЪ ГРАФУ А. Р. ВОРОНЦОВУ.

И. ПИСЬМА В. Ѳ МАЛИНОВСКАГО КЪ ГРАФУ А. Р. ВОРОНЦОВУ.

К. ПИСЬМО СТАРООБРЯДЦА АНДРЕЯ БОРИСОВА КЪ ГРАФУ А. Р. ВОРОНЦОВУ.

Л. ПИСЬМА Н. Н. БАНТЫША-КАМЕНСКАГО КЪ ГР. А. Р. ВОРОНЦОВУ.

Приложены ноты къ письму Паэзіелло.

Письма изъ Франціи отъ пріятеля молодости къ графу Александру Романовичу Воронцову.

1.

A Versailles, VII-bre 1760.

Pardon, monsieur le comte: il n'y a certainement pas de ma faute si je ne vous joins pas à Stutgardt. C'est celle de qui vous savez. On m'a fait revenir deux fois ici depuis votre départ. Je devais enfin partir ce soir ou demain matin. A présent je ne partirai plus que dans quinze jours. Le départ est assuré; mais, comme on n'a pas encore écrit à m-r de L'hôpital pour le prévenir de mon arrivée, on serait fâché, je crois, qu'il en fût prévenu par ailleurs. Je vous supplie donc, vous et votre digne ami m-r Bakounine, de n'en parler ni d'en écrire à personne. J'ai dit qu'il n'y avait que vous deux qui le sussiez et qu'il le fallait bien, puisque vous deviez m'attendre; cela est trop vrai, et l'on ne m'a point désapprouvé. Mais il faut renoncer à cette douce espérance; il ne me reste que celle de vous voir à Vienne avant votre départ pour l'Italie et de faire le reste du voyage avec m-r Bakounine. Je serais au désespoir si je ne pouvais pas

vous atteindre tous deux. J'aurais bien souhaité de savoir plus tôt mon sort pour pouvoir vous écrire et ne pas abuser de votre amitié en me faisant attendre; mais je n'ai pas à me reprocher d'avoir perdu une minute, car je vous écris au sortir de chez le patron. Il m'a témoigné, au reste, un vif regret de ce qu'un prompt départ rend inutiles sa démarche et la lettre de m-r de S-t Florentin au prieur de S-t Denis, qu'il me remit avant-hier et qu'il m'a dit de garder pour vous la remettre. Il désirait, et moi aussi, de vous faire dédommager par les Bénédictins de la vilainie des Hiéronymites. M-r Binet passa chez moi hier; je n'y étais pas, mais je crois qu'il m'apportait pour vous la permission de voir un certain hôtel. Voilà des attentions devenues inutiles, mais elles ne seront pas en pure perte, si vous nous en savez un peu de gré.

Si m-r de Galitzine a écrit que vous aviez emporté d'ici l'estime publique, et surtout celle de la cour éclairée, il ne sera pas démenti. M-r le duc de Choiseul et m-r l'abbé de La Ville m'ont parlé de vous, mon cher comte, avec les plus grands éloges. Je me suis acquitté de vos compliments pour tous deux, et je n'ai pas oublié de donner au dernier vos deux paquets pour Pétersbourg. Vous serez servi comme le roi même.

Sans adieu, cher et aimable comte; je me console par l'espérance de vous revoir dans trois semaines, car je ferai, je vous promets, la route d'ici à Vienne en courrier, de peur de vous manquer, vous et m-r Bakounine, à qui je vous prie de faire pour moi mille compliments. S'il voulait se charger du mien pour m-r le baron d'Ikskul et me renouveler un peu dans le souvenir de ce digne et respectable *Suève*, il me ferait

sensiblement plaisir. Je finis et vous embrasse tendrement, mon cher Alexandre Romanowitch. N'est-ce pas comme cela qu'il faut dire aux gens leur nom et celui de leur papa?

P. S. J'aurai l'honneur de vous écrire quelques jours avant mon départ. A Vienne, chez m-r de Kaiserling.

2.

Versailles, 31 janvier 1762.

J'ai eu l'honneur, monsieur le comte, de vous écrire par le dernier courrier. Daignez agréer, par celui-ci, après mes compliments de condoléance sur la perte de votre bonne Maîtresse, mes très- sincères félicitations sur tout ce qui est arrivé de consolant pour votre famille. Vous rendez justice à l'inviolable attachement que je vous ai voué: mais, de plus, vous devez sentir combien je m'intéresse à tout ce qui peut toucher m-r et madame la chancelière et m-r le comte votre père, qui m'ont honoré de bontés et de grâces si distinguées pendant mon séjour à S-t Pétersbourg. Pour vous, monsieur le comte, il serait superflu de vous dire encore ici combien je vous suis et serai tendrement dévoué jusqu'au tombeau. J'aime mieux finir et vous supplier de vouloir bien m'honorer quelquefois de vos nouvelles et de vos ordres, quand vous en aurez à donner dans ce pays ou dans tel autre climat que je pourrai habiter. Vous y trouverez toujours un *vieux pupille*, occupé par-dessus toutes choses de la gloire et des succès de son *jeune tuteur*.

3.

Paris, 9 VII-bre 1762.

Je commence, cher et aimable comte, par vous accuser réception de toutes vos lettres jusques et y compris celle du 26 août où vous m'avez mis un *monsieur en vedette*, qui a pensé me faire mourir de peur que nous fussions brouillés ensemble. Mon cher Favier m'a un peu rassuré à la fin, et j'espère, mon cher tuteur, que si vous faites, de tems en tems, quelques sorties de compliments et de sécheresse à votre très-humble et très-féal serviteur, c'est pour dérouter la poste.

Aujourd'hui je serai plus libre que vous ne l'étiez le 26 août. Je profite de l'occasion de m-r Cazotte, l'un de nos commissaires de marine, qui veut bien se charger, mon cher comte, de vous donner ma lettre en mains propres. J'y joins deux pièces curieuses, l'une ancienne, l'autre toute fraîche, mais que je n'avais pas eu occasion de vous faire parvenir jusqu'à présent. La première est de m-r de Voltaire et devenue fort rare, parce qu'il ose y plaisanter sur *nos seigneurs du parlement* et qu'on peut plaisanter ici sur tout, excepté sur eux. L'abbé *** est l'abbé Grizel, grand convertisseur et qui est, je crois, attaché à la paroisse de S-t Sulpice. *L'intendant des menus plaisirs du roi* est qui vous voudrez, car ils sont deux ou trois qui, tous sous l'autorité des 4 premiers gentilshommes de la chambre, ont la direction des deux comédies et des spectacles de la cour. Cela s'achète, et ce sont des financiers qui ont toujours ces charges. Le p. G. est le fameux père Girard, jésuite, que le parlement d'Aix ne voulut ni

condamner ni absoudre pour s'être amusé à donner doucement des claques sur les fesses à une jolie pénitente. Ce *sénat* eut raison, car ce crime est bien doux et ne fait de mal à personne. La C... est *La Cadière*, qui était la dévote en question. J'entre dans tous ces détails de remarques, parce que vous n'étiez pas encore né, mon cher comte, quand le p. Girard finissait de prendre le col aux filles et que je commençais. A l'égard de maître *Le D....*, c'est *le Bâtonnier* ou chef de *l'ordre des avocats*, qui était en charge lorsqu'un ignorant de son ordre s'avisa d'écrire un gros in-12 pour prouver que m-lle Clairon n'était pas excommuniée et qu'elle devait et pouvait faire ses pâques. Vous croiriez que naturellement cela devrait lui être égal; point du tout: c'était elle qui avait fait écrire ce pauvre avocat, et elle persiste encore à vouloir figurer dans une de nos paroisses comme *dame de charité*. Ce n'est pas qu'elle soit dévote: au contraire, elle n'y croit pas; mais elle prêtend que quand on joue les *reines* sans communier comme elles, on est infâme. Elle suborna donc le nigaud en question; il écrivit, le public s'en moqua, les avocats le chassèrent, le parlement fit brûler son livre, et un ministre, *amateur des arts*, donna au protégé de m-lle Clairon un emploi de 4.000 livres dans ses bureaux.

Vous voilà instruit du commentaire et de la clef de la petite *Conversation*. A l'égard du *Mandement de m-r l'archevêque*, je vous y laisse faire toutes vos remarques. Vous saurez seulement qu'ils sont quatre ou cinq à se disputer cette *manière de victoire* et que si chacun en prend sa part, il n'en restera guère pour le roi et pour l'état; mais il fallait finir par un coup d'éclat, et ceci en est un: car, en vous écrivant, j'entends déjà

tonner le canon de la ville, de la Bastille et des Invalides; à ce soir illumination et feu d'artifice.

J'aurais dû commencer par vous dire, monsieur le comte, l'objet du voyage de m-r Cazotte. C'est un grand propriétaire de vignes dans le Bordelais: il a quatre récoltes sur les bras et il va à Londres chercher à s'en défaire. Feu Pierre III avait goûté de son vin et l'avait trouvé bon, mais *trop bon*. En conséquence, sa majesté avait ordonné qu'on lui en fît venir cinquante barriques. Sa mort a changé tout cela: m-r Cazotte présume qu'on boira moins à Pétersbourg, ou qu'on s'y connaîtra moins en qualité. La sienne est, dit-il, supérieure, et il faut l'en croire; car il offre de vous en fournir un essai pour votre provision. Vous pouvez, mon cher comte, écouter m-r Cazotte et même essayer de son vin. Je vous prie aussi de lui accorder votre protection pour les tentatives qu'il a commencées en Russie.

Finissons à présent par moi, c. à d. par le plus triste sujet du monde. Mon sort n'a point changé depuis mes dernières lettres: de nouvelles circonstances n'y ont ajouté que de nouveaux désagréments. M-r le duc de Nivernois m'avait rendu justice en public et auprès du ministre: il me jugeait propre à l'accompagner et il le disait hautement. Qu'en est-il arrivé? On lui a donné deux hommes qu'il n'avait jamais vus. Je n'ai rien à dire sur le premier, mais le second ne sait ni l'anglais ni l'Angleterre. Le retour de m-r de Breteuil à S-t Pétersbourg l'ayant empêché d'y aller, on a voulu le placer à quelque prix que ce fût. La même cabale qui le protégeait et à qui il s'était vendu, l'a poussé, l'a placé, et ceux-mêmes qui se disaient mes amis, m'ont *tordu le col* pour faire avoir à ce petit

personnage le poste auquel j'ose dire que le public me destinait. On a pensé à Maissague, et j'aurais été fort aise d'y aller avec lui; personne ne rend plus de justice que moi à son mérite. On m'a chargé de lui parler, de lui demander des mémoires sur des objets relatifs à cette commission et de lui faire entrevoir qu'il pouvait y être employé. Il a reçu tout cela avec un fort grand mépris. Il a senti fort bien qu'on voulait *le soutirer*, ainsi que moi, et nous jouer tous deux en nous faisant travailler pour *parer le geai des plumes du paon.* Il y avait été pris l'année passée lors de l'envoi de m-r de Bussy, on l'avait nommé pour y aller. On ne l'y rattrapera plus. Le voilà fixé agréablement et solidement auprès des Noailles.

Pour moi, je suis toujours en pleine mer, battu par la tempête, et depuis quinze mois n'ayant jamais senti que le vent contraire. Si je n'avais pas eu d'autres ressources que les bienfaits du roi, ou plutôt le juste salaire de mon travail, je serais mort sur un fumier. Tâchez donc, cher et aimable tuteur d'un malheureux pupille à cheveux gris, de me procurer un emploi au service de votre cour. Je serais content d'obtenir le même grade et les mêmes appointemens dont jouit mon ami m-r Oubry *(sic)* par les bontés de son excellence votre digne oncle. Si en même tems on jugeait à propos de m'employer auprès de vous, je serais au comble de mes voeux, et je sens qu'enfin je me résoudrais à oublier cette patrie qui n'en est pas une pour moi. Écrivez donc, je vous en supplie, fortement et secrètement à votre cour pour y faire décider mon sort. Je n'y ai pas laissé, je crois, mauvaise opinion de moi. Quant à mon départ pour vous aller joindre et profiter, mon cher comte, de l'asile que vous m'of-

frez, il me paraît certain et prochain; mais il me serait impossible d'en fixer encore le moment. Cela dépend de deux ou trois circonstances, entre autres de l'argent, que je suis assuré d'avoir, mais que je suis forcé d'attendre. Je vous en donnerai des nouvelles par des occasions sûres et promptes, que je trouverai à présent plus facilement dès que le passage par Calais sera ouvert, et vous en trouverez assurément de votre côté par la quantité d'Anglais qui vont affluer dans notre capitale. Mais comme je suis en chambre garnie (où vous m'avez laissé, rue de l'Échelle), le plus sûr est d'adresser les lettres chez m-r Lullins. Adieu, mille fois cher et aimable comte.

P. S. Je me suis acquitté de tous les compliments dont vous m'avez chargé. M-r le duc d'Ayen m'a paru très-sensible à votre souvenir. Pour Sénac, il vous aurait enfin écrit s'il ne s'était pas trouvé dans une terrible crise: son père a été à l'extrémité; il en revient peu à peu et attrape bien des gens qui songeaient à sa place. D'Alembert est flatté de votre souvenir presque autant que d'un certain autre que vous avez vu en passant: c'est tout dire. Il me charge pour vous de mille respects ainsi que le philosophe Maissague. Tout ce monde-là s'intéresse fort à vous, mon cher comte; il n'y a pas jusqu'à la pauvre petite princesse d'Arménie qui ne se soit fourrée dans *la politique*, qu'elle haïssait si fort, pour y suivre vos destinées, et qui ne lise les gazettes pour y apprendre des nouvelles du jeune ministre plénipotentiaire qu'elle prend la liberté d'embrasser de tout son coeur.

4.

Paris, 17 VIII-bre 1764.

Pour le coup, monsieur le comte, je suis à mon tour en défaut, car je dois réponse aux deux lettres dont vous m'avez honoré, la première du 2 de ce mois et l'autre d'une date dont je n'ai pu lire le chiffre. Loin de me blâmer, vous me plaindriez de plus en plus si vous saviez à quoi se passe ma vie et ce qui me prive de tous les plaisirs, même de la consolation de vous écrire. Le tems se passe (et j'en perds un précieux, faute de pouvoir aller à Fontainebleau), l'argent s'en va (car j'éprouve depuis six semaines qu'on en dépense beaucoup plus à s'ennuyer en maladie qu'à se divertir en santé); la vie s'écoule tristement, on végète, et l'on voit approcher cinquante ans au milieu des regrets d'une fortune détruite et d'une jeunesse perdue. Mais finissons, de peur de vous attrister. J'aimerais mieux vous faire rire, et j'aurais peut-être de quoi, sur bien des choses, si l'on pouvait écrire aussi librement que causer dans *Clifford-Street*, les pieds sur la grille du feu, en prenant du thé et mangeant des oranges. Je regretterai ces moments-là jusqu'à ce que je les retrouve. J'envie bien le cher docteur d'être auprès de vous et je suis fort aise que vous l'ayez. Je lui écrirai, ainsi qu'à vous, m-r le comte, par le prochain ordinaire et je finis, etc.

5.

Bruxelles, 21 août (1767).

Je profite, monsieur le comte, de l'unique moment qui me reste, en sortant d'un grand dîner et allant à la comédie suivie d'un souper (où je voudrais vous tenir) pour répondre à la lettre du 19 que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire.

Je n'ai pas eu encore beaucoup de tems pour causer tête à tête avec m-r de Cobentzl. Je me lève trop tard, parce que je me couche de même, et je compte lui aller faire un de ces matins une visite de 6 à 7 heures. Ce que j'ai vu, c'est qu'il vous aime et vous regrette de tout son coeur.

Le prince de Galitzine m'a écrit d'Aix en réponse à ma lettre sur son mariage; il est encore dans l'ivresse. Dieu l'y maintienne!

Je soupe ce soir avec Eugénie et je lui renouvellerai vos amitiés, dont elle est fort flattée. Pour le prince de Ligne, il est toujours à tourner sur le talon.

Votre mémoire est très- bien, et ce qui y manque ne le gâte pas, au contraire. Je vous recommande de nouveau mon affaire avec m-r Eberhart. J'avais oublié de vous rappeler que vous devez avoir encore une minute du petit précis que je vous avais donné de cette affaire, lorsque vous voulûtes bien vous en mêler, il y a deux ans. Je vous supplie de jeter les yeux lorsque vous serez arrivé à l'endroit en question, afin de vous rappeler tous les faits qui ont rapport à cette affaire.

J'ai plus d'envie que jamais qu'elle puisse se terminer; vous en concevez les raisons, l'autre, dont j'attendais le succès, étant manquée. Si m-r Eberhart paye, il m'en reviendra de l'argent, et j'en ai un besoin extrême. J'ai bien reçu de Paris, ici, des lettres de Paris par lesquelles on prétend toujours que j'en toucherai si je me résous à faire le voyage; mais, outre que cela est incertain, les conditions en seraient, je crois, trop onéreuses.

La plaisanterie de m-r de Voltaire est bien mauvaise; vous avez raison de dire qu'elle est gaie, mais vous m'avouerez que ce n'est que pour lui. Je crois, en effet, qu'il s'est fort diverti à l'écrire. Mais je n'y ai vu que des redites de la lettre de l'archevêque de Novogrod et de tout ce qu'il fait depuis dix ans. *Le calembour* du *cuisinier socinien* est détestable, et jusqu'à la louange est maladroite; car, en parlant des *épîtres dédicatoires qui font rire les lecteurs*, il s'est exposé à une fort mauvaise interprétation.

P. S. Mille choses de ma part, je vous prie, à m-r de Woronzow, au cher ambassadeur, au capitaine de la Pologne et à tous nos amis de La Haye, si nous en avons.

NB. Le prince de Galitzine m'envoie d'Aix l'incluse qu'il avait, dit-il, *depuis un siècle*. Il suffira de me répondre par la plume du capitaine, que *vous* avez tout arrangé pour payer tous les articles de La Haye et d'ailleurs; que le dit sieur Devaux n'a qu'à m'adresser son mémoire, en faisant mention des à-compte qu'il a reçus. Je lui répondrai sur le même ton. Au reste, ce n'est pas de vous que je suis en peine pour lui; mais ne pourriez-vous pas engager m-r de Boutour-

line à lui faire payer 500 livres qu'il lui doit pour des livres qu'il lui a demandés et dont ses laquais ont fait des papillotes?

6.

Paris, 1-r juin 1775.

Je dois d'abord vous accuser, m-r le comte, la réception de votre dernière lettre. Elle est du 1 décembre, et j'en frémis quand je songe que j'étais alors en liberté depuis le 1 septembre, et que vous l'ignoriez encore. Eh, bon Dieu! Quel espace immense nous sépare, vraisemblablement, pour la vie! Je ne reçus votre lettre charmante que longtemps après, par Pido, qui me la fit passer tout uniment par la poste, adressée à l'hôtel de Broglie, c'est-à-dire chez *le comte*. Je ne me suis pas pressé d'y répondre par la même voie. Enfin, j'en trouve une pour faire mettre celle-ci à la poste à Liège par quelqu'un qui va à Spa. En attendant que, par m-r Khotinsky, je puisse vous écrire plus en détail, il suffit à présent de vous dire que tout mon crime était d'être employé par le feu roi à un travail secret sous la direction du c-te de Broglie, qui m'avait obtenu de s. m. un traitement de 6.000 liv. par an pour la récompense de mes anciens services. Vous savez qu'aucun de ses ministres n'avait daigné me l'accorder. Je vous avoue même que j'étais flatté d'avoir ce traitement en bonne fortune: car c'en était une pour moi de laisser croire à celui qui régnait alors, que par la perfidie et son ingratitude il était parvenu à me faire mourir de faim pendant que j'avais la satisfaction

d'éclairer secrètement celui qu'il voulait aveugler. Mais la faiblesse extrême de ce bon prince et les vils entours dont le ministre, encore plus vil, avait su se ménager l'appui, rendaient malheureusement inutiles ces coups de lumière.

Quelques lettres de Dumourier, qui était à Hambourg et qu'il avait confiées très-imprudemment à la poste, ayant été interceptées par la jalousie que *le régnant* avait de la correspondance de ce colonel avec m-r de Montegnard, on vit qu'il y en avait d'adressées à moi, où il était parlé de biens des gens sous des noms empruntés et en style énigmatique. On crut avoir reconnu sous quelques-uns de ces noms m-r de Broglie, et en conséquence avoir pénétré ce travail qu'on soupçonnait depuis longtems, ainsi que la correspondance secrète du c-te de Broglie avec le feu roi, qui, sans jamais avoir été découverte absolument, faisait depuis plus de 20 ans l'objet des inquiétudes et des tracasseries de tous les ministres prépondérants et des maîtresses du bon maître. On voulut s'assurer de moi et lui arracher pour cela des ordres, ainsi que pour faire arrêter dans Hambourg l'étourdi Dumourier. On m'accusa formellement de *correspondances criminelles avec le roi de Prusse et avec la Russie* (j'en ai la preuve par écrit). Ce pauvre homme fut effrayé et me fit sonder pour savoir s'il y avait quelque fondement à ces accusations; il me fit prévenir en même tems que je pourrais bien être mis à la Bastille. J'aurais bien pu me sauver, et il en aurait été fort aise, parce que cela l'aurait tiré d'embarras; mais la gravité des imputations fut pour moi un motif de plus de rester à Paris et de n'en pas découcher. Le maître était sûr de mon innocence, et le ministre qui m'accusait en avait depuis trois ans entre les mains

les preuves les plus convaincantes. Qui ne se serait point reposé là-dessus? Je crus que ce serait l'affaire de huit jours. Je restai donc et fus arrêté. Après m'avoir gardé longtems à la Bastille sans m'interroger, parut une *commission* particulière, dont on avait eu soin d'abord d'exclure m-r de Sartines, commissaire-né. Le roi, après plusieurs séances, voulait absolument qu'il y fût admis pour surveiller ses honnêtes collègues. Voilà son dernier effort.

La procédure alla son traîn, et il ne fut plus question de mes prétendues correspondances criminelles, mais de quelques facéties de société (sur le compte du petit tyran) qui se trouvèrent dans mes lettres à Dumourier qu'il avait eu la sottise de garder et qu'on prit avec sa petite personne.

De tout cela résulta l'exil du c-te de Broglie (sous un autre prétexte qu'il fournit par une lettre peu mesurée), le rappel du baron de Bon de Bruxelles, la perte de la place de m-r de Montegnard pour la donner au petit monstre, et beaucoup d'horreurs consécutives, surtout un rapport faux dans tous les points, signé par les commissaires et dicté par lui à ces vils instrumens. Au bout de sept mois, mourant de la goutte et d'une rétention d'urine (pour laquelle on m'avait refusé pendant six mois la visite de Davan pour mettre ses bougies), je fus transféré à la citadelle de Dourlens, où je suis resté cinq (mois) et d'où je suis sorti dans un état pitoyable, n'ayant été en état de supporter la voiture pour retourner à Paris qu'au bout de cinq jours, que mon chirurgien vint me chercher dans cet état qui faisait pitié aux plus indifférents.

Cette liberté était l'ouvrage du loyal comte; ce fut la première chose qu'il demanda hautement au retour

de son exil en juillet, et non pas comme une grâce, mais comme une justice qui m'était due, et à lui aussi. Vous comprenez que notre jeune roi avait eu bien autre chose à faire que de penser à moi et qu'on ne s'était pas pressé de l'en faire souvenir, même après la retraite de mon persécuteur. Il n'avait encore que trop de moyens de me nuire, et sans *ce preux chevalier* qui vint rompre des lances contre l'iniquité, je crois que j'y serais encore, malgré la bonté, la justice et l'humanité du nouveau monarque. Mais que vous dirai-je des horreurs nouvelles qu'on préméditait? On voulait m'exiler, m'ôter le traitement du feu roi, me mettre à l'hôpital. Mon libérateur a triomphé de tout cela et a obtenu pour moi la continuation de ce traitement pour la vie.

Il n'en reste pas moins des gens fort puissants, acharnés contre moi et qui cherchent à me nuire, parce que les prédécesseurs de quelques-uns d'entre eux avaient toujours dit que j'étais un *homme dangereux* (cela ne veut rien dire, et cela dit tout ce qu'on veut). Ces mêmes gens m'auraient déjà perdu, sans l'appui que l'innocence et l'honneur sont sûrs de trouver dans les nouveaux ministres que le roi s'est choisis d'après la voix publique. J'y gagne du moins le repos et la sûreté; mais dans cette position, avec l'épithète qu'on m'a collée sur le dos, je ne sais pas seulement si j'oserai demander, comme je vous disais tout-à-l'heure, un passeport pour aller à Aix-la-Chapelle.

Je vais vous continuer le récit de mes aventures.

Après avoir langui six ou sept semaines à Paris dans une douloureuse convalescence, m-r le c-te de Broglie m'emmena avec lui à Ruffec en Angoumois (à cent lieues de Paris sur la route de Bordeaux) pour

achever de m'y remettre de tant de souffrances. J'y suis resté jusqu'au nouvel an, que je suis revenu à Paris en beaucoup meilleure santé. Et depuis, elle n'a pas cessé de se rétablir. Je me flatte que si je pouvais aller à Aix-la-Chapelle (autrement j'irai à Barèges, qui est en France, mais trois ou quatre fois plus loin, sur la frontière d'Espagne), je me flatterais d'être bientôt entièrement rétabli. . . . . .

Mon honneur attaqué, celui de mes infortunés compagnons et la réputation, aussi intacte que brillante de m-r le c-te de Broglie, n'ont plus rien à craindre des menées de notre ennemi; il est réduit à trembler lui-même de nos justes réclamations, et il se couvre tant qu'il peut de l'égide de l'autorité, pour se garantir du glaive des lois; mais il est connu. Et c'est tout ce que nous désirions.

Voilà mon histoire, monsieur le comte. La vôtre ne m'intéresse pas moins. J'ai su, dès mon premier retour à Paris, votre avancement, et je vous en félicite pas moins que la Russie. Je me doutais bien que votre clairvoyante Souveraine ne vous laisserait pas toujours inutile. Ce fut m-r de Boutourline qui me donna cette nouvelle. Je le vois quelquefois avec plaisir; car vous savez qu'il a des moments fort aimables et qu'il ne tiendrait qu'à lui de l'être toujours. Mais dans ce pays-ci on ne se voit que quand on en a bien envie, et voilà le grand agrément de Paris, c'est ce qui fait qu'on s'y ennuie moins qu'ailleurs. Je perds l'espérance de vous y revoir et j'en serais fâché pour vous, car je ne cesserai jamais de vous répéter ma vieille maxime: *il faut toujours avoir le pied à l'étrier*. Des sujets tels que vous sont, d'ailleurs, comptables de leurs talens à la patrie. Et, j'ose le dire, je vous connais à

fond: vous *êtes fanatique* de la vôtre. Passez-moi le mot: c'est ainsi que dans toutes les cours les gens qui ne sont occupés que de l'intérêt personnel appellent les bons, les vrais, les zélés citoyens, les gens d'honneur que rien ne peut détourner du droit chemin. Quand ce fanatism est joint aux lumières et aux connaissances que vous avez, c'est la dernière ressource d'un état tel que le vôtre, et le comble de la prospérité pour un empire florissant.

Adieu, m-r le comte. Accusez-moi, par m-r Khotinsky, la réception de cette lettre.

P. S. J'oubliais de vous dire que le feu roi, toujours faible, était si convaincu de mon innocence, que toujours en correspondance avec m-r le c-te de Broglie pendant son exil, et pendant que j'étais marqué du sceau de son indignation royale dans la captivité où l'on me retenait sous son nom, il avait signé, peu avant sa mort, la continuation de mon traitement; ce qui a été auprès du jeune successeur la preuve la plus convaincante que j'étais injustement et odieusement opprimé.

7.

(Paris, 1781).

Je commence, monsieur le comte, par vous accuser la réception de vos deux dernières lettres, l'une que m-r le chevalier de Corberon me fit parvenir à son retour, l'autre du 2 mai de cette année, que m-r Khotinsky a eu la bonté de me remettre lui-même.

J'attendais avec impatience des nouvelles par vous-même de votre santé, de votre position et de votre état actuel à la cour et dans les grands emplois. Je vois avec plaisir que vous êtes content de tout cela, surtout des bontés d'une Souveraine dont le suffrage, toujours éclairé, entraîne celui du public. Je n'apprends point, cependant, par vous, monsieur le comte, mais par la Gazette de Leyde, que vous êtes toujours président du commerce et conseiller privé d'état. Cette dernière qualité est, je crois, *indélébile*; mais j'avais ouï dire à quelques-uns de vos compatriotes que vous aviez quitté l'autre emploi pour un gouvernement de province *). J'en étais fâché, je l'avoue, persuadé que vous pouviez être plus utile et plus heureux à la tête d'un département important et toujours à portée de faire votre cour à l'Impératrice.

En m'apprenant que vous avez été nommé chevalier de S-t Alexandre (dont je vous fais mon compliment), on vous donne aussi le titre de sénateur. L'êtes-vous **)? Je m'en réjouis, et pour vous, et pour le Sénat, et

---

*) Вѣроятно, слухъ о томъ прошелъ вслѣдствіе поѣздокъ по Россіи, которыя неоднократно совершалъ графъ Воронцовъ. П. Б.

**) Графъ Александръ Романовичъ былъ сенаторомъ съ 1779 г.

pour l'empire. Ne l'êtes-vous pas encore? Vous le serez bientôt, sans doute, si c'est un apanage des grandes places, des grandes familles et des grands talens. Il y a, je l'avoue, un peu d'amour-propre dans le témoignage que je m'empresse de rendre à votre mérite toutes les fois qu'il est question des sujets de votre cour qui sont, ou déjà avancés, ou sur la ligne de l'avancement: tous vos compatriotes veulent que vous soyez *mon élève*, et quoiqu'assurément vous n'ayez eu d'autre *maître* que vous-même, je ne laisse pas de me rengorger un peu à un propos qui me flatte par les tendres sentimens que je conserverai toute ma vie pour le comte *Alexandre Romanowitch*. Cependant cet amour-propre ne m'aveugle point, et mon suffrage est motivé, raisonné.

Depuis la date de votre lettre il est arrivé un seul fait contraire à l'opinion que vous me marquiez au sujet des changemens auxquels on s'attendait chez nous. Tout serait encore resté sur le même pied sans la retraite de m-r Necker *). Elle a été bien volontaire, puisqu'il ne tenait qu'à lui de garder sa place; mais, trop poussé par ses amis, et peut-être par ses ennemis, il s'est obstiné à demander d'entrer au Conseil et mettre *le marché à la main*. Cela était fait pour déplaire. On avait la plus haute opinion de ses talens. On s'exagérait peut-être et le bien qu'il avait fait et celui qu'il promettait de faire. On n'avait point été blessé d'un ton d'égoïsme, de jactance et même (il faut trancher le mot) de charlatanerie, qui devait paraître nouveau dans un pays, dans une cour où il n'est pas

---

*) Дѣло идетъ о первой отставкѣ Неккера въ 1781 г.

d'usage de faire, dans des écrits publics, un partage arbitraire de la gloire entre le ministre et le monarque. Je crois même que ce ton-là, vis-à-vis d'un maître quelconque (ancien ou *nouveau*) paraîtrait aussi étrange, encore plus étrange, dans tout autre pays. Eh bien, tout cela avait réussi. On avait même tenu ferme contre les clameurs qu'excita la découverte, malignement rendue publique, d'un certain mémoire sur les *assemblées provinciales.* Les cours souveraines et toute la magistrature, surtout le parlement, n'y étaient pas plus ménagés que les intendants de province. Le clergé lui-même, si accueilli de m-r Necker et qui courait au devant de ses vues pour s'arroger la principale influence dans ces administrations provinciales; la noblesse, déclarée pour lui, parce qu'elle en aurait eu sa part, quoiqu'en sous-ordre,—ne pouvaient essuyer sans quelques peine les *aspersions* (comme on dit à Londres) de corruptibilité et de vénalité répandues sur eux dans ce mémoire.

Cependant telle était la prétention, dans ces deux ordres, la manie de jouer un rôle, d'être quelque chose dans l'administration ou de s'en donner l'air (quoiqu'au fond ils n'auraient été que des instrumens aveugles, soumis et en quelque sorte passifs, des volontés absolues du ministre des finances) que le clergé, la noblesse, célébraient encore m-r Necker et qu'à la cour même un puissant parti s'était formé des débris de celui qu'on avait appelé le *parti Choiseul*, mais pour qui, depuis longtems, ce nom ne servait plus que d'un *mot de ralliement.* Le chef nominal a trop d'esprit et de finesse pour ne l'avoir point senti, car chacun des individus *tirait de son côté* et frappait à toutes les portes. Cela était trop évident pour pouvoir le dissimuler;

mais, comme vous savez le grand art de nos courtisans et de nos gens en place ou hors de place, c'est la vieille routine de *dissimuler l'évidence*. Ce parti, véritablement, était moins occupé d'élever m-r Necker jusqu'au point où on l'a soupçonné de vouloir arriver, que d'en faire descendre un ministre sage, doux, point malfaisant ni vindicatif, et qui semble fait exprès pour notre nation, parce qu'à l'agrément de la société, à la délicatesse de l'esprit, il joint une gaîté inaltérable. En un mot, il est *aimable* et *point dangereux*. Il rit encore, à 80 ans *), et ne fait pleurer personne: de quel autre, avant lui, en a-t-on pu dire autant?

Le témoignage que je rends ici à son caractère ne peut pas être soupçonné d'intérêt ni d'adulation. Ce vieux ministre n'est point du tout *l'ami de mes amis*. Il est, comme vous savez, l'oncle de quelqu'un qui m'a fait bien du mal; il a des entours qui prennent plus d'intérêt que lui à *cet absent*, et qui par conséquent ne me veulent guères de bien. Sous lui, donc, je n'ai rien à espérer, et son influence, qui, je crois, n'a jamais été employée pour me nuire, n'a pas laissé d'en imposer longtems à ceux qui auraient pu, et peut-être voulu, m'employer. Ce qui fait que *je ne suis rien*, et que mon passage de *l'être* au néant en sera plus court et plus facile.

Pour revenir à m-r Necker, il avait esquivé tous ces embarras avec plus de bonheur, en vérité, que de prudence. Il se soutenait même auprès du premier mi-

---

*) Графъ Морепà (Maurepas), тогда главный министръ Людовика XVI, умеръ въ Октябрѣ 1781 г., 80-ти лѣтъ, чрезъ 6 мѣсяцевъ послѣ того какъ удаленъ былъ Неккеръ по его настоянію.

nistre après lui avoir manqué, au moins dans la forme, en saisissant un intervalle de 48 heures de goutte et d'absence, pour faire renvoyer le ministre de la marine et en mettre à la place un de sa façon. En un mot, il s'était rendu si important, si nécessaire, qu'on croyait ne pouvoir absolument se passer de lui. Cinquante mille exemplaires du *Compte-rendu*, répandus à Paris, en province, à l'étranger, avaient fait élever un cri général d'admiration. Et ce cri étouffait jusqu'aux calculs démonstratifs dont on appuyait la critique de ses aperçus d'amélioration et d'économie qui ne pouvaient porter que sur des *futurs contingents*. Cette résistance de quelques esprits revêches à la persuasion impérieuse qu'il avait voulu établir, surtout la sensibilité peu philosophique qu'il avait éprouvée à la lecture des pamphlets où l'on avait eu la basse malignité de rappeler ses commencemens et ceux de mad. Necker, l'orgueil enfin, l'intolérance (moins philosophique encore) de la censure et de la contradiction, que ses amis les philosophes lui avaient inoculée de longue main, tout cela, joint à l'effervescence dont sa tête a toujours été naturellement susceptible, a précipité la démarche qui lui aurait fait plus d'honneur s'il n'y avait point mis de condition. Il a cru qu'on ne pourrait ou qu'on n'oserait lui refuser celle qu'il exigeait, et qu'alors ses adversaires terrassés resteraient dans le silence ou ne le rompraient pas impunément. Et ce républicain, tout en parlant de liberté, d'équité, de *son âme élevée* et supérieure aux atteintes de la jalousie et de l'envie, se laissait entraîner, peut-être sans qu'il le sût lui-même, à demander au roi les clefs de la Bastille.

Cela pouvait être alarmant, et d'autant plus qu'un autre philosophe (m-r Turgot), dans l'ivresse d'un pouvoir qui ne fut pas de longue durée, en avait abusé jusqu'à l'atrocité; mais, comme vous l'avez remarqué, il joignit à ce qui pouvait ne paraître *qu'odieux* quelque chose de pire, en France, c'est le *ridicule*. Ses flatteurs et ses enthousiastes lui en donnèrent eux-mêmes de toutes les façons: vers, prose, estampes, articles fourrés dans toutes les gazettes étrangères, tout fut accumulé pour son panégyrique. Ce qui lui fit le plus de tort, et que vous avez bien senti, ce fut la confidence cordiale et familière qu'il fit au roi et au public du mérite, de la vertu de la *compagne de sa vie*. Assurément mad. Necker avait pu mériter cet éloge, et je penche à croire qu'il lui était dû; mais il fallait le laisser faire par la voix publique. Autre sottise de nos sages: ils avaient décidé dans leur conseil intime que *l'audace* depuis 20 ans leur ayant toujours réussi à subjuguer l'opinion publique, elle devait en imposer encore davantage et avoir un effet plus sûr dans un homme en place; qu'il ne pouvait se dispenser de rendre à sa femme ce témoignage éclatant et que c'était la seule façon de répondre une bonne fois à tous les libelles, à toutes les satires personnelles. Il arriva tout le contraire. Les *comment*, les *pourquoi* dont vous avez vu jadis l'explosion en France contre le pauvre Pompignan *), ont plû de tous côtés sur un parvenu dont l'égoïsme était encore aggravé par le ton révoltant de l'autorité méprisante. Les esprits se sont échauffés; les

---

*) Лефранъ-де-Помпиньянъ, литераторъ и академикъ (1709—1784), былъ предметомъ насмѣшекъ Вольтера и его приверженцевъ.

partisans, les fanatiques de m-r Necker ont voulu forcer le public à admirer sans exception toute sa besogne *en bloc*. Le ressentiment de ses adversaires insultés, persécutés, a étouffé en eux tous les principes de la bonne foi: ils ont attaqué son administration *en totalité*. Personne ne s'est avisé qu'il aurait fallu commencer par faire trois classes de ses opérations, savoir: *évidemment bonnes* (et il y en a eu plusieurs de cet ordre), *douteuses* (et c'est le plus grand nombre, parce que les résultats en sont purement éventuels) et *évidemment mauvaises* (et il y en a bien quelques-unes) auxquelles la logique et l'éloquence des académiciens ses amis ne pourraient trouver d'autre excuse que la nécessité la plus urgente. Encore cette excuse pourrait-elle être mal reçue, parce qu'un *génie créateur*, quand il s'est donné pour tel, maîtrise la nécessité même. Il doit, au moins, la modifier de manière à ne pas *montrer la corde* en débutant par des affaires de fils de famille. Voilà les distinctions qu'on n'a voulu faire d'une part ni de l'autre et ce qui fait qu'aujourd'hui encore on dispute et on déraisonne, *à la journée*, jusqu'à ce qu'un autre évènement quelconque, plus heureux ou plus malheureux, fasse enfin oublier m-r Necker même en province.

A Paris, déjà, on s'en occupe moins depuis quelques jours. La *brûlure de l'Opéra* dont je ne vous fais point le récit, que vous trouverez dans les gazettes, n'a pas laissé de faire diversion; et les oraisons funèbres de l'impératrice-reine *) et le catafalque; enfin de la pâ-

*) Марія-Терезія Австрійская, мать королевы Маріи-Антуанеты, умерла въ исходѣ 1780 года.

ture pour les oisifs, pour les gens de lettres et pour les badauds, mais surtout le réquisitoire de m-r l'avocat-général Séguier et l'arrêt du parlement contre l'abbé Raynal [1]), tout cela est venu à propos et coup sur coup, comme dans les malheurs de la dernière guerre [2]) et l'opprobre de la dernière paix [3]), *Ramponneau* [4]), les Jésuites, *le Siège de Calais* [5]) et la *bête du Jévaudan* [6]). Mais c'est assez vous ennuyer du même sujet. Parlons un peu de votre *neutralité armée.*

Je ne vous dirai ni mon opinion, que je ne voudrais pas risquer, ni celle du ministre, que j'ignore. Je sais bien ce qu'en pense un petit nombre de gens instruits et qui ont réfléchi là-dessus dans le silence du cabinet.

„Qu'est-ce donc, disent-ils, que cette démarche d'un „si grand éclat et qui, depuis un an déjà, n'a encore „rien produit pour l'objet annoncé, c'est-à-dire *la li-„berté, la sûreté* du commerce? Nous ne voyons point „clair à la conduite de la Russie. Elle est l'âme et le „chef de cette bruyante confédération; elle seule devait „et pouvait tout mettre en mouvement, et rien ne bou-

---

[1]) Аббатъ Райналь, авторъ *философической исторіи Индіи* (т. е. завоеванія Америки Испанцами) былъ осужденъ въ 1781 г. за новое изданіе этой книги 1780 г. въ Женевѣ, 10 частей in 8⁰.

[2]) Семилѣтняя война, начавшаяся 1756 г.

[3]) Парижскій миръ 1763 г., унизительный для Франціи.

[4]) Рампонно—извѣстный въ то время содержатель кабачка (cabaret), т. е. простаго ресторана, который былъ въ модѣ и посѣщался знатными людьми.

[5]) Драма, имѣвшая успѣхъ и впослѣдствіи забытая. Сюжетъ относится къ осадѣ Калэ въ 1347 г. Эдуардомъ III.

[6]) Жеводанъ—область южной Франціи, гдѣ въ то время производилъ страшныя опустошенія загадочный звѣрь, гіэна или бѣшеный волкъ.

„ge: car, enfin, est-ce bien pour remplir cet objet ou „pour en imposer aux Turcs et seconder par la terreur „les bons offices, en sa faveur, de la France à la Porte, „qu'elle pousse des escadres dans la Méditerranée sous „prétexte d'y protéger un commerce qui n'existe pas? „Dans ce doute fondé sur les faits, dans cette incerti-„tude des intentions qu'entretient la comparaison des „déclarations les plus précises avec les procédés les „plus équivoques, on ne peut pas encore asseoir un „jugement quelconque. Tant qu'on ne verra sortir des „ports de la Russie que des escadres sans convois, „comment justifier l'espoir qu'on nous avait donné, „qu'on avait peut-être légèrement conçu de cette puis-„sance prépondérante? D'après les principes si claire-„ment développés et si fermement prononcés dans ses „écrits publics, on s'attendait à voir la marine impé-„riale escorter et conduire fièrement dans nos ports „des flottes entières chargées de bois de construction „et de toute sorte de munitions navales sous la sauve-„garde imposante de son pavillon; et cependant rien „n'a paru, rien ne paraît encore. Rien ne répond, dans „les effets, à l'energie des paroles. Nous avons fait „éclater d'avance une joie immodérée, une reconnais-„sance sans bornes, et de quoi, jusqu'à présent, „avons-nous eu à nous réjouir, de quoi aurons-nous „enfin à remercier?“... Voilà ce que l'on ne dit point encore partout, parce que le public aime à être bercé, qu'après avoir au moins fomenté l'illusion, on ne peut se résoudre à la dissiper, qu'on est toujours à tems de la voir se détruire d'elle-même (ajoutent ces sombres penseurs), mais le réveil serait terrible, comme celui d'un coup de foudre. „Cependant il n'y a

plus moyen de dormir encore longtems; la crise approche, et dès cette campagne nous allons voir enfin si c'était un fou rêve ou une réalité". C'est ainsi qu'on spécule et qu'on raisonne dans quelques coins de Paris et peut-être dans quelques réduits de Versailles où on fait souvent *bonne mine à mauvais jeu.* Pour les Hollandais, vous avez grande raison: ils font pitié, mais ils s'arrangent si bien qu'ils n'intéressent personne. Je doute que le pauvre Staremberg, avec son éloquence nasillarde, fasse des conversions miraculeuses.

Je joins ici une lettre du bon Feutry que vous con naissez depuis si longtems.

8.

Paris, 3 mars 1783.

J'ai reçu dans son tems, m-r le comte, la lettre du 6 janvier dont votre excellence m'a honoré. Cette nouvelle marque de votre amitié me flatte d'autant plus que c'est pour moi l'endroit sensible. C'est en amitié que j'ai besoin de consolation. Outre plusieurs de mes amis les plus chers (comme Randon de Boissel que vous avez connu) et dont les pertes successives m'avaient vivement touché, j'en ai fait deux, en un an de tems, qui m'on véritablement accablé. Le comte de Broglie et le marquis de Voyer faisaient les deux tiers de mon existence: jugez par cela de ce qu'il m'en reste. Le premier, comme vous savez peut-être, était non-seulement mon ami, mais mon patron et mon défenseur intrépide. A l'égard de m-r de Voyer, liés depuis 42 ans de l'amitié la plus tendre, la guerre, les voyages et d'autres circonstances nous avaient séparés quelquefois pour plusieurs années sans que nous eussions éprouvé de part ou d'autre le moindre refroidissement. Rempli de talens et de connaissances, il avait dans la société cette simplicité aimable qui caractérise le vrai génie. Ceux qui désespéraient d'atteindre à sa hauteur, ne pouvant nier sa capacité, surtout dans la carrière militaire où il les avait devancés et dont il était prês d'atteindre le but (étant l'un des quatre en première ligne et en activité pour être faits maréchaux de France) n'avaient trouvé qu'un moyen de jeter sur son chemin des obstacles, qu'il aurait surmontés, c'était de lui donner la réputation d'un

roué (comme au comte de Broglie, dont la supériorité les humiliait et dont la noble audace les démasquait, celle d'une *tête chaude*). M-r de Voyer leur avait prêté le flanc par une franchise et peut-être une indifférence apparente sur l'article des *moeurs* et des *principes*, qui blessaient l'hyprocrisie de ceux qui en avaient moins que lui au fond, mais qui en faisaient *métier* et *marchandise*. S'il avait été en effet un *roué*, je n'aurais pas été son ami. Par le coeur il était facile et bon, comme moi, jusqu'à la faiblesse, sensible et bienfaisant sans parade ni forfanterie; par l'esprit, il voyait comme moi, à peu près, tout ce qui séduit, éblouit ou subjugue le pauvre genre humain. Il avait le défaut bien dangereux de dire sa façon de voir avec une franchise et une liberté philosophique, et d'apprécier trop hautement, trop publiquement, à leur valeur intrinsèque, les obligations, les *devoirs* des courtisans, et les objets, comme les motifs, de leurs hommages. Il traitait mes craintes pour lui de *pusillanimité* et me répondait péremptoirement par ce bel axiome *qu'il ne peut pas y avoir de raison pour tromper les hommes*. Au reste, il était aimé dans ses terres, chéri dans la province, adoré dans son commandement, surtout du peuple et du bourgeois, comme du militaire, et il a été généralement regretté de tous les ordres.

Pour le c-te de Broglie, vous l'aviez connu, je crois, à la cour, et depuis vous en avez assez entendu parler. Jamais roi n'aura de meilleur serviteur, ni le bien public de promoteur plus zélé. Son frère, grand homme de guerre, n'a ni dextérité, ni énergie à la cour; sa famille et lui-même ont perdu 50 pour 100. Il y avait vingt ans que m-r de Voyer était brouillé avec les deux frères à l'occasion de démêlés entre eux et

m-r de Saint-Germain, à l'armée. Ils étaient faits pour être amis: je les avais raccommodés et rendus intimes. Le comte est mort au camp de S-t Jean d'Angely entre les bras de m-r de Voyer et victime avant lui du *desséchement des marais de Rochefort* qu'ils avaient parcourus ensemble au fort de l'été. Le dernier y a succombé un an après; mais, avant sa mort, il avait enfin recueilli le fruit des efforts réitérés du c-te de Broglie et des siens en obtenant du ministère des fonds pour commencer le travail. Il l'est de l'automne dernier et avec la plus grande espérance de succès. Ainsi ces deux hommes d'état, aussi bien que grands militaires, ont au moins, en mourant, fait ce bien à la France de lui conserver le port de Rochefort, qu'il aurait fallu abandonner au plus tôt si l'on ne s'était pas enfin déterminé au desséchement (sans compter les nouvelles valeurs qui en résulteront en 10 ou 12 mille arpens de surface sur la Charente). Il ne fallait pas moins que leur réunion pour forcer la main à l'administration fiscale, et il leur en a coûté la vie.

Pardonnez, m-r le comte, cette triste effusion de coeur, cette oraison funèbre de mes deux amis. Vous me plaindrez sans doute d'avoir perdu la consolation de ma vieillesse, les douceurs d'une société dont il est impossible de trouver l'équivalent et, pour ainsi dire, la moitié de ma vie: car, depuis quelques années je passais régulièrement six mois avec ces deux amis à Ruffec, aux Ormes, ou en courses, de compagnie, à Poitiers, La Rochelle, Rochefort, dans les trois provinces du commandement de m-r de Voyer. L'exercice, l'agitation même, me faisait grand bien; la vie des Ormes était charmante. Outre les plaisirs et la liberté qui y régnaient habituellement, c'était l'auberge

de la bonne compagnie, depuis Paris à Bordeaux et Madrid. Nous y étions au courant de tout, autant et quelquefois mieux que dans la capitale. Celle de Ruffec était plus sérieuse, mais (avec le seigneur châtelain qui avait un fond de gaîté autant que de raison) toujours agréable pour moi. Vous sentez qu'à mon âge ce sont des pertes irréparables.

Je suis flatté de tout ce que j'ai appris de votre position actuelle et de ce que vous voulez bien me marquer vous-même. M-r Khotinsky m'a dit, ce me semble, que vous êtes sénateur et gouverneur de province. Le premier me paraît très-compatible avec votre présidence du commerce, mais l'autre l'est-il? Vous n'aurez jamais tant de places belles et bonnes que je vous en souhaite. J'ai su aussi par les gazettes que vous avez été nommé grand croix, de la première classe, de S-t Wolodimir. Il me paraît que l'Impératrice veut donner à ce nouvel ordre la plus grande considération. Cela vaut mieux que le cordon de S-te Anne. Je l'ai vu à tant de monde, que *je le craignais pour vous*, quoiqu'à présent vous auriez l'honneur d'être camarade du khan de Crimée, souverain *très-indépendant*, comme le seront bientôt ceux de Valaquie et de Moldavie. Quelque chose de plus réel et de plus flatteur, c'est le présent que l'Impératrice vient de vous faire. Il faut bien qu'elle se charge de votre fortune, car vous l'avez tant négligée et, d'un autre côté, vous avez supporté avec tant de résignation la perte des biens qui auraient dû vous appartenir, qu'il est de son équité et de sa grandeur d'âme de vous en dédommager, indépendamment du prix de vos services. J'apprends aussi, avec plus de joie que de surprise, que vous vous êtes acquis la plus grande réputation dans

la présidence du commerce, et que par vos talens, vos soins et vos travaux, vous étendez et vivifiez tous les jours celui de ce vaste empire.

Voici, comme vous dites fort bien, le moment pour votre cour et pour la nôtre, de s'occuper de ce grand objet, en créant réciproquement une nouvelle branche de commerce, ou du moins le rendant plus direct et plus immédiat entre les deux nations, au grand avantage de toutes deux. J'en vois des moyens fort simples: *la réciprocité entre les deux parties, et l'égalité, la libre concurrence* avec toutes les autres. J'ai sous les yeux le recueil anglais de traités et je relis le vôtre avec la cour de Londres, de 1766. Traitez-nous exactement de même (comme je suppose qu'on vous accorderait chez nous le traitement des nations les plus favorisées), et vous verrez que, malgré l'espèce de léthargie où a été enseveli jusqu'à présent celui du Nord, dans notre administration, nous avons assez de moyens, de ressources, d'industrie et d'activité pour entrer avec succès dans cette carrière. Les Anglais, tout établis, auront encore dans les commencemens une grande supériorité; mais, la concurrence une fois assurée, votre intérêt même sera de l'encourager et de tenir la balance égale entre les deux nations rivales. On n'en demandera pas davantage, et par ce seul moyen, en nous élevant bientôt au niveau des Anglais, leur commerce en Russie n'aura plus l'air d'un monopole et d'un privilége exclusif au reste de l'Europe. Vous naviguerez en France, et nous en Russie. Les Hollandais y perdront beaucoup, mais il est juste que chacun ait son tour, et nous y gagnerons gros les uns et les autres.

Ce ne sera pas m-r de Vergennes qui se refusera aux démarches réciproques et qui devront précéder et acheminer cet arrangement. Je vois avec plaisir que votre cour est fort contente de lui et que vous en particulier, m-r le comte, vous lui accordez votre suffrage, qui en vaut tant d'autres, pour la paix honorable qu'il vient de faire. On peut même ajouter qu' elle est *avantageuse* relativement à la révolution que l'affaire du 12 avril dernier a faite dans la balance des évènemens, et si vous saviez le détail de tout ce qui se passait à Cadix pendant les préparatifs de notre *grande expédition*, vous l'applaudiriez encore davantage, comme il l'est unanimement du public. Ce détail serait trop long pour une lettre déjà si volumineuse; mais il en résulte, pour les gens instruits, que la plus grande obligation qu'on pouvait avoir à ce ministre, c'est—*de nous avoir sauvé cette campagne*. Vous aurez vu les débats du parlement, et soyez bien certain que le lord Keppel avait grandement raison. Aussi la chute de mylord Schelburne fait-elle autant l'éloge de m-r de Vergennes, que la faveur et la confiance intime du roi et les marques éclatantes de satisfaction qu'il lui donne tous les jours. Les censures accumulées sur le ministre anglais sont des panégyriques du nôtre, sans flatterie ni partialité.

On n'a pas laissé à Paris de grands changemens dans le ministère, mais cela ne pouvait pas le regarder, car je le crois *imperturbable* malgré l'intrigue (dont, par malheur, notre cour n'est pas moins agitée que sous le règne précédent). Les amis d'un certain baron faisaient grand fond sur son retour prochain à l'occasion d'un voyage de l'Empereur, qui n'a pas eu lieu; mais, fût-il déjà revenu, je crois qu'il est assez adroit

pour ne point risquer des démarches qui, au lieu de le rapprocher de son objet, pourraient l'en éloigner pour toujours. Et quant aux autres ministres, je crois qu'au moins pour quelque tems ils resteront tous en place, parce qu'il n'y a point de *force motrice* assez prépondérante pour faire, de sitôt, de grands déplacements. Pour m-r de Choiseul et d'Aiguillon, ils sont tous deux sans espoir de rentrer. Le premier y a, je crois, enfin renoncé; il ne paraît à Versailles que pour y remplir l'étiquette sèche de courtisan. L'autre ne s'est pas même montré à la cour. Cela ne lui est pas permis, et il ne reste ici que sous le prétexte de négocier quelque mariage pour son fils et de rendre *des devoirs* à la vieillesse de m-me de Maurepas, dont il hérite. Cinq ou six cent mille livres de rente ne le consolent point de la domination perdue. Le peu de gens qui le voient le trouvent vieilli et *jauni* encore davantage. C'est un grand malheur que d'être né avec le penchant à faire du mal et d'en avoir perdu la puissance. Bien des gens voudraient à cet ex-ministre les plus grands maux, les plus grands supplices. Ce sont des enragés. Pour moi, je le trouve assez puni. Il est *aux galères morales*.

Il me reste à vous parler de vos commissions. Nous n'avons guère rien de nouveau ni de saillant en littérature. Rien n'a fait du bruit qu'un ouvrage de l'abbé de Mably sur la manière d'écrire l'histoire. Encore ce bruit n'est venu que des libertés qu'il a prises envers la mémoire de m-r de Voltaire en sa qualité d'historien. Peut-être a-t-il eu raison dans le fond, mais il paraît qu'il a tort dans forme. Les sectateurs de l'illustre mort ont trouvé ses expressions dures, et il en est résulté un grand déchaînement de la philosophie

contre ce vieux et froid écrivain. Quant au théâtre, aucune pièce nouvelle n'y a fait sensation que le *Roi Lear* (King Lear), tragédie de Shakspeare, rhabillée à la française par un m-r Ducis, qui est déjà de l'Académie. Elle est fort suivie et fort critiquée. Les zélateurs du théâtre français, imbus de la juste opinion de Voltaire sur ce tragique anglais, craignent de voir disparaître les chefs - d'oeuvre de nos grands poètes nationaux pour faire place aux *monstres brillants de Shakspeare*. Cette pièce est imprimée, et j'en ai donné la note à m-r Khotinsky avec celle du livre de l'abbé de Mably. Je voudrais que vous nous envoyassiez une note de ce que vous avez reçu depuis un an ou deux, afin de pouvoir vous adresser ce qui vous manquerait et qui en vaudrait la peine: nous ne craindrions point de tomber dans l'inconvénient de vous envoyer des doubles.

Il court ici quelques livres défendus; mais outre qu' on les vend infiniment plus cher qu'ils ne valent à tous les égards, ils sont presque tous imprimés en pays étrangers où il vous serait plus facile de les avoir, et à bon marché. Je crois (si vous en êtes curieux) que Dufour, libraire à Maëstricht, qui, ce me semble, vous a autrefois fourni quelques ouvrages de ce genre, doit en être le mieux pourvu. Peut-être même ces brochures ont-elles déjà pénétré jusqu'à Pétersbourg et y sont-elles plus répandues qu'à Paris.

Je trouve sous ma main un petit écrit d'un autre genre, que je donnai au bon *Feutry*, il y a deux ans, pour le faire imprimer et vendre à son profit. C'est un vieux *almanach* et qui l'était déjà quand il a paru (comme vous verrez par la note qui sert d'avertissement). M-r de Vergennes avait été content du manus-

crit, mais c'était du règne de m-r de Maurepas—et, à cause de la passion de mad. de Maurepas pour ou contre tout ce qui avait quelque rapport personnel avec m-r d'Aiguillon, il n'y avait pas moyen de mettre rien de moi en avant, pas même de prononcer mon nom. D'ailleurs m-r Gérard, alors très-prépondérant, avait ses idées et ses gens. On préféra le *manifeste* de Beaumarchais (qu'on fut obligé de désavouer ensuite et de supprimer par arrêt du Conseil); puis parut un gros et lourd in-4° intitulé *Observations* etc. J'avais condamné mon chiffon à l'oubli, mais puisque le voilà, je vous en adresse l'hommage. Vous y trouverez au moins de la logique.

Il est tems de finir, et mon esprit fût-il à sec, mon coeur, du moins, ne tarirait pas. Il vous dira seulement que vous avez hérité des places vacantes, qu'il est et sera toujours pénétré des sentimens, etc.

P. S. Savez-vous que nous avons un *club* à l'anglaise et, quoique nombreux, très-bien composé. Parmi nos membres étrangers nous avons quelques Russes: le knez Wezemskoy *), m-r Kolytchow, etc., etc.

---

*) Князь Андрей Ивановичъ, отецъ писателя князя П. А. Вяземскаго. П. Б.

9.

Paris, 9 août 1783.

Je ne suis pas en reste avec vous, m-r le comte, car vous devez une réponse à ma dernière lettre et à ma précédente; mais vous avez beaucoup d'affaires et j'en ai fort peu ou point, excepté la plus importante, dans laquelle je n'ai pas encore réussi: c'est le rétablissement de ma santé. Que vous dirai-je? Des nouvelles de notre cour, de notre ministère? Vous savez tout cela un peu plus tard quelquefois, mais toujours beaucoup mieux que moi. Vous avez, d'ailleurs, ici un ami *qui a la main à la pâte* et qui, de plus, n'est pas sans yeux et sans oreilles. Vous apprendrez par la Gazette de France la nouvelle, la plus intéressante nouvelle de Versailles. C'est l'entrée au Conseil du baron de Breteuil. Il n'y a plus moyen de lui dire: *amorcez* (vous vous souvenez de la plaisanterie); on veut, et je le désire fort, que ce ne soit point *échec* à m-r de Vergennes. Tout l'extérieur est pour lui, et il ne paraît encore aucune diminution de crédit. On parle de tous les départemens pour le baron, excepté de celui des affaires étrangères. Tout cela est bien *honnête*, bien courtisan; mais, selon ma faible opinion, le dit baron a fait là une terrible enjambée. Ses amis sont modestes. Je crois qu'il l'est aussi (car on le dit beaucoup changé, comme vous me le marquiez il y a six mois, en prévoyant l'évènement); puisse-t-il se contenter d'un *ministériat* honoraire, en attendant un des départemens

que personne n'a envie de quitter et dont aucun ne lui conviendrait si bien que celui dans lequel je souhaite à m-r de Vergennes la *vie éternelle*. Ce n'est pas que cette *vie* me fasse *vivre* plus à l'aise. J'aurais même sujet de me plaindre d'un procédé, en dernier lieu, que j'ai trouvé bien dur, par l'équivalent du refus d'une grâce qui n'aurait eu lieu qu'après ma mort et qui consistait à conserver la moitié de ma pension à une jeune veuve et cinq enfans que mon neveu a laissés sans pain. Cette grâce avait été accordée à Boismartin, qui n'a jamais été que secrétaire et intendant du comte de Broglie et quelquefois déchiffreur de la correspondance secrète. Il a le même traitement que moi. Le c-te de Broglie, deux ou trois ans avant sa mort, lui avait fait assurer pour sa femme et ses enfans la moitié de ce traitement après sa mort. Je me flattais que mon personnel pouvait, à tous égards, faire la balance de la ligne collatérale avec la ligne directe. Le c-te de Broglie le pensait ainsi, et il avait entamé l'affaire dès que je lui en eus parlé (après la suppression de la place de mon neveu par m-r Necker)—ce fut malheureusement trop tard. Il partait alors pour son dernier voyage et mourut six semaines après. J'étais bien sûr d'obtenir cette grâce avec un tel solliciteur. Sa perte me découragea, et ce ne fut qu'après la mort de mon neveu en novembre dernier (après que je fus informé de l'état déplorable de sa comptabilité) que, voyant à l'hôpital ces cinq malheureux enfans avec leur mère, qui avait cautionné son mari, je risquai, l'hiver dernier, auprès de m-r de Vergennes une tentative. Je la fis appuyer par m-r le maréchal de Noailles, de La Fayette, et les vicomtes de Larochefoucault et de

Noailles. J'étais mouvant. Il répondit à ces m-rs par des difficultés *qui lui paraissaient insurmontables.* Il offrit cependant *de mettre ma demande sous les yeux du roi, mais avec peu d'espoir de succès.* Moi, qui sais que c'est la manière d'étrangler une affaire et de se débarrasser d'une importunité, je suppliai ces m-rs de lui demander pour grâce singulière *de ne point mettre ma demande sous les yeux du roi.*

Voilà où nous en sommes restés. Mes forces trop lentes à se rétablir ne m'ont pas encore permis d'aller à Versailles et, franchement, je n'en suis pas fort empressé. Il m'en est resté la douleur de faire une triste réflexion: c'est que, du peu que j'ai obtenu de m-r de Vergennes, je ne dois rien à ce ministre vivant, mais au défunt solliciteur qui avait des droits sur lui et dont l'influence, quand il entreprenait quelque chose, était rarement inefficace.

J'aurais été cependant bien flatté de pouvoir rester dans l'illusion que *m-r de Vergennes aurait pu faire quelque chose pour moi seul* (quoique je me fusse étayé de plusieurs personnes de la cour). Je croyais avoir auprès de lui quelques titres personnels et j'ai de sa main plus d'une *reconnaissance* de mon zèle, de mon attachement et de sa satisfaction.

Mais qu'il me traite bien ou mal, cela ne change rien à mon opinion, indépendamment du penchant naturel que j'ai plutôt pour lui que pour un autre quelconque et de l'envie que j'ai de lui rester obligé; et cette opinion est, en mon âme et conscience, que les affaires étrangères ne sauraient être en de meilleures mains. Ma vieille brouillerie avec le baron n'influe pas davantage sur ce jugement, et, fût-il mon ami, je pen-

serais de même. S'il devenait ministre de ce département, il n'aurait pas la barbarie de m'ôter ma pension, qui est assignée sur un fonds particulier et qui ne se trouve qu'accidentellement réuni à *la grande politique*. D'ailleurs, je ne fais plus d'épigrammes et j'espère qu'il ne fait plus de solécismes. Au reste, il m'en coûterait peu de le mettre à son aise en m'exilant moi-même, pour le peu de tems qui me reste à vivre, dans quelque province éloignée.... Mais tout cela n'est peut-être ni certain ni prochain. Il serait donc superflu de s'en occuper et de s'en effrayer d'avance.

Si vous n'aviez pas eu occasion de connaître assez particulièrement Sainte-Foi, je ne vous parlerais pas du jugement de son procès criminel au sujet de son administration (vous en aurez peut-être eu des nouvelles de Londres par m-r de Simoline, qu'il y voit beaucoup). Il est jugé sans être jugé, parce que l'arrêt définitif, sans l'être, n'a rien prononcé de nouveau contre lui: c'est *un plus amplement informé, indéfini, toujours dans les liens d'un décret de prise de corps;* cela s'appelle un honnête bannissement. Je ne le voyais plus depuis longtems et je l'avais quitté dans sa porspérité.

J'ai présenté à m-r de Markow un jeune homme d'environ trente ans, honnête, doux, instruit et bien élevé, qui, après avoir été gendarme. garde-du-corps de m-r le comte d'Artois et officier dans la légion de Nassau où il a subi la réforme, et ayant consommé dans ce dernier emploi les restes de sa fortune, se trouve dans le cas de chercher une ressource dans l'usage de ses talens. Il est gentilhomme et rapporte tous ses congés en bonne forme. Il est même protégé

ici de quelques seigneurs et gens de la cour; mais vous savez aussi bien que moi ce que c'est que toutes ces protections. Il désirerait en trouver une plus réelle en Russie, et je vous la demande très-instamment pour lui, comme le connaissant de longue date et m'intéressant d'autant plus à lui à cause d'un grand-oncle qu'il avait en Languedoc, évêque de S-t Pons, et qui dans ma jeunesse avait beaucoup d'amitié pour moi. Il a une assez belle main, beaucoup d'intelligence et ferait un excellent secrétaire. M-r de Markow vous rendra compte de sa figure, qui est avantageuse, et de son maintien, qui est décent ainsi que sa conduite; il a promis de vous écrire pour vous engager à lui donner une place. Je vous supplie donc, m-r le comte, de vouloir bien y mettre toute la chaleur et l'intérêt que vous y prendriez pour moi-même. Je finis cette longue épître en vous renouvelant etc.

P. S. Je joins ici la note que le jeune homme en question, m-r de Guyenne, m'a remise pour vous la faire passer; de plus, un pamphlet arrivé hier, tout juste, de Dijon et que personne n'a encore à Paris, sur l'affaire de feu Lally *), dont le fils, comme vous savez sans doute, poursuit depuis sept ans la réhabilitation de la mémoire. L'affaire est à présent à Dijon, où le Conseil l'a renvoyée du parlement de Rouen, et sur le point d'être jugée. Je ne sais si ce pamphlet est du fils; je ne le crois point, mais il est sûr que

*) Графъ Лалли-Толлендаль, губернаторъ Французскихъ владѣній въ Остъ-Индіи, несправедливо казненъ 9 Мая 1766 г. за невозможность продолжать защиту Мадраса. Ходатайство его сына о пересмотрѣ приговора имѣло послѣдствіемъ полное возстановленіе чести казненнаго.

l'avertissement n'en est pas: c'est d'un de ces mauvais singes de m-r de Voltaire *) dont sa mort plus encore que sa vie ont infesté notre littérature. Lally le fils n'est pas un singe: c'est un homme, un génie rare, un courage héroïque, et j'ai reçu en même tems deux gros mémoires (c'est-à-dire qu'on m'a prêtés) que je n'ai pas encore lus, et où celui qui les a apportés de Dijon m'a dit qu'il avait développé toute son énergie et fait explosion. Malheureusement je ne pourrais me les procurer pour vous les envoyer qu'après le jugement.

*) Вольтеръ († 1778) былъ авторомъ краснорѣчивой записки о дѣлѣ въ защиту Лалли-Толлендаля.

10.

30 septembre 1783.

Je vous écris de la campagne, m-r le comte, où m-r de Markow m'a fait dire qu'il aurait une occasion pour Jeudi. Il y a longtems que j'attends de vos lettres, ou plutôt de vos réponses et je n'ai eu de vos nouvelles que verbalement, par m-r de Markow, depuis son arrivée dans ce pays-ci *). Je ne vous parlerai ni nouvelles, ni politique; je ne pourrais d'ailleurs que vous instruire faiblement, car je suis un pauvre invalide qui, depuis la mort du c-te de Broglie, n'a plus reçu d'encouragement que des complimens et des éloges, même *des exhortations à continuer*, pendant qu'épaulé des sollicitations de m-r de La Fayette, de tous les Noailles (excepté le marquis jésuite) et de quelques autres de la même volée, je n'ai pas pu obtenir la seule grâce que j'aie demandée, savoir la réversion de la moitié de ma pension en faveur d'une nièce et de ses enfans orphelins, victimes de la comptabilité du père le plus imprudent, dont la mort a dévoilé toutes les sottises atroces. Je ne sais si je rabâche et si je ne vous ai point déjà mandé tout cela. Ma foi, *continuera qui voudra.* J'ai été toute ma vie la dupe ou la victime de ces messieurs-là. Ils ont prodigué les emplois, les honneurs et les bien-

---

*) Аркадій Ивановичъ Марковъ въ то время находился въ Парижѣ уполномоченнымъ отъ Россіи въ переговорахъ по заключенію мира между Франціею и Англіею и утвержденію независимости Сѣверо-Американскихъ Штатовъ. П. Б.

faits à des valets renforcés, pour prix de leurs bassesses plus que de leurs services, et moi, comme disait la pauvre Pauline, j'ai fait le métier *d'un écrivain du charnier des S-t Innocent* *). Ils m'ont tenu derrière la toile, et si quelquefois mon travail a pu être utile, d'autres en ont recueilli le fruit et l'honneur.

Je ne m'occupe donc plus que de rétablir ma santé qui s'achemine bien lentement vers une parfaite convalescence, et si au retour de mes solliciteurs je n'obtiens pas enfin la seule chose que j'aie demandée, je me retirerai tout-à-fait dans une province méridionale, les hivers de Paris m'ayant été funestes par leur exécrable humidité. Tout cela m'est d'autant plus sensible que j'ai été et je suis encore véritablement attaché à m-r de Vergennes, que j'ai été son chevalier dans la société et parmi les gens de la cour qui sont du parti contraire, que j'ai pris part à ses prospérités, comme aux dangers dont je l'ai vu menacé. Ils subsistent encore malgré l'éclat de sa faveur et son intimité apparente avec celui qui marche sur ses talons et qui a mis, pour prix au mariage de sa petite-fille, très-riche héritière, avec le fils de la favorite, *une place de ministre*, mais qui—dans le vrai—n'en veut pas d'autre que *la sienne*. Je crois, si ce malheur arrive, que du moins il se retirera en bon ordre. Car, ce que tout le monde ne sait pas et dont j'ai fait la découverte par un hasard singulier, c'est qu'il a, ou du moins est fondé à croire avoir, la certitude d'être grand d'Espagne et d'en recevoir le diplôme avec la ratification

---

*) Въ то время при всѣхъ Парижскихъ кладбищахъ, въ томъ числѣ при кладбищѣ Св. Избіенныхъ Младенцевъ, находились писцы для сочиненія надгробныхъ надписей.

du traité définitif. Au reste, il l'a bien gagné; car, soit pendant la guerre, soit dans les négociations de la paix, nous avons tout sacrifié aux intérêts ou plutôt aux fantaisies du monarque espagnol.

M-r de Markow m'a témoigné que vous étiez curieux d'avoir toute la collection des plaidoyers et mémoires, pour et contre, dans l'affaire du c-te de Broglie et de l'abbé Georgel. Je lui ai répondu par une note qu'il a dû vous faire passer. Je tâcherai, cependant, de vous satisfaire, si m-r de Markow ne fait point d'usage des moyens que je lui ai indiqués. Je suis presque toujours à la campagne, et peu *allant* à la ville. J'emploierai donc pour cela ce même officier que je vous ai tant recommandé pour lui procurer un sort en Russie. C'est m-r de Gayenne, que je vous recommande de nouveau, et avec tout l'intérêt imaginable, comme un très-galant homme, propre aux différents emplois que je vous ai indiqués.

Le comte de Lally a perdu son procès à Dijon. Cela était immanquable et le sera successivement dans tous les autres parlemens où il sera renvoyé après la cassation, au Conseil, de l'arrêt de Dijon, qui est immanquable aussi: aucun ne voudra prononcer *que le parlement de Paris a commis un assassinat légal*. Le public, la cour est pour ce malheureux fils, mais ce qu'on appelle *la forme* et qui emporte toujours *le fond*, ne permet pas de procéder plus lestement et de trancher cette affaire par la volonté même du souverain. Ainsi les éloquents mémoires dont je vous ai parlé seront encore longtems de saison. J'en ai retenu pour vous un exemplaire, dès qu'il aura pu en faire entrer dans Paris un nombre suffisant: car l'arrêt de Dijon, tant qu'il subsiste encore, met ces mémoires au rang des

livres défendus, puisqu'il les a condamnés à être *brû-lés par la main du bourreau* *). Je compte avoir au plus tôt cette collection complète et en remettre le paquet à m-r de Markow. Je finis, car il en est tems, et pour reprendre notre vieux style, j'embrasse tendrement, monsieur le comte, votre jeune et chère excellence.

---

*) Какъ извѣстно и выше замѣчено, графъ Лалли-Толлендаль былъ позднѣе признанъ невиновнымъ.

ПИСЬМА

придворнаго врача

РОЖЕРСОНА

къ графамъ

ВОРОНЦОВЫМЪ.

1.

Ce 28 d'août v. st. 1791.

Monsieur le comte.

Le jeune homme qui aura l'honneur de vous présenter cette lettre m'appartient de si près que je ne peux pas me refuser la satisfaction de lui procurer l'avantage d'être connue à vous. Après avoir achevé son éducation et être fait médecin à Edimbourg, il a passé au delà des trois années en pays étrangers, principalement en Allemagne et en France. Actuellement il a pris la résolution d'essayer sa fortune à Londres: une circonstance qui me donne plaisir, parce que s'il a du bonheur, il pourra aller plus loin dans cette capitale que tout autre part. Au même tems qu'il passera sa vie agréablement, il rencontrera bien des difficultés; mais il l'a voulu, et moi, je ne voulais influer en rien dans son choix. Trouvant qu'il est actuellement membre du collège de Londres et qu'il est assez généralement approuvé, je n'ai pas voulu différer plus longtems à gratifier son ambition en le présentant à celui que j'estime avec un enthousiasme si exalté.

Voilà notre guerre heureusement finie; jamais les grandes qualités de notre Souveraine n'ont paru dans

un si beau jour; on ne sait pas laquelle admirer le plus: sa magnanimité ou sa modération. Vous ne douterez quelle sensation j'ai eu en entendant louer la dignité, la noblesse avec lesquelles vous vous êtes conduit dans une position aussi épineuse.

Toute la famille impériale ici jouit d'une santé parfaite. Monsieur Fawkner vous aura dit combien il a été frappé de cet air de fraîcheur et de santé que notre Souveraine porte. Le public a été très-touché par la nouvelle de la mort de jeune prince Charles de Wurtemberg que nous avons reçue avant-hier; c'était celui de la famille qui promettait le plus, sans morgue, doux, vertueux. Madame sa soeur est accablée de douleur; Sa Majesté est allée la voir aujourd'hui à Pawlowsky.

Toutes fois que je vous écris, je trouve mon coeur avoir besoin à s'épancher; je voudrais dire tant des choses, mais l'occasion n'est pas favorable: il faut attendre une occasion particulière. Quand je pense à vous, je sens toujours ma maladie suisse s'augmenter.

2.

Ce 25 d'octobre v. st. 1793.

Peut-être vous savez ou peut-être vous ne savez pas, monsieur le comte, toute la réussite de votre recommandation du jeune Alexis Greig. Je l'ai d'abord présenté au vice-chancelier et au comte Zoubow qui l'ont reçu très-bien, surtout le dernier, qui a été *électrifié*, je crois, par la manière que vous lui avez parlé de feu l'amiral; car il a mis beaucoup d'activité à arranger tout ce qui dépendait de lui, et quand tout a été fini, il l'a présenté à Sa Majesté qui l'a reçu très-gracieusement. Il avait déjà reçu ses lettres et devait partir en deux jours, quand sa mère tombait malade d'une affection léthargique, dont elle mourut en quelques jours. Seul chef apparent de sa famille, il était obligé de rester ici pour attendre des lettres et des pleins-pouvoirs de chev. Dick et b. Rulherford qu'on croyait d'être exécuteurs d'un testament que feu l'amiral avait fait en 1778. Après une longue attente ces messieurs ont répondu qu'ils n'étaient pas munis d'aucune autorité à agir qu'en cas que la veuve serait entrée en secondes noces; mais qu'il n'y avait aucune provision faite par le testament dans le cas qu'elle mourrait sans se remarier. Quand cette réponse était arrivée, il était presque prêt à partir une seconde fois, car j'étais impatient qu'il perdait tant de tems ici. Au lieu donc à nous adresser au *Сиротскій Судъ*, je l'ai fait écrire une lettre à Sa Majesté, la priant de donner à cette famille des curateurs et suggérant m-r de Pou-

chkine et m-r de Raikes (dont j'avais préalablement obtenu le consentement) comme des personnes convenables. Avec cette lettre j'ai écrit à m-r Zoubow pour lui représenter que les amis de cette famille étaient d'opinion qu'il serait avantageux pour eux qu'Alexis serait ajouté aux autres curateurs aussitôt qu'il atteindrait l'âge de majorité. Cette lettre était donnée le 20, et le 22 l'ukaze est sorti dans le plein sens de la prière. J'ai oublié de vous dire que j'avais rappelé à m-r Zoubow qu'il m'avait laissé l'été passé entrevoir l'espérance que peut-être S. M. continuerait pour quelque tems la pension qu'avait feue leur mère pour aider à achever leur éducation. Vous verrez qu'on y a fait quelque attention; c'est toujours quelque chose. Je suis très-content d'Alexis: il est sage et sensé, ressemblant beaucoup à son père, et je me flatte qu'il marchera dans ses traces. Le vice-chancelier m'a donné votre lettre à lui à lire: un père n'aurait pas pu y mettre plus d'intérêt que vous ne faites, et elle a eu un plein succès. Je dois vous dire que nous sommes redevables à m-r Troschinsky pour l'expédition qui a été mise dans cette affaire: m-r Zoubow l'avait confié à lui. Il m'a prié de vous faire ses respects. Sa Majesté proposa de me nommer aussi un des curateurs; mais l'ayant prévu, j'avais déjà pris mes mesures avec m-r Z. pour le prévenir, et assurément et vous et moi nous suivrons leur intérêt avec le même zèle, comme si nous avions été revêtus avec toute l'autorité des loix. M-r Raikes est honnête homme, extrêmement exacte, fixé ici pour toujours et leur a montré beaucoup d'amitié depuis la mort de l'amiral. M-r P. par son rang pourra rendre des grands services dans le cas qu'on soit ob-

ligé à s'adresser à quelque bureau ou département. Vous savez toutes les obligations qu'il doit à leur père.

3,

Ce 20 d'octobre v. st. 1794.

Monsieur Bonar vous aura mis un peu au courant ici. Depuis ce tems nos affaires en Pologne ont pris une tournure heureuse. Vous jugerez bien de la sensation que l'affaire de m-r de Fersen a produit ici. *Je crois que K. sera mené ici aussitôt que ses blessures le permettront.* Souvorow est l'idole de jour. On dit qu' on prépare ici pour lui une cocarde de laurier dont les diamans valent 40,000 r. L'ordre fut expédié à Fersen de se mettre dans ses ordres et de le joindre; mais la bataille été donnée cinq jours avant l'arrivée du courrier, et conséquemment la nouvelle nous venait par le prince Repnine. Le prisonnier est logé et bien traité chez m-r de Fersen, surtout le général Hortchakow *) est aux petits soins auprès de lui pour ses bons procédés vis-à-vis de sa femme et ses enfants, quand elle était prisonnière à Varsovie.

La chose va, comme je vous ai prédit dans ma première lettre, à proportion comme les choses vont mieux. Le jeune homme s'arroge de jour en jour plus de pouvoir. M-r de Markow est plus employé; mais il paraît que rien ne se fait sans être communiqué au c-te Bezborodko, pour lequel Sa Majesté marque des grands égards; mais vous connaissez sa paresse naturelle et combien il est peu fait pour lutter contre le

---

*) Кажется такъ. Подлинникъ не разборчивъ. П. Б.

vent du jour. La place de procureur-général est devenue presque nulle entre les mains du possesseur actuel, qui par sa faiblesse etc. s'est constitué comme un des commis de ***. Vous jugez bien comment ceux sur lesquels il doit tenir le bâton le respecteront et l'obéiront. Au reste, l'augmentation considérable de nos revenus par les nouveaux taxes doit nous mettre beaucoup plus à notre aise. On traite actuellement des fermes de l'eau de vie, qui seront considérablement augmentées partout. On dit de 600,000 ou de 800,000 r. outre le rouble extraordinaire qui seul doit donner 5 millions, autant des *vedres* étant consumés dans l'année.

Toutes les lettres de Rostopschine à ses amis ici sont remplies des louanges de sa femme (dont il parait être fort amoureux) et de la vie heureuse qu'il mène à la campagne. Cette *rémora* lui fera du bien; il était trop bien dans toutes les trois cours pour ne pas donner avec sa tête chaude contre quelque accueil, peut-être plus dangereux que celui contre lequel il s'est donné. C'était la consolation que je lui ai donné; il en a avoué la justesse; mais c'est le mal, mon cher comte, de notre éducation ici à *la française* qui donne la rage de vouloir briller, en faisant de l'esprit, au lieu d'inspirer l'ambition de *bien penser* et bien agir. Le c-te Panine part incessamment pour sa mission à la Haye; il ira par Moscou et Vienne; probablement il ne voyagera pas trop vite dans l'état actuel des choses. C'est un excellent jeune homme, avec des moeurs les plus purs, d'une moralité solide, instruit, laborieux; au reste ne portant pas la moindre ressemblance ni à son père, ni à sa mère, ni à feu son oncle en figure, en manière ou en tournure d'esprit. Comme il doit être votre plus

proche voisin, il désire ardemment de mériter votre confiance, en attendant qu'il puisse atteindre à votre amitié. Sa femme est une très-bonne personne; ils vivent exemplairement ensemble.

Vous serez bien aise d'apprendre que votre beau-père est rentré au service; il vient demain ou après-demain occuper la maison des enfants Greig, conséquemment nous serons les plus proches voisins. Tous les serviteurs de la flotte sont très-contents de cet évènement; il est frais et bien portant.

Toute la famille impériale se trouve en bonne santé; le grand-duc reste toujours à Gatschina et ne rentrera que pour la S-te Catherine. Madame la grande-duchesse doit accoucher vers la fin de l'année. Notre bon ami, le c-te Zawadowsky se tient toujours dans sa place, aimé et estimé dans le public, aimant et aimé de ses anciens amis, fort lié toujours avec le c-te Bezborodko, et tous les deux beaucoup en correspondance avec le maréchal Roumantzow. A propos, le pauvre Déboli s'est sauvé de Varsovie et s'est refugié chez le maréchal qui ne l'a pas vu, mais qui lui a assigné la ville de Péréyaslow pour résidence à côté de lui; il dit que tout était dans la plus grande confusion à Varsovie, avant même l'affaire de Fersen. Igelstrom est à Riga; il a passé quatre mois à Koenigsberg avec sa maîtresse, avec tout le faste d'un ambassadeur: bel équipage, beaux laquais, onze cordons arborés sur une uniforme des chasseurs, menaçant la vengence aux Polonais quand il retournerait à Varsovie (vraiment il s'en flatte) comme ambassadeur. Je tiens cela d'une personne qui le voyait journellement pour trois mois de suite.

M-r Marcow est entré ces jours passés dans sa nouvelle maison; il en a arrangé une partie seulement. Toute la partie où m-r de Vérac recevait son monde reste sans meubles en attendant, comme il ne conte pas de tenir table. Effectivement il est mal à son aise en fait d'argent. Vous connaissez sa façon noble et désintéressée à penser et à agir sur cet article, et quoique Sa Majesté lui a donné 1,200 paysans en Russie Blanche, il n'en a pas tiré encore un millier des roubles. Il n'a donc que son traitement qui est bien modique; vous savez qu'il jouait quelquefois et heureusement; mais le jeu n'est plus une ressource ici: on joue petit jeu, et avec tout cela il y a si peu d'argent comptant dans la société, que presque tout va en compte sur le papier; je vois que son état commence à peser sur lui, ce qui me donne de la peine.

Je suis très-impatient d'avoir de vos nouvelles, mais je vous prie de ne pas m'écrire par des courriers russes ou anglais, surtout les premiers à moins que vous connaissez bien l'individu. Vous êtes le seul homme sur la terre avec lequel je hasarderai une correspondance délicate, car toutes mes autres lettres peuvent être lues par tout le monde. Adieu, je vous salue tendrement et vos enfants.

J. R.

4.

Ce 5 (16) de may 1795.

Les deux grands-ducs ont été nommés aujourd'hui colonels et chefs (le dernier titre donne, je crois, le rang du général en chef), le premier du régiment des grenadiers de Catherinoslaw (le plus beau régiment que j'ai jamais vu), le second du régiment des grenadiers de S-t Pétersbourg; chaque régiment consistant de 4000 hommes, tous les deux en Pologne.

Quand vous avez occasion d'écrire à m-r votre beau-père, je vous prie de dire un mot en faveur de m-r Crown, c'est-à-dire de le prendre sous sa *protection particulière*. Vous connaissez son mérite transcendant et incomparable; sa modestie plus que celle d'une femme et son ignorance des langues rendent difficile son approche à ses supérieurs. Le fils a, je crois, trop peur de son père pour parler pour qui que se soit. Je ne sais pas si m-r Crown sera dans la flotte destinée pour la mer de Nord; je sais qu'il n'a pas été dans la première *росписание* qui a émanée du Collège. S'il ne va pas, cela sera à plaindre, parce qu'un tel homme servirait et comme exemple et objet d'émulation à toute la flotte. M-r Crown m'a dit que le chef actuel a fait beaucoup de changements utiles dans la partie civile de l'amirauté, et tout le monde loue son activité.

5.

Ce 15 (26) de décembre 1795.

J'ai reçu regulièrement, mon cher comte, vos deux lettres par le c-te Santi et m-r Whitworth, et le dernier m'ayant averti que son courrier part aujourd'hui, j'ai envoyé d'abord au comte Zawadowsky pour lui demander une lettre pour vous. Son fils a eu la petite vérole. Naturellement ne pouvant pas y aller moi-même par rapport de la famille royale, je les ai conseillé d'envoyer chercher m-r Halliday qui a soigné la maladie jusqu'à la parfaite convalescence de l'enfant. Il y a quelques jours qu'il n'y va plus.

Je sentais bien l'effet que devait produire sur vous un passe-droit si marqué; je m'étais un peu consolé par la réflexion, comme je vous avais marqué auparavant, que vous serviez votre patrie sur un principe plus elevé que des autres, et il y est ajoutée encore la réflexion que vous deviez vous rappeler, combien il arrive souvent dans notre *cara patria* qu'on fasse des choses sur l'impression du moment sans se donner le tems de penser ou de calculer l'impression que cela doit produire sur des autres. Effectivement, cela se trouve d'être le cas actuellement: car je dois vous dire en confiance que quelqu'un de vos amis ici, ayant saisi des occasions pour exposer le tort que vous deviez naturellement sentir, *on* est sorti (d'une manière la plus honorable pour vous) *en explication, que S. M. sentait toute la valeur de vos services, combien vous possédiez la confiance de la cour, où vous résidiez et l'estime de la nation, que tout serait réparé, que ce qui avait été*

*fait pour N N**) *venait de l'idée de la nécessité de lui afficher l'apparence de la faveur pour lui donner plus de crédit parmi les Polonais.* Bref, mon très-cher comte, je vous prie en grâce de ne pas prendre aucune résolution précipitamment, mais d'attendre un peu le développement des choses.

Le monsieur ci-devant nommé est très haï dans la nouvelle contrée, autant que le prince de Repnine est aimé par les natifs. Il est assurément de la dernière importance de voir des gens de probité et d'honneur pour mener les affaires dans ces nouveaux gouvernements, et le public éclairé vous avait indiqué comme un de peu d'hommes convenables pour un tel emploi; car il s'agit à présent de faire de ces gens des bons Russes, et cela ne peut pas se faire qu'en agissant avec justice envers eux.

Le baromètre politique ici est toujours le même. Le c-te Bezborodko part le 21 pour Moscou pour quatre semaines; il a toujours très-grande influence dans les affaires. M-r Marcow paraît toujours avancer. Toutes nos affaires courantes passent par ses mains: il fait la lecture des dépèches arrivées des ministres étrangers à S. M., ce que faisait ci-devant le comte de B.. et il porte au vice-chancelier les ordres de S. M. Il est fortement votre ami et, en vérité, si vous le voyez de près, vous ne pourriez vous abstenir de louer la noblesse et le haut désintéressement de son caractère. Il est toujours le même: la fortune ne le gàte pas.

Vous aurez entendu des *hauts faits* de c. Golowkine à Naples, de son rappel subite, de l'ordre circulaire envoyé à Vienne, Berlin et Dresde aux ministres de

---

*) Игельштромъ. П. Б.

ne pas le présenter à aucune cour. Il me paraît que le c-te Panine aura cette place. Il ne reste pas comme gouverneur. On dit que le général Tormassow sera gouverneur de Brescz sur la recommandation de prince Repnine. Il est fort loué comme général et pas pillard.

6.

Ce 2 juin 1796.

Ayant appris que m. Starow part pour Londres, je n'ai pas voulu laisser échapper cette occasion pour vous écrire quelques lignes, mon très-cher comte, quoiqu'il n'est rien arrivé de bien remarquable qui mérite de vous être communiqué depuis la lettre que je vous ai écrite par le courrier de m-r W. *). Je vous recommande ce jeune homme; il est neveu des deux frères Alexandre et Pierre Démidow, est d'une bonne conduite, possède plusieurs talens; surtout il dessine joliment.

Vous aurez entendu de la prise de Derbent. On donne beaucoup de relief à cette conquête. On a envoyé plusieurs croix de S-t George au commandant en chef **), pour être distribuées selon son gré. On parle beaucoup ici d'un nouveau projet d'une refonte de notre monnaie de cuivre, par laquelle le titre sera diminué d'une moitié; par cette opération on croit gagner beaucoup et de payer les dettes intérieures de la couronne. Mais malheureusement on ne songe pas que, le premier profit perçu, les revenus de la couronne perdront la moitié de leur valeur; que tout hom-

*) Витвортъ.
**, Графъ Валеріянъ Александровичъ Зубовъ.

me quelconque stipendié ne recevra que la moitié des petits gages qu'il reçoit aujourd'hui, et qu'une moitié de l'Empire, c'est-à-dire les *débiteurs*, payeront leurs créanciers avec la moitié du capital qu'il ont reçu. Je me flatte qu'on reviendra sur tout cela, car c'est également contre toute bonne politique et contre toute bonne morale. Je voudrais qu'on lise Adam Smith ou Necker sur les finances, tome 3. Si on persiste, il est incalculable en quel abîme nos finances seront plongées. En outre, nos dettes sont peu de chose; ce n'est que notre impéritie qui les rend appesantissantes. On ne considère pas ici que notre or et argent ne sont plus monnaie. Ils sont marchandise. Depuis la célèbre opération du comte Schouvalow (1786), le cuivre est devenu, *en nature ou papier*, notre unique monnaie. C'est une raison de plus de ne jamais la détériorer au-delà de sa juste valeur. Et actuellement en quel pays du monde recevrez-vous seize fois trente deux pence (notre change actuel) pour un poud de cuivre? Si vous ajoutez à ce 32 pence 16 pence ou un demi-rouble d'agio, vous aurez quatre shillings anglais pour le rouble d'argent,—ce qui est, de quelque côté que vous l'envisagiez, un immense avantage sur le change en faveur de ce pays. Mais pourquoi me permets-je à rêver sur toutes ces choses-là? C'est donner un coup d'épée dans la mer.

Encore un malheur à notre ami c. Z. *). Votre frère, par sa sagacité innée, a été prophète. Il a écrit à un de nos amis ici, il y a quelque tems-après l'affaire de la Banque, que son inquiétude (du c. Z.) à

*) Завадовскій.

ce sujet passerait avec le tems, comme aucune turpitude n'était annexée à ce malheur; mais qu'il tremblait pour lui si la conduite de sa femme lui serait révélée. Effectivement, tout cela est arrivé. On ne sait par qui l'esclandre est devenu trop public; mais d'abord on a appris que la paix a été conclue. Tout cela a donné infiniment de la peine à ses amis; des imbéciles ont été les médiateurs. Depuis deux jours, il est fort malade d'une douleur hémorrhoïdale. Sa femme m'a écrit au milieu de la nuit de venir le voir. J'ai été fort alarmé, mais il est déjà soulagé. L'affaire de la Banque est donnée au Sénat. Cela fini, je crois qu'il ira en Ukraïne pour quelque tems. Pour moi, je pars d'ici en deux ou trois jours, S. M. m'ayant accordé une permission d'aller pour 6 semaines visiter mes terres. Je serai de retour avant le 20 juillet. J'ai vu madame Moberly depuis son arrivée et fus charmé d'apprendre d'elle que votre fille était complètement rétablie. Vous aurez reçu plusieurs lettres, tant par Sievers que par le courrier de m-r W. Depuis ce tems-là on n'entend rien. M-r Kotchoubey a demandé son congé pour raison de santé, et le fils aîné de notre défunt ami *) que j'ai vu chez vous en Angleterre, est sur les rangs pour lui succéder; je le souhaite de tout mon coeur. Comme A. I. **) doit en grande partie le commencement et premier progrès considérable de sa fortune à son père, il est de son devoir de payer cette dette au fils: je l'ai dit à lui. En outre, comme il dirige l'Académie pendant l'absence de madame votre soeur, on veut gratifier quel-

---

*) Бакунинъ.
**) Аркадій Ивановичъ Марковъ.

qu'un de cette place. On ne dit pas si madame la princesse reviendra ici ou non.

Je sens, mon cher comte, la valeur de tout ce que vous m'avez dit par mad. Moberly. Dans tout ce que je fais ou en ce que je dis quand il s'agit de vous, je n'ai aucun mérite: ce n'est qu'une émanation irrésistible de mon coeur. C'est cela aussi qui me mène à vous parler peut-être trop librement sur vos affaires. Peut-être j'ai tort en voulant vous retenir encore quelque tems avant que d'envoyer *vos lettres*. Je vous avoue que, situé comme vous êtes, c'est-à-dire très-considéré et approuvé par tout le monde ici, estimé et honoré dans le pays où vous avez votre résidence, je ne vois point comment une bouffée de faveur qui a donné lieu à ce passe-droit, doit produire un effet qui privera votre patrie de vos services. Sur ce que vous vous figurez que peut-être *on* vous soupçonne ici d'être plus Anglais que Russe, je peux vous assurer du contraire, et votre zèle patriotique est *partout* amplement reconnu et même cité en exemple. Je vous prie encore une fois, attendez la fin de l'année.

Rostoptchine est habitant de Sophie, bien dans la petite cour. Plestchéyew épouse une demoiselle d'honneur de cette cour, qui a marqué depuis quelque tems par sa bonne conduite. Madame Pestel (la jeune), fille de m. Kroock, est arrivé ici ces jours passés. Elle me dit que m-r Lafermière, quoique mieux, est toujours faible et d'une maigreur à faire peur. Il est allé à la campagne avec le comte Alexandre. Alexis Orlow va à Carlsbad, sa santé étant mauvaise. Wolodimir vient s'établir ici pour veiller sur le départ de son fils. Vous aurez entendu de la mort du comte Foedor.

7.

J'approuve fortement la façon de penser de m-r votre frère qui vous a mené par des raisons si solides à changer votre résolution. Vous aurez remarqué par la lettre que je vous ai envoyée par m-r Starow que je jugeais de votre position, comme à tous égards trop *enviable* pour être abandonnée pour une raison qui dans l'endroit, où vous êtes, est de peu ou point de poids et même ici dans les occasions est mise à sa juste valeur. Votre frère, avec son bon jugement ordinaire, a ajouté d'autres bonnes raisons très-concluantes. M-r le c-te de Marcow m'a communiquée aussi avec des marques du contentement très-évidentes votre résolution.

Le roi de Suède est attendu aujourd'hui ou demain. Tout le monde est sur le bout de pied. Si *ce voyage* ne change pas *le système* de Suède, du moins il fera *halte*. Mais je ne vous parlerai pas des choses publiques et je me contenterai pour le présent de vous dire que la charte du pays ici est la même qu'elle était quand je vous ai dernièrement écrit. Le jeune homme s'approprie plus de jour en jour toutes les affaires intérieures et extérieures; pour les dernières Arcad. Iwan. paraît être seul employé. Le département des finances est en quelque sorte ôté des mains du procureur-général. On a nommé une commission composée de pr. Zoubow, comte Bezborodko, les deux chefs des banques et m-r Popow pour exécuter le projet de la refonte du monnaie; c'est l'enfant chéri du premier, et les autres, quoiqu'ils avouent leurs sentiments sur l'utilité et les suites que probablement aura cette mesure, pourtant

ils ne s'y opposent pas dans l'endroit convenable et s'excusent en disant qu'il leur est enjoint seulement à l'exécuter et pas à délibérer là-dessus.

Le comte Bezborodko, Samoïlow, Ostermann, Strogonow, le grand-écuyer préparent des grandes fêtes; ce seront des dîners *d'élites*, et après le dîner viendra le monde, et les bals continueront jusqu'à 9 heures du soir. Sa Majesté probablement assistera à toutes ces fêtes.

8.

Frazer le botaniste, qui aura l'honneur de vous remettre celle-ci, retourne très-content d'avoir si bien disposé de sa collection des plantes; je l'ai aidé, autant que je pouvais, à faire des connaissances utiles ici, et à la prière des deux jardiniers de Sa Majesté, Busch et Gould, j'ai engagé m-r Popow de prendre toute la collection pour être partagée entre eux. Frazer compte de revenir l'année prochaine avec des plantes pour plusieurs particuliers qui en demandent.

Le c-te Valérien est fait général en chef; il a passé plus que 30 ou 40 personnes. En examinant la charte de pays on se met au-dessus de tout cela: il y faut très-peu de réflexion. Quand pourrai-je faire refluer la Néwa à Ladoga? Il faut se réfugier dans sa propre estime, jointe à celle des honnêtes gens.

M-r Rostopschine, vous ayant écrit par le courrier de Whitworth (dont je ne savais pas le si prompt départ) toutes les nouvelles de la cour et de la ville, je ne répéterai ce que je sais qu'il vous a dit. Je me contenterai à vous dire qu'après toutes les fêtes données aux Suédois, quand le traité d'alliance fut arrangé et prêt d'être signé, quand toute la cour fut assemblée dans la chambre de trône en grand gala et tous les archevêques et archimandrites dans l'église pour attendre le roi pour célébrer les fiançailles, le roi n'est pas venu, et après trois heures d'attente tout le monde est parti à 9 heures du soir. Voilà la cause de tout cet esclandre. En traitant l'affaire de la religion, on

avait glosé de notre côté trop légèrement sur l'affaire de *liberté de conscience*. Celle-ci le roi avait accordé, et de notre côté s'était entendu que la reine devait assister dans l'église luthérienne dans toutes les grandes cérémonies nationales. On avait posé cela comme absolument nécessaire. A six heures du soir arrive m-r Marcow avec un papier pour le roi à signer: c'était un acte où était expliqué tout ce qui concerne la liberté de célébration de culte de la reine future, de sa chapelle et son confesseur. Le jeune prince se gendarme et refuse de signer. Trois fois m-r de Marcow va et vient dans la soirée, mais il ne peut obtenir son consentement. Vous pouvez juger comment la nuit a été passée.

Le lendemain, le 13, le roi et le régent viennent chez l'Impératrice; tous les deux tâchent à le mener à la raison, mais en vain: il commence à parler à son oncle en suédois. Sa Majesté les prie d'aller dans la chambre attenante et discuter la matière à leur aise. Ils y vont, et après avoir resté une demi-heure et une vive discussion, le régent sort très-ému en disant: „Voilà, Madame, un jeune homme qui va se perdre". (Vous devez savoir que le régent a conçu une belle passion pour sa cousine, et dans toute cette affaire on a été fort content de lui et de Reiterholm.) De là ils sont allés chez le père. Ce qui s'est passé, je ne sais pas. Un seul trait j'ai appris de bon part. Quand le roi s'est excusé par son obligation d'observer la loi relative à la religion d'une reine en Suède, le nôtre lui a répondu: *N'êtes-vous pas le maître? Vous pouvez la changer*. L'autre a répliqué: „Non, je ne peux pas la changer: elle est fondamentale et comme telle, je

dois être le premier à l'observer." Le soir il y avait bal: c'était le jour de fête de la grande-duchesse Anna Fédorowna: le régent n'est pas venu, étant malade. Sa Majesté n'est pas sortie au commencement, comme son usage est à présent: le grand-duc-père a fait les honneurs. Le roi entre, fait sa révérence en front du cercle: le grand-duc, qui se tenait sous la colonne, fait semblant de ne pas le voir et continue, en se tournant de côté, à causer avec le comte N. Soltikow. Le roi approche madame la grande-duchesse-mère et après les deux grandes-duchesses mariées, qui lui parlent, mais pas beaucoup. Alors il se présente auprès le père, se tient devant lui une bonne minute fort près; l'autre ne fait pas semblant de le voir, mais continue de parler avec Soltikow en se tournant. Tout le monde était prêt à tomber en terre. Le roi se retira auprès de ses Suédois, où il a resté un quart d'heure jusqu'à l'entrée de la Souveraine, qui par sa politesse et manière gracieuse a rétabli un peu les choses. Je n'y étais; mais tout le monde dit que le jeune prince s'est conduit très-pertinemment pour une occasion si imprévue. Heureusement les ministres étrangers ne voyaient cette scène: ils étaient tous à la porte pour y attendre l'Impératrice. Le grand-duc est parti le lendemain pour Gatschina, d'où il n'est plus revenu depuis.

Le roi a resté ici une semaine après cet embarras, et il nous a quitté Samedi passé, le 20. On a employé cet intervalle pour reprendre les négociations, et le traité a été signé Jeudi passé. Je crois que nous donnerons un subside des trois cent trente mille roubles tous les ans pour trois ans à 33 stivres par rouble. Sa Majesté Impériale n'a plus voulu reprendre le sujet

de mariage; tout cela est laissé (et ne devait jamais être formellement entamé) jusqu'à sa majorité. Il n'a plus vu la jeune princesse, qui après tout cela a été plusieurs jours malade. On croit que tout ira bien. Ils estiment, peut-être ils aiment l'un l'autre. Le prince Zoubow a été le quatrième plénipotentiaire pour la négociation. Les comtes Ostermann et Bezborodko n'ont été consultés en rien jusqu'à la brouillamini.

Le roi a fait des présents magnifiques ici. Il parait être parfaitement bien éduqué, a beaucoup de tenue, et on le dit de bon sens. Pour le moment il fait un contraste pas avantageux pour les nôtres; mais il est impossible à prévoir comment les autres se développeront: tout peut changer. Je dois vous dire que le jour de son départ il a envoyé un de ses gentilshommes de chambre à Gatschina avec une lettre pour prendre congé du grand-duc. Bref. tout le dérangement que nous avons éprouvé est venu de cela que nous nous sommes trop pressés et que *nous* ne sommes pas assez assurés du terrein sur lequel on a marché: on a fait de sauts sur des endroits essentiels sans les applanir. Pendant l'incertitude du public, qui a duré trois ou quatre jours, tout le monde est tombé sur le c-te de Marcow, mais l'apparence d'une bonne réussite a fait cesser tout cela; en outre, il est trop *amalgamé* avec le jeune homme pour risquer quelque chose.

Excusez-moi, mon cher comte: les détails sur le compte de la comtesse Z—y, sont trop sales pour être écrits. Sachez seulement qu'après ses liaisons avec le c-te Léon, son frère l'ambassadeur pendant son séjour ici et d'autres, qui ont été tous trop connus, elle s'est amourachée du jeune p. Bariatinsky il y a deux ans;

leur liaison était vue et connue de toute la ville, car les apparences n'étaient nullement ménagées. Je ne sais comment le mari en a été informé: il les a surpris presque dans le lit; bientôt grande esclandre. Dans le commencement elle voulait le quitter et aller en pays étrangers avec son amant. Elle courrait chez sa tante Marina Osipowna qui l'a renvoyée; ses autres parents de même. L'amant même la conseillait de se reconciller avec son mari, en lui disant que, quoiqu'il l'aime à présent, il ne pouvait pas promettre de l'aimer toujours. Bref, on a entendu que tout était arrangé principalement, je crois, par l'intervention de m-r de Samoïlow. Après cela le même commerce a continué pour deux ou trois mois; mais depuis deux ou trois semaines le jeune homme est malade; en cet état il est un peu revenu à lui, et on assure qu' une rupture complète s'est faite au grand regret de la dame. Mais elle cherchera d'autres consolateurs. Voilà trop sur ce vilain sujet. L'affaire du mari est toujours au Sénat; je ne crois pas qu'il ira cette année à la campagne; il reste toujours chez lui, mais il voit plus de monde que ci-devant.

Il me paraît que dans ma dernière lettre je vous avais marqué que j'étais assez content de mes terres: elles sont situées moitié chemin entre Minsk et Vilna; le sol est sablonneux, mais j'ai assez de l'eau pour les moulins, assez de bois avec ménagement pour l'usage des paysans et de moi, et une communication facile avec la mer Baltique par la Niemen ou la *Vilia*. Cette dernière circonstance dédommage en quelque sorte le possesseur des terres en Lithuanie en comparaison de celui dans les provinces méridionales, où la

terre est beaucoup plus productive. Chez nous tout se vend, chez eux les moyens de transport sont difficiles, et les capitaux sont plus rares pour la circulation de leurs productions. Par un heureux hasard j'ai trouvé un homme habile pour régir mes terres; il était sujet de la bonne comtesse Catherine Alexéewna Golowkine et avait gouverné une de ses terres près de Narva de 2000 paysans pendant 22 ans. Elle venait de lui donner sa manumission. Après avoir été à Moscou pour remercier sa maîtresse, il été arrivé ici pour chercher *un état*: il logeait chez moi, étant lié avec mon valet de chambre et me croyant son unique protecteur. La *donation faite*, je l'engage de partir pour recevoir et régir mes terres; il part sans demander conditions, laissant toute sa fortune (une obligation de banc de 8000 roubles) entre mes mains. Je suis jusqu'ici fort content de lui: il a beaucoup de connaissances, beaucoup de *bon sens* et du *tacte*, très-industrieux et avec tout cela connaissant à fond les loix russes et la routine des bureaux de gouvernement. Il faut voir. Je lui donne 750 r. de gages, et il me paraît qu'il me servira bien. Les terres sont la moitié bonne, l'autre très-médiocre.

Ce 25 septembre v. st. 1796.

Il paraît que l'affaire de la refonte de notre monnaie de cuivre va son train. Personne ici n'a assez de nerf pour s'y opposer et, hélas, ici il serait inutile. Mais si j'étais dans l'endroit que vous habitez, je serais tenté de jeter dans la poste de Londres une lettre anonyme au *jeune homme*, où, en intéressant sa vanité et amour-propre, serait exposé tout le danger d'un

projet qui doit diminuer d'une moitié la fortune de ceux qu'on appelle capitalistes, réduire à la moitié (en valeur) les revenus d'état et mettre la Souveraine, dans ses vieux jours, dans la nécessité à doubler en apparence les impôts. Notre façon de penser ici va pour rien; mais on fait plus d'attention à la façon de penser dans d'autres pays, surtout chez vous, où ces choses sont censées d'être connues au fond; en outre, la chose est publique et elle sera partout discutée. Pensez-y. A un sage j'ai assez dit.

9.

22 d'octobre v. st. (1796)

C'était avant-hier, mon cher comte, que m-r votre beau-père m'a remis votre agréable lettre du 7 octobre. Je saisie avec empressement cette première occasion fournie par le départ de m-r Cayley, pour vous remercier pour le beau perspectif que vous me présentez. Je souhaite de tout mon coeur que ce plan soit achevé; il paraît avoir commencé sous des bons auspices. Il a fallu la fortune de Catherine pour disperser ces Vandales du Midi. Il est déjà quelque tems qu'on a commencé de parler de cette expédition ici, *mais tout bas*. J'ai appris que Souvorow, auquel il a été communiqué qu'il doit avoir le commandement, commence, en causant avec les soldats, à les alimenter avec cette idée et à leur inspirer la persuasion qu'il faudra absolument qu'eux, *ses enfants*, marchent pour mener à la raison ces impies, ces mécréants. *Я вижу, ребята, я вижу: безъ насъ ничего не будетъ.* On dit, les soldats goûtent cette idée beaucoup. Je crois pour mener nos troupes si loin Souworow avec tous ses défauts d'être bien calculé. Il y a des personnes qui croyent avec assez de vraissemblance que le jeune Valérian, qui est en Perse, serait charmé d'y être employé; dans ce cas on serait sûr que l'armée serait bien fournie; mais il y aurait beaucoup d'autres inconvenients. Je crois qu'il est las de sa situation en Perse: j'ai vu une lettre d'un jeune officier anglais à son frère ici, où il marque que tout le monde s'ennuie et que cette guerre, qu'on croyait finir dans une année, pour-

rait bien durer trois; qu'il n'y a que des maladies à gagner; que leurs ennemis sont trop sages pour se laisser voir; ils se fient à leurs déserts arides et à l'insalubrité du climat, bref, à l'impénétrabilité du pays. Il demande de forts secours pour aller plus loin.

Dans cette dernière transaction à Londres Sa Majesté et le jeune homme ont témoigné une grande satisfaction avec votre conduite. J'ai appris cela de vice-chancelier.

Il est une chose qui m'a frappée; dites moi ce que vous en pensez. Un jour, causant avec m-r de Marcow à votre sujet, le trouvant comme toujours très-fort votre ami, je lui ai demandé, pourquoi les deux cours qui paraissaient devoir s'unir encore plus étroitement, ne devaient pas se représenter par des ambassadeurs? Il en convenait et ajoutait que vous méritez bien ce rang par caractère et le mérite de vos services et qu'il ne voyait pas de diffficulté en cela. Vous voyez que c'était une conversation seulement dans l'air.

10.

J'avais compté, mon très-cher comte, de vous écrire en grand détail sur les évènements importants nouvellement passés; mais j'ai appris ce soir dans le moment de m-r Whitworth (que j'ai rencontré à la cour à l'occasion du transport du corps à la grande galerie où il est placé sous une superbe catafalque) que son courrier part dans une heure. Je l'ai dit d'abord à m-r Rostopschine; mais il lui est impossible dans ce moment de profiter de l'occasion (il n'a pas même vu sa femme depuis trois jours).

Je ne tâcherai pas de vous retracer l'impression et l'effet que ce coup subit et inattendu a produit sur moi et tant d'autres de vos amis. Vous aurez appris les circonstances qui ont précédé et accompagné sa mort par le bulletin de m-r W. à sa cour, ou par une lettre que j'ai écrite par la poste à m-r Bonar que je l'ai prié de vous communiquer. Au premier coup d'oeil j'ai vu qu'elle était morte. Le poids des années et le poids de son corps (car dans ce dernier tems elle a été extrêmement grasse et pesante) l'avaient disposé à cela aussi bien que sa disposition héréditaire (ses frères sont morts de la même maladie); mais je suis persuadé que les circonstances que je vous ai détaillé par Frazer ont eu aussi grand part en hâtant cette catastrophe. Je l'avais conseillé de se faire saigner quelque tems avant; mais elle prétendait qu'elle se portait bien.

J'ai reçu votre lettre du 10 (21) octobre dans sa chambre à coucher, le jour de sa mort; j'étais trop

accablé du douleur pour pouvoir vous écrire; mais j'ai beaucoup causé avec Rostopschine à votre sujet, et il vous a écrit trois lettres dans la dizaine avec le premier courrier. Il attend impatiemment votre réponse. Il m'assure que vous êtes parfaitement bien dans l'esprit du nouveau Souverain. Il pense avec moi, et vous savez, mon cher comte, que j'avais toujours fortement au coeur que vous restiez tranquille à votre poste, et à présent je l'ai dix fois plus au coeur que ci-devant, même si votre avancement n'avait pas eu lieu; mais je ne doute pas que vous aurez tout ce que vous désirez.

Dans les 19 jours du nouveau règne il a été *pas une pluie*, mais une *averse* des grâces et des promotions de toutes espèces. Je n'ai ni la connaissance, ni la force de vous les détailler. Je vous dirai seulement quelques circonstances relatives à votre département. Douze heures avant la mort même, le grand-duc a envoyé le vice-chancelier pour cacheter les papiers de m-r de Marcow. Ce coup lui fut très-sensible; le surlendemain les deux chefs ont atteint le premier rang— rien pour lui. Au bout d'une semaine le comte Serge Romantzow a été fait membre du Collège—*plus vieux que lui*; trois jour après le prince Alexandre Kourakine, à son arrivée de Moscou, est fait vice-chancelier—le voilà cinquième. Tous ces coups, avec la certitude qu' il était mal en cour l'ont ébranlé beaucoup. Je lui prêchais patience et le conseillais *de faire le mort* pour quelque tems. Il m'a promis, mais il n'a pas pu tenir: il va chez le prince Kourakine, qui est considéré comme favori, pour exprimer sa douleur et le prier d'exposer sa situation, et que son seul voeu était d'avoir son congé honorablement. L'autre va, mais avant-dîner il

passe chez m-r Marcow et lui annonce qu'après plusieurs griefs allégués contre lui il avait dans le moment ordonné à son secrétaire d'écrire le congé: *le conseiller privé c-te A. Marcow отставляется отъ службы.* J'arrive le soir; j'apprends cela; j'étais très-peiné et plus, parce que c'était son propre ouvrage. Je lui dis que s'il avait confié ses intérêts au c-te Bezborodko, la chose aurait pris toute une autre tournure. Il en est convenu.

Le comte Bezborodko est tout puissant dans ce moment: il était malade et gardait la maison quatre ou cinq jours avant la mort. Cet évènement le forçât de sortir, et nonobstant sa maladie (une fièvre catarrhale). il a travaillé quatre jours constamment à la cour, tout roulant sur lui; mais à la fin il a été obligé de céder, et depuis deux semaines il ne sort plus; mais il va mieux. L'Empereur a été lui-même le voir. Mais tous les jours tous les gens en sous-ordre sont envoyés chez lui pour lui communiquer ou consulter sur les affaires jugées d'être d'importance. Son intention était de conserver m-r Marcow; mais celui-ci, je crois. portait ses prétentions trop haut, parce qu'il avait été accoutumé de travailler avec la défunte Impératrice en chef. La même chose aurait pu arriver même à présent; car, considérez la composition du département. Le vieillard est infirme et presque *ab agendo.* Le Souverain ne pense pas à lui. il voulait faire gr.-c. le c-te Bezborodko; mais celui-ci représenta que cette place revenait au c-te O. et que si Sa Majesté voulait lui conférer le même rang, il n'avait que de le nommer ministre du premier rang, comme fut le feu c-te Panine. Cela fut fait. Le c-te B. n'a pas le tems ni le goût de faire des pièces diplomatiques; on peut

dire la même chose du nouveau vice-chancelier, qui, en outre, a cinquante autres commissions à faire dans la journée. Vous connaissez Serge. Eh bien, assurément Arc. Iwanitch aurait reparu. En tout cas, quelque tems d'ici il aurait pu prendre son congé avec bonne grâce.

Le c-te Zawadowsky est reparu sur la scène et bien traité. Le c-te Samoïlow a eu 4.000 paysans; son ministère a été nécessaire dans le premier moment. Sa Majesté lui a proposé de prendre comme aide, pour la partie des finances, le prince Alexis Kourakine; il se trouve blessé; mais je crois qu'il ne conservera longtems les deux places. Les collèges de commerce, manufactures et mines sont rétablis et donnés au Samoïlow, prince Joussoupow et Nartow. Il y a apparence que les gouverneurs-généraux sauteront aussi avec leur séquelle; cela ne serait plus mal si on avait quelque chose du bon de mettre dans leur place. Le prince Repnine est ici depuis trois jours; il paraît qu'il est bien traité. Le c-te Bezborodko souhaitait ardemment son arrivée; mais il paraît qu'il n'a pas assez de force de caractère pour opposer une digue à aucun mouvement rapide. Bref, tout roule sur le premier; mais je vois (car il a beaucoup de confiance en moi) qu'il n'aspire qu'après la retraite: il a tout qu'il peut désirer. Sa santé est mauvaise, et les travaux de toutes espèces sont augmentés au décuple. Son intention est de faire venir Victor Pawlitch pour l'employer dans les affaires étrangères (mais de cela ne dites rien). L'Empereur pense très-bien de ce jeune homme. Le maréchal Romantzow était invité fortement par courrier de venir ici; mais il s'en est excusé vu sa santé très-infirme. On est tout militaire ici; tout y est changé: tous les généraux ont des régiments et doivent, comme en

Prusse, vivre avec leurs régiments. C-te Iwan Solticow et prince Basile Dolgorouky sont rentrés au service; mais jusqu'ici sans regagner leur rang. Le prince George Dolgorouky aussi.

Je sais que vous aurez quelque sollicitude pour moi: je me porte mieux à présent de côté de ma santé, qui a été rudement ébranlée pour deux semaines par une perte si profondément sentie. Les grandes, rares et admirables qualités de Catherine paraissent à présent dans tout leur éclat. Je n'ai rien à regretter qu'elle. Je regarde ma carrière comme finie: je mourrais si je repréndrais un nouveau service. Le sien c'était la liberté la plus parfaite. Je n'ai rien à désirer que la continuation des bonnes gràces de mon Souverain, qui me traite à présent, comme il a fait toujours, avec beaucoup de bonté. Mais je vous écrirai de moi-même plus amplement quelque tems d'ici.

Adieu, mon cher comte; adressez à moi sous le couvert de messieurs Thomson, Peters, Bonar et compagnie.

Tous les prisonniers Polonais sont relàchés. Kostiuchko, qui est le meilleur parmi eux, va en Amérique. L'Empéreur lui a donné 60,000 r. Je lui ai donné une lettre à vous. C'est un très-honnête homme. Il a été mon sort de lui avoir rendu quelques services. La défunte Impératrice l'estima et voulait dans ce moment-ci le relâcher et le traiter avec distinction. Elle en avait consulté avec moi deux fois immédiatement avant sa mort.

Vous faites trop de cas de mon griffonnage. Aussi longtems que je serai ici, vous aurez de mes nouvelles; dans mon absence vous aurez m-r Rostopchine et m-r Nicolaï, tous les deux à la source et tous les deux très-attachés à vous. Le dernier est conseiller d'état,

membre du cabinet, dont m-r Pópow reste le chef. M-r Troschinsky est le seul secrétaire qui reste; il a et aura, comme vous jugez bien, grand crédit. M-r Nélédinsky, qui de jeune débauché est depuis longtems très-réformé et fait un père de famille respectable, est rentré au service, comme secrétaire de Sa Majesté. Ces deux sont les seuls à présent, mais les adjudants se mêlent aussi des affaires de l'ancien secrétariat. Bref, rien n'a encore pris son aplomb.

C-te Nicolas Romantzow est devenu grand-maître (le c-te Bezborodko s'étant demi, de cette place). Prince Serge Gagarine et Nic. Alex. Zagraijky—*maîtres*. L'ancienne régie sera rétablie.

Adieu encore une fois. J'embrasse tendrement vos enfants. Je remercie Dieu pour vous et pour eux que vous vous trouvez si heureusement situé. Le c-te Bezborodko, qui vous aime beaucoup, sent comme moi sur ce point. Il vous fait ses compliments.

L'Empereur occupera sa maison à Moscou pendant le tems de couronnement; il n'y sera, dit-on, que pour trois ou quatre mois. Sa Majesté a acheté la maison d'Arcady Iwanitz 100.000 r. pour le vice-chancelier et la maison de m-r Maitlew pour la même somme pour le prince Zoubow. On laisse tomber celui-ci doucement. A propos, l'affaire de la refonte d'argent est annullée, aussi que la taxe très-vexatoire du blée *en nature*. L'édit pour les recruts est rappellé. La guerre en Perse sera finie. Voilà beaucoup du bon.

Ce 25 de novembre (1796).

Arc. Iw. M. fait ses arrangements pour aller sur ses terres en Pologne.

11.

Je vous ai déjà parlé, mon très-cher comte, dans ma dernière lettre du voyage du général Kocsiuchko, et quoique je sais qu'il vous est recommandé de la part de notre Souverain, je ne peux pas le laisser partir sans vous prier de mettre dans vos attentions envers lui *un item* sur le compte de votre ami Rogerson, qui prend un vif intérêt sur le sort de cet homme si respectable et si intéressant par son caractère, par sa fortune et ses souffrances. Il a été mon sort de lui avoir rendu quelques services, qui ont paru faire sur lui la plus vive impression. Je sais que vous trouverez plaisir de lui montrer toutes sortes des attentions. Je lui aurais donné une lettre à mylord S-t Helens, mais je ne sais pas s'il est à Londres. Mais c'est assez que je le remets entre vos mains.

Je voudrais qu'il essäye l'usage des eaux de Bath pour tâcher de regagner le mouvement de sa jambe; mais priez le chevalier Farquhar de l'aider de son conseil. Une idée m'avait frappé, mais je ne peux pas prononcer là-dessus avec confiance. J'avais pensé que peut-être il ferait bien (chemin faisant vers l'Amérique) de s'arrêter quelque tems aux îles Azores (S-t Michael) dont le climat et les eaux sulphureuses pourraient contribuer au rétablissement de sa jambe. Adieu, mon très-cher comte, toujours tout à vous

J. Rogerson.

Ce 8 de décembre
1796.

12.

Dimanche, décembre 14, 1796.

Je vous ai écrit, mon cher comte, par le dernier courrier anglais, mais d'une manière assurément très-confuse, car je ne me rappelle pas d'aucune partie du contenu de ma lettre. Mes nerfs sont encore dans un état si fiévreux que je n'ai pas le courage de commencer aucun détail. J'ai averti ce matin m-r Rostopschine qu'il ne manque pas de vous envoyer quelques lignes; il vous est toujours très-attaché, et sa faveur n'a produit autre changement en lui qu'en le rendant plus attentif à ses anciens amis. Il a reçu une donation de 2.000 paysans, et m-rs Plestcheyew, Kouchelew, Danaourow, Arakscheyew—autant chacun. M-rs Nicolaï, Beck, le médecin, et Iwan Pawlitz Koutaïtzew—chacun 1.500 paysans. Il y a plusieurs autres donations; les toutes sont des terres russes *дворцовой* à choisir où chacun veut, des 680.000 paysans. Un demi-million seront gardés pour l'entretien de la cour; le restant sera probablement distribué avec le tems. Peu à peu beaucoup des ci-devant établissements s'évanouissent, et les anciens se rétablissent. Les provinces de la Petite-Russie, celles de la Pologne, de Courlande, de Livonie et Esthonie seront gouvernées, comme autrefois, par leurs anciens tribunaux et des gouverneurs militaires. Nous sommes heureux d'avoir m-r

Beklechow au lieu de Toutolmine, qui a été haï et détesté par les natifs à un tel dégré que des gens sensés craignaient quelque explosion par rapport de lui seulement: il avait porté l'orgueil, les concussions et la vénalité au-delà de toute croyance et des tous bornes.

Je vous envoye quelques pages de notre gazette pour vous montrer les avancements.

M-rs Alopéus et c-te Panine sont devenus membres de votre collège, le dernier seulement ad interim jusqu'au tems que quelque mission étrangère lui tombe en partage; le premier est destiné de succéder à m-r de Marcow qui est parti *droit* sur ses terres en Podolie *par ordre*. Vous jugerez avec quel regret ses amis (car ceux qui l'aimaient l'aimaient beaucoup) l'ont vû partir sans des marques de courrou de notre Maître. Nous nous flattons que le tems amenera quelque adoucissement à son sort.

M-r de Samoïlow a son congé. Il a été assez simple pour croire qu'il pourrait se conserver; il a été pourtant assez heureux pour recevoir 1000 paysans dans la généralité de Grodno, et cela par le c-te Bezborodko. Celui-ci est en partie si rétabli qu'il sort tous les après-dîners pour travailler chez l'Empereur. C'est le seul qui a du crédit et, il faut le dire, il se conduit comme un ange. Ceux qui sont censés d'être favoris n'osent rien entamer d'eux-mêmes: ils courent tous chez lui ou plutôt sont envoyés par Sa Majesté, qui a la justesse d'esprit de sentir combien peuvent être utiles à lui et à son empire les talents et les connaissances de cet homme unique.

Pour vous, monsieur le comte, je remercie Dieu pour le repos dans lequel vous devez à présent vous trouver.

Pour moi je sais que vous ne serez pas indifférent. Je suis aussi heureux que je peux l'être. Le Souverain et l'Impératrice me traitent d'une manière la plus gracieuse: je suis grondé que je ne viens pas assez souvent les voir et à dîner chez eux. Il paraît que leur intention est que je reste ici pour avoir soin de deux enfants cadets qui n'iront pas à Moscou avec eux. Je crois qu'ils ont senti que je voulais d'abord après les six semaines demander à *me retirer*, et *il m'a été dit* de la manière la plus flatteuse par l'Impératrice, qui était dans mon secret, que je ne devais faire aucun pas qu' après leur retour. En attendant, j'employe tout mon crédit avec mes amis pour procurer quelque gratification pour ceux qui ont servi avec moi, et je crois l'obtenir. Je ne désire qu'une seule chose pour moi-même, et rien ne peut me consoler dans ce monde, si je ne l'obtienne point.

Il vous fera plaisir de savoir que la paix domestique règne dans la famille impériale. L'Impératrice, qui est assurément la femme la plus vertueuse qu'on peut trouver sur la terre, jouit d'un crédit dont elle n'abuse pas. Elle est extrêmement portée pour et sent le besoin de notre ami le c-te B. pour le service de son mari. Elle s'occupe à faire du bien. Elle va souvent au couvent de demoiselles dont elle est nommée protectrice par le Souverain. Elle a fait son possible à engager m-lle de Nélidow à rentrer en cour; mais jusqu'à présent elle reste inflexible. Cette demoiselle se conduit d'une manière à attirer l'admiration de tout le monde. Elle vient de tems en tems dîner (mais rarement) à la cour; mais ne veut pas se mêler de rien, quoique rien ne lui serait refusé. Madame La Font a eu

le portrait, et je crois que l'ambition de la demoiselle est d'avoir après sa vieille amie la direction en chef. Elle est adorée au couvent.

Adieu, mon cher comte. J'ai su seulement à la cour que le courrier partait à 5 heures et j'ai couru vite à la maison de vous écrire ces lignes avant dîner. J'embrasse tendrement vos enfants.

Le général Kosciuchko est parti Lundi passé. Les forces physiques et morales de cet honnête homme ont été presque épuisées par ses longues souffrances. C'est le plus honnête Polonais que j'ai connu.

13.

Ce 10 (21) de juin 1797.

Je dois commencer par vous dire, mon très-cher comte, que depuis la réception de votre lettre très-essentielle par m-r Yakowlew jusqu'à présent je n'ai pas eu une seule occasion sûre par laquelle j'osais risquer une lettre. M-r Yakowlew est arrivé quelques jours avant le départ de la cour pour Moscou. J'ai parlé et avant et après avec le comte Bezborodko et avec m-r Rostopschine. Celui-ci n'a jamais le soin d'être rappellé quand il s'agit de vous et de vos intérêts. Il a trouvé le tems (même le jour du couronnement) pour m'écrire un billet, pour m'informer des marques de bienveillance conférées sur vous et le prince Bezborodko, sachant le plaisir que cette nouvelle me donnerait. Je crois que vous avez reçu une liste de toutes les grâces; je n'en parlerai point, quoiqu'il y aurait beaucoup à dire. Depuis cette époque les deux frères Kourakine ont encore reçu toutes les pêches sur la Volga depuis Kazan jusqu'à quelque distance des embouchures de cette fleuve sur la mer Caspienne, ce qui leur vaudra trois cent mille roubles par an. Le comte Choiseul-Gouffier, l'ex-ambassadeur, a su *surprendre* aussi par ses intrigues une donation d'une terre de 2.000 riches paysans en Samogitie ces jours-ci. Il en avait reçu ci-devant de feue l'Impératrice 600 paysans. Chaqu'un de ses paysans vaut le double des miens. Bref, tout a l'air de venir par hasard, par l'impulsion du moment. Quand *il veut*, on n'ose pas repré-

senter; il considère conseil ou représentation comme rébellion. Quelquefois le lendemain, l'Impératrice et plutôt m-lle Nélidow peuvent (surtout quand alles se trouvent ensemble) revenir sur la chose; mais cela arrive rarement. La dernière est pour la plus part en ville, mais elle est à présent très-liée avec l'Impératrice, et il faut convenir qu'elle possède plus des qualités, plus du caractère et de fermeté que tous les autres ou favoris, ou ministres. Pour des favoris il paraît qu'il n'y en a d'autres qui marquent beaucoup. De ceux qui l'entourent comme serviteurs ou demi-favoris, notre ami Rostopschine a marqué le plus. Il s'est conduit avec beaucoup de noblesse et de fermeté et n'a été changé en rien envers ses anciennes connaissances: il a fait du bien à ses anciens amis avec promptitude et effet, paraissant évidemment de jouir de l'occasion. Je l'ai vu une seule fois à Sarsko-Sélo, où il est resté malade en retournant de Pawlowsky; nous avons beaucoup causé de vous: vous jugez bien. Nous nous sommes réjouis du sort de Kotchoubey, qui vient ici pour travailler sous son oncle. Celui-ci est toujours à être considéré comme premier ministre. Le vice-chancelier est nul et fait à peu près autant que moi. Serge Roumantzow, avec génie et des bonnes qualités, a la tête chaude et dominée par des paradoxes. Le jeune Panine est un homme de mérite, mais très-mal dans l'esprit de l'Impereur. Au départ de la cour il est resté ici pour expédier les affaires du Collège; il a eu le malheur de perdre en trois semaines trois (de quatre) enfants dans une maladie putride (par ma place auprès les enfant de l'Empereur j'étais défendu de les voir); à son arrivée à Moscou il a été deux fois dans un jour renversé avec sa voiture et presque tué. Tout

cela n'a opéré aucune sensation. Il ne lui pardonne jamais qu'il a fait *le rebelle*, c'est à dire que dans le tems qu'il était mal avec l'Impératrice, le jeune homme, alors 20 ans, n'a pas voulu brusquer ce que lui l'Empereur appela l'autre partie. Il a beaucoup de sens, beaucoup de moral, écrit comme un ange en français et russe; mais il a l'extérieur gauche. Il cherchera une mission étrangère à l'arrivée de m-r Kotchoubey. Il m'a dit qu'il acceptera toute hormi celle de Berlin qu'il déteste; il est fort dans les bons principes.

Kochélew est parti pour Danemark; c'est un honnète homme et dans des bons principes; il est aussi mal avec l'Empereur. Son beau-frère *) est bien surtout avec l'Impératrice; mais il ne signifie pas beaucoup; c'est un bon homme, faible et ne possédant ni beaucoup de nerfs, ni talents, mais très-prudent. Il est vrai que le c-te A. Razoumowsky a été invité ici pour occuper la place du c-te Jean Chernichew, qui vivait encore. La même inconséquence, qui a provoqué cet ordre-là, fait contremander en quelques jours. Pour vous, mon cher comte, vous voyez que vous ne risquez rien: vous êtes bien partout.

Vous aurez bientôt ici m-r K—y **), qui vous informera de tout ce qui se passe; je presse son oncle de faire partir Tamara au plus vite et de le faire revenir au plus tôt. L'oncle est bien maladif: il fait à présent une cure; je le vois tous les jours, quand il est en ville, et il paraît qu'il m'aime *dans toute sa grandeur* plus que jamais. Après celui-ci l'homme le plus signifiant dans le gouvernement est le procureur-gé-

*) Валуевъ?

**) Викторъ Павловичъ Кочубей.

néral *), qui est d'une activité et d'une industrie extraordinaire; mais c'est à p'aindre qu'il est jeune et qu'il n'a pas beaucoup de tête et surtout qu'il est projecteur tout autant que *l'autre jour* Pierre Iwanitz Schouwalow, sans ses talents**). Il a formé tout plein des nouveaux bureaux; il multiplie les ukases qui sont souvenement contradictoires. Comme chef de la banque, il refond notre monnaye de l'or et de l'argent, et cela sur un taux ridicule et dangereux. Bref, tout se fait sans être discuté ou médité. Non, mon cher comte, votre frère a bien fait de ne pas vouloir rentrer au service; c'est un homme trop sage et sensé. Et pour vous, je vous félicite en vous trouvant éloigné; mais j'insiste encore une fois que vous ne parliez rien du terme que vous voulez quitter votre position. Soyez tranquille et remerciez Dieu!

Il y a un vrai fond pour toutes les questions que vous me faites. Les chapeaux ronds sont proscrits, les *fracs* sont défendus pour les militaires et vus de mauvais oeil en tout homme qui est gentilhomme; on fait le possible pour exterminer les *chamouttes*; les voitures sont laissées, comme ci-devant. La justice se fait plus promptement, je ne sais si plus équitablement que ci-devant. Quantité des régiments sont tenus ici et ont leurs quartiers dans les maisons des particuliers, ce qui constitue un véritable grief. Pendant l'absence à Moscou, cette ville était très-contente du c-te de Buxhevden, notre gouverneur ad interim; mais à l'arrivée de m-r Archarow les vexations de toute espèce ont

---

*) Князь А-й Б. Куракинъ.

**) Преданіе говорило, что князь А-й Б. Куракинъ былъ сыномъ Елисаветинскаго графа П. И. Шувалова.

recommencé. Cet homme a beaucoup influé depuis le commencement du règne actuel; il se faisait valoir par sa souplesse. flatterie et surtout par une qualité à laquelle on attribue une grande importance, l'espionnage. J'ai vu pourtant, avant l'arrivée de l'Empereur, dans un séjour de 8 jours que j'ai fait à Pawlowsky, qu'il était très-mal dans l'esprit de l'Impératrice et de m-me Nélidow, et effectivement il est tombé d'abord après l'arrivée de Sa Majesté l'Empereur, et hier j'entends qu'il a été changé et que m-r Buxhevden est dans sa place. M-r Alexeyew, grand ami de Trochinsky, est gouverneur civil et un m-r Mouraview—maître de police.

M-r Trochinsky est toujours très-bien auprès de l'Empereur et reçoit les lettres (placets) en russe et qui viennent par la poste, en fait un précis et en rapporte au Souverain. M-r Obreskow est pour les lettres françaises, et m-r Nélédinsky rend compte des lettres qui sont mises dans la boîte quand l'Empereur est en ville. Vous jugez bien: ces postes sont importantes, surtout avec un prince qui parfois est autant facile que dans d'autres il est vif et arbitraire. C'est l'exercice militaire minutieuse et les choses des cérémonies dans lesquelles il entre avec plaisir; les choses civiles l'ennuient: il faut les faire vite. Le régime militaire est stricte au delà de tout ce que vous pouvez concevoir. Un officier, même en été, n'ose pas sortir de la ville sans permission pour voir sa soeur ou parents. Officier et soldat est fatigué et harassé. et dans tout ce vaste corps il y a un mécontentement général qui donne de l'inquiétude à des êtres pensants.

Après-midi.

J'avais écrit jusqu'ici, quand Frazer est entré le matin m'apportant votre lettre de 12 (23) de may. Malheureusement m-r Nicolaï est parti hier pour sa terre près de Wybourg pour deux mois. J'ai pris votre lettre et je la ferai parvenir par une voye sûre. Votre lettre à Rostopschine j'ai rendu à Frazer, qui va avec le jardinier Busch à Pawlowsky pour recevoir les ordres de Sa Majesté l'Impératrice et la lui rendra lui-même à Sarsko-Sélo où il est encore confiné par cette maladie qu'il a contracté pendant le voyage de Pologne, ayant été très-harassé et fatigué, comme toutes les ordres et dispositions militaires ont passées par ses mains. Pour moi je ne vais à Pawlowsky que quand j'en reçois l'ordre. Quand j'y ai mené les enfants, j'ai été fort remercié, et l'Imperatrice m'a fait présent d'une bague de diamans. Elle m'a fait promettre de retourner en deux jours pour rester quelque tems avec elle, ce que j'ai fait pour 9 jours; et à l'arrivée de l'Empereur j'ai été encore mandé, quand il m'a reçu d'une manière la plus gracieuse, m'a fait présent d'une bague aussi, me remerciant pour les soins que j'avais eu de ses enfants. Je suis content, mon cher comte, et je serais le plus insensible et ingrat des hommes, si je ne sentais, comme je devrais, tout le prix de leurs bontés pour moi. Je suis persuadé même que je ne risque pas de perdre leurs bonnes grâces, mais en vérité ma santé est délabrée. et après trente années du service on ne peut pas commencer une nouvelle carrière.

Pour ce que vous me demandez de votre frère je ne peux rien ajouter à cela que je vous ai marqué ci-dessus. J'ai appris qu'il n'a pas voulu entendre parler d'une rentrée au service. Il est vrai *qu'on* a été depuis

longtems indisposé contre lui. Autre raison je n'ai jamais entendu qu'un ancien grief mal fondé qu'il avait contribué à la chute du feu c-te Panine.

14.

Ce 16 (27) de juin (1797).

M-r Troschinsky m'a envoyé votre lettre avant-hier de Pawlowsky, et je vous remercie, mon très-cher comte, pour toutes les attentions humaines et tendres que vous avez eu pour le malheureux général Kosciuchko. Je désespère de son rétablissement: il a tant souffert de corps et de l'âme que son organisation en est tout-à-fait altérée et l'énergie nerveuse, je crains, irréparablement délabrée. Tout cela présente un perspective bien douloureux pour cet homme si respectable et si intéressant et par ses vertus et par ses souffrances, et ce qui est le plus à regretter, je crains que la lésion *d'âme* et *d'humeur* lui restera. Je possède encore un instrument à tourner, qui lui a été présenté par l'Impératrice, et j'attends avec impatience ses ordres et directions où je dois l'envoyer. Si je pars d'ici, je le laisserai entre les mains de nos amis Thomson et Peters. Il y a peu de vaisseaux américains cette année ici. L'Impératrice m'a beaucoup parlé de lui et avec intérêt, quand j'étais à Pawlowsky. Elle porte toujours la tabatière de son ouvrage, qu'il a présenté à elle, et le jour de couronnement, au milieu de cette cérémonie si auguste et si éclatante, m'a-t-elle dit, me la montrant: „cette tabatière s'est trouvée entre mes mains et m'a rappelé une moralité bien instructive“. S'il est encore avec vous, je vous prie de le saluer

bien tendrement pour moi; mais je me flatte qu'il m'aura écrit avant que d'avoir quitté le pays. Vous lui aurez donné la lettre que j'ai envoyée sous votre couvert pour lui.

Je vous ai écrit il y a quelques jours une longue lettre par le courrier Shaw, en sorte que j'ai peu à ajouter à présent. Je previens toujours m-rs Zawadowsky et Rostopschine des occasions qui se présentent, sentant qu'ils sont plus en état de vous être utiles que moi. M-r Whitworth, qui est allé aujourd'hui passer la journée à Pawlowsky, m'a promis de demander une lettre de Rostopschine. Il est rétabli et a repris son service; mais on m'a dit qu'il a encore l'air jaune: il est fort sujet à des attaques d'une fièvre bilieuse.

J'ai dîné aujourd'hui chez le prince Bezborodko qui commence à se remettre; je tâche de le faire rester en ville autant que possible pour veiller mieux à sa cure. Il m'a dit avec une complaisance la plus amicale pour vous, combien l'Empereur vous approuva dans la dernière *occasion délicate*. Mais il vous a écrit tout cela lui-même.

M-r Archarow est débusqué; il n'est plus rien que chef de régiment de Sophie. Le public est content de se trouver entre les mains de m-r Buxhevden et m-r Alexeyew. Nous verrons.

J'ai parlé aujourd'hui encore avec notre ami sur le sujet de votre frère. Il m'a dit qu'il avait pendant le séjour de Moscou saisi plusieurs occasions pour parler de lui, mais toujours infructueusement, et qu'il ne pouvait pas concevoir d'où provenait une prévention si opiniâtre; il a eu le courage entre autres choses à lui dire que selon lui votre frère était sans comparaison l'homme le plus propre et le plus habile pour

conduire les affaires étrangères. Il m'a dit qu'il avait tout raconté historiquement à votre frère. Il a ajouté que, dans l'état actuel des circonstances, votre frère se trouve heureux dans son indépendance.

15.

J'ai averti m-r Zawadowsky du départ de Frazer, et il m'a envoyé il y a déjà longtems (car Frazer croyait partir plus tôt) une lettre pour vous; je l'avais prié qu'elle soit bien longue et détaillée. J'ai vu il y a deux jours m-r Rostopschine en ville; il m'a promis aussi de vous écrire; mais au lieu d'une lettre pour vous, je vois qu'il m'a envoyé une lettre pour m-r Smirnow. Celui-ci est toujours très-occupé, faisant les premières fonctions comme adjudant et secrétaire militaire auprès de Sa Majesté, et faisant, vous n'en douterez pas, tout le bien qui dépend de lui. La partie militaire occupe tout le tems de notre Souverain; les autres parties d'administration l'ennuyent: les secrétaires sont à guéter le moment pour lui présenter les affaires les plus urgentes, et quand on y parvient, il ne veut pas les connaître que par extraits et même par des extraits des extraits. Comme le prince Bezborodko *par goût* et *par raison* reste pour la plus part en ville, le petit Obreskow fait la fonction du petit ministre et ne se croit moins que la mouche sur la roue du coche: il expédie des petits ordres, se donne comme le grand faiseur pour les volontés immédiates; mais il est bon garçon, toujours fort attaché à celui qui l'a créé, auquel il envoye quelquefois pour les choses un peu plus importantes pour demander instruction. Celui-ci lui répond sur le même papier avec un crayon en corri-

geant son style et griffonnage. L'autre jour il lui a dit avec beaucoup de bonne humeur: „Долго ли мнѣ тебѣ быть секретаремъ, Петръ Алексѣевичъ? Я уже старъ, тебѣ надобно другаго сыскать". M-r Troschinsky est le plus employé pour les affaires intérieures et après le procureur-général est l'homme le plus important.

Il me paraît que je vous ai marqué dans ma dernière que le vice-chancelier avait été assez maltraité; il s'est un peu remis par l'intervention des femmes, et il est probable qu'il ne sera jamais fort mal ni fort bien. Le gr.-maréchal c-te S. est aussi mal; mais il l'a été toujours depuis qu'il est en place, car il est assurément le plus inépte des hommes; il a rendu malheureux la plus grande moitié des serviteurs domestiques de feue l'Impératrice, sans rien changer pour son nouveau Maître; il est traité par tout le monde pire qu'un Nègre. Pourtant il reste et, quoique la risée de toute la ville et la cour, il ne veut quitter son poste sans avoir quelque autre grande charge auprès du Souverain. M-me de Tarente reste plantée là; pourtant, en lui envoyant le portrait, l'Impératrice lui a écrit une lettre gracieuse. Elle lui a annoncé qu'elle pourrait compter sur une pension d'elle de 1500 r. et autant de la part de l'Empereur, *aussi longtems qu'elle restrait en Russie*. Vous jugez bien que cette somme aurait été quelque chose pour quelqu'un vivant retiré en Angleterre; mais à notre cour c'est peu de choses. Le marquis d'Autichamp (qui paraît être un des meilleurs Français que vous nous avez envoyé) est aussi mal; il l'a attiré par sa noble franchise en disant ce qu'il pensait sur des choses sur lesquelles on lui avait demandé son opinion. Mais cela pourrait changer, car tout change. Le corps des chevaliers-gardes, qui consistait de 800 jeunes gentilshom-

mes dont il était second chef, a été réformé ces jours passés et ne consistera que de 60 chevaliers. Le marquis ira probablement en province comme chef d'un régiment de chevalerie, ce qu'il souhaite. Mais pourquoi est-ce que je vous parle de toutes ces fadaises? Malheuresement nous ne nous occupons que des petites choses, et ces petites choses sont dans une versatilité perpétuelle. On s'attend à tout ce qui est petit et à rien qui est grand: c'est le sentiment de ceux qui sont en faveur, qui sont en place et hors de place. Toute chose peut arriver à tout homme.

J'avais écrit jusqu'ici. quand on m'a apporté votre lettre de 22 août. J'y vois, mon très-cher ami, que cette lettre vous a été arrachée par le vif intérêt que vous prenez dans mon bonheur; je vous en remercie de tout mon coeur. Vos pensées et vos sentiments sont les miens, ma position me les a données; je sens que je suis trop Russe pour pouvoir à mon âge redevenir bien autre chose. Mon projet est fondé sur la même base que vous recommandez, et c'est dans ce sens que j'ai déjà parlé à deux personnes qui doivent m'aider. Je me flatte de ne rencontrer grande difficulté. Aussitôt que quelque chose sera arrêtée, je ne manquerai pas de vous en avertir par la poste. En attendant n'en parlez point.

En relisant ma première feuille, je frémis et doute, si je dois vous l'envoyer: la vérité est qu'en écrivant à vous, le coeur découle au bout de la plume: je ne peux pas l'arrêter. Pourtant c'est seulement quand je suis assuré de la sûreté du porteur que je me laisse aller de la sorte. En outre, je sais que vous aimez que je vous écris librement et je compte que mes lettres lues, vous les jetez dans le feu. Je vous conjure de le faire.

Je pense souvent à la différence que vous devez sentir, comme homme public. Les positions diplomatiques sont enviées ici de tout le monde, comme des canonicats aisés et agréables; elles le sont effectivement; mais si je ne me trompe pas, bientôt il y aura un grand changement dans cette considération, que la Russie s'est attirée, à un dégré inconcevable, par la vigueur de sa politique et la force comprimante qu'elle avait partout employée. La partie militaire nous occupe totalement, et nous nous soucions comparativement nullement ni de l'état de l'Europe, ni de l'établissement de nos filles. *L'intégrité* d'un mouvement des piques ou des fusils nous intéresse plus que celle d'Allemagne. A propos, la cour de Suède a annoncé le projet du mariage. L'ambassadeur, *étant malade*, n'a pas demandé audience; on n'enverra personne pour annoncer. Nonobstant toutes les fautes commises alors, je suis persuadé que si la feue grande-mère avait vécu, notre mariage aurait été effectué. Mais je crains que les étrangers sont tous dans le secret et ne calculent plus sur ce courage d'esprit et fermeté de volonté qu'elle savait si bien soutenir. La mère a été trop mortifiée de cette avanie; mais elle paraît avoir fait une très-légère impression sur le Maître, comme fera aussi, je crains, le projet des sécularisations que les Prussiens méditent en Allemagne. Ce que Pierre I. avait tant souhaité et qui avait été gagné par la paix de Teschen est considéré à présent comme nugatoire *) et nullement obligatoire. Nous nous excluons de l'Europe; reste à savoir, si nous y gagnerons.

---

*) Англійское nugatory—глупый, ничтожный. П. Б.

Tamara n'est pas encore expédie, et son cousin *) ne pourra pas être ici avant février. C'est beaucoup à plaindre et pour les affaires et pour son oncle, qui a besoin de quelqu'un à travailler avec l'Empereur qui eût plus de tenue qu'Obreskow, qui n'est pas en état d'arrêter ou redresser une seule idée.

Ce 16 (27) de septembre 1797.

---

*) Кочубей.—Тамара назначенъ былъ тогда посланникомъ въ Турцію.—Далѣе говорится про князя Безбородку. П. Б.

16.

S-t Pétersbourg, le 27 janvier 1798.

Je vous recommande, mon cher comte, le porteur de cette lettre; c'est un jeune Anglais qui a été presque élevé chez moi: sa mère, de son arrivée à Pétersbourg, est entrée chez moi pour être auprès de mes nièces et y est restée neuf ans. Son fils n'avait qu'onze ans alors; je l'ai placé auprès du gr.-duc Alexandre, où il passait presque toute la journée. Il s'est toujours parfaitement bien conduit; il est très-instruit: il a été un an à Berlin, où il a parfaitement fait ses études. Le grand-duc a beaucoup de bonté pour lui. Je sais qu'il vous a écrit pour vous prier de le placer; mais j'ajoute mes prières aux siennes, en vous priant d'être le protecteur de ce jeune homme, qui le mérite réellement à tous égards.

Pour ce qui me concerne, je n'ai rien de bon à vous dire. Je commence à sentir qu'il faut que je change du climat, quoique on puisse penser, en voyant mon embonpoint, que je jouis d'une parfaite santé. Je vous assure qu'il n'en est rien: je sens que tout mon corps est dérangé et qu'il n'y a pas de remède qui peut remédier. Vous savez, mon cher comte, qu'il y a des maux qu'il est impossible d'expliquer; le changement du climat seul c'est qu'il y aurait de mieux; mais les circonstances ne me permettent pas d'y changer: j'ai encore trois nièces dont l'âge ne me permet pas encore d'abandonner à elles-mêmes. Ne croyez pas que cela vient du côté de la cour; non, en vérité: je suis aussi bien que je pouvais désirer d'y être; mais je suis encore trop frappé de la mort de l'Impératrice: tout me rappelle encore cette fatale journée.

17.

(1798).

Sa Majesté est dans la meilleure disposition pour ma patrie; il a, de bonne grâce, donné des assurances sur l'envoi des 12 vaisseaux l'été prochain. Le cabinet de Londres aurait préféré 10.000 hommes de troupes de terre; mais des objections de toute espèce se sont présentées à cette prière, et les vaisseaux seront envoyés. C'est à plaindre que nos vaisseaux ici soyent dans un état si fragile; jamais ils n'ont été dans un état de *corbeille* autant, comme à présent. L'Empereur n'en sait rien. L'armée a tout englouti, et il n'est pas probable, après le petit contretems qu'il a essuyé dans son expédition navale l'été passé, qu'il mettra une grande énergie dans la refonte de la flotte, et sans cela toute la *partie civile* de la flotte, comme on l'appelle, doit écrouler de jour en jour. Outre les affaires de l'armée nous sommes occupés des processions chevaleresques, de la réception d'une ambassade solemnelle de Malte, de prince de Condé, pour lequel on a acheté la maison du c-te Chernischew en ville et celle sur le chemin de Péterhof 200.000 r. On va lui faire et à sa famille un traitement convenable. Le nombre des Français augmente de jour en jour et, entre nous, ne soyez pas surpris, si vous entendez que *celui* de Blankenbourg *) prenne bientôt le chemin de la Russie. Vous jugez bien la sensation que tout cela fait ici.

---

*) Людовикъ XVIII.

Vous aurez la satisfaction de faire la connaissance de m-r Nowossiltzow, qui est parti d'ici par mer par les derniers vaisseaux, avec beaucoup d'instructions. Il désire de s'instruire encore, et je me flatte que vous le mettrez en chemin pour parvenir à son but. Il connaît bien notre *local*, il peut vous informer d'un millier des choses que vous serez plus ou moins curieux à savoir. Il est vrai que m-r Troschinsky est conseiller privé; il reste toujours le premier et presque seul secrétaire pour les affaires intérieures. Obrescow reste comme ci-devant. Sa Majesté a pris, il y a 15 jours, secrétaire pour la correspondance allemande m-r Briscorn, qui avait été directeur de la chancellerie du vice-chancelier prince K. et qui avait pris son congé quelques semaines auparavant. Cela a été fait par la protection de Iwan Pawlitch, maître de garde-robe. Il n'a pas du talent pour se pousser loin, et la place est presque nulle. Soudienkow a son congé avec le cordon de S-te Anne; il avait de l'humeur qu'elle n'était pas celle du S-t Alexandre, comme il en avait au tems du couronnement, qu'il n'avait quantité des moulins ajoutée à la terre qui lui a été donnée. Le petit Lwow reste toujours au service; il était la bête noire du grand-duc; il est petit favori et très-employé par l'Empereur: il a été employé pour les enterrements, après pour préparer les bâtiments à Moscou pour la réception de la cour; cet été il a arrangé des fêtes à Pawlowsky, des *surprises*; il a amusé l'Empereur en bâtissant des maisons avec de la terre qu'il a fait passer comme de son invention; il a procuré un ordre à tous les gouvernements pour envoyer des jeunes gens à apprendre cet art sur sa terre près de Torjok et à Moscou. dans les fauxbourgs de laquelle il

a reçu pour *cet usage* une donation d'une prairie très-vaste qui vaut des 6 à 10 mille r. par an. Il est actuellement à Moscou, pour rebâtir le Kremlin. Quand vous avez quitté le pays, il n'avait rien; à présent il a bien passé un demi-million. Je suis comme vous: je l'ai toujours aimé; je regrette seulement son avidité, qui est sans bornes et qui pourra un jour lui faire faire une terrible culbute.

Tamara part d'ici seulement aujourd'hui; il ne pourra arriver à Constantinople que vers la fin de février. Conséquemment Kotschoubey ne peut être ici avant le mois de mai ou de juin. Le maréchal Jean Soltikow est hier nommé gouverneur militaire de Moscou dans la place du prince George Dolgorouky. Pahlen est repris au service; il a la place de Wassiltschikow, qui a son congé.

Mais quittons ces choses-là que vous verrez toutes dans les gazettes et parlons d'une chose qui vous concerne plus. L'autre jour j'ai causé et traité fort au long avec m-r Rostopschine (dont la santé paraît rétablie) le sujet de votre fils. J'ai souhaité, et m-r R. était d'accord avec moi, que vous devez le retirer de service militaire et l'attacher à votre propre mission. Il est impossible qu'il songe à courir la carrière militaire comme elle existe à présent. Il est fils unique; vous pouvez plaider complexion faible, tout ce que vous voulez, mais ne le laissez pas dans un service qui le mettra dans l'impossibilité d'être avec vous. Toute la complexion des choses, de vous et de votre famille, donne plus de force à ce que je vous ai tant de fois parlé sur la convenance de ne pas donner la moindre ouverture que vous voulez changer votre si-

tuation actuelle. Vous pardonnerez à mon zèle; je suis sûr que vous ne le construirez pas impertinence.

J'ai été quitte à plus bon marché que vous avec le c. Voban; il a eu pourtant le tems de me filouter entre quatre et cinq cent roubles; il est parti sans me dire mot. Il a aussi filouté deux mille r. de chevalier Whitworth. Cette race nous dévorera comme des sauterelles, et dans un tems où l'état de nos finances présent un perspectif quatre fois plus lugubre que jamais, je suis étonné que tout le Conseil ne présente pas une représentation formelle sur la nécessité qui existe à mettre quelque ordre dans les dépenses.

Un ami commun est entré dans l'instant chez moi; il vient de Rostopschine, qui lui dit qu'hier S. M. lui a envoyé pour prendre tous les papiers de son département. On voyait venir cela depuis quelque tems; il y était préparé. Les ordres militaires passeront par le même Lieven (jusqu'ici bon garçon), que vous avez eu en Angleterre. Deux jours avant S. M. avait envoyé chercher m-r R.; il était malade; le lendemain il y avait une *scène*. M-r R. voulait donner hier une lettre pour sa démission, mais il a été conseillé attendre quelque tems. Il peut se consoler. Vous ne croirez pas la valeur du bien qu'il possède: avec celui du père cela ira entre 80 et 100 mille r. par an. Son désir est de se retirer sur sa terre et à Moscou pour un couple d'années et alors de voyager. Il se possède comme vous souhaiteriez *).

*) Это была кратковременная опала графа Растопчина; въ 1798 году онъ съѣздилъ на лѣто въ свои деревни, и осенью снова вошелъ въ милость. П. Б.

18.

Ayant appris que m-r Gérebzow part demain, je ne pensais pas laisser échapper cette occasion de vous écrire quelques mots, quoique je sens que vous apprendrez de lui les choses courantes mieux que de moi. Je l'ai vu une seule fois, ce jeune homme, avant-hier; mais je vous avoue, il me plaît beaucoup: il me paraît avoir une excellente base sur laquelle est fondée une éducation anglaise, et je ne doute que sous vos instructions il ne fasse un excellent sujet; mais je vous dis: je n'ai fait que dîner en compagnie avec lui. Je vous envoye une lettre que m-r Yakowlew m'a envoyée pour être expédiée d'ici par une occasion sûre.

Je vous ai écrit une longue lettre par le courrier Schaw, auquel je l'ai bien recommandée, et en même tems je vous ai envoyé un paquet des gazettes pour vous tenir *au courant*. J'ai peu à ajouter au tableau que je vous ai esquissé alors: le fond reste toujours le même. Le c-te Panine est allé à Berlin contre sa volonté: il déteste cette cour; il avait dit dans le tems de la nomination de m-r Kotchoubey qu'il accepterait avec plaisir une mission quelconque en pays étrangers excepté à Berlin: il n'a pas su pourtant échapper à son sort. Son Maître ne lui a pas parlé un seul mot depuis son avènement; mais j'apprends qu'il a l'espérance d'avoir la place de Stockholm dans le cas que nous y envoyons un ambassadeur dans la place de Budberg, qui revient.

Le prince Bezborodko a presque fini sa cure, conséquemment il sera obligé de rester plus de tems à

Pawlowsky. Il fait son possible à se borner à son département et parle même assez ouvertement à présent de son intention fixe à se retirer dans une année; mais il ne pourra pas. En attendant, les affaires d'administration intérieure sont presque entièrement entre les mains du procureur-général, qui, pendant que notre Maître est presque totalement concentré dans ses arrangements militaires, a l'air de se considérer comme une espèce de co-régent [1]). Notre ami [2]) ne s'y oppose pas, son tempérament, ses vues et la sagesse de son esprit, tout le mène à se tenir tranquille, et il lui donne pleine longueur de la corde. Le vice-chancelier [3]) est plus nul que jamais; mais bon homme, tout autre que son frère qui a le malheur d'être assez généralement haï. Rostopschine est assez bien en cour; mais, comme tout militaire, ne sachant si le soleil luira demain comme aujourd'hui. Il a une bien mauvaise santé: des fièvres bilieuses rarement quitte, qui probablement doivent leur origine à la tracasserie fatiguante dans laquelle il est continuellement tenu.

Le c-te Cobenzl est parti. Le jeune Diedrichstein reste dans sa place, mais sans titre; depuis son mariage il est tombé plat. Il s'est conduit comme un jeune homme faible, montrant de l'humeur, parce que les nouveaux Prussiens ont été bien vus par l'Empereur, faisant des prétentions et employant les femmes de toute description pour avoir la continuation des appartements à Pawlowsky et Péterhof: distinction qui lui avait été accordée seulement à cause du mariage que notre Souverain se faisait plaisir à bâcler. Avec tout

---

[1]) Князь Лопухинъ.
[2]) Т.-е. князь Безбородко.
[3]) Князь Александръ Борисовичъ Куракинъ.

ceci, quoiqu'il n'y a rien encore de changé, je vois arriver peu à peu le moment quand la prédilection qui existe dans le coeur emportera sur le jugement; mais il faut un autre règne (ce qui doit être bien près) et autres gens à la tête des affaires dans voisinage.

Le c-te de S-t Priest est ici; il doit avoir audience demain. Il se conduit modestement et ne fera probablement fortune. M-me de Tarente était arrivée à Péterhof pour la fête de l'Empereur; le même jour elle avait le portrait et sur sa toilette elle a trouvé cinq mille r. en or. Le 28 à Pawlowsky on lui a battu très-froid. Choiseul est encore en faveur. Ces émigrés sont comme la peste partout, où ils viennent: ils rongent la main qui les nourrit. Pourtant je n'ai rien entendu contre cette dame.

Ce 1 d'août (1797).

19.

Къ графу Александру Романовичу.

Monsieur le comte.

Je ne peux pas laisser partir m-r Lwow sans vous écrire deux mots. J'avais promis à m-r votre frère de le faire aussitôt que je serais arrivé ici. C'est la première bonne occasion que je trouve, ayant été jusqu'à présent confiné à la maison par les suites de l'accident qui m'est arrivé en chemin; en outre, je me suis flatté toujours de pouvoir former un jugement plus juste sur l'état des choses ici en autant qu'elles pourraient influer ou affecter le sort et la situation de celui qui est si cher à vous et à moi. Autant que je puisse voir, il n'y a aucun sujet d'inquiétude à son égard. J'ai reçu une lettre aujourd'hui de notre ami, m-r Bonar, de 5 novembre, qui me marque qu'il est bien, quoique naturellement très-mécontent des évènements en Hollande et en Suisse. Il se rassurera avec le tems. Mais ce qui seul m'inquiète par rapport de lui, est le fardeau de corps d'armée russe actuellement en Angleterre, qui sera sous ses ordres pendant l'hyver. Je me rassure pourtant, car il connaît assez bien les deux nations pour éviter *toutes les pierres d'achoppement*.

Je dois vous parler, monsieur le comte, de votre neveu et de votre nièce à Londres: cet le principal but de cette lettre. Michel (que vous savez d'être un charmant jeune homme qui promet de faire la plus belle carrière) doit venir ici l'été prochain; j'avais fortement appuyé, même en grande partie suggéré, cette

idée. Pourtant, depuis que je suis ici, je suis un peu ébranlé dans mon jugement sur ce sujet, sans départir de ce plan; mais je crois que ce voyage doit avoir lieu seulement dans un tems qu'il *fait beau* en dehors et en dedans. Je n'ai pas pu encore former un jugement net sur cette matière; mais quand je commence à sortir et que mon physique et mon morale seront un peu rétablis, je verrai plus en avant. Votre excellence me comprend assurément: je ne voudrais pas que le fils seroit ici dans un moment, quand le père aurait quelque matière épineuse à manier, quoique je ne vois pas aucune probabilité à présent que le cas existera, et en quelques mois nous verrons plus loin. Il doit faire des cours de physique et de chimie cet hyver, pour lesquels il est bien préparé par le grand progrès qu'il a fait en géometrie; tout cela lui donnera assez d'employe, quand on considère que son père le tient assez occupé au bureau et l'employe pour les commissions confidentielles mineures de dehors, qui appartiennent à la diplomatie.

Pour Catinka (je ne peux pas en penser sans m'attendrir), c'est un caractère d'ange, possédant toutes les qualités qui commandent l'estime et l'attachement de tous ceux (de tout âge et sexe) qui la connaissent. Je n'ai jamais vu personne qui, la connaissant, ne prenait pas le plus vif intérêt en elle. Son corps est un peu débile, mais il se confirmera de jour en jour.

J'ai trouvé trois lettres de votre frère à mon arrivée ici: tellement il était intéressé dans l'accident qui m'était arrivé en chemin *). Mais à mon grand regret je n'ai

*) Проѣздомъ по Бѣлоруссіи, на обратномъ пути изъ Англіи въ Петербургъ, Рожерсонъ былъ вывaленъ изъ экипажа. П. Б.

pas pu lui écrire directement, ayant manqué *par un cas singulier* (que le porteur vous racontera) la seule bonne occasion qui était à saisir. Je lui ai donné des nouvelles de ma santé par m-r Bonar.

Je compte de sortir en quelques jours pour prendre l'air et vers le commencement du mois prochain je médite à demander la grâce d'avoir la permission de faire mes respects à mon auguste Maître à Gatschina. J'ai eu un billet fort amical du c-te Rostopschine qui assurément me parlera beaucoup de votre frère quand je le verrai.

Quand vous voulez écrire à votre frère, si vos lettres seront rendues à moi ici, j'aurai soin de les expédier par les mêmes occasions sûres dont je profite moi-même.

De votre excellence le très-humble et obéissant serviteur.

J. Rogerson.

Ce 21 de novembre
1799.

20.

La première et la seule lettre que je vous ai écrite, mon très-cher comte, était expédiée par le dernier courrier de chevalier Whitworth, qui était parti d'ici vers le commencement de décembre. De vous je n'ai pas eu de lettres excepté celles que je trouvais sur ma table à mon arrivée ici. Une attaque de l'influenza sibérienne ou grippe épidémique assez vive, mais heureusement de peu de durée, a mené notre auguste Maître à abandonner son idée de rester à Gatschina tout l'hyver. Il est venu à *l'improviste* en ville le 8 de décembre. Cela m'a fort accommodé. Je fus présenté à lui dans son cabinet, très-gracieusement reçu, invité à dîner à son petit couvert, bien traité; après j'ai fait la tour de toute la famille impériale, dont chaque membre m'a reçu avec une bonté extrême. Je vous raconte ces particularités, parce que je sais que rien qui m'intéresse vous est indifférent. Je vois quelquefois l'Impératrice quand elle m'envoye chercher, et de la même manière le grand-duc Alexandre; mais je ne vais pas chez le Maître, qui est maintenant beaucoup prévenu en faveur de mon compatriote, qui a été placé là par le favori dans le tems qu'on était fâché contre m-r Beck. Et moi, qui ai fini ma carrière, je suis heureux de pouvoir me tenir tranquille, sans me heurter quelque part. Une chose seulement m'inquiète: jusqu'à présent je ne vois pas tant de facilité que vous et moi nous nous sommes figuré à atteindre le but de mes voeux. Je n'ai pas encore fait aucune démarche; mais une démarche fausse pourrait être fatale, et dans les

circonstances actuelles de la cour on ne sait pas à quel dieu s'adresser: tout est obscure, tout est noir, et l'ouragan éclate souvent dans le moment et de côté où on l'attend le moins. Pour ce donc qui me regarde je suis obligé d'attendre le mouvement ou plutôt la tranquillité des eaux. En attendant, je peux dire à vous que les quatre mois que j'ai passé ici ont été les plus longues et les plus souffrantes que j'aie passé de ma vie.

Dans cet aspect lugubre des choses il a été de la plus grande consolation pour moi de trouver que tout ce qui vous regarde personnellement prospère sans le moindre mélange de mauvaise ou de louche interprétation. Il est à espérer que cela continuera, comme tout ce qui entoure le Maître est bien disposé pour vous, et même dans le pays il n'y a pas une âme portée à vous tramer quelque intrigue. Je parle après ma propre observation, car je suis *encore* dans la possession de la confiance de presque tous ceux qui peuvent influer quelque chose, et vous ne douterez pas que c'était un sujet qu'il m'a plu à discuter directement ou indirectement toujours quand la bonne occasion se présentait. Je vois jour à présent dans votre nouvelle charge militaire: vous vous en acquittez à merveille. Prenez garde seulement qu'on ne prenne goût de vous y continuer plus longtems que vous ne souhaiteriez. Probablement les troupes retourneront ici; car, si le courant des affections ne change pas, le pendule pourra faire la même vibration vers le pays que vous habitez, comme il a fait vers l'Autriche, quoique peut-être il ne montera pas au même degré de hauteur. L'excès de froid et chaud est propre à notre climat; nous avons un besoin physique de tous les deux.

Pour ce qui regarde le voyage de monsieur votre fils, à présent que je vois le pays et la cour, je ne trouve le moindre obstacle qu'il ne vienne cette année; au contraire, je vois une probabilité qu'il fera le voyage avec facilité et succès. S'il sera ici en été, il sera peu à la cour, s'il ne fait pas le service de chambellan. Il n'a pas été un seul bal, une seule assemblée depuis que la cour est de retour en ville, point des baisemains les Dimanches. Sa Majesté ne s'est arrêtée ou plutôt n'a pas passé une seule fois en retournant de l'église par la chambre des chevaliers-gardes, conséquement il n'a pas adressé un seul mot à aucun des ministres étrangers excepté à celui de Naples, qui a été appellé dans l'intérieur pour remercier pour le cordon bleu que S. M. lui a conféré. Bref, tout notre état, tout notre publique donnera à Michinka un sujet d'étude, qui ne peut pas manquer lui être salutaire et présentera un tableau de société dont il n'a pas pu jusqu'à présent se former aucune idée. Si vous pouvez l'accomplir, il faut suivre l'excellente idée de votre fils et l'envoyer tout droit ou aussi droit que vous pouvez à Moscou.

Le c-te Kotchoubey est dans l'Ukraïne. Je voyais sa risque en tardant de partir. Effectivement, 8 jours après que je vous ai écrit, le maître de police avait ordre de le faire partir; heureusement tout était prêt, il partait dans la nuit: le lendemain la cour arriva. Ordre donné de faire partir m-me Zagriajsky, grande sensation, grand mouvement, on court partout, le favori et la favorite la protègent: *pardonnée* (c'est le terme à la mode à présent), liberté de rester quelques mois à arranger ses affaires. En attendant, elle se procure la permission de voyager, et elle est partie il y a 4 jours

pour voir son père et joindre Kotchoubey et de voyager avec lui le printems. A propos, j'apprends que K. a liberté d'aller partout excepté à Vienne et Londres; mais cela pourra être changé avec le tems. On dit qu'ils vivent bien ensemble et que Macha est enceinte.

Le c-te Panine se conduit comme un ange; mais pour cela il n'avance pas plus. Il vous est toujours très-attaché. Son camarade *) paraît s'être un peu rapproché de lui depuis quelque tems: il doit sentir l'importance d'avoir un tel homme en sous-ordre, car tout le monde convient sur l'immense différence qu'il y a entre les deux en matière diplomatique. Tous les deux paraissent d'être sincèrement attachés à vous, et je crois, moi, que vous contribuez beaucoup à entretenir une certaine union entre eux. Le c-te R. est toujours bien vu; mais il ne peut influer que faiblement dans les grandes aversions et engouements politiques. Je crois qu'il passe des moments bien désagréables quelquefois. Au reste, il ne pourra jamais trouver un homme qui est aussi nul à la cour et aussi habile dans le cabinet que le comte de Panine. Il a eu nouvellement un *похвальное письмо* pour le bon état de la poste. Son premier et presque unique ami est le c-te Golowine, qui était grand-maître de la cour de grand-duc Alexandre, a eu le malheur, par le tripotage de sa femme, de se séparer de son maître et, étant protégé par R. (*ex communi odio*) s'est attaché à son char. J'ai toujours beaucoup aimé G., j'étais peiné de le trouver à mon arrivée dans une telle position, lui que j'avais laissé dans une place la

*) Т. е. графъ Ростопчинъ, первый членъ Иностранной Коллегіи, которая вѣдала и почту. Нижеупоминаемое похвальное письмо было дано ему же. „Общая ненависть“, о которой далѣе говоритъ Рожерсонъ, относится къ Александру Павловичу. П. Б.

plus aisée, la plus honorable de toutes autres, dans le pays, jouissant de toute l'indépendance et même la considération *d'un englich country gentleman.* Il paraît sentir sa perte. Le cas était à la naissance de la grande-duchesse, petite-fille; le père a demandé pour Tolstoï, le cadet de Golowine *), le cordon de S-t Alexandre, étant fâché contre le dernier pour quelque commérage de sa femme. G. fâché court chez son ami, qui a pu lui procurer le cordon, le faire sénateur et président du bureau de la poste.

Les deux seules sources où recourir dans le tems de détresse sont le favori et la favorite **). Je ne connais pas la dernière: on dit qu'elle a un excellent caractère d'être sans ambition et sans moyens du côté de l'esprit, gouvernée par le favori. On paraît plus engoué d'elle depuis le mariage.

L'Impératrice est mieux traitée et pourrait jouer un rôle important, si elle savait se prendre; mais sa balourdise ruine tout. Elle doit son bon traitement à la protection du favori, qui lui assigne le degré de bon procédé qu'elle possède, et quand elle fait trop des prétentions, elle est d'abord rembarrée. Mademoiselle Nélidow est ici dans son ancien appartement au couvent. Depuis un mois, elle ne sort pas, elle ne voit personne excepté les gens du couvent et l'Impératrice, à laquelle elle a fait jurer de ne jamais mentionner son nom dans la présence de son mari. Au reste, elle est tranquille et gaie même, quoique d'une santé délabrée. Elle est, je crois, très-douairière; car à présent nous nous sommes donnés dans un nouveau genre, et on

---

*) Говорится про графа Николая Александровича Толстаго, который былъ моложе чиномъ графа Головина.

**) Т. е. графъ Кутайсовъ и княгиня Гагарина.

aura honte de la voir. Il y a encore une autre personne qui s'est conduite d'une manière noble dans sa place: c'est m-r Becléchow qui est parti ces jours-ci pour Riga pour y vivre en particulier. Il est généralement regretté. On n'a jamais eu de mon tems un procureur-général qui avait tant de connaissances jointes à une grande activité, bon jugement, désintéressement et qualités populaires, voyant et écoutant tout le monde. C'est m-r Obolialinow. генералъ-провіантмейстеръ, gatschinois, qui lui succède et unit les deux places, un protégé du favori: mais le Maître croit que c'est lui qui l'a fait. Il lui a dit: „теперь, слава Богу, у насъ есть *свой*“. Les évènements se succèdent si rapidement que l'explosion d'aujourd'hui efface en partie celle d'hier: au lieu de le faire revenir, on cherche à l'étourdir et à le faire oublier le mal qu'il a fait.

Cobenzl est plus mal que jamais; on a même (une chose inouïe) refusé de lui donner un passeport pour un courrier. Pour lui, on ne le regrette pas; mais c'est pour nous que nous devons souffrir. Je tremble en vous écrivant cette longue lettre: peut-être le seul canal de communication qui nous reste sera aussi entrecoupé. Depuis l'expédition d'Hollande, je crois le chevalier W-th être mal vu; peut-être aussi a-t-il raisonné dans sa correspondance (hors écrite de chiffres) sur le retour des troupes russes de l'Allemagne. Bref, il ne faut pas des raisons: mais je crois que le cas existe. Je voudrais donc que sa cour ne ferait pas de difficulté, si le chevalier la demande de lui permettre de faire une absence, si les choses ne tournent pas bientôt autrement; car chez nous, vous le savez bien, les personnalités influent beaucoup dans la politique, et il sera malheureux pour les deux pays qu'il arriverait

quelque mésintelligence à présent. Au reste, je dois vous dire qu'autant qu'il est parvenu à ma connaissance, m-r le chevalier s'est conduit d'une manière la plus irreprochable. Sa cour lui doit beaucoup.

Je dois vous avoir beaucoup ennuyé; mais je ne pouvais pas empêcher de laisser couler ma plume. Au reste, après avoir tant dit, je ne peux pas finir sans exprimer mon regret pour notre Maître. On ne peut pas vouloir à lui pour le mal qui s'est fait: c'est une évolution de ce *tout ensemble, né tel*, qui, avec la passion de faire du bien, n'est pas capable de discriminer entre le bien et le mal, mais qui se laisse aller selon qu'il est dirigé par la faiblesse ou la violence *des combinaisons fausses*.

Je vous envoye un paquet de la part de m-r votre frère, qui a été chez moi depuis quelque tems, et aussi un autre que m-r Ryndine m'a envoyé dans le moment. Il y aura aussi un paquet pour le petit baron Nicolaï avec un manchon pour sa tante, m-r Poggenpohl.

J'ai eu deux lettres de m-r votre frère depuis que je vous ai écrit. Quand il est à la campagne, il vit grandement et gaiement. Comme j'apprends, il est adoré de tous ses voisins. A présent, comme dit Addisson dans son *Caton: la poste d'homme est la station privée.*

Le c-te Sievers est mal, mais il ne veut pas quitter jusqu'il soit chassé. On vient de lui planter une commission sous le nom du bureau de communications acqueuses.

Le c-te Solticow est aussi mal; il a reçu, il y a quelques jours, une reprimande за незнаніе должности. La véritable cause est le mariage de sa fille avec le c-te Orlow et peut-être aussi qu'il n'empèche pas la ville de Moscou à s'amuser innocemment: là on a dansé,

ici on n'a pas dansé. Il n'y a pas de société ici dans les maisons particulières, comme autrefois.

A présent je suis obligé d'envoyer ma lettre; mais je ne peux pas finir sans exiger de vous que vous brûliez ces *trois* feuilles incontinentes et que vous ne m'écriviez que vous l'avez fait. Vous savez que je ne doute pas votre discrétion; mais *un* papier peut tomber ou être pris pour un autre.

Ce 28 février 1800.

ПРИБАВЛЕНІЕ [1]).

Envoyant mon gros paquet au ch. Wh., il m'envoye votre lettre 18 (29) novembre. Je viens de la parcourir avec impatience, voulant profiter de l'occasion du courrier anglais d'en accuser la réception.

Je vois que j'ai déjà rempli tous vos ordres, aussi bien ceux qui vous regardent que vos suggestions relatives au c-te Panine. Il me paraît que cet homme incomparable se prescrit comme un devoir à se soumettre à tous les désagréments qui peuvent lui arriver. Je vous donnerai un exemple d'un seul. On lui envoye un adjudant avec ordre de lui dire qu'il était *дуракъ;* ni plus, ni moins (c'est le pain quotidien à la mode à présent). Le crime était qu'il avait donné un passeport de courrier à Cobenzl [2]) sans en avertir le Maître. Le comte répond avec dignité, avec respect, il s'explique. L'adjudant part. Vient un billet au comte de la part de favori (qui, par parenthèse, fait cas de c-te P.), le priant

---

[1]) Рукою Рожерсона, который, хотя плохо, но умѣлъ писать порусски.

[2]) On a toujours fait cela depuis que Kotchoubey était en place.

de passer chez lui. Il va. Répétition (par ordre) de même désignation avec addition—chose incroyable —*qu'il savait lui, le Maître,* qu'il avait (le c-te Panine) beaucoup plus d'esprit que lui. (Vous observez: c'est le Maître qui parle). Le c-te P. répond avec sagesse, respect, mais comme un homme qui s'estime, témoignant une juste sensibilité qu'un homme qui remplissait une charge si élevée serait traité comme l'homme le plus vil. L'autre en riait, disant: „Mon Dieu, cela n'est rien; la même chose arrive à nous tous, tous les jours".

Le c-te R. est souvent traité de la même manière. Il est sûr que le prince Bezborodko a reçu le coup de mort par deux ou trois messages les plus dures qu'il a reçu l'un après l'autre. Vous savez comme il avait le coeur faible.

Vous aurez entendu le sort de notre c-te Zawadowsky: son abattement était plus grand qu'il ne fallait. Tout différent de la conduite de m-r Becléchow, qui est sorti, grand, gai, se possédant, avec tout le sentiment d'indépendance que pourrait posséder un ministre populaire en Angleterre sortant de place.

Le c-te Z. est parti il y a trois semaines, et sa femme avec. Il compte de vivre dans l'Ukraïne. Presque tous les amis de feu prince B. sont mal vus. Le c-te Solticow sera obligé de quitter; il était fait pour la place de gouverneur de Moscou; il y était adoré; c'est pourquoi *on ne l'aime pas.* Il y a deux semaines ordre donné à donner la liste et de chasser de Moscou tous les *exclus*; il y en avait plus que 800. Il a exécuté l'ordre avec ménagement et délicatesse: *on* a fait en sorte qu'un très-grand nombre y compris est parti avant lever la liste et exécuter l'ordre; en sorte qu'ils n'ont pas paru *nominativement* dans le catalogue. En-

core un exemple. Ordre envoyé d'envoyer au *работный домъ* quantité des gens *joueurs*, trouvés dans une certaine maison et aussi le maître de la maison. Le c-te rapporte que l'ordre est exécuté en tout, excepté ce qui concerne le maître de la maison, qui ne demeure pas à Moscou et qui n'a aucune liaison avec le locataire. Reprimande avec un *Nota Bene* que c'est pour la dernière fois qu'il est *pardonné*. Son fils, un enfant de 15 ans, était fait, il y a un an, chambellan avec un отпускъ de trois ans pour finir son éducation; ordre ces jours-ci envoyé qu'il doit se rendre à son devoir avant Pâques.

Il y a mille choses comme ci-dessus arrivant et se succédant avec une rapidité extrême. La plus grande sûreté est dans l'obscurité et dans l'oubli.

Il ne faut pas écrire autrement que par des courriers anglais. C'est pour cette raison que je n'ai pas envoyé par Monclaws (l'homme de m-r Lwow) le paquet de votre frère.

21.

Jour de Pâques, ce 8 d'avril, le matin (1800).

Eh bien, mon très-cher comte, quelles choses arrivent dans le monde! Ma lettre pour vous et les deux paquets de la part de votre frère et de m-r Ryndine ont été arrêtés ici depuis six semaines par une circonstance inouïe et inexplicable que sur une supposition dont vous verrez l'indication dans ma lettre ci-jointe. Les paquets sont restés chez le chevalier Withworth quelque tems, parce qu'il a toujours cru que la difficulté serait levée; mais ne voyant aucune fin, je l'ai prié un soir, quand je le rencontrai chez le c-te Panine, de me les renvoyer. Depuis ce tems j'ai cherché une occasion de les expédier, mais en vain. Le chevalier me renvoye tous les paquets qui étaient à votre adresse.

En rentrant tard hier au soir, j'ai trouvé un billet de chevalier Horta, qui me marque que si je veux écrire à Londres, il a une occasion sûre de porter ma lettre et que son courrier partira aujourd'hui à midi. J'en profite donc pour vous envoyer ma lettre et № I et II, et je lui envoye aussi les cinq autres paquets, en le priant de les expédier et de la part de m-elle Poliansky. En vérité, je me sens bien redevable à lui.

J'aurai beaucoup de choses à vous dire: mais je n'ai ni le tems, ni le courage d'écrire; je cesse pour quelque tems. Le c-te Rostopschine m'écrit dans l'instant de passer chez lui pour parler de vous.

Onze heures à m.

Je vais chez le c-te; il est chez Anna Stépanowna: on vient de recevoir la nouvelle de la mort de prince Alexis Galitzine *) à sa campagne près de Gjatzk.

Jugez de ma peine, quand il me communiquait le sujet de l'estafette qui est partie pour vous il y a cinq jours. Votre lettre est donc venue. Je le craignais, parce qu'elle était dans le genre de *ses associations du pays* que vous habitez; mais prenez patience et attendez quelque tems avec longanimité. Le comte a parlé avec beaucoup d'intérêt, beaucoup de sensibilité, et pour la première fois avec beaucoup d'ouverture. Il n'a pas rendu la lettre où vous demandez la permission pour votre fils. Je trouve qu'il a bien fait, parce que quand on est fâché contre quelqu'un, cela ne manque pas de rejaillir sur les plus proches; nous en avons eu un exemple nouvellement dans le cas de fils de c-te J. Soltikow. Qu'il reste aussi tranquille. Le nuage s'épaissit, les mouvements *disparates* augmentent et deviennent plus manifestes de jour en jour. Le prince Souworow tombe malade dangereusement à Kobrin, son château près de Brzesc. Grand mouvement: on envoye son fils et un médecin de la cour. Le premier rapport est qu'il est dans un état très-douteux; deux jours après un *выговоръ* envoyé à lui, et en deux autres jours notification qu'il n'y aura point de logement pour lui à la cour. On ne communique pas à

---

*) Былъ женатъ на племянницѣ Анны Степановны Протасовой, т. е. на сестрѣ графини Растопчиной. П. Б.

lui la reprimande: il était trop faible. Après, nous avons la nouvelle qu'il est en route pour venir ici. Mais le comte vient de me dire qu'il s'est arrêté à Slonim par *faiblesse* et qu'il a écrit qu'il voudrait que la duchesse de Courlande vint ici pour faire le mariage *) et que lui veut aller tout droit à son ancienne résidence dans la province de Nowogorod.

Tout l'entourage se trouve au bout de leur latin. Celui que je viens de quitter je vois être dans un état de dépérissement et inquiétude; il dit qu'il ne sera plus ici dans le mois de mai. Même le favori devient très-inquiet, et je vois (entre nous) que tous veulent se repatrier vers le grand-duc. Je vous prie, mon cher comte, tâchez de procrastiner: c'est l'idée du comte aussi. Je ne sais, ni le comte Panine sait encore, ce qui vous est arrivé. Je le vois souvent; il est *inaltérable* dans ses principes et dans ses attachements. Il est confiné depuis quelque tems par le rhumatisme; il est bien aise de ne pas sortir.

J'ai eu, il y a trois jours, une lettre de votre frère; il est inquiet que la correspondance entre lui et vous est si tardive et interrompue. Il ne sait pas la raison. Personne ici ne sait et peut-être ne saura le sujet de l'estafette. Ainsi je vous conjure d'agir sans impatience, de continuer de faire vos rapports *simplement* et sans suggestions quelconques.

Faveur ou défaveur n'influe plus rien dans l'opinion publique.

---

*) Обстоятельство, намъ неизвѣстное. Ужъ не хотѣли ли женить князя Аркадія Александровича Суворова на герцогинѣ Курляндской? П. Б.

22.

Je vous ai écrit, mon cher ami, quelques lignes avant-hier; elles ont été très-décousues, parce que mes idées ont été troublées par l'information que j'avais, dans ces moments-là, reçue de c-te Rostopschine. Hier (Lundi) il m'a envoyé prier de venir voir sa femme; je l'ai vu aussi, mais pas seul. Il m'a dit qu'il vous écrivait aussi fort en longue par ce courrier qu'il m'a dit ne devoir partir qu'aujourd'hui. J'ai dîné après chez le c-te P.; nous avons beaucoup parlé de votre situation. Il paraît douter de la sincérité de son collègue. Je vous jure, mon cher comte, que je ne suis au même de former une opinion. Je me suis tenu très-éloigné de c-te R. depuis que je suis ici, et avant-hier c'était la première fois que j'ai causé un peu avec lui en particulier. Il me revient de toutes parts qu'il est ennemi caché, mais acharné, de certains principes et liaisons politiques dont vous avez été un partisan zélé. Je crois être fondé à recevoir ces allégations comme vraies; mais qu'il est capable de former ou de favoriser quelque trame à vous pousser à demander votre congé afin de poster un autre à votre place, je ne peux pas le croire. Je sais (mais seulement depuis hier) que dans le tems qu'on vous attendait ici, l'année passée, pour remplir la première charge, que lui et Golowine formaient le projet que ce dernier aurait le poste de Londres; mais qu'à présent il serait capable de faire naître un cas pour vous mener à quitter votre poste afin d'atteindre un tel but,

je ne peux pas le croire *). Alors la chose était sans turpitude, à présent il serait infâme. En outre, par deux mots qu'il me lâchait hier je croyais voir qu'il ne jugeait pas la chose sans remède; mais je dois vous dire qu'il paraît lui-même très-inquiet doutant de *l'existance totale* et de la *sienne propre*, sans courage, alléguant que le Maître devient tous les jours plus *passionné*, ne parlant pas, ce qui n'était pas son ordinaire, mais ordonnant. Je crois cette dernière observation être vraie; mais au même tems c'est un langage pour jeter de poudre dans les yeux du monde, et on l'emploie dans tous les cas.

L'idée du c-te P. me paraît excellente que vous devez vous constituer malade; j'y ajouterai: et *attendre*.

On a mal fait en Angleterre d'avoir envoyé Popham ici; mais on peut dire que rien n'est calculable chez nous.

Pour ce qui me regarde, j'ai senti dès les premiers quatre jours que j'étais ici que j'avais perdu une occasion (la dernière peut-être qui se présenta) de bien faire ma retraite dans le printems passé. Une seule lettre bien tournée de vous et de moi aurait opéré mon salut. A présent il serait même un péché de demander aller en Angleterre de moins pour quelque tems. Je compte, si un moment arrive, de présenter ma prière de demander aller à Carlsbad et de passer l'hyver en Italie. Mais tout est vague, comme les flots de la mer.

J'étais dans des transes: je croyais une addition de ma lettre de 28 février perdue, parce que je ne la

---

*) Писано вслѣдъ за разговоромъ съ графомъ Панинымъ, который подозрѣвалъ въ этомъ умыслѣ графа Растопчина и писалъ о томъ въ Лондонъ къ графу Воронцову. П. Б.

trouvais pas parmi le nombre des paquets qui m'avaient été renvoyés. Hier à la cour j'ai appris que le c. W. l'avait mis dans un des siens pour vous; vous le recevrez à présent.

Que tout soit d'abord brûlé.

Mardi matin, ce 10 (21) d'avril (1800).

J'ai vu Ryndine hier à la cour. Nous avons jugé qu'il serait mieux de ne rien écrire à votre frère. Pourquoi lui donner de l'inquiétude inutilement!

23.

Ce 30 de mai v. st. 1800.

Je ne veux pas laisser partir m-me Cayley, mon très-cher comte, sans vous dire quelques mots, quoique je n'ai rien à vous ecrire de nouveau, car vous savez *des deux premières mains* authentiquement tout ce qui s'est passé relatif à vous et à celui qui était votre *pendant* ici. Pour les petits détails vous les saurez mieux de ce dernier que de moi. Il est parti ces jours passés par la voye de Suède, menant avec lui m-r Casamajor, qui avait été reçu gracieusement quelques jours auparavant, comme chargé des affaires; mais la veille de départ de ministre le passeport lui a été envoyé pour partir avec son ci-devant chef. La raison assignée était que m-r Hailes ministre en Suède, est parti de Norköping sans faire visite à m-r Budberg. C'est un conflict entre un fou et un sot. Le dernier en a fait une note à son Maître, et voilà le résultat. Mais je ne vous parlerai pas de ces choses-là; je me contenterai de vous dire que je me suis réjoui, comme ont fait tous vos amis, que votre mission a terminé si favorablement pour votre repos; car dans le siècle d'aujourd'hui un tel *увольненіе* est senti par un chacun comme une très-grande grâce, et *rebus sic stantibus*, je conçois que vous l'avez senti comme telle Je voulais écrire à votre frère, mais apprenant que le c-te Rostopschine a eu l'attention de lui marquer par estafette tous les évènements, comme ils se sont succédés, je le croyais inutile, surtout comme je n'avais aucune bonne occasion.

La saison et toute autre chose me font croire que vous n'êtes plus à Londres; je n'ai pas besoin de vous dire combien je suis inquiet à votre sujet et impatient de savoir votre nouveau genre de vie. Je concois la *retraite* et le *silence* comme les plus appropriés à votre nouvel état: je ne voudrais que *quelque part* vous soyez oublié pour quelque tems. Je vous place dans la même position comme tant d'autres, chacun se retirant dans sa coquille.

Nous espérons que vous n'aurez pas quitté *l'isle* avant la réception de votre congé; assurément vous aurez attendu l'issu de votre *supplique* pour connaître votre destinée avant que de bouger.

M-r Kotschoubey est actuellement à Kiovie attendant la tante m-me Zagriajsky pour continuer leur route à Dresde. Sa femme avance heureusement dans sa grossesse. Le comte Panine se soutient étonnement, nonobstant la force et la franchise des mémoires qu'il envoye *quelque part*.

Je vous ai écrit longuement par le courrier portugais qui est parti d'ici le Lundi des Pâques; je n'ai rien à ajouter à ce que j'ai écrit alors sur la situation de la cour. En outre, vous les entendrez *viva voce* des voyageurs.

Les occasions sûres à écrire sont fréquentes à présent; faites moi savoir donc tout *votre état*.

24.

Vendredi, ce 22 de février v. st. 1801.

Il y a précisément une semaine que je vous ai écrit *), mon très-cher comte, et dans cette courte espace de tems il y a tant des choses arrivées qui vous concernent que le devoir sacré d'ami me force de prendre la plume pour vous en avertir. Dimanche dernier, le c-te Panine a eu la permission de résider dans laquelle des capitales qu'il voudrait. Lundi, la direction générale des postes (place très-importante à présent) a été ôté du c-te Rostopschine et donnée au comte de Pahlen. Mercredi, un changement a eu lieu dans le département des affaires étrangères. Le comte Rostopschine a eu son congé, et l'Empereur, quand l'ukase lui a été présenté pour signer, a ajouté de sa propre main: *по его прошенію*. Le prince Alexandre Kourakine est vice-chancelier, et le c-te de Pahlen—chancelier de l'ordre de Malte et chef (du moins sensé tel), quoique plus jeune en fait du rang que l'autre. Il unit donc à présent trois places très-importantes.

Jugez, mon cher comte, de mon épouvante, quand le même jour, étant à dîner un sénateur est entré et m'a apporté la nouvelle que le procureur-général, dans sa place au Sénat, par ordre de S. M. I., avait déclaré un séquestre sur tous vos biens à cause de votre résidence en Angleterre. Après le dîner je cours chez m-r Ryndine: il n'en avait rien entendu. Hier matin je vais chez le c-te Rostopschine: il m'a dit qu'il avait été ame-

*) Къ сожалѣнію, этого письма не нашлось. П. Б.

né par la bêtise de K—w [1]), qui pour la misérable somme de 480 livres avait causé tout cela. Je cours encore chez le c-te de Pahlen, qui n'en savait rien et en a été extrêmement affecté, et d'autant plus que lui-même avait envoyé pour être payé de cette somme de Pichel et Brogden à la *liqudation comptoire* [2]). Le soir m-r R. est venu chez moi avec la lettre que vous recevrez de lui. Il m'a dit qu'il a été chez le procureur-général, qui lui avait dit qu'il était impossible de faire quelque chose dans le moment qu'il recevait l'ordre, et qu'il fallait attendre. Je crois cela d'être vrai. Vous pouvez être persuadé que vos amis ne laisseront échapper aucun moyen ou occasion pour remettre cette affaire: mais à moins que les dissensions avec l'Angleterre ne soyent finies, nous ne voyons aucun moyen sans que vous quittez ce pays-là. Reviendrez-vous ici, ou ferez-vous semblant de revenir? Et en attendant, privé des avantages de bains de mer en Angleterre, resterez-vous en Holstein, ou essayerez-vous les eaux de Pyrmont? Et si votre santé et celle de votre fille ne vous permettent point de revenir, n'enverrez-vous pas votre fils pour vous représenter et plaider votre cause? Quand j'y vois plus de jour, je ne manquerai pas de vous écrire. M-r R. a envoyé une estafette à votre frère. Je suis peiné pour lui, car je suis sûr qu'il souffrira autant de cet accident que vous. Comme les terres ne sont pas partagées, il est probable que lui les administrera comme ci-devant, consignant votre moitié de *l'оброкъ* entre les mains des personnes pré-

---

[1]) Григорій Ив. Кушелевъ, тогдашній главный дѣятель морскаго вѣдомства. П. Б.

[2]) Дальше нѣсколько словъ зачеркнуто. П. Б.

posées dans les différents gouvernements [1]). Pendant le séquestre des terres des deux frères Zoubow leurs revenus ont été bien conservés, et j'espère qu'on mettra le même soin pour vous. Je fréquente peu la maison du p-ce G. [2]); mais sa famille m'a des obligations. *Je lui parlerai avec force.*

Le c-te R. se comporte noblement et avec une manière convenable dans sa disgrâce. Il était excellent chef, et conséquemment il est très-regretté par tous ses subalternes. Il n'a pas eu le même succès avec la plus grande partie de public: on a attendu de lui plus qu'il ne pouvait faire; on lui a même attribué en partie le changement de système politique. Cela est sans fondement: il n'avait ni plan, ni systême, mais il exécutait simplement les ordres de son Maître. En cela il a été peut-être égoïste et moins patriote que vous ou moi. Mais c'est le fait, et je l'ai entendu souvent l'avouer. Vous jugerez bien donc que ce n'est pas pour un système politique qu'il a été changé. La vérité est qu'il ne tenait qu'à un *seul* homme; ce *seul* a changé envers lui: il a laissé échapper quelques sarcasmes contre sa maîtresse qui ont été rapportés à elle [3]). Je n'ai pas be-

---

[1]) Графъ Александръ Романовичъ приказалъ своимъ прикащикамъ передавать имѣнія его брата мѣстнымъ исправникамъ; относительно же тѣхъ имѣній, которыми братъ его владѣлъ нераздѣльно съ нимъ, обратился съ всеподданнѣйшею просьбою о повелѣніи, какъ ему съ ними поступить. Бумага эта, кажется, пришла въ Петербургъ уже по кончинѣ Павла Петровича. П. Б.

[2]) Князя Павла Гавриловича Гагарина, супруга любимицы. П. Б.

[3]) Это были графъ Кутайсовъ и подосланная къ намъ первымъ консуломъ актриса Шевалье, къ которой онъ питалъ такую привязанность, что въ 1830 г., когда онъ умеръ, у него на груди вмѣстѣ съ образками нашли медальонъ съ ея портретомъ. П. Б.

soin de vous dire plus. Il compte de partir en 10 jours d'ici pour sa terre en Moscou, et sa femme le suivra en été.

Le c-te Golowine a quitté la présidence du bureau de la poste et reste au Sénat. Le c-te de Panine, j'entends, restera à Moscou, du moins pour quelque tems. Il y a des personnes qui pensent qu'il rentrera sous m-r de Pahlen, avec lequel il est très-lié; mais on *n'ose* pas encore en parler *); en outre, je pense, il sera mieux pour lui de rester où il est. Je vous ai dit la véritable cause de la disgrâce de c-te R.; le prétexte était comme s'il avait fabriqué certaines lettres dont je vous ai parlé dans ma dernière, ce qui est faux: les lettres étaient innocentes, mais deux dans le paquet ont été de m-r Priklonsky sans signature, attribuées au c-te Panine. par la poste de Moscou où elles étaient copiées.

---

*) По своей тещѣ графъ Н. П. Панинъ находился, кажется, въ родствѣ съ графомъ Паленомъ и во всякомъ случаѣ въ дружбѣ съ нѣкоторыми Нѣмцами, чего не слѣдуетъ забывать при оцѣнкѣ его политической дѣятельности. П. Б.

25.

(1801).

Je vous félicite, mon très-cher comte, qu'à présent nous pourrons recommencer nos anciennes communications amicales sans trembler et sans craindre l'espionnage ou les délations. L'évènement de 12 mars (nonobstant les circonstances qui, quoique peut-être inévitables, ne peuvent être que choquantes) a produit un changement complet dans la complection de tout homme et de toute chose. La liberté et la confiance renaissent.

Je regrettais d'avoir cru que c'était une *estafette* qui vous portait vos premières lettres. Je ne vous ai pas donc écrit, ne voulant pas que ma lettre fût lue en Prusse. J'étais très-fâché quand j'ai appris après que c'était un courrier. A présent le comte Panine m'ayant fait savoir qu'il expédie encore un courrier aujourd'hui, je profite de peu de tems qui m'est donné de vous marquer que jamais souverain a commencé un règne sous des auspices plus heureuses que notre Empereur. A un excellent caractère du coeur il ajoute une droiture du sens (right good common-sense) dont on peut se promettre le meilleur fruit. Il travaille beaucoup et a la patience d'approfondir tout. Après cela vous ne vous étonnerez pas qu'il ne se hâte de faire des changements autres que de corriger les abus les plus outrageants et de rappeller les exîlés et ouvrir les portes des prisons.

Monsieur Troschinsky a été le premier appelé. Il a écrit le manifeste; il est premier secrétaire, sénateur et directeur général de la poste. M-r de Pahlen (qui jusqu'ici est, peut-être, le premier homme dans le gouvernement) garde ses places de gouverneur-général de S-t Pétersbourg, Livonie et Estonie avec sa place dans le département des affaires étrangères dont le prince Kourakine est nommément le chef; mais son cousin le comte Panine, à présent troisième membre, est l'âme et celui sur lequel tout roulera. Je suis sûr que cette nouvelle fera grande sensantion dans l'endroit que vous habitez. Le comte Pahlen l'a fait venir dans le premier instant, et son cousin ne garde la place de vice-chancelier pour quelque peu de tems que par bienséance. M-r Bekléchow, procureur-général, est ami intime de m-r de Pahlen. M-r Wassiliew est de nouveau trésorier. Bref, le gouvernement est bien constitué, autant qu'on peut en juger. On a assez généralement souhaité le retour de votre frère ici. M-r Zawadowsky est attendu bientôt. M-r Troschinsky ayant envoyé un estafette, plusieurs ont avertis de cette manière leurs amis ou parents, ayant sollicité la permission; mais autant que je sais, excepté le comte Panine et m-r de Bekléchow, personne na été mandé par ordre exprès ou lettre de l'Empereur. Jusqu'ici aucune des grandes charges n'ont été changés, excepté la place de grand-écuyer, qui était donnée au beau-fils de Souworow, comte Nicolas Zoubow. Cette tempérance dans la distribution des grâces paraît produire le meilleur effet: elle étouffe un million des prétentions et prévient les mécontentements.

Je ne vous parlerai pas politique. Vous êtes à présent si bien *annexé* que tout vous sera fourni de la

meilleure source. Je veux dire seulement que notre ami, le comte Panine aura besoin de toute son habileté pour se tirer d'affaire de ce chaos, où, à sa rentrée en place, il aura trouvé tout embrouillé. Je ne sais si vous savez que Lisakewitz a été une seconde fois ordonné de quitter Copenhague et que la veille du jour de la mort de Paul I-er, m-r Krudener a été ordonné de quitter Berlin, parce que le roi de Prusse agissait si tardivement contre Hanovre. Bref, il avait cédé le Midi de l'Europe à Buonaparte, pendant que lui taillait et dessinait (c'est vrai à la lettre, même publiquement à table, à dîner) sur la carte d'Allemagne tous les partages et nouvelles distributions que son bon plaisir lui dicta. M-r de Mourawiew partira en deux ou trois jours pour Vienne; il portera les premières annonces de nouvel avènement. Il vous est très-attaché et fort aimé de comte Panine. M-r Sievers, qui a épousé une mademoiselle Panine, est directeur de la chancellerie du prince Kourakine, en attendant qu'il pourra rejoindre son ancier chef c-te Panine, quand il deviendra vice-chancelier. Son frère, qui était chez vous, fait le devoir auprès le dernier en attendant. M-r Engel, qu'on dit homme de mérite, mais que je connais peu, qui a été directeur de la chancellerie de c-te Rostopschine, a été gardé par m-r de Pahlen comme secrétaire-rapporteur auprès de l'Empereur. Je ne sais proprement son devoir à présent, car le c-te Panine travaille lui-même tous les jours et longuement avec l'Empereur.

A propos je dois vous dire, mon cher comte, que le jeune Sievers, à son arrivée ici, m'avait confié sous le plus grand secret que dans le tems de votre malheur vous aviez conçu des préventions contre lui; il en parla avec douleur et amertume comme de la cir-

constance qui l'avait le plus peiné de toutes celles qu'il avait rencontré dans la vie, comme s'il avait été capable de jamais oublier toutes les obligations qu'il vous avait pour votre bonté pour lui. Il attribuait le tout à quelque ennemi secret, mais sans me nommer personne. Il parlait avec douleur, mais sans aucune rancune contre qui que ce soit. Si les relations se renouvellent avec l'Autriche, il paraît que le comte André Razoumowsky y retournera. On dit que m-r Kolitchew désire de revenir ici. Vous trouverez assurément le moyen de correspondre avec lui.

Je vous ai écrit deux longues lettres par m-r Gleen et Bayley. Vous aurez été étonné de la rapidité avec laquelle les choses allaient. J'ai pensé depuis que c'était un bonheur pour le c-te Rostopschine qu'il avait été renvoyé par le feu empereur; car la même chose ne lui aurait pas manqué à présent, quoique d'une manière plus douce. J'apprends qu'il a écrit une lettre de félicitation à l'Empereur, qui est restée *безъ уваженія*. Son ministère, outre les donations en terre, doit lui avoir valu bien au-delà de 300,000 r. par les mariages et les traités faits et rompus.

Le c-te Pahlen est parti il y a trois jours pour Revel, le roi de Suède ayant envoyé un avis de Carlscrone à Revel avec la nouvelle que la flotte anglaise avait été engagée pendant 8 ou 10 heures avec les Danois auprès de Copenhague. On a cru qu'il était possible que les Anglais passent dans la mer Baltique, quoique nous ne savons rien de l'issu de combat. Il paraît que sa majesté de Suède a grande peur. Il paraît qu'il y a parmi tous les rangs les meilleures dispositions pour renouveller les anciennes liaisons avec l'Angleterre. Je pense même quelquefois que les maux

qu'on a enduré de part et d'autre tendront à cimenter la bonne intelligence entre les deux pays. Une chose est sûre qu'un tas de gens ici, dont assurément vous aurez même de votre tems rencontré quelques uns, ont actuellement mis en silence leurs sophismes, tombant sur leurs propres têtes et l'indignation publique leur fermant la bouche.

Pour ce qui me concerne, vous jugerez bien que l'aisance générale s'étend aussi à moi: j'espère dorénavant d'être maître de mes mouvements. Je suis on ne peut pas être mieux avec chaque membre de la famille impériale. La nouvelle impulsion est encore si fortement sentie que rien encore n'a pris une assiette fixe. Mon but est de garder mon indépendance; je ne peux jamais cesser d'être Russe, mais mon bonheur consisterait d'être avec vous et ici, comme je le voudrais, alternativement. Je ne vois pas encore le tems quand je pourrai commencer ma négociation. De tout côté j'ai été appelé pour ministrer auprès de la douairière. Il faut lui rendre justice: je l'ai vu surpasser mon attente. Comme *femme*, il faut lui accorder une fermeté du caractère et pureté de moral, fondées sur une âme ne déviant jamais d'un sentiment de devoir. Il a été à regretter pour le bien de la patrie, de son mari et de sien qu'elle n'a pas été également habile princesse. Le fils et sa digne compagne sont aux petits soins auprès d'elle pour la faire oublier et la perte de son mari et la royauté. J'espère que le tems adoucira ses souffrances et qu'elle trouvera un bonheur plus doux, stable et serein en soignant les différentes institutions dont elle est le chef, et pour la partie morale et de l'éducation elles ne pourraient être en meilleures mains. Si vous êtes appelé à lui écrire, ne manquez pas

de mettre un mot (mais court) pour exprimer combien vous avez sympatisé avec elle dans l'épreuve sévère qu'elle avait essuyé. L'Empereur est *tout bonté* dans ses manières avec tout le monde et, comme je me flatte, dans ses actions il sera juste. Dans la première audience que j'ai eu de lui (le jour de 13, quand j'ai écrit à m-r B.), j'ai pris occasion de le remercier pour la réparation qu'il avait fait à vous; il m'a dit en anglais (qu'il parle toujours avec moi et très-bien): *je crois que bientot nous nous entendrons très-bien ensemble tous de ce côté-là.* En remettant ma lettre ce soir à m-r de Pahlen, j'ai demandé à lui s'il croyait qu'il y aurait quelque personne plus agréable qu'une autre pour être nommée ici de la part dé l'Angleterre. Il m'a répondu: „quiconque qu'ils veulent, pourvu qu'il soit sage; nous serons charmé de voir ici mon ami Whitworth; il est bien avec nous tous, même avec l'Empereur; il nous connaît, et nous le connaissons“. On cachetait les lettres, et je n'avais pas le tems de plus écrire. Effectivement W. est bien avec l'Empereur et avec tous, particulièrement, comme vous le savez, avec le c-te Panine. En outre, il connaît plusieurs ménagements que *l'Anglais tout cru*, comme vous et moi le connaissons, pourrait mal à propos brusquer.

Je veux écrire demain à m-r votre frère pour tâcher de l'engager de venir ici en été. Je vous prie d'ajouter vos instances aux miennes. Je voudrais qu'il vienne ici au mois de juillet. Je sais qu'il n'y a aucune place qui lui conviendrait tant que celle des affaires étrangères, et même celle-là il ne convoitrait point pour toutes sortes des raisons; mais il pourrait être dans le conseil d'état qu'on médite à établir, et là il en serait l'oracle. Je combine avec cette idée le plan que vous

envoyez votre fils, qu'il conduira avec lui à Moscou pour assister au couronnement qu'on croit sera pour le 22 septembre. Pensez, je vous prie, à tout cela. Si vous pouvez vous passer de travail de votre fils, vous devez absolument l'envoyer ici dans cette occasion, et par là vous obligerez votre frère de venir ici.

Je n'ai le tems que de vous prier d'embrasser vos enfants le plus cordialement pour moi. Si m-r Nowossiltzow n'est pas parti, dites-lui mille tendresses de ma part. Envoyez par lui ou par un courrier un pamphlet que j'ai vu affiché dans la gazette anglaise dont j'ai oublié le titre, qui est „Déduction Historique sur le droit maritime et la pratique de l'Angleterre depuis le XII siècle“, en français s'il se trouve, sinon—en anglais. J'embrasse le rév. père Smirnow.

Je vous prie de m'écrire ou par quelque particulier, ou par la voie de c-te Panine, *sous son couvert.*

26.

Entrant, mon cher comte, chez m-r de Mouraview, j'apprends de lui qu'un courrier part ce soir pour Londres, qui doit vous apporter l'agréable nouvelle de l'ample réparation que notre admirable jeune Souverain dans sa justice a fait pour vous. Je vous en fais mon compliment bien sincère. Je veux que vous soyez consolé de toutes les façons.

Je vous ai écrit il y a quatre ou cinq jours assez amplement de toute notre joye et de toute notre satisfaction. Vous jugerez par les ukases que m-r Mourawiew vous envoye de l'esprit de notre gouvernement actuel. En vérité, l'oeil le plus sévère ne pourrait rien trouver à blâmer jusqu'à présent. Autant qu'on en peut juger, notre Empereur ne se laissera trop influer par qui que ce soit; il écoute et examine tout avec patience. Il vous fera un plaisir pas ordinaire d'apprendre qu'il paraît beaucoup goûter le travail de comte de Panine. La droiture d'esprit et de coeur de l'un répond à celui de l'autre.

Je n'ai rien à ajouter à ce que vous entendrez mieux détaillé par le maître de la maison, où je vous écris ces lignes. J'ai seulement le tems de vous prier d'embrasser pour moi vos enfants.

Je suis impatient de voir bientôt arriver ici m-r Nowossiltzow, qui courira risque d'être étouffé par moi: tant je serai impatient de connaître *tout votre état*.

Les skippers anglais, qui reviennent ici de différentes *endroits de leur rélégation*, parlent avec une reconnaissance la plus vivement sentie des soins que les gens *de toute classe* leur ont universellement témoigné à eux et leurs compagnons de vaisseau. Ils ont été généralement bien portant; seulement dans quelques villes, où les petites véroles régnaient, il a été quelque mortalité parmi les jeunes mousses.

(1801). Ce 6 (17) avril, à 9 heures du soir.

27.

Къ графу Александру Романовичу.

Monsieur le comte.

Je crois qu'il n'est pas inconnu à votre excellence que depuis bien des années j'ai été dans une correspondance assez suivie avec monsieur votre frère à Londres; même dans le dernier tems, si rempli des périls de toutes espèces, quand une occasion sûre se présenta, je n'ai pas manqué de lui donner de telles notices qui, je croyais, pouvaient lui être utiles; mais toujours l'enjoignant d'écrire le moins possible et le plus rarement à ses amis en Russie. Dans une lettre que je lui ai écrite par un courrier du c-te Panine, il y a quelques jours, je lui ai communiqué une idée (qui m'avait frappé dans ce moment-là) que si vous, monsieur le comte, prenez la résolution de venir ici cet été à faire vos respects à notre jeune et excellent Monarque (ce qui m'a paru assez convenable que vous fassiez), alors dans ce cas j'étais d'avis qu'il vous envoye son fils à votre rencontre ici, et que dans l'automne il irait avec vous à Moscou pour assister au couronnement. Je lui ai ajouté que je vous écrirai à ce sujet. Me voilà donc acquitté de mon engagement, car j'ai cru de mon devoir de vous écrire, quoique j'ai entendu hier vaguement que votre excellence a reçu une *invitation supérieure* à venir ici. Dans tous les cas mon désir est que vous veniez ici; si vous re-

prenez service ou non, il y aura de convenance pour la chose publique, pour vous et pour votre frère.

Nazarewsky est parti hier pour l'Angleterre; il porte à votre frère une nouvelle qui lui sera fort agréable tant pour la chose en elle-même, que par la manière que cette grâce a été accordée. Le comte Panine m'a raconté ce soir qu'avant-hier Sa Majesté avait ordonné de faire payer à votre frère ses appointements *in pleno* depuis le tems de sa démission et en outre une année des appointements complets par voye des dédommagements pour son démenagement qui doit lui avoir coûté une grande dépense; le tout ensemble faisant une somme d'environ 50.000 roubles. Cela accommodera bien notre ami. Je crois que c'est par oubli que votre neveu n'a pas été encore réhabilité en service; j'espère que vous entendrez bientôt qu'il est comme ci-devant chambellan et attaché aux affaires étrangères avec son père. On n'est pas sûr si le c-te n'aura pas déjà quitté l'Angleterre avant que le courrier, qui est parti le 14 mars, n'atteint ce pays-là; mais je pense qu'il le trouvera encore; en tout cas il sera trouvé par les mesures prises avec la perte de très-peu de tems. Vous ne pouvez pas concevoir, monsieur le comte, avec quelle amitié, noblesse et confiance le comte de Panine mène tout quand il s'agit de votre frère. On a pu dire la même chose de son prédécesseur, mais les tems sont changés.

Nous avons des nouvelles ici officielles que les Anglais ont détruit la première ligne de défense des Danois auprès de Copenhague et qu'ils menacent la ville d'une grande destruction. Mais nous espérons que la nouvelle du changement ici arrivera assez de bon-

ne heure pour mettre fin à cette brouillerie. En attendant les Danois sont en possession de Hambourg, et il coûte à cette bonne ville 10.000 marcks par jour d'entretenir leurs troupes. Pardonnez-moi, je vous prie, tout ce verbiage. Embrassez votre soeur bien tendrement pour moi et ne cessez pas de me compter parmi vos plus fidèles serviteurs.

J. Rogerson.

Ce 8 d'avril (1801) à minuit.

28.

Ce 20 v. st. de may 1801.

J'ai reçu régulièrement, mon très-cher comte, vos lettres de 16 et 27 avril et hier, Samedi, celle de 5 mai par votre fils, qui est arrivé en bonne santé Jeudi passé. (Ses lettres sont venues de Cronstadt après lui). Je l'ai trouvé chez son oncle deux heures après son arrivée. Vous ne douterez pas du plaisir que j'ai réssenti en l'embrassant. Il n'a vu jusqu'ici que ses parents et ses chefs. Il a deux chambres à côté de son oncle dans la maison du comte Bezborodko. Il sera continuellement sous ses yeux, en sorte que vous n'avez pas la moindre raison d'être inquiet à son sujet. En outre, il paraît avoir une sagesse et une conduite au-dessus de son âge et qu'on trouve rarement, excepté parmi la jeunesse de mon pays: je veux dire les jeunes Ecossais. Je ne veux pas vous flatter; mais en vérité il est généralement très-approuvé par toutes ses nouvelles connaissances depuis lord St-Helens *) jusqu'au dernier mousse de vaisseau et par tous ceux qui l'ont vu ici, tant parents que d'autres. Il est déjà longtems qu'une grande partie de votre inquiétude à son sujet aura été levée par la nouvelle que vous aurez reçue que votre frère est établi ici. Vous savez

---

*) Съ этимъ Англійскимъ посломъ будущій фельдмаршалъ, тогда 19 лѣтній юноша, пріѣхалъ въ Россію, которую онъ оставилъ на второмъ году отъ роду. П. Б.

que votre frère n'est pas fort porté pour *les démonstrations;* mais j'ai contemplé avec plaisir combien il jouissait de présence de votre fils.

Vous me faites bien des questions, mon très-cher comte, auxquelles ci-devant je me serais tenu obligé à répondre tant bien que mal; mais à présent que vous avez votre frère ici et m-r Kotchoubey etc. etc. etc., tous plus en état de satisfaire votre curiosité, il serait présomptueux en moi à hasarder à les traiter.

Sur la grande question je veux vous dire en peu de mots que vous et tous les hommes instruits et sensés, même ceux hors de pays (quoique vous étiez bien loin d'être à la *hauteur* de la chose) devaient sentir qu'il serait imposible qu'une explosion quelconque n'arrive point.

Mais je quitterai ce sujet désagréable en ajoutant seulement deux mots sur le sujet d'un personnage. dont la conduite dans cette affaire doit vous tenir au coeur. Il est *innocent* comme vous, et il est *tenu absout* dans l'opinion de tout le monde.

Ses principes, sa délicatesse du sentiment, son attachement à ses parents, l'ont tenu toujours dans la règle de conduite la plus parfaite.

Mait 27 v. st.

J'avais écrit jusqu'ici quand on est venu me dire que le premier courrier de lord S-t Helens était parti. On dit qu'un second partira demain. Je ne sais comment va la négociation. J'approuve fortement le choix de lord S-t Helens, qui pour une besogne telle que la présente vaut assurément mieux que lord W. *) Je ne

*) Лордъ Витворгъ, бывшій Англійскимъ посланникомъ при Екатеринѣ и Павлѣ. П. Б.

l'ai pas vu depuis son arrivée que pour un moment hier; il ne m'a rien dit excepté qu'il trouvait votre ami le c-te P. de surpasser en fait de talent la haute idée qu'on avait donnée de lui; il m'a dit qu'on n'a fait que commencer. Vous savez, je crois, mon cher comte, que ce plan de neutralité armée a été peut-être le seul où en fait de politique il y a quelque discordance entre vous et lui: il faut le lui pardonner: il l'a adopté (quoique faussement) comme une relique de feu son oncle. Encore il a été fortement travaillé quand il était à Berlin par les Danois et Suédois et aussi par notre Krudener, qui, vous vous rappellerez, voulait aussi vous entreprendre pendant son séjour à Copenhague. J'espère que la lettre que vous avez écrite au comte Panine dernièrement lui ouvrira en partie les yeux, et dans le fait, je crois, qu'il combat dans le moment pour ce qu'il croit dignité de gouvernement plus que toute autre chose. Il est le seul homme effectif dans son département. Le bon prince K. est seulement *ad honores*. Le c-te de Pahlen professe qu'il n'y entend rien et s'en mêle peu; il est vrai qu'il a beaucoup à faire, et pour la partie de la police et militaire il est un homme indispensable. Tel aussi votre frère l'envisage. Le public et surtout tous les gens d'un âge et tête mûrs voudraient voir votre frère à la tête du département des affaires étrangères; mais pour lui il n'y songe point et assurément ne fera pas le moindre pas. Il est considéré comme l'oracle de Conseil et voit de tems en tems le Souverain, qui prend plaisir de conférer avec lui.

Vous me demandez des nouvelles de Koutaïzow. Il est, dit-on, à Koenigsberg avec m-me Chevalier, qui a quitté ce pays avec une fortune de 6 à 800.000 r. Lui-même doit avoir un revenu d'à peu près 300.000 par

an. Il doit sa retraite paisible à la bonté de l'Empereur et à la protection de c-te de Pahlen, qui, dans le dernier tems surtout, a été plus qu'une fois sauvé par lui de la casemate. Le c-te Kouchélew est toujours en place; c'est un bon homme, assez inepte dans sa partie, pas malfaisant; sa partie était la seule où dans le dernier tems il y avait point ou peu des sacrifices. L'affaire de votre séquestre était amenée par sa gaucherie (comme m'a dit le comte Rostopschine dans le tems) et pas par méchanceté.—Notre ami Tchitchagow est fixé ici à présent étant *à la suite* de l'Empereur. Je ne sais quelle suite cette distinction aura pour lui. En attendant, sa femme y gagne beaucoup du côté de l'agrément de situation. On dit que m-r Mordwinow est aussi en chemin pour venir ici.

Quoique tout est bien, rien n'est encore rassis. Je vous prie seulement d'être tranquille de côté des deux Impératrices. Pour la mère, il est vrai qu'elle pourrait avoir une grande velléité à gouverner; mais il ne paraît pas jusqu'à présent qu'elle influe dans les affaires. Il y a plusieurs personnes qui songent à parvenir par elle et lui font assiduement la cour; mais en général ceux qui la fréquentent sont des braves gens qui ne cessent pas de la tenir dans le bon chemin; et il faut lui rendre la justice qu'elle se conduit jusqu'ici fort bien. Comme *femme*, elle vous force de la contempler comme un être rare et exemplaire, née avec une âme vertueuse, courant au devant de ses devoirs et faisant beaucoup de bien. Comme *princesse*, on ne peut pas lui donner le louange d'habileté, quoique née avec un grand désir à dominer. Je voudrais que sa belle-fille avait seulement la dixième partie autant qu'elle de cette dernière passion; mais née avec un ca-

ractère doux et timide, avec beaucoup d'instruction, talents et esprit, elle est plus faite pour faire l'ornement et jouir des douceurs de la vie privée que de prendre part dans les cabales des cours, et dans le fait, elle ne se mêle des affaires. Je vous avoue que je regrette cet éloignement; car, estimée hautement de son mari, qui sait toute la valeur de son esprit solide et eclairé, la chose publique ne souffrirait point si elle s'en mêla un peu plus.

Mardi, 28 de mai.

J'avais écrit jusqu'ici hier quand on est venu me chercher pour voir m-r Kotschoubey que je trouvais en lit très-mal le troisième jour d'une fièvre chaude avec symptomes graves. Sa fièvre continue aujourd'hui, quoiqu'il se sent un peu soulagé; pourtant il y a apparence que sa maladie parcourira une longue période. Comme il n'est pas en état d'écrire, il m'a donné la lettre ci-incluse qui était restée après le départ du dernier courrier par une méprise ou de lord S-t Helens ou de moi. Je l'ai trouvé, à son arrivée ici, très-changé de fait, maigre et jaune, et pendant son séjour ici il se plaignait souvent de sa santé. Toute cette prédisposition rendra sa maladie plus sérieuse. Il a été très-bien reçu de Maître et peut-être encore mieux de la mère, et il continue d'être traité d'eux avec distinction. Il a décliné la place d'ambassadeur en France, ayant des vues d'être employé auprès de la personne du Souverain. M-r de Markow, qui arriva le jour après lui, a accepté la mission à Paris. Qui a fait le mieux, c'est à l'avenir à décéler. Le dernier, en de-

mandant mon opinion, m'a dit qu'il avait peu d'espérance de pouvoir faire quelque bien, nonobstant tout son zèle, et que dans tout cas il serait très-satisfait à revenir vivre en province: un genre de vie qui le plaisait assez. M-r Zawadowsky est membre de Conseil et sénateur et paraît tranquille. Les quatre ministres, qui se sont trouvés ici au commencement du règne, continuent de gérer les affaires courantes. M-r Trostchinsky (peut-être le plus important)—le procureur général, m-r de Lambe pour la guerre et m-r de Pahlen. Les deux derniers avec Beningsen forment une commission pour quelques changements et répartitions relatives à l'armée.

Dans le moment m-r Trostchinsky m'envoye votre lettre de Southampton de 6 (18) mai. Je doute, mon cher comte, après cette lettre, si vous avez reçu ma première longue lettre que j'ai donnée entre les mains de c-te Panine pour être envoyée par son premier courrier. Ma seconde lettre était une *note* que j'ai écrite dans la maison de m-r Mouraview, qui est venue par m-r Nazarewsky. Je serais fâché, si mes lettres seraient mises à côté, car elles sont destinées par moi pour être lues de vous seulement et brûlées après.

J'ai seulement deux mots à ajouter sur votre fils. Le plus que je le vois, le plus que j'entends parler de lui, ma satisfaction et mon admiration augmentent. Il est généralement approuvé, et tout le monde le trouve d'avoir un maintien et une sagesse au-dessus de son âge. La vue de lui fait augmenter le désir qu'ont tous ceux qui vous connaissent et beaucoup de ceux qui ne vous connaissent pas de vous voir dans ce pays, aussitôt que ce *tems difficultieux* le permettra. Moi je vous avoue que je l'ai fortement au coeur et

par rapport de la chose publique, de vous et de votre fille. La vue de frère fait souhaiter à tout le monde de voir la socur. Mais nous parlerons de cela une autre fois.

Vous me dites de vous donner des nouvelles de la ville et de la cour. Je suis sous tous les rapports *impropre* pour cela. Ci-devant je croyais qu'il était de mon devoir de vous donner de telles éclaircissements qui, je croyais, pourraient vous aider à diriger votre barque parmi les écueilles qui vous entouraient. A présent je sais que vous avez des correspondants qui vous donnent des notices plus exactes que je ne pourrais faire. Je me tiens éloigné de toutes les parties. Il est vrai qu'il n'y a pas encore des parties, mais il y a de clabaudage assez.

29.

Jeudi, ce 6 (18) juin 1801, à 10 heures.

C'est avec une extrême satisfaction que je prends la plume pour vous confirmer la bonne nouvelle que je vous ai indiqué, Samedi passé, que la maladie de m-r de Kotschoubey diminue de jour en jour ces cinq jours consécutifs. Il est encore bien faible, se débarrassant peu à peu de sa fièvre. Bref, tout est en règle. L'Empereur a pris part avec grand intérêt dans sa maladie. Il est venu lui-même s'informer de son état Samedi passé, en arrivant de Pawlowsky, et tous les jours je vais lui en rendre compte et j'envoyais tous les jours un bulletin à Pawlowsky, quand il y était la semaine passée. Il y passe deux jours avec sa mère chaque semaine, lui et son épouse, se conduisant envers elle d'une manière la plus exemplaire. La dernière vient chaque Mardi en ville pour dîner et souper avec eux. Vous voyez donc qu'ils sont beaucoup ensemble.

Mon paquet de Samedi était à peine expédié quand on m'a apporté de la poste votre lettre de 7 (19) may. Je pense comme vous qu'il manque quelque chose au bon remplissage de toutes les places dans le gouvernement; surtout les deux places que vous indiquez demandent d'autres chefs. Mais je crois que cela arrivera avec le tems. Mais votre frère vous écrira avec plus de connaissance. Je le vois souvent, et il me fait l'honneur de me parler avec assez de confiance. On peut dire de lui qu'il n'y a personne qui unît tant de connaissance, zèle pour la patrie et désinteressement, et tout cela joint avec une sagesse et expérience sans égal.

30.

Je vous écris ceci, mon très-cher comte, dans l'appartement de m-r Kotschoubey, dont la convalescence avance à grands pas. Depuis trois jours il se lève un peu de lit et se tient deux ou trois fois par jour sur un fauteuil une demi-heure à la fois. Leurs Majestés Impériales lui ont témoigné le plus grand intérêt pendant sa maladie, et Sa Majesté l'Empereur est venu depuis quatre jours deux fois le voir aussitôt, comme il a bien voulu dire, qu'il avait reçu ma permission. Il attend sa femme en trois semaines ou moins. Un feldjäger est parti hier à sa rencontre.

Votre frère et votre fils vous écrivent par cette occasion; je n'ai donc besoin de vous parler d'un évènement qui a eu lieu Dimanche passé. Dimanche passé, après la messe, le procureur-général a reçu ordre de notifier à m-r de Pahlen que sa présence était nécessaire dans son gouvernement. Après dîner ce dernier a prié m-r Trostchinsky de passer chez lui, quand il l'a prié de faire en sorte qu'il ait son congé absolu. Lundi, dans le *prikase* on a vu que le c-te de P., à cause de sa mauvaise santé, à sa prière отставляется отъ службы съ мундиромъ. Il est parti le Dimanche au soir avec femme, filles et jeunes fils. Cet évènement a fait grande sensation, pas tant en lui-même que par la manière qu'il s'est accompli, et fait pas peu craindre pour une certaine influence qu'elle ne devienne trop prépondérante *). Je n'y crois pas encore, mais je vous avoue qu'il y a des choses qui me donnent de

*) Т. е. влiянiе императрицы-матери. П. Б.

l'inquiétude. Depuis l'arrivée de c-te de Panine, le c-te de Pahlen ne s'est mêlé avec la politique: cette partie a été entièrement entre les mains du premier.

Vous me demandez des nouvelles *de la ville* et *de la cour:* vous vous moquez de moi: je sais que votre frère vous donne des informations tirées des sources plus sûres que moi.

Je prierai m-r de K. d'ajouter deux mots de sa main pour vous montrer qu'il est en bon chemin.

Приписка графа В. П. Кочубея.

Je suis bien heureux, mon très-cher comte, de pouvoir vous donner aujourd'hui de mes nouvelles moi-même. J'ai fait une assez longue et pénible maladie, dont, grâce à m-r Rogerson, je suis presque entièrement quitte. Il me défend de vous écrire autant que je l'aurais désiré. Je me réserve de le faire incessamment et de vous répondre aux différentes lettres que j'ai reçues de vous. En attendant adieu, mon digne ami. Monsieur Michel plaît en général ici. Vous avez voulu que nous soyons ses Mentors; mais il est en vérité si sage qu'il pourrait prendre ce rôle vis-à-vis nous tous, qui dans ce pays-ci ne sommes guères sages. Adieu.

Mercredi matin, ce 19 de juin v. st. 1801.

31.

Votre frère m'a envoyé votre lettre de 13 (25) juin. Je trouve que j'ai déjà répondu, mon très-cher comte, à toutes les questions que vous me faites *(si finement)* dans les longues et ennuyantes lettres que je vous ai envoyées par le courrier de l. S-t Helens, qui est parti d'ici le 8 (20) juin. Je dis ennuyantes, parce que mes appercus doivent *vous* paraître bien banales, ténébreux et tronqués, après les informations que vous recevez de votre frère, m-r le c-te K., Nowossiltzow et autres gens, qui sont tous plus au même de voir et de suivre dans toutes leurs nuances les tableaux mouvants de la cour. Je veux vous parler d'une chose qui vous intéresse plus.

Votre fils continue d'avoir un succès complet; il n'y a qu'une seule voix sur son compte. Je le vois souvent chez son oncle et chez moi. Il est étonnant quelles idées justes il a de son pays: c'est comme s'il avait vécu toute sa vie ici. J'avais appris avant son arrivée ici son penchant décidé pour la carrière militaire; en le voyant j'ai observé que ce penchant occupait toute son âme et qu'il perçait à travers la couverture modeste qu'il donne naturellement à toutes choses qui le concernent. Son oncle voyait la même chose, mais sans approbation, sans désapprobation et sans contradiction. Il vous en a écrit. Nous savons comment vous prononcerez. Je vous avoue que je n'ai pas changé ma façon de penser sur la carrière militaire; mais comme le cas existe avec notre jeune homme, il faut le laisser parcourir sa carrière;

elle sera une bonne école pour lui: il apprendra à plus connaître sa patrie. Avec son caractère et ses principes il ne court pas grand risque que ses moeurs seront gâtés. S'il a une *véritable vocation* pour cette partie, cela lui ouvrira un grand chemin d'être utile à sa patrie; si, au contraire, ce soit une caprice de jeune homme, alors *les déboires* qu'il ne manque pas de rencontrer, fourniront un remède et une cure que toute l'éloquence du monde, basée sur des faits et l'expérience, ne pourrait opérer.

M-r Nowossiltzow est chambellan; il est donc à cheval, à présent on peut lui mettre les armes à la main. Vous verrez par les lettres de votre frère et les miennes, que vos premières idées sur notre état ont été exagérées. Je l'avais prédit. M-r de Pahlen a fait son rôle et dès qu'il a quitté S-t Pétersbourg pour aller à Revel il a cessé d'être puissant. Après son retour ici, il a essuyé bien des humiliations et, comme vous verrez par les gazettes, il a été renvoyé de la ville dans la journée même. Pour les autres que vous nommez comme ayant séance au Conseil, je ne prononcerai point mon opinion autrement qu'en disant que vous avez raison.

Pour les Zoubow, depuis quelque tems ils se tiennent extrêmement tranquilles. Pour m-r Lapouchine, Gagarine et Kouchélew, je crois qu'ils ont l'avantage tous les trois d'une protection *secrète*, mais forte, de la mère, et ce n'est pas peu de chose. M-r Mordwinow est ici, on dit, depuis quelques jours; on croit qu'il pourrait avec le tems avoir la place de Kouchélew. C'est un honnête homme. Mais croyez-moi, mon cher ami, s'il avait quatre fois plus de connaissance qu'il n'a, il ne sera pas de notre tems, ni de tems de votre fils que les abus dans la gestion civille de notre flotte

seront *sensiblement* corrigés. C'est un homme d'or Tchitchagow; mais je crains que son caractère *frondeur* (pour lequel nous le grondons tous) ne prive pas sa patrie d'une grande partie de ses services. Rappellez-vous la patience d'ange de notre Greig. La femme de m-r Tchitchagow et son enfant sont bien. Le c-te Kotchoubey est complètement rétabli; il passe son tems entre Pawlowsky, Kamennoy-Ostrow (la résidence de l'Empereur) et la ville. Il sera assurément employé, et il commencera probablement par le Conseil. Votre frère est toujours traité par le Maître et plusieurs des chefs comme un Maurepas; mais nonobstant son crédit, il paraît décidé de ne pas retourner ici après le couronnement. Mais j'espère qu'il changera d'avis: nous avons un besoin urgent de lui. Le comte de Panine paraît se tenir *seul* et *isolé*; je le vois peu depuis son retour: il est toujours dans son bureau, travaillant; il vit à la campagne. Je n'ai rien à ajouter à ce que je vous ai dit ci-devant au sujet des deux Impératrices; il paraît que jusqu'ici la mère ne se mêle de ce qu'on appelle *affaires*; mais on ne peut pas douter que son appui donnera du poids à ceux qui dirigent les affaires. Mais, après avoir dit cela, il faut ajouter qu'il ne faut pas encore prononcer sur rien; car je suis porté à croire que les grandes complaisances et les attentions du fils proviennent en partie de la délicatesse de sa situation temporaire et qu'il croit qu'il est de son devoir de la consoler de toutes les manières.

La famille de Baden est ici à présent. Les premières classes n'ont point encore été présentéés. On a cru que la visite de la mère pourrait exciter quelques velléités dans la fille; mais je n'en crois rien: elles ont le même caractère, c'est à dire beaucoup de douceur, amitié et

bon sens. Il faut voir que feront les 26 ans—période quand j'ai toujours observé que le tempérament des femmes commence à changer. La bile alors commence à se faire voir quand des causes excitantes se présentent. Avec les personnes qui sont actuellement en crédit il n'est guères probable que la mère influe sensiblement dans les affaires, autrement elles iraient mal: car sa tête est très-bornée; mais il y a une espèce d'influence que tout bon Russe doit souhaiter qu'elle conserve: c'est l'influence parentale, car pour ses enfants, qui sont tous jeunes, il faut un *censorat*, et assurément il ne pourrait pas se trouver que chez elle. Heureusement, elle n'a pas eu occasion de l'exercer jusqu'ici qu'avec son fils le grand-duc Constantin.

Stedingk est doux à présent et nul. Lord S-t Helens se conduit avec cette modestie, cette noblesse et sens rare qui lui est propre. Sa santé a été ébranlée par une forte attaque de maladie de Newa *(diarrhée)* que vous savez, que les étrangers ont presque tous essuyé à leur arrivée ici. Il est en grande partie rétabli; mais sa sollicitude sur sa santé paraît trop peser sur lui. Je serais peiné que cette circonstance le menerait à croire qu'il ne pourrait pas supporter notre climat; assurément son cabinet n'aurait pas pu avoir fait une choix plus généralement approuvée ici, ni, *entre nous*, je crois, si propre pour la circonstance.

Voilà j'ai répondu à toutes vos questions et comme je sais que vous ne doutez pas de mon attachement à vous, je ne crois rien risquer, mon très-cher comte, en vous conjurant d'être extrêmement réservé et mesuré dans toutes vos correspondances (excepté avec votre frère). Rien, comme je vous ai déjà dit dans ma dernière lettre, est encore rassis. Je ne veux pas

que votre nom soit employé *pour* ou *contre* dans des cas douteux et à la distance où vous vous trouvez vous mît dans l'impossibilité d'être toujours en garde contre des jugements précipités ou intéressés des autres. Je pourrais donner un grand développement à ceci; mais je haïs les discutations. Votre propre sagacité vous indiquera la convenance de ce que je dis. Tout est bien, et je veux rester dans cette croyance aussi longtems que je peux.

Le c-te Markow part ce soir; il a voulu vous écrire, mais il a été vexé par un procès qui l'a occupé tout le tems qu'il a été ici; il l'a gagné au *plénum* de Sénat; mais on dit que le procureur-général est contre lui. Il s'agit d'un revenu de 10.000 r. par an. Il se promet une grande satisfaction dans votre correspondance.

M-r Nowossiltzow est entré dans le moment. Il vous prie de l'excuser: il vous écrira ces jours-ci par une occasion particulière, ayant tant à dire qu'il ne peut pas l'entamer aujourd'hui. Lui et moi nous avons fortement à coeur que vous fassiez apparition ici.

Ce 16 (28) de juillet 1801.

32.

Ce 6 (18) d'août 1801.

J'ai reçu, mon cher comte, votre lettre de 18 juillet pour laquelle je vous remercie et, n'ayant rien d'intéressant à ajouter à ce que je vous ai écrit dans mes dernières lettres, je me contenterai à vous dire en peu de mots que tout va doucement ici, qu'on n'entend pas parler ni de commérages ni des intrigues de cour. Votre fils continue à se conduire comme un ange; la seule chose qui manque à son bonheur est d'avoir l'affaire de changement de service arrangée; mais il voit qu'elle ne pourra pas se faire avant d'être à Moscou. J'ai rendu votre message à m-r l'amiral Tchitchagow. Il sent combien vous devez être pressé quand il s'agit d'expédier un courrier. Et en vérité, monsieur le comte, comment pouvez vous vous formaliser avec moi au tel point de vous mettre à m'écrire, quand vous êtes accablé d'affaires, qui doivent vous occuper tout entier? Vous savez que je n'exige pas de telles choses de vous.

Je ne sais pas, si je ne vous ai trop dit dans ma dernière lettre, quand je vous ai prié d'être extrêmement *en garde* quand vous parliez des *choses* et des *personnes ici* dans vos communications avec *toute personne quelconque ici*, excepté avec votre frère; j'espère que vous êtes persuadé que c'est l'amitié seule qui m'y a entraîné. A la distance où vous vous trouvez, il est impossible pour vous à nous *lire exacte-*

ment; il y a des *nuances* qu'il faut voir et qu'on ne peut pas tracer sur le papier; et si par malheur vous vous seriez mené à porter un faux jugement ou un jugement exagéré qui aurait pu influer sur le bien-être de quelqu'un, je connais combien votre coeur en serait ulcéré. Je suis sûr que vous me comprenez. Vous avez des amis qui peuvent être en rivalité; si vous étiez ici, vous seriez, comme moi, spectateur; mais les intérêts ou les passions des concurrants peuvent les mener à faire valoir vos *opinions écrites* pour faire couler dans leur sens, sans penser qu'ils manquent à la confiance. Mais de cela trop.

J'ai été inquiet au sujet de la santé de lord S-t Helens. Vous connaissez sa santé chétive. A son arrivée l'accablement des affaires dans un tems qu'il était rudement travaillé par la maladie de Néwa (diarrhée) l'avait tellement débilité qu'il a perdu tout courage, et il désespérait de pouvoir risquer le voyage de Moscou. Je crois qu'il avait mandé cela à sa cour, et je crois que la frégate La Latone est venue ici pour être à sa disposition s'il persistait dans l'idée de retourner. Sa santé est améliorée en quelque sorte; j'ai tâché tout ce tems-ci de lui donner du courage, et actuellement il est résolu d'aller à Moscou: le mouvement et la distraction promettent de lui faire du bien. *Low spirits*, manque d'appetit et de sommeil: voilà ses plaintes. S'il y a des affaires à transiger entre ce pays-ci et le sien, on ne pourra pas trouver un négociateur plus convenable sous tous les rapports.

La cour va son train tranquillement, et l'impératrice Élisabeth est toute occupée de la famille de Baden actuellement ici. L'Impératrice-mère demeure à Paw-

lowsky, où elle fait les honneurs de château avec beaucoup de dignité et bonté.

On dit que je dois être dans la suite de l'Empereur. Cette suite sera très-peu nombreuse; la dernière fois il y avait 1200 chevaux, actuellement il y aura 300 seulement. Je crois que les ministres étrangers seront obligés de louer des *fourmans.* On croit que nous serons de retour ici à la fin d'octobre, si les chemins seront praticables.

Le comte Kotchoubey est à la fin placé d'une manière qui paraît lui être agréable. Il a une excellente petite femme qui l'aime à l'adoration, il l'aime aussi de bon coeur; mais je doute que son caractère lui permette d'être aussi bon mari qu'elle est bonne femme. Le tante joue un rôle dans la maison qui fait exciter son caractère. Ils sont tous parfaitement bien ensemble.

Je ne vous dis rien de votre frère, ni plus de votre fils, ni de m-r Nowossiltzow. Les jeunes gens qui sont les plus avec l'Empereur sont: notre ami N. Nic. *), son ami le c-te Strogonow-fils, le pr-ce Czartorisky, un jeune bon prince Galitzine. Il se tient pourtant pour les affaires à ceux qui ont le portefeuille. Mais je me fais des reproches: pourquoi est-ce que je vous parle? A vous qui êtes mieux informé que moi, qui ne cherche et qui ne fréquente ceux qu'on désigne ministres, qui ne voit que ceux avec lesquels j'ai été ci-devant habitué de vivre, pendant que vous savez tout de ceux qui ont une ou deux mains au timon.

Croyez-vous, mon cher comte, d'entrevoir quelque possibilité de venir ici le printems prochain? Je ne vois pas les choses par rapport de vous de même oeil que quelqu'uns de nos amis communs; mais je vous avoue

---

*) Николай Николаевичъ Новосильцовъ.

que je voudrais beaucoup que vous viendriez ici le printems prochain pour quelques mois, si les circonstances de l'Europe le permettront. Ce n'est pas tant pour vous que pour votre charmante fille: je voudrais qu'elle voit sa patrie, son frère, son oncle, la cour, qu'à présent on peut voir sans honte et sans risque.

33.

Ce 29 d'août 1801.

J'ai reçu avant-hier, mon très-cher comte, votre lettre de 4 d'août et, quoique très-occupé à faire mes arrangements pour le départ avec l'Empereur après demain, je ne veux pas laisser manquer cette bonne occasion de vous écrire quelques lignes. J'aime quand vous m'écrivez à tête reposée et je ne veux pas que vous vous formalisez à *vous déchirer* sous la presse du départ d'un courrier à m'écrire. Vous avez jugé précipitamment, de mon opinion, du comte Panine: tout ce que vous me dites sur l'affaire dernièrement traitée et arrangée m'était connu, tant par la voye de m-r votre frère que de m-r Kotschoubey et d'autres. Dans le commencement vous vous preniez toujours au c-te Pahlen; moi, je m'efforçais à vous répéter que le c-te Pahlen ne se mêla (dès l'arrivée de l'autre) avec la diplomatie. Je connaissais peu le comte Panine jusqu'à mon arrivée à Berlin *); après je l'ai trouvé ici en place vice-chancelier et mal en cour; je l'ai vu souvent et tâchais toujours de lui rendre service. Depuis son retour je l'ai vu rarement, et je n'ai jamais eu des conversations confidentielles avec lui. Je ne le cherche pas, et lui, il est si roide, si réservé et si occupé de ses *cogitations* de cabinet qu'il paraît ne regarder dehors. Il n'est lié avec personne; ses manières extérieures ne sont accueillantes. Comme il ne va nulle part, et comme on va chez lui rarement, excepté aux heures

---

*) Въ 1798 году, проѣздомъ на родину и назадъ. П. Б.

de repos où on peut le voir: il s'en suit que ceux qui n'ont pas des affaires indispensables à traiter cessent d'y aller. Avec tout cela on ne peut pas lui disputer des talents et connaissances rares dans sa patrie. J'avais voulu dans le commencement que votre frère et lui avaient été plus liés; mais je crois que la prédilection (naturelle) de votre frère pour le c-te Kotschoubey aura inspiré à l'autre quelque méfiance ou jalousie. Il est, je crois, très en crédit avec le Maître, mais pas exclusivement. Votre frère est consulté sur toutes les choses importantes; même j'ai entendu qu'elles sont discutées au Conseil. Mais, pour vous dire la vérité, mon cher ami, je suis si lasse, si dégoûté de tout ce qui est politique, j'y vois tant d'inconséquences, tant de fausses mesures, que je m'abstiens de m'informer de tout plein des choses que je pourrais savoir. Mais pour ce que vous me dites *d'une partie* de la négociation actuellement pendante avec la France, je crains que cela a originé de quelque influence cachée ou plutôt de la complexion particulière du Maître, qui veut que tout le monde soit en paix, qui est le plus honnête homme du monde et qui est influé par la morale de *particulier* beaucoup plus que par les raisons d'état de l'homme public. Cela donne belle prise à ceux de la vieille école, qui se disent les seuls bons Russes, qui prêchent que la Russie doit s'isoler. Je suis aussi de cette opinion; mais c'est en isolant son indépendance et pas en se laissant berner par la Prusse et la France.

Votre frère reviendra ici, mon cher comte; il est parti en bonne humeur et ne parlait plus si décidemment de sa retraite. Pour votre fils, je ne peux

que faire des répétitions, se conduisant toujours bien, nous lisant et jugeant avec la sagacité d'un homme fait. Soyez tranquille à son sujet. Je l'ai vu souvent, et j'ai eu toujours grand plaisir de parler avec lui et de l'entendre discuter toutes les nouvelles idées que ses observations récentes lui ont suggéré. Peut-être il n'en parle pas avec tant de franchise avec vous comme avec moi.

M-r Nowossiltzow est placé et convenablement placé; mais il vous écrit lui-même, et il vous dira tout.

M-r Kotschoubey est parti avant-hier pour Moscou avec sa femme. M-r Zagriajsky part avec l'Impératrice-mère, et m-me Zagriajsky un peu après, comptant de ne pas rester à Moscou, mais d'aller en Ukraïne pour voir son père. Comme vous prenez beaucoup de part dans tout ce qui concerne m-r de Kotschoubey et surtout comme vous exigez que je *parle* de lui, les devoirs de l'amitié me prescrivent de vous parler avec ouverture et franchise. Il est impossible d'être en meilleure estimation en cour et dans le public de côté de la loyauté et élèvation de caractère, désintéressement, zèle patriotique, bref toutes les qualités de coeur; mais en lui accordant une mesure de faculté considérable de tête, cette mesure n'est pas si exaltée par eux comme par vous, mon cher ami. Mais il faut dire pour être juste qu'il est bien apportionné et de côté de coeur et de la tête. Pour sa tenue depuis l'avénement je ne peux tant dire: il s'est trop pressé pour courir ici; étant venu, il s'est jeté de toutes parts, c'est-à-dire dans les deux cours, affichant trop le favoritisme dans ces cours, s'en donnant un ridicule, pendant que tout le monde en savait la mesure et la valeur. Cela

marquait tant que même Michel, quoique très-discret. mais par surabondance d'intérêt, m'en a parlé, et quand je lui ai demandé s'il en avait marqué quelque chose à vous, il m'a répondu que non, et j'ai bien décélé que sa raison était qu'il avait peur que vous en écriviez à lui. Or donc, pourquoi est-ce que je vous en écris? Premièrement je veux que vous sachiez tout; secondement je suis sûr et j'exige de vous que vous n'en parliez jamais à lui, ni à votre frère. ni à votre fils. En outre, il est complètement guéri. Ma bonne amie et la sienne m-me Koschélew, en passant ici pour aller rejoindre son mari à Dresde, femme sous tous les rapports rare et d'un entendement mâle, en prenant congé de lui, lui a fait un tableau de lui-même en traçant ce qu'elle serait obligée à dire à son mari, quand il demanderait de ses nouvelles, et il en a été frappé. Je l'ai vu changer depuis ce jour. La nouvelle place ne signifie grande chose, et s'il signifierait. elle le mettrait en collision avec m-r Trostchinsky. Avant que de partir, il a été fort abattu par la nomination du c-te Nic. Romantzow à la place de voyes et chaussées avec entrée au Conseil. La seule place convenable pour lui serait, selon moi, la présidence au ministère de commerce; là, par ses connaissances, son activité et désintéressement, il pourrait rendre de très-grandes services; au reste, il rentrera au Conseil pour sûr en peu de tems.

Il ne paraît pas que l'Impératrice-mère se mêle des affaires; tous ses amis lui en ont tant sonné dans les oreilles. Dans ses départements elle est maîtresse absolue et aussi en tout qui a relation à ses enfants.

La régnante est comme je vous ai déjà dit.

Les alentours de l'Empereur sont trois ou quatre jeunes gens de bon caractère, mais qui n'influent pas dans les affaires. Avec eux il est peut-être un peu trop *citoyen*; mais avec les ministres il est plus roi. Il paraît qu'ils sont en garde avec lui, car il est méfiant et aime à délibérer. M-r Trostchinsky est sans doute l'homme le plus important. Bekléchow dans sa partie. On dit que ces deux ne sont pas bien ensemble. Je n'en sais rien au juste; mais comme personne ne peut pas le maitriser, il est probable qu'ils trouveront qu'il est leur intérêt à se ménager. M-r Wassiliew est bon dans sa partie. M-r votre frère est le grand-père consultant de presque tous, et soyez persuadé que l'Empereur ne le laissera pas rester à Moscou: car dernièrement il l'a vu plus souvent et lui a témoigné plus de confiance que jamais.

La Harpe est ici depuis quelques jours. Le premier jour il a eu une longue conférence avec son ancien écolier, et depuis il a soupé deux ou trois fois avec lui. Son arrivée n'a pas manqué de faire une grande sensation ici. Il a dit à quelques Anglais ici qu'il resterait jusqu'au mois de may prochain. J'ai entendu, mais je ne le crois pas, qu'il partira bientôt; il se servira de prétexte qu'il n'a point d'asyle. Je ne le crois pas lié qu'avec ceux qui servaient ci-devant avec lui, conséquemment le c-te Nicolas Soltikow s'attachera à lui; mais il était parti, comme presque tout le monde, avant son arrivée. Le c-te Kotschoubey m'a dit le jour de son départ que le c-te Panine s'était mis à genoux devant l'Empereur quand il y avait question de cette visite pour le supplier d'éluder son voyage ici; mais qu'il ne pouvait pas l'obtenir. Lambsdorf, qui est allé

avec les deux jeunes grands-ducs à Moscou, a dit avant son départ à un ami, que son beau-frère La Harpe venait sur une invitation de l'Empereur, qui lui avait écrit qu'il avait besoin d'un tel ami que lui pour le consulter. Avec tout ceci je ne crains pas tant dans le fait que dans l'apparence. Je sais ce que vous avez écrit, D'autres ici, même la jeunesse qui l'entoure, ont travaillé en contre-sens; car tous sont sur le *qui vive*, sachant *le faible* de notre Maître et les risques que nous courons des premiers principes jetés par La Harpe. Mais sur cette matière m-r Nowossiltzow vous aura écrit plus amplement.

Bref, mon cher comte, tout est bien, mais encore des choses n'ont pas pris le courant désiré; la rivière n'est pas encore dans un lit tracé avec des bords consolidés. Il faut attendre. Je voudrais que vous voyez les choses de près, mais aucunement je ne veux que vous songez pour une minute à quitter votre poste.

Je vous avoue que je suis étonné de la conduite du c-te Panine relative à vous, d'autant plus qu'à moi, quand je le rencontre, et à lord S-t Helens, qui m'en a souvent parlé, il parle toujours de vous avec une estime et un intérêt filiale; cela m'a mené à croire que peut-être cette négligence ou oubli se doit à l'accablement d'affaires et qu'il n'emploie qu'une ou deux personnes pour les affaires secrètes. Le prince Kourakine ne sait presque rien.

L'Empereur a eu une forte catarrhe et pour la raccourcir je l'ai fait saigner, le tems de départ approchant de si près; en outre, il est fort replet, et il est arrivé qu'il avait acquis un peu trop l'habitude de se faire saigner; actuellement il se porte bien.

Mordwinow a eu une forte maladie, dont il revient lentement; il reste ici; il est aussi estomaqué qu'il n'est pas dans le Conseil. Rien de plus vrai sur ce que vous dites sur la nécessité de refondre la marine, et les personnes que vous indiquez sont les plus propres pour l'achever. Tchitchagow est un homme de génie et de coeur; mais il me paraît qu'il n'aura pas la patience d'attendre le moment quand l'âge et l'avancement du rang pourraient le mettre dans une situation de faire valoir ses talents. Nous regrettons tous qu'il est incurablement *frondeur*. Makarow a une maladie chronique, qui le menera peu à peu au tombeau.

Je tremble pour ce voyage de Moscou: la faiblesse, que vous me connaissez, augmente et rend le gêne de voyage encore plus menaçant. Pendant l'été j'allais quelquefois, mais rarement (car elles se portaient bien) pour voir les deux Impératrices; mais je n'avais pas mis l'oeil sur l'Empereur pour deux mois quand il m'envoyait chercher, il y a dix jours, pour sa toux et catarrhe. Dans cette longue intervalle je croyais qu'on n'aurait pas pensé à moi pour le voyage; mais l'Empereur m'a nommé d'être avec lui. Si j'avais été plus jeune et bien portant, il m'aurait été très-agréable de rester toujours auprès de ce couple si aimable et intéressant; mais une jeune cour est trop remuante pour moi, et je songe plus que jamais à la retraite et à la liberté absolue de ma personne.

Je vous ai écrit il y a deux semaines quelques lignes par la poste au sujet de jeune Greig. Son frère, quand je l'avais vu ici, m'a paru inquiet, craignant qu'il vous avait déplu en quelque chose. J'ai tâché de faire tomber cette idée de sa tête, comme je trouvais

qu'elle s'originait de cela que vous ne l'aviez pas reçu dans le dernier tems de votre séjour à Londres. Je lui ai dit que dans ce tems-là vous ne receviez personne, vous considérant comme un *proscrit.*

Voilà bien de griffonnage pour la lettre si intéressante, si remplie de matière précieuse que vous m'avez envoyée. Je vous prie de m'écrire toujours comme cela à *tête reposée* et d'attendre le moment d'une occasion sûre. Voilà comme votre frère fait avec vous. Je lui avais promis de vous écrire avant mon départ; demain il y aura quinze jours qu'il est parti avec votre fils.

31.

A Moscou, ce 7 (19) d'octobre 1801.

Mylord S-t Helens m'ayant informé qu'un courrier part ce soir, j'ai le tems seulement à vous avertir que je vous ai envoyé une très-longue lettre le jour avant mon départ de S-t Pétersbourg. Je suis venu ici avec l'Empereur et je ne repasserai pas tout ce qui s'est passé pendant notre séjour ici, sachant que tout ce détail vous a été communiqué de bonne part et avec exactitude. Ce qui vous intéressera le plus est la retraite de c-te Panine, un évènement que j'ai prévu depuis longtems, mais que lui ne voyait pas d'être si près.

Il vous fera plaisir de savoir que son successeur [1]) n'a eu la moindre part dans le démêlé qui a eu lieu entre lui et son parent et chef [2]). Ce dernier n'existera pas probablement longtemps, et dans un tel cas on peut se flatter de voir certaine personne, qui est actuellement *le premier virtuellement*, alors occuper cette charge *nominalement* dont il déjà possède le rang [3]). Je viens de le voir dans le moment sortant de chez l'Empereur; vous jugez bien avec quel plaisir il contemple son jeune ami et le vôtre dans sa nouvelle place. Nous avons beaucoup parlé de ce jeune ami, dont je suis extrêmement content sous tous les rapports, excepté sur celui de sa santé. Il est mieux qu'il n'a été avant sa fièvre; mais sa santé n'est pas robuste; il aime le

---

[1]) В. П. Кочубей.

[2]) Князь А—ъ Б. Куракинъ.

[3]) Графъ А. Р. Воронцовъ.

travail, mais un excès de travail pourrait renverser sa petite santé. Au reste, je dois vous prier de mettre hors de votre tête tout ce que je vous ai écrit de lui la dernière fois. Il est complètement guéri et revenu de la fièvre de la cour, et il est sous tous les rapports comme vous et moi pourrons le désirer.

Je vous avais marqué dans ma dernière que j'avais fort peu vu le c-te P. depuis qu'il était rentré en place; je ne l'ai pas vu depuis qu'il l'a quittée qu'en publique. Mais quelques jours avant sa retraite, étant malade, il m'a envoyé chercher, quand il m'a communiqué en secret, avec une tendresse la plus sensible, tout le chagrin qu'il avait essuyé d'une lettre qu'il avait reçue de vous. Cela m'a donné une grande peine. A présent il est hors de place. et quels torts ou quels défauts il peut avoir, la justice sacrée exige que je vous dise que je n'ai jamais remarqué un attachement plus vif et un zèle plus ardent à vous rendre justice, à vous servir que je n'ai vu en lui. Je suis sûr donc que quand les mains de tout le monde seraient levées contre lui que les vôtres seraient employées pour le protéger s'il en avait besoin.

Michel est bien content de sa métamorphose, et il a bonne mine et paraît plus robuste dans son nouvel habillement. Chaque jour mon désir augmente de vous voir ici pour mille raisons.

35.

Ce 2 (14) décembre 1801.

C'est aux instances de la bonne et la belle m-me la comtesse Tolstoï et de son frère, mon très-cher comte, que vous devez cette lettre: car je sais que le prince Bariatinsky [1]) vous est recommandé par plusieurs de vos parents et meilleurs amis ici; mais, sachant votre partialité pour moi, ils ont voulu avoir aussi un mot de ma part. Je ne doute pas que vous ne recevrez avec bonté ce jeune homme, qui, depuis que la fougue de la jeunesse est passée, s'est conduit depuis ces dernières deux années d'une manière exemplaire, s'appliquant beaucoup à l'étude et vivant beaucoup dans la bonne société, surtout celle de votre ami le c-te Rostopschine. La renommée l'a fait contracter une grande vénération pour votre personne, en sorte qu'il est bien preparé à profiter des bons conseils dont vous l'honorerez.

Il me fait plaisir de penser que, depuis le dernier changement, personne d'ici n'a visité vos parages, qui eût été plus en état de vous informer de plusieurs particularités qui ne peuvent pas être indifférentes à vous comme bon Russe.

Je vous salue tous, surtout la belle scribe [2]) qui a tenu la plume pour vous, quand vous m'avez recommandé le jeune médecin de Moscou. Adieu. Toujours tout à vous

J. Rogerson.

---

[1]) Отецъ фельдмаршала, князь Иванъ Ивановичъ.

[2]) Графиня Екатерина Семеновна Воронцова.

Le c-te Kotchoubey m'a envoyé hier votre lettre du 14 IX-bre, à laquelle je ne répondrai pas à présent, parce que je crains que le porteur de celle-ci peut être retardé longtems en chemin. En attendant, je vous remercie. *Je suis tout éclairé.*

L'hiver tarde à venir: pas un morceau de glace encore dans la rivière. Le c-te Alexandre et Michinka sont attendus vers le 17.

Le jeune Fédinka Thürner est venu d'Allemagne l'été passé, pour entrer au service. Le comte Kotchoubey a eu la bonté de le faire inscrire dans votre collége. Il faut que nous pensions à le faire monter: c'est un excellent jeune homme, qui a bien étudié *).

---

*) Не ручаемся, вѣрно ли прочтено фамильное имя этого юноши. О Ѳединькѣ или Ѳедюшѣ упоминается въ неизданныхъ письмахъ Лафермьера. Его происхожденіе и дальнѣйшая судьба намъ неизвѣстны. П. Б.

36.

Le comte Kotchoubey trouve le temps de se promener à pied assez souvent. En outre, il est obligé d'être souvent dans la société de l'Empereur et de l'Impératrice-mère, ce qui lui procure, malgré lui, une distraction sinon un délassement. Il est très-aimé dans le département, traitant tous avec bonté et affabilité et leur faisant service autant que dépend de lui. Le vice-chancelier paraît être très-content de son nouveau genre d'existence. Il a été hors de lui de joie d'une lettre qu'il a reçue de vous il y a quelques semaines. Il n'est pas impossible qu'on trouve une convenance à le garder, du moins pour quelque tems.

Je n'ai pas vu le c-te P. depuis la réception de vos lettres; en outre, depuis Moscou il n'a pas, à ma grande joie, dit mot de vous. J'étais ignorant de beaucoup, je peux dire de presque toutes les particularités marquées dans votre lettre, et je n'aurais jamais cru qu'il aurait pu s'être oublié jusqu'à ce point envers vous. J'avais entendu pourtant, avant la réception de vôtre, qu'il y avait parmi les choses que vous attribuez à lui quelques-unes qui ont été faites contre son gré et purement en conformité à la rubrique laissée par Paul, que par piété *nous* suivons quelquefois. Mais je ne vous dirai plus de cet ex-ministre, mal dans les deux cours, sans amis et sans la faculté d'en faire. Il est complétement à terre; il n'y a que le c-te Kotchoubey qui, par cette noble honnêteté qui le caractérise, lui témoigne des attentions les plus délicates. Il compte de voyager le printems prochain; en attendant, il a mal fait d'être venu ici, où il fait triste figure.

En vérité, vous êtes charmant, mon cher comte: vous me dites de vous écrire des longues lettres, à moi qui ne sait rien, pas même les commérages de la ville. Ci-devant, quand j'étais presque *le seul* ici, je vous ai écrit assez hardiement toutes mes pensées et tout ce que je croyais qu'il vous intéressait à savoir; à présent qu'il y a (grâce à Dieu) peu de évènements et que vous avez tant de personnes de marque, toutes attachées à vous et vingt fois mieux instruites et plus éclairées que moi, tout ce que je peux faire de mieux pour votre service est d'instruire vos amis, quand je sais qu'il y a une bonne occasion à vous écrire, et même à présent que m-r K—y est en place, ce devoir est devenu presque nul.

Je vous ai écrit quelques mots ces jours-ci par le p-ce Bariatinsky qui vient à Londres dans la vue de de se préparer pour la carrière politique. Vous savez que son beau-frère c-te Tolstoï est très-bien avec le Maître et l'Impératrice. Il a été son sort de rendre des services à l'un et à l'autre, et avec cela il ne quitte jamais leurs personnes, en sorte qu'il est très-important dans l'appartement. Le jeune prince, par cette connexion et par sa soeur, qui est très-habituée auprès de l'Impératrice, doit être très aux faits de plusieures circonstances qui pourraient vous amuser. Certaine liaison qu'avait ce jeune homme avec une dame, qui vous est connue, s'est finie il y a plus que deux ans.

Vous aurez entendu de tous côtés de la chute de prince Gagarine. On s'est étonné seulement qu'il s'est conservé si longtems. Je crois qu'on conservera la place vacante jusqu'à l'arrivée de votre frère, pour être à sa disposition comme de raison, pour la régir avec ou

sans titre. En vérité, dans la régie de notre jeune Maître on ne voit presque que des choses à louer.

Ce 11 (23) de décembre 1801.

37 *).

Vous êtes assurément très-peiné (comme tout bon Russe et Anglais éclairé l'est) de l'état des choses entre les deux pays. Le résultat de toutes mes observations est que c'est le voeu général de ce peuple de tout rang que l'harmonie soit rétablie sur l'ancien pied. Je crois aussi que c'est le voeu secret du Maître; mais il veut que cela se fasse dans sa manière. Pour le célèbre traité du Nord je crois qu'il ne doutait pas que les Anglais le prendraient si fortement au coeur. C'est Malte qui jusqu'ici a été la plus près de sien. Je ne sais quelle peut être l'intention des Anglais par rapport de la destinée de Malte à la paix. Mais s'ils ne pensaient pas de la garder, je ne crois pas qu'ils auraient pu trouver un moyen plus sûr pour s'emparer de nouveau de notre Maître, pour le tenir ferme dans leurs intérêts, de procurer sa coopération pendant la guerre et son aide de faire une bonne paix, qu'en lui laissant entrevoir la possession de cet isle à la période de la paix, sans la céder à présent, mais seulement en arborant avec le leur l'enseigne de l'ordre. Je crois d'être exact en ce que je vous dis; c'est ce que m'a dit hier le c-te P. **) et ce qu'il m'a toujours dit, et per-

---

*) Это письмо (безъ означенія года) писано 25 Февраля 1801 года и помѣщено здѣсь по ошибкѣ. П. Б.

**) Графъ Паленъ, тогда управлявшій иностранными дѣлами. П. Б.

sonne n'a tant traité cette matière avec le Maître que lui; il m'a témoigné ses regrets qu'il n'y avait aucun moyen de communication ou d'explication. J'en suis convenu avec lui; vous vous êtes présenté à moi, mais je me suis bien gardé de dire un mot. Il faut vous dire que ce m-r a pris plus au coeur et a plus travaillé à faire du bien et à alléger le mal que qui que soit. Il a la tête plus ouverte et quoique pas du tout versé en diplomatie ou en économie politique, il a, dès le commencement, vu toutes les suites qui devaient en résulter à notre industrie et commerce dans leurs parties les plus vitales, et effectivement il n'y a seigneur, paysan ou marchand, qui ne le sent déjà. Il est accoutumé de parler avec le Maître plus franchement que les autres. Avec tout ceci je vois des grandes difficultés; mais ces difficultés ne seront que dans le commencement.

En le quittant rempli de ce grand intérêt, j'ai jeté mes pensées de tout côté, je ne pouvais m'arrêter sur rien. Vous sachant pénétré de mêmes idées que moi, vous vous êtes présenté *forcement* à mon coeur et à mon esprit. Je me suis dit: je sais sa répugnance et ses résolutions fixes; mais ne pourrait-il, étant sur le lieu, par une conversation franche et confidentielle avec lord G., tâcher d'approfondir où les choses sont, et s'il y voit quelque jour, la fortune ne peut-elle favoriser son zèle et le rendre l'instrument d'un bien indicible pour les deux pays? Voilà mon rêve; j'ai uni tout ceci avec votre état de *proscrit*. Cette idée m'a plus animé, et dans le fait elle n'empêche rien; au contraire, si on y voyait quelque belle aurore, c'est une raison de plus pour agir. Et dans le cas que vous agissez, vous pourriez naturellement en parler au c-te

de P., comme probablement vous lui écrirez au sujet de votre voyage et de votre séquestre. Comme personne ne verra et ne saura de ce rêve biscornu que vous et moi, je ne vous fais aucune excuse. Mon but est d'unir votre bien avec le bien public. Je voudrais que vous ayez l'honneur d'un rapprochement.

Pour ce qui regarde les préventions ou prédilections de nouveau chef, je peux dire peu. Il est certainement antigallican; s'il a quelque prédilection, il doit être pour la Suède, étant Livonien et ayant passé quelque tems dans ce pays après la dernière guerre. Pourtant il n'a rien montré de cela pendant le séjour du roi ici. Entre autres vous en jugerez par le trait suivant. Dans le premier ou second entretien des deux souverains, Gustave, voulant profiter de la haine qu'il voyait dans l'autre contre les Anglais, a présenté tous les inconvéniens qui résultaient de cela que la Norvège était entre les mains des Danois, qui, par leur éloignement, ne pouvaient exercer une forte autorité dans ce pays, où les Anglais avaient de fortes liaisons; mais s'il était à la Suède, qu'alors on pouvait conjointement avec la Russie en tout tems menacer l'Angleterre d'une descente. Il a proposé de dédommager le Danemack par une partie de Mecklenbourg et Mecklenbourg par la Poméranie suédoise. Notre Maître n'a pas vu combien cette proposition était insidieuse; il en a parlé au c-te P. avec approbation (*ma foi! il se prend si franchement, si loyalement!*) Celui-ci lui a représenté que la Suède était toujours l'ennemi naturel de la Russie et qu'un tel arrangement la mettra en état de doubler sa flotte. La chose est tombée, et

quelques jours après l'engouement a été changé en haine.

Lundi, ce 25 février (1801).

M-r B-y *) ne pouvant pas partir si tôt qu'il avait calculé, je ne peux pas m'empêcher de vous prier de penser sérieusement sur le contenu de cette feuille. J'ai encore vu le c-te P. Si vous avez occasion de lui écrire sur vos propres affaires, quelques mots dans *mon sens*, amalgamé avec le sens du Maître, pourraient opérer un effet salutaire. Je suis persuadé que vous ne vous y embarquerez que sur des bonnes enseignes. Mais avant que cette lettre vous arrive, la face des cabinets peut être changée.

---

*) Богданъ Андреевичъ Баратынскій? П. Б.

38.

Je ne peux pas, mon cher comte, laisser partir un courrier anglais sans vous dire quelques mots. Votre fils est venu me voir à son retour de Memel *). Nous avons beaucoup causé de vous et de tout ce qui vous appartient, et je vous avoue que je fus charmé d'une infinité des traits tant de bon coeur que de bonne tête, sortant de la bouche d'un homme si jeune. En vérité, il a une maturité et une tenue au-dessus de son âge, avec un jugement et une perspicacité qui promettent un avenir heureux. Quand il était parti, je ne voulais pas croire à ma montre qui me faisait voir qu'il avait habilement triché mon ennui ordinaire pour à peu près quatre heures.—Je vois le chancelier quelquefois, pas si souvent que je voudrais, parce qu'il est affairé au-dessus de tout ce que vous pouvez croire. J'ai dîné chez lui avant-hier et, pour ménager son tems, je lui ai dit que je viendrai souvent manger une excellente soupe chez lui, en sorte que mon profit sera double.

Il me paraît que c'était vers le moment de votre départ que ce clabaudage ou plutôt commérage (qui a toujours lieu dans des circonstances nouvelles) a tout-à-fait cessé: tout est tranquille, et tout le monde voit que les chefs dans les différents départements neufs travaillent avec zèle pour le bien public. Il

---

*) Куда онъ провожалъ отца, на обратномъ пути сего послѣдняго въ Англію. П. Б.

paraît que le Maître tient ferme jusqu'à présent, et je suis porté à croire (par des inductions fondées) qu'il ne changera pas, de moins de longtems. Mais pourquoi parlé-je à vous de ces choses-là?

Le plus que je pense, le plus je sens que vous raisonnez sainement sur la nature de ma situation et sur mes démarches futures; vos idées sont bien conformes aux sentiments de mon coeur, car je suis naturalisé à ce pays d'une manière de ne jamais cesser d'être Russe, et pour ce qui concerne mes intérêts en Russie ou partout où je pourrais me trouver, il m'importera beaucoup à appartenir de près à l'Empereur de Russie.

Les choses étant telles, j'ai une prière à vous proférer, mon cher comte. Vous êtes (sans vous complimenter) très-éloquent dans un moment que vous êtes *dégagé* de toute autre affaire. Composez une *forme* d'une lettre à notre Maître d'une manière de produire le double effet: 1) de le faire entrer dans ma situation et ainsi me justifier et 2) d'accorder de bonne grâce ce que je demande. Vous savez mieux que personne que depuis le moment que Catherine a fermé les yeux, tout projet d'ambition et de *lucre* était fini pour moi; tout ce que j'ai fait depuis a été par reconnaissance et bienséance.

Mon coeur me dit, mon cher comte, que j'ai droit (car vous savez combien je vous aime) de vous prescrire comme tâche de remplir cette commission pour moi dans le premier moment *libre* des soucis et d'autre travail, et de me l'envoyer par le premier courrier anglais. Par surplus, je me ressouviens à présent que de votre propre accord vous me l'avez promis.

Je vous suis de fort près dans votre voyage, mon cher comte; je vous ai vu la dernière fois sur les

bords de la Vistule; je vous crois actuellement à Berlin où je sais d'avance que toute cohue de séduction sera employée (la reine, notre grande-duchesse *) etc. etc. etc.) pour procurer en vous et en votre fille une bonne prédisposition pour eux et leurs intérêts. Je sais que tout cela n'aura été pour vous qu'une scène de comédie.

Ce 5 (17) 1802.

---

*) Елена Павловна Мекленбургская.—Графъ С. Р. Воронцовъ не увлекся любезностями Пруссаковъ, если судить по сдѣланному имъ тогда описанію Берлинскаго двора. См. X-ю книгу „Архива Князя Воронцова". Сближеніе съ Пруссіею считалъ онъ пагубнымъ для Россіи, и ближайшими за тѣмъ событіями оправдались его подозрѣнія. П. Б.

39.

Je ne peux pas, mon très-cher comte, laisser partir le courrier sans vous dire deux mots, quoique je n'ai rien d'intéressant à vous communiquer, aucun évènement de marque n'étant arrivé depuis ma dernière lettre. J'ai passé deux heures hier au soir en tête-à-tête avec m-r votre frère, immédiatement après qu'il avait expédié son paquet à mylord S-t Helens. Nous avons beaucoup causé de vous et de vos charmants enfants; c'est l'intérêt qui paraît tenir le plus fortement à son coeur. Sur d'autres choses je n'ai rien à ajouter à ce que je sais qu'il vous a écrit. J'ai seulement à vous prier d'être extrêmement réservé et circonspect dans vos lettres publiques, car nous avons beaucoup des *idées flottantes nouvelles*, qui, je me persuade, n'auront aucune suite, mais sur lesquelles pourtant quelque opinion trop fortement prononcée par un homme comme vous pourrait opérer une sensation désagréable. Je dis cela par pure précaution, sans aucune rétrospection. Venez, venez nous voir, car en vérité vous ne nous connaissez que la moitié.

Vous savez, j'espère, mon cher ami, tout mon état et tout ce qui fut mon plan pour le peu de carrière qui peut me rester. Si Paul avait vécu, j'aurais assurément réussi (les fers étaient dans le feu) pour faire ma retraite l'été passé. L'évènement qui est survenu n'a pas que pour un moment ébranlé ce projet, quoique j'ai été obligé de le différer. Mais mon désir et besoin de retraite augmentent de jour en jour. Je vais

incéssamment m'en occuper. Je n'ai point de bile, je n'en ai point causé; mais il y a un âge pour toute chose, et mon âge n'est pas l'âge de jour.

Ce 9 (21) 1802.

40.

Ce 7 (19) janvier 1803.

Votre fils et votre neveu vous donnent, mon cher comte, des nouvelles régulièrement et en grande partie sous mon inspection de la maladie de m-r votre frère. Je profite de cette première occasion pour vous dire en peu de mots *tout son cas*. Vous savez qu'il a été en tout tems sujet à la fréquente formation des cloux et des suppurations externes. Il y a plus qu'un mois qu'il a eu trois ou quatre paroxysmes de fièvre *(лихорадка)*, revenant vaguement à la distance des 4, 5 et 6 jours. Dans les intervalles il était assez bien, gai et travaillant; mais on voyait que ses forces et appetit ne revenaient pas. Je soupçonnais que quelque oeuvre occulte se tramait; mais il n'avoua jamais aucun mal local. Un jour, le voyant boiter en marchant, je lui demandais ce qu'il sentait? Il m'a dit que la hanche lui faisait un peu de mal. „Est-il quelque enflure?"—„Oui, il y a un peu d'enflure."—„Mais il faut la voir".—„Fort bien."

M-r Pomeau et moi l'ayant examiné, nous trouvons un grand abscès prêt à crever de côté droit, commençant sur les muscles inférieures de ventre et s'étendant jusque dans l'aine à une demi-pouce de la chorde spermatique. Demandé pourquoi il n'en avait jamais

parlé, il répondait qu'il était si accoutumé à des cloux qu'ils venaient et s'en allaient sans que jamais il en parlait même à son chirurgien. Au bout des deux jours m-r Pomeau a ouvert l'abscès, dont il est sorti au delà d'une livre de bonne matière. Nous avons été très-contents, en trouvant qu'il était *superficiel (sous la peau seulement)* dans toute son étendue.

Voyant, le jour après, qu'il faudrait donner une plus grande dilatation à la playe, je me suis mis dans votre place, mon très-cher comte, et ne voulant rien laisser à faire qui devait être fait, j'ai proposé à m-r Pomeau (qui, je dois dire en toute justice, par son zèle, son assiduité et intelligence, mérite un louange indicible) que le cas, présentant un perspectif de durée, ordonnait que dès le commencement du traitement nous devrions avoir toute l'aide possible. M-r Pomeau a été fort content de cette proposition, et le même jour j'ai prié Sa Majesté l'Empereur (qui s'informa constamment de moi circonstanciellement de sa maladie avec le plus grand intérêt) d'envoyer *dans son nom* m-rs Willié et Block, nos deux plus habiles chirurgiens et mes amis. Le lendemain matin, ils sont venus, et la dilatation a été faite dans leur présence. Ils ont été de jour en jour plus contents de l'état de la playe, qui est propre, qui donne de la bonne matière, et les nouvelles incarnations se font de jour en jour. Son appetit revient, et la quinquina et le vin d'Oporto (dont il est fourni de ce qui est le plus excellent) lui font beaucoup de bien. Il prétend en plaisantant que j'ai formé le plan de le rendre un ivrogne. Je réponds que je ne veux que l'y conduire moitié chemin, car vous savez qu'il est longtems que j'ai opiné que sa sobriété extrême dans cet article lui avait été nuisible.

Voilà *tout son état* dans toute sa vérité. Soyez tranquille et restez persuadé que s'il arriverait, contre notre attente, que les choses prendraient la moindre tournure défavorable, je ne manquerai pas de vous en donner d'abord un détail fidèle.

Je ne veux pas vous parler d'autres choses aujourd'hui; seulement j'ajouterai que la santé de Victor Pawlitz a été depuis votre départ à peu près comme vous l'avez laissé. Il parle sourdement de la *retraite*, du *voyage*, et en vérité j'entrevois que le travail de sa charge abîmera ses forces. Ce travail se fait avec une *intensité* et une peine incompatible avec sa santé.

41.

Ce 20 janvier v. st. 1803.

Je n'ai rien à vous dire que des choses agréables, mon cher comte: tout va bien, et très-bien avec monsieur votre frère. Depuis le 7 du courant, quand je vous ai donné un détail exact de son état, les choses sont allées bien avec une rapidité qui a outrepassé notre attente même. La playe se rétrecit uniment et graduellement, elle est beaucoup au dessous du tiers de son première volume. Son appetit, son sommeil, sa couleur, tous sont dans son état naturel, et il m'a dit, plus qu'une fois, qu'il jouit d'une nouvelle existence, et sent ses forces et ses esprits vitaux revenir avec un plaisir inexprimable.

Je jouis avec vous, mon cher ami, dans cette occasion; car j'entre pleinement dans votre état; et je dois vous dire qu'étant malheureusement obligé, par devoir, d'être souvent témoin des souffrances des autres, je n'ai jamais suivi aucun cas qui m'a plus intéressé et où le malade s'est conduit avec plus de fermeté et égalité d'âme et gaité même.

Avant sa maladie j'avais jugé et même proposé à lui à se faire faire un *côtère* ou *fontenelle* pour prévenir des congestions et tumeur. Il avait renvoyé cette proposition; mais à présent il y a consenti de bonne grâce, et nous allons ces jours-ci lui en faire une près le genou tant pour faciliter la cicatrisation de la playe que d'en prévenir la formation des nouvelles. Vous

savez qu'on porte des côtères jusqu'à 90 ans sans inconvénient.

Je ne vous écris aucune nouvelle: je sais que vous savez tout de bonne part. Je vous dirai seulement que j'ai observé que l'adjoint de chancelier *) a pris un grand intérêt dans sa maladie. Il a raison, car il sent le besoin qu'il a de sa conservation, pour plus qu'une raison, son chef agissant très-amicalement avec lui.

On a reçu hier la nouvelle de la mort de maréchal Razoumowsky.

*) Т.-е. князь Адамъ Чарторижскій. П. Б.

42.

Ce 25 de may 1803.

M-r votre frère part demain pour passer le tems que le Souverain sera absent à Zarsko-Sélo. Probablement il passera une partie de chaque jour à Pawlowsky, où se trouve actuellement toute la famille impériale et où les deux Impératrices s'empresseront de rendre son séjour dans la campagne agréable. Je dois vous dire, mon cher ami, que *tout son état actuel* me plaît: sa santé est bonne, son service est utile à la patrie et le travail agréable et coulant avec le Maître. Je prévois une grande probabilité que cet état des choses durera, et aussi longtems que toutes ces circonstances existent, il ne doit pas penser à la retraite, quoiqu'il pourra passer dans les autres départements bien des choses qu'il n'approuve pas. Du moins, je ne veux pas qu'il pense à cela jusqu'à votre retour et même jusqu'au tems que m-lle votre fille soit établie.

A propos de votre fils, j'ai beaucoup causé avec lui dans son appartement avant dîner. Il m'a communiqué deux plans qu'il avait en tête et vous en parle aujourd'hui. Je les approuve tous les deux. Je me flatte encore qu'il n'y aura lieu pour le projet le plus européen; mais pour l'autre, en vérité, il ne pourra pas mieux employer quelques mois qu'en visitant la partie méridionale de l'Empire, ce qui le préparera un jour à voir avec plus de profit les différentes parties du continent de l'Europe. Je suis plus content de lui, le plus que je le vois.

43.

Ce 17 de juin v. st. 1803.

Le comte Boutourline et votre fils que je viens de voir dans l'instant chez le prince Dolgorouky m'ont dit qu'ils vous ont envoyé des grands paquets, et le premier est le meilleur correspondant possible pour les nouvelles de la ville et de la cour.

Excepté le chancelier je vois peu ou presque point les autres chefs des départements; mais je crois que les choses vont comme à l'ordinaire. Votre jugement sur les ministres de justice et commerce est très-fondé: c'est assurément une honte pour le pays de voir deux gens si ineptes dans des places si importantes. Le premier est un insensé, et le dernier d'une fatuité dégoutante en affaires. Il publie un journal de commerce en russe et en allemand, et il employe comme rédacteur pour la partie économo-politique un Français qui distille dans son ouvrage tout le venin de son pays et gouvernement contre l'Angleterre et veut *prouver victorieusement* que les liaisons commerciales avec l'Angleterre sont nuisibles pour ce pays. Le chef est si bête qu'il ne voit pas où tout cela va, ni où il dérive.

Je serai très-charmé de faire la connaissance de m-r Keir *); mon fils m'avait déjà marqué les mêmes choses sur son mérite distingué que je vois détaillé dans les lettres des professeurs d'Édimbourg. J'espère qu'il sera

*) Докторъ Англичанинъ, выписанный для канцлера. Онъ сопровождалъ его потомъ въ Москву и въ его помѣстье. П. Б.

une acquisition utile et agréable pour votre frère, et vous ne douterez point que je ne manquerai pas de lui donner toutes les notions que sa situation et ses devoirs pourront exiger.

Le prince Dolgorouky me prie de vous faire bien ses compliments. J'ai assisté aujourd'hui à son pansement. Le cas est grave, mais je me flatte qu'il le maîtrisera; la balle est perdue parmi les muscles de la cuisse, où la suppuration est aussi étendue, et ce qui rend la cure plus tardive et difficile est que ce membre est couvert d'un fourreau membraneux qui empêche la libre sortie de la matière. La matière est bonne, et et on a mis un satou pour en faciliter la sortie. En attendant je vois qu'il ne fera pas son voyage projeté en Georgie cette année.

44.

Ce 12 (24) octobre 1803.

Monsieur le comte.

Le porteur de ce billet m-r Hynam, partant pour l'Angleterre, je ne peux pas me refuser à la prière de son digne père, mon ancien ami, de donner à son fils chéri un mot de recommandation à votre excellence. M-r Hynam a été élevé dans une de nos meilleures maisons de commerce ici et vient de former une liaison commerciale avec un jeune Écossais établi ici. Vous savez que beaucoup de vos amis ici s'intéressent pour le père, qui travaille depuis quelque tems avec grande assiduité à faire des étendoirs exacts des poids et mesures pour les différents gouvernements. Le jeune homme est d'un bon caractère, doux et bien élevé. Comptant de vous écrire bientôt par le courrier, je n'ajouterai plus que je reste tel comme vous me connaissez.

J. Rogerson.

45.

Je suis très-content de m-r Keir; il justifie pleinement les témoignages honorables que ses maîtres ont fait en sa faveur. Il a été élevé aux pieds, pour ainsi dire, des premiers praticiens de l'Europe; il les a accompagné auprès des milliers des lits des malades; il a suppléé à leurs places dans des occasions extraordinaires et imprévues. Ces avantages, avec des bonnes connaissances et un bon jugement, font que je me compterais plus sûr entre le mains de m-r Keir que d'un médicin allemand ou français quinze ans sorti de collége, car je n'en ai jamais rencontré qui possède autre chose que de la théorie vague. Votre frère paraît fort content de lui, comme est aussi m-r Pomeau. Votre frère aime sa douceur et naïveté.

Lady Warren est revenue très-souffrante d'un mal sciatique. Vous avez fait sa conquette: elle ne parle que de vous. C'est une femme qui a des qualités estimables, mais il me paraît qu'elle n'a pas réussi ici tant que le chevalier, qui, par ses moeurs douces, par la candeur et honnêteté de son caractère, est aimé et chéri de tout le monde. On ne pourrait jamais avoir un meilleur ministre ici, aussi longtems que vous et votre frère tiendrez vos places respectives. Je lui ai fait part de votre *Cavial* *). Il était déjà bien en garde contre le Suédois. Le Danois est parti et probable-

---

*) ?.

ment ne retournera plus. Pour le Napolitain, en vérité, je l'ai toujours trouvé dans un très-bon esprit, et dans le cours de mon séjour ici je n'ai pas connu un seul ministre qui a rendu des services plus essentiels à son souverain qu'il n'a fait par son courage, sa franchise et (ne riez pas) par son éloquence embrouillée, mais entraînante. C'est le seul qui n'a pas échoué dans le tems de Paul. Il est laissé en penurie par sa cour; on ne lui envoye rien depuis quelques années. Il tâche de vendre sa maison de campagne et renvoye la plupart de ses domestiques. Rostopschine, lord S-t Helens et votre frère lui rendent ample justice.

Vous me demandez des nouvelles de votre chère patrie. Que voulez-vous que je vous dise, mon cher comte? Vous avez des *renseignements exacts* de la part de votre frère, qui, comme moi, est d'aucune partie et qui ne veut que le bien général. Je ne peux rien ajouter aux détails amples que vous avez de votre neveu c-te Boutourline qui m'a raconté hier qu'il vous a fait part de tous les changements nouvellement arrivés ici. Dans le fait je compte ces changements comme peu de chose. Tout est encore et sera longtems de *la même pièce*. Les mêmes engouements *militaires* et *réformateurs*, sans savoir où on va, durent encore. C'est assurément beaucoup gagné que Derjawine est renvoyé; mais il ne faut pas seulement d'autres hommes en quelques places, mais il faut un changement des principes et des poursuites. Mais comment opérer tout cela? L'expérience est périlleuse et ne peut pas être l'ouvrage de l'homme. Une idée s'est quelquefois forcée dans ma tête. L'état des choses en Europe actuellement menace de produire une grande secousse. *Nous* avons été longtems inébranlables, parce que nous som-

mes toujours tenus à notre égide *d'humanité* et *d'économie* et quoique paraissant *émus pour un moment* par les représentations vigoureuses d'un certain sage, nous sommes bientôt retombé dans une apathie complète sur toutes les avanies reçues de la part de *notre chère amie* et *compagnie*. Pourtant il est une terme pour toutes choses. Notre humilation a été poussée si loin que depuis quelque tems le public en a été frappé. Un esprit, ressemblant à celui que vous avez vu en Angleterre, commence à se montrer; on est indigné de la conduite de la Prusse et de tout ce qui est arrivé nouvellement à Paris. On pèse les sacrifices; on les compte pour rien quand ils sont mis en balance contre l'honneur et l'indépendance nationales.

Les vrais causes percent dans la partie clairvoyante de public, nonobstant la discrétion du ministère. On met la selle sur le cheval auquel elle appartient.

Dans cet état des choses, nonobstant toutes *nos* faiblesses personnelles, même *notre* crainte de B—ɪɪ—ɪɪ., il est à espérer que le perspectif des suites que doit produire notre apathie à toutes les calamités de l'Europe et surtout l'évidence de mépris dans lequel nous ne tarderons pas à tomber au milieu de notre propre famille. il est à espérer, dis-je, que toute cette crainte sera plus forte que l'autre crainte, car nous chassons de race: c'est toujours par crainte que nous agissons. Vous voyez donc où je vois. La guerre est assurément un grand mal; mais je vois un plus grand, si dans l'état actuel des choses en dedans et en dehors nous restons comme nous sommes. Il faut que nous soyons arrêtés et que nous commencions une nouvelle carrière, que nous soyons forcés à abandonner *nos* fadaises et à employer et à écouter des gens d'expé-

rience. Je me flatte toujours que votre frère sera induit à rester jusqu'à votre arrivée. Il fait une infinité du bien, quoique bien loin de tout ce qu'il voudrait. Je me flatte que des circonstances plus favorables lui donneront le courage et la longanimité à rester. Le bon chevalier Warren est au désespoir à l'idée seule de sa retraire.

Je n'ai pas vu la lettre que le chevalier a reçue d'Astracan de c-te Michel; il en était extrêmement content, comme vous le serez aussurément aussi. Le chancelier n'est pas bien aise de la carrière qu'il a choisie, et il m'a paru qu'il aurait été bien aise, si vous y aviez mis une opposition plus forte. J'ai défendu fortement et l'un et l'autre. Je lui ai représenté que même en cédant à son penchant, le seul moyen à le ramener était à trouver, qu'il avait vu que l'ennui journalier des exercices l'avait rendu impatient de s'en éloigner pour quelque tems. Je me suis aperçu que c'est la tendresse extrême du chancelier pour son neveu qui lui donne cet éloignement pour la carrière militaire. Ce voyage lui fera beaucoup de bien; mais je vous prie, mon cher comte, de lui écrire avec instance de ne pas protracter son séjour dans Géorgie. Smith est allé avec lui.

Le prince Dolgorouky est entièrement rétabli. C'est le meilleur des jeunes gens, même le seul des jeunes militaires digne d'entourer le Maître *).

Ce 29 octobre v. st. 1803.

---

*) Не знаемъ, про кого изъ двухъ молодыхъ генералъ-адъютантовъ князей Долгорукихъ (Михайлу или Петра Петровича) здѣсь говорится. Оба рано умерли; а одинъ изъ нихъ пользовался огнѣннымъ благорасположеніемъ Александра Павловича. П. Б

46.

Monsieur votre frère m'a communiqué vos idées relatives à votre arrangement en arrivant ici et les changements qu'il vous a suggérés à ce sujet. Il voit les choses beaucoup mieux que vous, mon cher comte. Vous ne devez pas, vous ne pouvez pas vous séparer de votre fille autrement que dans la manière qu'il vous a marquée. Qu'elle passe l'été avec l'Impératrice, cela convient; mais qu'elle soit domiciliée chez la princesse Prozorowsky en ville, cela ne pourra jamais aller. C'est la plus estimable dame possible; mais la maison est le *temple de l'ennui*, et en outre elle a une fille, il est vrai charmante et bonne, mais, nonobstant tout le désir des parents, il n'ont pas réussi à la placer en mariage, et j'ai pensé quelquefois que le plus grand obstacle a été *l'horreur de l'ennui* qu'un jeune homme indépendant se figure de rencontrer dans cette ménage qui épouvante les promis à se présenter. Non, vous ferez là un coup mieux sous *tous les rapports* de présider dans votre famille vous-même. Cela sera toujours votre premier devoir. Votre frère parle comme un ange sur ce chapitre. Vous aurez assez de tems dans l'année à passer avec lui, et en outre jugez quelle fête pour lui fera votre correspondance épistolaire pendant l'hyver. Mais tout cela s'arrangera de soi-même à votre arrivée.

On dit que Hédouville est fort inquiet qu'il ne soit pas rappellé. On nous a décoché cet été quantité des voyageurs *tous très-bien recommandés*: des sénateurs,

amateurs d'histoire naturelle, dont plusieurs ont déjà visité la Tauride et les parties méridionales de l'empire; des autres sont encore ici, chemin faisant, et en attendant faisant les délices de nos maisons du bon ton. C'est à vomir la facilité avec laquelle toute cette engeance trouve les entrées partout. Ils sont sous l'inspection de leur ministre, avec la permission de dire tout le mal possible de leur gouvernement. Donnez-moi bientôt de vos nouvelles si vous n'êtes pas déjà prisonnier français.

Ce 17 (29) novembre 1803.

47.

Je n'ai rien de quoi vous entretenir qui peut vous intéresser, excepté de vous faire mes félicitations sur le parfait rétablissement de la santé du chancelier. Il vous aura marqué qu'il y a aujourd'hui 15 jours qu'il a fait sa première apparition en cour, et il a été traité avec une distinction la plus marquée dans cette occasion par tous les membres de la famille impériale. On sent de jour en jour plus l'importance de le conserver et le ménager et, entre nous, il s'est mis sur le pied que j'ai toujours voulu pour assurer que désormais son travail se fera d'une manière plus agréable et moins fatiguante. Ses forces sont complettement revenues, et il a une couleur de santé qui frappe tout le monde et telle que je n'ai pas vu en lui depuis douze ans.

Pour le langage qu'il a tenu pour quelque tems avant son sortie, je me suis aperçu avec satisfaction *qu'on* avait grande peur qu'il ne quitte. *On* a été au devant de lui, et on lui prodigue toutes sortes d'attention, parce *qu'on* sent l'influence qu'aurait sur l'opinion publique le départ du seul homme qui possède une prééminence marquée des connaissances, talents et zèle pour le service public, et ceci dans un moment *qu'on* voit que les nouveaux ministres n'ont pas tous maîtrisé l'opinion publique. Il s'est mis tout-à-fait à son aise par rapport de la cour, et je prévois qu'il aura assez de tems pour prendre de l'exercice et parfois de jouir de séjour et de l'air de la campagne.

Mais je sais que vous avez des amples détails sur son plan de passer l'été.

Le petit orage suèdois a fait un bien: il a fait cesser tout le commérage et raisonnement sur les *ukases relatifs aux paysans* etc., et depuis ce tems-là on n'entend plus parler d'aucune *innovation* marquante. Il y a un autre orage qui doit intéresser tout le monde, nous-mêmes ici, s'il est vrai que lord Whitworth a quitté Paris, comme on dit aujourd'hui. Je suis très à mon aise sur la façon de voir et sur les principes du ministère et même de public de ce pays-ci. Mais je vous avoue que je n'ai pas peu de crainte que toute l'influence de la Russie (qui doit être prépondérante) ne soit paralysée par des prédilections et des préventions qui doivent à tout homme raisonnable paraître incroyables. Je suis fâché d'appeller ceci *influence animale*; mais on ne peut pas la qualifier autrement, et les gueux des P-ns *) savent combien il est difficile de l'effacer et comptent là-dessus. Je sais que vous me comprenez. Pour nous guérir de cette maladie, je ne vois rien qui offre quelque espérance qu'un tableau véridique de notre humiliation, présentée indirectement et de dehors le pays, car nous sommes très-sensibles au *ridiculum*.

Il est arrivé un cas qui a donné de relief à Sa Majesté l'Impératrice-mère. Son fils le grand-duc Constantin lui a écrit une lettre, demandant permission de se divorcer. La lettre était assez bien faite et fut envoyée le jour qu'elle devait donner un grand bal dans la semaine de Pâques. Cela pesant sur le coeur,

---

*) Prussiens.

elle a parfaitement bien fait les honneurs de bal le soir. La compagnie partit à une heure. Elle a soupé dans sa chambre (car elle ne s'est pas mise à table avec les autres pour pouvoir mieux faire les honneurs) et avant que de se coucher, elle lui a écrit une lettre la plus affectionnée, mais la plus ferme, refusant sa prière. et lui l'a envoyée le matin. Ce jeune prince, fâché, court chez madame de Lieven et lui dit que sa mère veut le ruiner et que par sa conduite elle rompt toute relation de fils et mère entre eux. Il ordonne que m-me de Lieven rend compte à sa mère de ce qu'il a dit. M-me L., bonnement et pas dans son genre ordinaire, rend tout cela à la mère. Là-dessus ordre qu'il ne paraisse plus devant elle. Au bout de trois jours il vient sur les genoux, demandant pardon; mais il a nié qu'il avait jamais tenu de tels propos à m-me de L. La mère, qui l'aime infiniment, a bien voulu accepter sa soumission, attribuant ces propos indiscrets à m-me de L., et à la perte de sa tête dans le moment. Le frère n'a pris aucun part de tout cela, étant bien aise de le remettre sur la mère. La lettre de l'Impératrice était faite d'une manière à lui faire le plus grand honneur. Il fallait s'y attendre à une éloquence de coeur et pureté de principe; mais elle y avait mis un enchaînement de raisonnements qu'on ne serait jamais attendu de la plume d'une femme. L'affaire est assoupie pour le moment; mais il est probable qu'il reviendra à la charge. Je suis persuadé que la mère restera ferme. Elle est trop princesse allemande et trop peu polonaise pour y céder, car vous savez le projet qu'il a en tête.

J'ai reçu une lettre de mon bon ami, m-r Kochélew, ces jours-ci, où il me marque qu'il part incessam-

ment pour Angleterre. Je le crois être chez vous; mais s'il aura changé son plan, je vous prie d'envoyer cette lettre sous le couvert de m-r de Markow, le priant de la faire parvenir à lui à Strasbourg ou autre part (par la poste ou autrement).

L'Empereur part après le 20, pour faire une tournée de 15 jours en Finlande. Votre frère passera ce tems avec profit à Zarsko-Sélo. J'apprends dans le moment qu'il a été arrêté, changé et re-arrêté dans ces derniers trois jours que le c-te Kotschoubey l'accompagnera. Ce qui arrivera, je ne sais pas; mais à présent il se porte assez bien.

Ce 12 (24) 1803.

18.

(1804).

Je vous ai écrit il y a 15 jours par le courrier anglais; mais je ne peux pas laisser partir m-r Nicolaï sans vous écrire encore quelques mots. M-r votre frère m'a communiqué hier en secret l'arrangement qu'il s'était procuré (après plusieurs applications) de l'Empereur. Je vous avoue que tout cela m'a donné beaucoup de peine; j'y vois de l'avantage pour le chancelier, mais beaucoup de risque pour la chose publique. Votre frère était très en train à s'ouvrir plus avec moi, mais le prince Czartorisky, arrivant avec des papiers, m'a obligé de me retirer. Je suis impatient de reprendre ce discours avec lui. En attendant, à vue du pays, je vois que cet éloignement doit insensiblement mener votre frère à se retirer tout-à-fait des affaires publiques. Je sais que c'est le but que vous voulez atteindre; mais, en vérité, vous avez tort. Il n'y a qu'une seule bonne raison que vous pouvez alléguer, c'est que les choses vont mal. C'est vrai; mais il n'y a que le bon Dieu ou une calamité publique qui peuvent y porter remède. Il y a des circonstances, où il faut se contenter de peu de bien qu'on peut faire.

Il me paraît que je vous ai déjà marqué (il est vrai que vous l'avez vu vous-même) que tout se fait ici par l'intermise de la jeunesse et que les vieillards, chefs des départements, sont obligés de s'adresser à eux pour faire passer des affaires courantes. Cette jeunesse est partagée en deux parties, dont l'une, la plus faible,

déchire l'autre à coups de langue, pendant que la partie adversaire, avec peut-être une portion égale de haine, se conduit avec plus de mesure et par là se fortifie peut-être plus dans l'esprit du Maître. Parmi cette jeunesse il y en a un qui n'est pas natif du pays, mais paraît primer par sa conduite sage, mesurée et discrète. Je ne le connais presque pas; mais je prévois, qu'après la retraite de votre frère, on lui portera des attaques rudes, nonobstant l'invulnérabilité apparente de son corps, car en vérité sa conduite ne présente aucune prise.

Le petit Nicolaï vous racontera des choses qui vous donneront de l'inquiétude sur le tout ensemble de Pawel Wassiliewitz *). Avec beaucoup de zèle et activité il présente tant de travers que le très-peu des amis qu'il a ne voit pas presque de la possibilité qu'il pourra se soutenir longtems. Outre beaucoup des bévues qu'il fait dans son département par une promptitude irréfléchie, il se fait remarquer dans toutes les occasions en propageant un anti-anglicisme enragé et en plaidant (à peine indirectement) la cause de Bonaparte, par exemple dans la dernière occasion soulevant le consul et blâmant hautement m-r Markow. J'ai attribué ceci à un amour décidé pour les paradoxes. Avec tout ceci il est disputateur et déraisonneur, et ayant moins des connaissances et de génie que le comte Serge, il ne soutient pas ses paradoxes avec autant de succès et d'amabilité que l'autre. Il se cache beaucoup devant moi; mais ce que je vous dis me revient de toutes parts. Votre frère même le sait; car, dînant

---

*) Чичаговъ. Выше говорится о князѣ Чарторыжскомъ.

tête-à-tête avec lui, il lui a fait voir tout son dévouement à la personne de B.: il le croit un demi-dieu. Vous jugez, mon cher comte, que tout ceci est calculé à le culbuter à la longue. M-r N—w et le jeune Strogonow qui (avec vous et votre frère) ont le plus contribué de faire sa fortune, sont changés envers lui totalement, et le voyent avec la même sensation que vous regarderez une prise d'ipécacuana. Ceci ne provient de quelque prédilection pour quelque autre, mais c'est le développement de son propre caractère qui a produit cette aversion. La bonne femme est véritablement à plaindre; car, nonobstant toute sa tendresse pour elle (qui est vraiment extrême et qui me fait lui pardonner une multitude de ses fautes). il est impossible qu'elle ne souffre avec intensité de ces percussions ingrates, qu'elle ne voit que ses déraisonnements hardis infligent trop souvent à ceux qui l'écoutent.

Je vous écris tout ceci, mon cher comte, dans la confiance et même j'exige de vous que vous ne le relévez pas et que vous ne toucherez pas cette corde jusqu'à votre arrivée; car vous pourriez faire du mal sans le vouloir. Mais pour de bien vous ne pouvez pas le faire: *error est in coitione.* Je vous ai dit autant, afin que vous ne travaillez pas dans les ténèbres. Outre tout ce qui est relatif à sa propre personne, je dois vous dire ce que vous croirez aisément, que toute sa conversation avec le Maître est calculée à l'éloigner des mesures activites externes. Il a peur que la flotte ne soit pas appellée en activité. Ce n'est pas par notre flotte que nous et l'Europe devons être sauvées. Votre frère paraît, après six mois du travail suivi, avoir réussi d'ôter notre Maître des mains des

Prussiens et de lui donner un peu d'activité. Vous jugez donc combien doivent être nuisibles les conversations des gens de l'école d'un *Klinger* sur l'esprit de quelqu'un qui craint encore plus (*constitutionnellement*) B. qu'il ne sent les devoirs élevés de sa place.

Mais je crains que je vous ai trop dit; la vérité est que je ne peux être autrement qu'indiscret avec vous. J'insiste pourtant que vous tenez tout ceci *à vous-même seul* et que vous brûlez dans l'instant ce papier.

49.

Samedi, ce 27 février (1804).

J'ai appris hier au soir, au bal de l'Impératrice, qu' un нарочный était parti pour vous, il y avait un quart d'heure avant. Cela m'a donné de la peine: c'était mon intention de vous avoir écrit il y a 15 jours pour vous notifier le départ de m-r votre frère; mais le matin de ce Samedi j'étais mandé à 4 h. du matin chez m-me Tchitchagow, qui avait été saisie des convulsions à minuit, dont elle a été terriblement travaillée jusqu'à 9 h. du matin, quand elle a été accouchée d'une fille en bon état. Six heures après, les convulsions ont cessées, et depuis ce tems aucun accident extraordinaire n'est arrivé; elle continue de faire de chemin, mais très-lentement. Le mari a été plus mort que vif et a perdu la tête tout-à-fait, et en vérité, s'il la perdrait, il perdrait tout: car l'intérêt qu'on prend en elle est une grande sauvegarde pour lui dans sa partie et a fait un grand bien. Il est actif, désintéressé, intelligent, et il a amélioré la condition des serviteurs dans la flotte de beaucoup. Je suis persuadé aussi que les vaisseux nouveaux seront beaucoup mieux construits. Il est à plaindre qu'il est absolument prisonnier, pour ainsi dire, entre les mains du Caméron, le plus grand gueux qui existe sur terre. Cet engouement vient des grandes attentions que la femme C. a pour sa femme. Mais je crois que ses yeux s'ouvriront bientôt.

C'était mon désir de pouvoir vous donner quelque information exacte sur cette femme intéressante qui m'a empêché de vous marquer le départ de votre frère. J'ai reçu une lettre de lui de Moscou de 20 février, dans laquelle il me marque qu'il est arrivé heureusement ne sentant qu'un peu de faiblesse, qu'il espère passera bientôt. Il dit qu'il a vu les vieillards *Osterman et autres tous bien-portants, ce qu'ils doivent à la vie tranquille qu'ils mènent*. Cette observation m'a frappé et m'a fait craindre une chose sur laquelle je ne pense comme vous.

Arcadius est ici, et tout a été arrangé par le chancelier à sa satisfaction avant son départ. Il compte de rester jusqu'au mois de mai pour recevoir son bagage et alors de passer à Moscou et de là sur sa terre. Mais pourquoi parlé-je de ces choses; je sais que votre neveu vous en a écrit. Il y a une chose qui m'a donné beaucoup de peine: quinze jours avant le départ de chancelier le d-r Keir est tombé malade, en sorte qu'il n'a pas pu l'accompagner. La première semaine après il s'est un peu rétabli et a envoyé son bagage à Moscou; mais il est de nouveau retombé malade. Pomeau, moi et tous ses amis-compatriotes avons soin de lui. Sa maladie est une grande sensibilité dans les boyaux, accompagnée de beaucoup de hypochondrie.

50.

Ce 30 d'avril 1804.

Je suis charmé de voir que vous avez les mêmes idées du caractère et de la conduite du pr-ce Czartorisky que selon moi il mérite. Il est déjà longtems que j'ai eu des conversations très-franches avec le chancelier à son sujet, et il me paraît qu'il l'a bien connu et qu'il ne s'est pas trompé dans le portrait qu'il m'a fait de lui. Il unit beaucoup d'instruction à un jugement sûr, sage, circonspect, mais ferme dans ses principes et sa conduite. Je vous ai déjà marqué que dans le conseil extraordinaire, qui a été tenu avant le départ de m-r Baykow, il se faisait distinguer par l'exposé net et mâle qu'il a fait de la question à être agitée. Le plus grand nombre a paru d'y être opposé, et surtout le ministre de commerce a fait beaucoup de *hablerie incousue*, par laquelle il voulait se faire remarquer, comme un professeur en chaise; mais comme j'ai appris, les idées du prince ont été suivies à la fin. Vers le tems du départ de chancelier les cabales se sont multipliées contre lui; on a mis en oeuvre la mère; tout est tombé plat, et à présent la tranquillité paraît rétablie. Le ministre de commerce devient plus nul de jour en jour dans l'estimation et du public, et on assure du Maître aussi. Vous voyez donc qu'il n'y a point de changements, et selon les apparences il n'y en aura point. Avant l'arrivée de m-r Markow on

voulait employer son nom comme l'instrument, mais il ne s'est pas donné dans le panneau. Sans être lié avec le prince Adam, ils se voyent quelquefois en lieu tiers et, autant que je vois, Arcadius est content de lui. Ce dernier se propose de voir le chancelier sur sa terre quand il va à Moscou, dans le mois de juin. Victor avait parlé assez publiquement d'un projet de voyage sur sa terre pour six semaines; mais il m'a dit ces jours-ci qu'il avait abandonné cette idée. Il paraît être à présent assez bien en cour, quoiqu'il y a des moments qu'il paraît peu sûr de lui-même. Il doit son existence à la protection de prince Adam et de notre ami N. N. Nowossiltzow, qui ne cessent pas de l'aimer, quoiqu'ils savent ses faiblesses. La jeunesse en opposition, qui fait phalange sous l'égide de T—y. paraît s'affaiblir en tout ce qui peut s'appeller affaires. Leur clabaudage est tombée plat, en sorte qu'ils aboyent moins. L'importance pourtant du chef est toujours grande en tout ce qui tient à la domesticité, à la personne et, bref, en tout ce qui était du département du ci-devant *Iwan Pawlitz*. Les vieux ministres vont leur chemin à l'ordinaire. Le ministre de justice paraît bien avec m-r Novoss., et Victor avec son adjoint. Paul Wassiliewitz est seul et sans rival, ayant un crédit étonnant, mais point de liaison solide; parce que chaque homme qui a de la perspicacité voit bientôt le risque de l'approcher de trop près, comme il est toujours outre mesure, passant d'un extrême à un autre et balloté entre des haines ou des engouements; mais ce qui donne de l'éloignement aux autres, lui donne la faculté pour le moment d'enlever le Maître par assaut.

Etant en chemin pour aller voir sa femme, j'ai appris la catastrophe du duc d'Enghien. Je me proposais comme une *pierre de touche* de lui en donner la nouvelle; il l'a reçue sans le moindre mouvement apparent, et bientôt après il a dit: „convenez-en pourtant, qui parmi les roi de l'Europe peut être comparé à Bonaparte?“ En vérité, mon cher comte, je ne peux pas autrement rendre compte de lui qu'en lui assiguant une espèce du *timbre*, car je suis persuadé qu'il veut être honnête homme. . . .

Nous sommes dans les fêtes des Pâques actuellement. Mardi, le 26, Maria Féodorowna a donné un bal; le lendemain, jour de naissance de son second fils, aucune assemblée, et cette année les ministres étrangers n'ont pas eu occasion de faire leur cour. Vous verrez aisément la cause qu'on supposse pour cela. Cela m'a donné de la peine, parce que le tyran le considérera comme une nouvelle triomphe. Soyez sûr qu'il se moque de nous, et je crains qu'il en donnera une preuve, en recevant doucement nos représentations fortes, et ainsi il aura l'avantage de gagner assez du tems pour mettre le fourbe Talleyrand en état de tout renverser de nouveau, et de nous rendormir.

J'aprends qu'un courrier est arrivé hier de chancelier. Le bon Dieu donne que sa santé soit assez confirmée qu'il pourrait prendre la résolution de revenir ici pour l'automne; sa présence sera plus nécessaire que jamais. Il ne faut pas de petites mesures; et quoique beaucoup de tems soit perdu, *nous* sommes encore toujours en état de *forcer* une *union* et coopération réelle entre nos deux plus proches voisins forts pour travailler de bonne foi avec nous. La Prusse

nous *craint* encore plus que Bonaparte; avec lui il n'y a point d'espérance à la longue, et avec nous il y en à présent et à venir. Notre Maître doit comprimer toutes leurs petites haines et leur parler avec *autorité*, et il sera écouté. Mais je rêve, mon cher comte; pardonnez-moi. Je vous embrasse de tout mon coeur.

Pourquoi ne fait-on pas publier à Londres une gazette française mieux faite que le Courrier de Londres, qui est un papier émigré, mal et bassement écrit et pas fait pour le méridien de France, ni le mieux fait pour le continent? Il faudrait faire la guerre au *gouvernement français* pendant qu'on traite bien la *nation*, flattant d'un côté leur vanité, louant leurs antiques moeurs et caractère et peignant avec force leur dégradation actuelle. Une telle gazette publiée à Londres serait lue avec avidité par *tout le continent*, pendant que nulle part *sur le continent on n'oserait* la républier en la réimprimant. On est extrêmement gauche dans ma patrie sur toutes ces choses-là; pourtant, l'imprimerie est la machine que l'Angleterre seule en Europe peut employer actuellement contre ce gouvernement monstrueux qui opprime le continent. Une telle gazette doit être écrite *sans passion*, employant des *tableaux*, *l'ironie* et *le ridicule*. Pensez-y, je vous prie; car on ne fera rien, si on ne travaille sur l'opinion. Je vois beaucoup de bonnes choses dans les *gazettes anglaises*, qui, si elles avaient été faites en *français* et communiquées avec les nouvelles de chaque poste, auraient fait effet. Duroc était ici dans un tems de paix; il a dit à un homme digne de foi (le duc de Serra-Capriola) que Bonaparte employe une heure ou une heure et demie *tous les jours* en arrangeant ou en corrigeant

les gazettes et qu'il considérait cette partie de son travail comme une des plus importantes. Cette arme a été employée donc par lui sans aucune résistance. Rien n'est contredit, car je ne compte pas contradiction ce qui est écrit en anglais et lu en Angleterre; mais ce ne serait pas la même chose, si des pièces publiées dans une gazette des nouvelles seraient circulées par l'Europe deux fois par semaine. Je vous prie encore d'en penser.

51.

Ce 31 de mai 1804.

Notre révérend père m-r Pitt, partant pour l'Angleterre, je ne peux pas m'empêcher, mon très-cher comte, de vous écrire quelques lignes pour la dernière fois probablement avant mon départ. Je vous ai écrit deux fois par les courriers russe et anglais. Depuis que j'ai eu quelque nouvelle de vous, quand je vous ai marqué tout ce que je croyais pouvant vous intéresser, depuis ce tems il n'est pas arrivé la moindre nuance du changement dans la position de la cour ou en quelque partie du ministère. Vous serez informé mieux que je ne peux le faire de tout ce qui s'est passé entre notre cabinet et ce gouvernement monstrueux, qui par la force ou par la frayeur opprime et subjugue tout le reste du continent. Il faut rendre justice à notre publique ici: on en est indigné jusqu'aux basses classes. qui en savent les circonstances, et la partie pensante ne voit autre moyen de salut pour la communauté de l'Europe qu'une guerre entreprise sur les plus libéraux et grands principes. Je crois le jeune homme qui marque le plus *) d'être très-porté pour ces idées; mais ne croyez pas qu'il peut opérer audelà d'un certain point sur le Maître, dont la nature ne permet pas une grande énergie dans une certaine carrière et qui est retenu même par son frère, dont

*) Т. е. князь Долгорукій. П. Б.

l'influence augmente visiblement de jour en jour. Le prince Adam paraît pouvoir le monter quelquefois à quelque mouvement énergique apparent; mais la nature est plus forte que lui, et s'il voulait résister à ce penchant naturel, je crois qu'il voit qu'il risquerait trop.

Tout dépendra donc du *courant irrésistible* des évènements, et probablement nous serons entraînés, malgré nous, par la fougue de ce nouveau *despote*, plutôt que par le sentiment noble et élevé de *notre état*. Le frère a crié à la guerre indécemment dans les quais et carrefours dans le tems que nous avons reçu la nouvelle de la saisie et de la mort du duc d'Enghien; mais avant même l'arrivée du dernier courrier de Hédouville, il était tellement refroidi qu'en causant avec un de vos amis (A. I.), il lui *) a reproché qu'il était *jacobin pour les monarchies* et qu'il criait à la guerre en tout exagérant. Je ne ferai aucun commentaire là-dessus. Les deux frères s'occupent toutes les matinées *na ytenin* avec les différents régiments ici.

Je suis fâché de voir que le changement du ministère en Angleterre n'a pas été fait sur une base plus étendue. Pour l'Angleterre, dans sa régie intérieure, cela ne signifie rien; mais à vue de pays elle doit bientôt faire part *d'un grand tout*, et il est à regretter que le ministère n'avait pas été composé d'une manière de la mettre en état d'opérer sur *ce tout* et avec *ce tout*, avec toute l'efficacité possible. Vous connaissez tout le mérite *des Grenville*; vous connaissez toutes les impressions fausses ou vraies qu'on a sur

*) Т. е. А. И. Маркову. П. Б.

les talents de m-r Fox. Dans le continent ce dernier n'est pas si bien connu comme chez vous: on le considère comme sans comparaison le premier homme en Angleterre pour la gestion des affaires étrangères. Par exemple ici, j'ai eu ces jours-ci avec deux hommes (séparément), sans comparaison les plus importants par la confiance qu'ils possèdent avec la Maître, une conversation dans laquelle ce sujet a été passé en revue et fort en détail. Ils connaissent m-r Fox, comme vous ou moi; ils sont convenus que le roi dont ils révèrent le caractère, est pleinement justifié *in foro conscientiae* de l'avoir récusé; ils connaissent le juste sujet de mécontentement que le roi a contre la personne de m-r Fox; bref, ils ont traité ce sujet et l'ont envisagé comme, je crois, vous le faites. En quittant celui qui est le plus marquant par son crédit, sa mesure et son bon sens, il m'a dit: „En vérité, je regrette la circonstance; on ne peut pas blâmer le roi, le ministère actuel est bon, m-r Pitt *seul est une armée;* mais, entre nous, avec des princes la raison seule vaut peu et sans qu'on peut en rendre une bonne raison, *la chose est telle* qu'il est mon opinion qu'avec l'aide de m-r Fox on pourrait faire avec notre Maître tout ce qu'on voudrait. En disant ceci, je sens que nous n'avons aucun droit à nous mêler, et nous ne nous mêlons pas. Je vous dis seulement *le fait,* et je le regrette. Et quoi faire? Il faut prendre les princes tels comme ils sont, et en traitant des grands intérêts des nations il est triste à penser que des préventions ou des engouements personnelles entreraient pour quelque chose. Mais qui peut les empêcher? On ne peut pas les obvier chez vous et encore moins chez nous“.

Cette conversation ne mérite pas de vous être rendue, mon cher comte; j'ai pourtant voulu que vous voyez comme nous sommes faits. Si nous voulons agir ici, il ne faut pas penser aux individus, car nous n'aurons jamais les individus nulle part à notre choix. En outre, je ne vois pas qu'on est prévenu ici contre le ministère actuel; mais vous connaissez la magie de m-r Fox.

Après avoir lu ce griffonnage je vous conjure de le déchirer et le brûler.

J'ai eu une lettre la semaine passée du chancelier, qui continue de se porter assez bien, exception faite de ses hémorroïdes qu'il faut compter incommodité plus que maladie, et il paraît qu'il s'y prête comme telle, et il fait bien. M-r Kier tâche d'introduire la vaccine parmi les paysans; mais il regrette qu'ils apportent peu de sujets pour l'inoculation: il croit qu'il pourrait leur persuader, s'il savait assez la langue. Il écrit qu'il passe son tems agréablement entre la pratique de son art, l'étude de la langue russe et les conversations d'un patron si instruit.

Votre neveu, le c-te Boutourline est toujours ici, et je sais qu'il vous rendra compte des choses courantes. Arcady Iwanitz paraît fort impatient d'être parti d'ici, et il paraît former son plan sur l'idée d'une retraite complète. Il est bien traité de la mère, *civilement* (mais je crois intérieurement *froidement*) vu de Maître, et dans une telle position, vous concevez bien, on ne peut pas rester où on est: il faut dégringoler. Il ne lui reste donc que de partir. Il est impatient que ses effets ne soyent pas encore arrivés.

M-me Tchitchagow a passé une semaine à Oranienbaum avec m-me Caméron, et la dernière semaine elle

est à Kolpina avec les Gascoignes. Elle est actuellement beaucoup rétablie. Le mari employe une grande activité dans sa partie, où il est habilement secondé à Cronstadt par Greig et à Reval par Moller. Tous les deux sont attachés à lui, quoique ses coups de tête quelquefois mettent leur patience à l'épreuve.

Le c-te Zawadowsky paraît avoir quitté son projet de voyage en Ukraïne cet été; il ne veut pas le risquer; il paraît avoir fait son plan de nager avec le courant, et je crois qu'il fait bien. Il vit presque toujours avec le prince Lapoukhine et le c-te Wassiliew.

Le prince Adam me donne l'espérance de vous trouver encore en Angleterre, mon cher comte; et en vérité, je ne vois pas comment vous pouvez la quitter dans le moment actuel. Pour ce qui regarde m-r votre frère, je dois vous avouer *ma bévue*: je désapprouvais les suggestions trop fortes (comme je les jugeais alors) que vous lui portiez pour le déterminer à se retirer pour quelque tems à la campagne. A présent je suis revenu complètement à votre façon de voir l'état des choses; mais quand j'aurai l'honneur de vous voir, nous parlerons amplement de tout cela.

Je compte de quitter cette ville le 10 ou le 12 juin, c'est-à-dire en 10 jours. Je compte de passer Vendredi et Samedi à Pawlowsky, étant ordonné par l'Impératrice d'y passer deux ou trois jours avant mon départ. Je compte d'être en Angleterre vers le commencement d'août.

A propos, mon cher comte, je me rappelle de vos vues salutaires pour le jeune Charles Greig. Il a passé l'hiver ici, en étudiant les langues étrangères et en travaillant parfois dans le comptoir de m-r Raikes; mais rien n'est plus difficile que d'établir un jeune

homme dans une maison de commerce ici. Dans ce changement de ministère ne pourrez-vous faire valoir l'amitié de lord Melville de lui procurer la place aux Indes qui vous fut promise. Je n'ai pas besoin de vous dire plus. C'est un excellent jeune homme, *chasse de race*, ayant grande application, tenue et une bonne dose du bon sens.

Je vous prie, mon cher comte, d'honorer de vos civilités m-r Pitt, qui est le porteur de cette lettre. Il vient en Angleterre pour prendre possession d'un bénéfice (la donation de la famille de Dorset), et je crois que le chevalier Warren, par amitié, le fait passer comme courrier. Une question de *jurisdiction* l'avait mis mal à son entrée avec quelques-uns de nos amis de la compagnie russienne chez vous; mais sa conduite ici l'a complètement repatrié avec ceux-mêmes qui se sont opposé à lui au commencement. Lord Whitworth et lord S-t Helens l'aiment et l'estiment. Il compte de retourner ici, et je pense avant mon départ de sonder si l'Impératrice est intentionné de donner une éducation classique à ses deux fils. Pour cette éducation et pour la langue anglaise il conviendrait sous tous les rapports Je compte que vous vous ferez un plaisir d'être utile à un jeune homme de mérite qui remplit les devoirs de sa vocation dans toute leur étendue.

52.

Me voilà arrivé ici, mon cher comte, depuis dix jours, après un voyage bien pénible, où j'ai souffert tout ce que vous m'avez prédit: de mauvais chemins, mauvais chevaux, des jours courts et des nuits longues, pendant lesquelles j'étais obligé d'aller en avant, toujours exposé à un froid de 7 ou 8 degrés, un froid que m'a présenté la Dvina et la Neva déjà prises des glaces. Il était de toute impossibilité de m'arrêter, toutes les maisons de poste étant d'une malpropreté et misère dont on ne peut pas se faire une idée. Me voilà pourtant consolé depuis que je suis ici, quoique je souffre encore des douleurs aiguës chaque après-dîner, qui sont les suites ou les effets du froid qui a occupé mes pieds pour sept jours depuis Minsk jusqu'ici. J'ai eu ici une réception la plus affectionnée de mes amis. Les deux Impératrices m'ont reçu avec leur bonté ancienne.

J'ai trouvé tout à peu près dans la même position que j'avais laissé, excepté que la ville est encore plus monotone par l'absence de l'Empereur et de l'armée, qui en tout tems constituent la partie la plus marquante de cette capitale. Nous ne savons rien de ce qui se passe dans le monde, pas même ce que contiennent les gazettes, car on n'en a pas donné depuis le malheur de général Mack. En conséquence, on crie des nouvelles encore plus mauvaises que celles que contiennent les gazettes, et la bouche des clabaudeurs

est remplie des présages de tous les malheurs possibles. En effet, il est mal jugé d'arrêter les gazettes. On dit que c'est un certain Diwow, qui a été commissaire à Varsovie après le partage qui est chargé de cette partie. Cela ne peut pas durer.

J'ai écrit hier au chancelier pour lui donner quelques nouvelles de vous, mon très-cher comte, et de m-lle votre fille, dont assurément on ne peut pas dire trop de bien. Je n'ai fait que répéter à lui ce que j'ai dit *partout* ici: tant de vos amis ont fait des questions relatives à vous, à elle et à votre retour ici. Depuis que je suis ici, j'ai contemplé dans mon imagination une liste des dames (plus nombreuse que je n'avais cru) très-respectables, dans la société desquelles m-lle votre fille se trouvera agréablement. M-me Koschélew, m-me Zagriajsky sont toujours les mêmes. L'amiral Tchitchagow et sa femme sont toute autre chose: lui est amolli, radouci et bien sous tous les rapports et faisant bien les devoirs de sa place; elle est à la fin naturalisée ici et tellement en *accord* avec le pays que si quelque accident imprévu le ramenerait à vivre en Angleterre, elle essuyerait plus des regrets que lady Warren elle-même. Sa santé est bonne et restera bonne si elle ne fait plus d'enfants.

Vous savez que j'ai toujours bien pensé du c-te Michel; mais je vous avoue que la manière dont on parle de lui ici a bien surpassée mon attente. Tout le monde dit et ajoute à ce qu'on connaissait de lui qu'il s'est fait connaître en Géorgie comme un officier le plus distingué. La respectable comtesse Tolstoï, femme de son chef, m'a entretenu l'autre jour une demi-heure, en me racontant toutes ses bonnes qualités, tant du côté de caractère que des talents, me disant le cas

que son mari fait de lui, l'utilité qu'il en tire, son habileté en toute sorte du travail, faisant avec une égale facilité des pièces militaires ou diplomatiques. Bref, c'était une fête pour moi d'entendre cette excellente femme, qui est ma bonne amie, raconter tous les cas que son mari (qu'elle aime à l'adoration) fait du c-te Michel. Je suis charmé de trouver qu'il aura l'occasion (comme je l'apprends dans le moment) de voir l'Empereur à Berlin. Sa Majesté a bien fait d'y aller: sans sa présence l'ouvrage de prince Dolgorouky aurait été bien incomplet d'après ce que j'apprends d'un ami qui est à Berlin. Mais nous ne savons rien ici; nous sommes comme dans un vallon du pays de Galles; même à la cour on sait peu. Vous direz *tant mieux*, et moi aussi.

S-t Pétersbourg.
Ce 1 (13) novembre
1805.

53.

Ce 20 septembre v. st. 1806.

Le c-te Strogonow doit vous avoir dit toutes les menées, toutes les clabaudages qui ont forcé le pr-ce Adam à demander itérativement et à la fin d'insister sur son congé en autant que de quitter le département du collège des affaires étrangères. La partie saine du public lui rendait justice, et il y serait probablement resté s'il n'y avait été les oppositions continuelles qu'il rencontrait dans un endroit que je ne veux pas nommer. Quand il a cru avoir gagné sa cause et commencer son plan, alors des idées fausses et désorganisées ont été impérieusement introduites, qui ont tout gâté. Les amis d'Oubril, par exemple, disent qu'il ne paraîtrait pas si fautif si tout était connu. Le pr-ce Adam s'est pleinement justifié dans le Conseil; les instructions écrites étaient parfaites.

Il paraît que Budberg se conduit bien jusqu'ici. Je le connais peu, et je ne le vois pas; mais il n'a changé en rien le système du pr-ce Adam. Il s'est bien montré au retour d'Oubril, et tout ce que j'entends de lui, montre qu'il est dans les meilleurs principes, qu'il est zélé pour des mesures vigoureuses, qu'il est nullement la dupe de la Prusse. qu'il n'aime pas Alopéus. Quand je vous dis tout ceci, ne croyez pas que les choses iront bien. J'apprends qu'il rencontre la même opposition dans un *certain endroit* que son prédécesseur; il croit s'appuyer sur son ancien chef, le c-te Nicolas Iwanitz

qui est devenu en quelque sorte un homme de jour. Ils ont un avantage: *on* ne sera pas *par ancienne habitude* jaloux d'eux. Nous sommes dans le moment très-impatients ici sur les affaires de Prusse; la publique est persuadée qu'elle s'arrangera avec la France. Vous auriez été charmé, si vous aviez été ici, avec l'esprit public qui a règné ici depuis neuf mois; mais jusqu'ici tout ceci est laissé s'évaporer dans l'air désert. On s'attend tous les jours à un ordre à marcher; mais on lambine toujours. Jamais une époque s'est présentée si favorable pour former une ligue à terrasser le monstre; mais je crains que rien ne sera fait.

Il n'y a rien de nouveau à la cour, ni en ville. La grossesse si importante *) avance heureusement; quand elle sera passée, je fixerai d'abord le tems de mon départ.

Il paraît que nos amis, le pr-ce A. et N. N., sont à peu près *personnellement* comme ci-devant. Victor se soutient et se conduit honnêtement, mais toujours faiblement, comme ci-devant. Je crois pourtant (entre nous) voir qu'il parle de retraite plus sérieusement que ci-devant; mais je suis sûr que les femmes ne le permettront pas, aussi longtems qu'il pourra tenir.

Vous voyez donc qu'il n'y a rien de plus consolant que ce qui vous est déjà connu; il n'y a rien non plus de ténèbreux, pourvu *qu'on laisserait faire*. L'armée et tout est bien monté; il faut seulement une bonne direction; cela se trouverait aisément; mais il *faut laisser faire*. Mais à quoi faut-il s'attendre, si on veut faire tout *soi-même?* On dit que Kamensky (qui, par paren-

---

*) Императрица Елисавета Алексѣевна разрѣшилась дочерью Елисаветою. П. Б.

thèse, n'est pas nommé encore) crie hautement qu'il ne veut pas être gêné par la présense d'aucun prince de la famille. Et je me flatte, si la guerre a lieu, que le Souverain se contentera de rester avec le corps de réserve; mais on ne peut pas répondre. Tous les vieux militaires ont ceci fortement au coeur.

Je vous blâmais un peu le printems passé, quand j'avais su que vous avez retardé votre visite ici; je chante palinodie aujourd'hui après tout ce qui s'est passé. Pourtant, je prévois avec plaisir qu'en revenant ici vous passerez votre tems plus agréablement que vous ne pensez, en suivant la même règle que m-r Bonar et m-r Longinow me marquent que vous observez en Angleterre, c'est à dire en ne parlant pas même des nouvelles du jour.

La santé de Budberg est bien mauvaise. On dit qu'il ne cherche que le moment de quitter. Ceci je ne crois pas; mais les choses pourraient venir là, s'il trouve la même difficulté de faire aller le Maître comme son prédécesseur. Je ne suis pas à même de vous dire si dans ce cas on recourirait à *l'ancien*. Il n'est pas impossible.

Nous avons recu la nouvelle de la mort de m-r Fox. On n'a pas connu son véritable caractère ici, ni même, en général, sur tout le continent. Il avait guerroyé au Parlement pendant trente années, presque toujours en opposition au gouvernement; conséquement il s'est exalté dans l'opinion de tous ces pays et de tous ces cabinets qui haïssaient l'Angleterre et enviaient sa prospérité.

54.

Mercredi matin, ce 3 (15) d'octobre 1806.

Je vous ai écrit, mon très-cher comte, il y a quinze jours sous le couvert de Longuinow à m-r Nicolaï. Je me flatte que vous aurez reçu cette lettre. Deux jours après Michel est arrivé. Il a été d'abord très-empressé de faire toutes ses visites et exécuter ses différentes commissions. Il vous aura marqué qu'il a été très-bien reçu de toute la famille impériale, et tout le public (de quelle couleur qu'il soit) parle de lui comme du jeune homme le plus distingué que nous possédons. J'ai eu avec lui, dans la courte espace de tems qu'il est ici, plusieures longues conversations, et je suis étonné de trouver avec quel profit il a employé les trois-quatre années que je ne l'ai pas vu. Quelles belles connaissances, quel caractère, un sens rassis, sans le moindre mélange de *wrong heade dress*, toutes ces qualités jointes à l'avantage de posséder une belle figure et des manières les plus engageantes.

Mais je n'ai pas pris la plume pour faire l'éloge du Michel; c'est pour vous parler d'affaires. Vous savez que son ancien chef*) était absent à son arrivée; il n'est retourné de Moscou que Samedi passé. Avant son arrivée il était connu dans la ville qu'il était destiné d'aller au quartier-général prussien avec une commission (en attendant) *diplomatico-militaire.* J'ai d'abord vu qu'il n'irait pas sans Michel, tout le public l'a dit. Effectivement, à son arrivée, il a fait la proposition à

*) Т.-е. графъ Петръ Александровичъ Толстой. П. Б.

Michel, ajoutant que le Maître l'avait nommé à lui pour l'accompagner. Tout ceci m'a fait plaisir. J'ai vu qu'il aurait été plus agréable à lui d'avoir fait les armes sous le maréchal Kamensky; mais il n'est pas nommé nulle part encore, et si la guerre a *lieu* et *de la durée*, il n'y a point de doute qu'il sera employé. Vous devez savoir que le c-te Tolstoï a sa division dans l'armée de Beningsen, dans le cas que cette armée approcherait l'ennemi. Tous ceux qui doutent encore de la bonne foi et de la fermeté P. sont pourtant bien aises de voir partir deux personnes avec une commission semblable; car si on va de bon coeur, on trouvera en eux des coopérateurs les plus zélés. Mais il ne faut pas se flatter de pouvoir les tromper; ils ont demandé le c-te Tolstoï, sans doute comptant sur son crédit avec le Maître, mais ce crédit ne sera pas employé que d'une manière digne de son Maître et de sa patrie et de la cause générale. Ils partent Samedi prochain.

Je vois beaucoup d'avantages pour votre fils dans cette expédition. Si la guerre se fait heureusement ou non, vivant avec tant d'officiers expérimentés (je parle des vieux) il ne peut pas manquer à profiter beaucoup et de passer son tems agréablement. En pensant à sa charmante soeur, j'y vois quelque chose qui ne peut pas manquer d'être agréable à elle: là il ne sera exposé à aucun danger.

J'ai vu Michel très-inquiet avant l'arrivée du c-te T. par la crainte qu'il ne pourrait pas exécuter la commission qu'il avait reçue de vous de faire une tournée à Andréewskoyé; il voulait demander une permission de quinze jours pour ceci. Je l'ai fait abandonner cette idée, en représentant qu'il n'y avait plus de tems à présent,

que les papiers*) seraient plus en sûreté là que dans aucun endroit, où il pourrait les placer ici jusqu'à son retour ou à celui de son père; en outre, que vous ne lui pardonneriez jamais de faire dans cette demi-saison le métier de courrier par les chemins impraticables de Smolensk et Riga pendant qu'il pourrait faire le voyage de Berlin agréablement avec son chef et ami. Les choses sont tellement arrangées au grand contentement de son chef.

L'opinion publique va presque toute d'un côté ici sur le résultat probable de la grande équippée en Allemagne. S'ils sont sages, ils profiteront de la belle occasion de regagner quelque indépendance; mais nous doutons encore.

---

*) Т.-е. историческія бумаги нынѣ издаваемаго „Архива Князя Воронцова", о важности которыхъ графъ Семенъ Романовичъ зналъ еще отъ своего дяди, великаго канцлера. Въ это время, по кончинѣ своего брата, онъ опасался за ихъ сохранность въ селѣ Андреевскомъ. П. Б.

55.

Ce 23 de févrieř 1807.

J'ai le tems seulement à vous marquer, mon très-cher comte, que j'ai reçu votre lettre de 7 janvier et que votre paquet à Michel a été remis entre les mains de m-r Stawitzky, officier, qui nous a apporté les nouvelles de la victoire de Preussich-Eylau pour le c-te de Lieven. Le secrétaire du comte m'a assuré que ce paquet ne courrait aucun risque d'être perdu. M-r Nicolaï vous aura instruit que, depuis Graudentz, je n'avais eu jusqu'à ce tems-là aucune lettre de Michel; mais quelques jours plus tard j'en ai reçu une de Bialostock de 19 janvier, où il me marquait qu'on le flattait qu'il pourrait partir pour le quartier-général en 5 ou 6 jours. Pourtant il paraît qu'il avait retardé son départ, car il n'y était encore arrivé quand son cousin m-r Narischkine, six jours et le prince Bagration deux jours plus tard après la bataille, avaient quitté l'armée. Le dernier n'est resté que deux jours ici. J'ai hasardé une lettre pour Michel par lui; mais, vu l'incertitude de son séjour actuel et, encore plus, craignant que ma lettre ne subisse perlustration quelque part *(comme on dit la manière n'est que trop commune)*, je n'ai pas osé toucher que légèrement un certain sujet; mais j'en ai dit assez pour éveiller toute son attention à toutes les raisons fortes que vous avez produites. Dans sa lettre à moi de Bialostock il n'en dit mot, et je suis d'avis que votre lettre (arrivant après que ses

premières impressions d'amour devaient être affaiblies par ses occupations importantes et quand, comme je vois, il n'est pénétré que des idées militaires) aura mis fin à toutes ses premières idées qui me paraissaient flottantes, quand il partait d'ici. La famille est depuis cinq semaines à Moscou. Je ne fréquentais cette maison que rarement et dans les matinées, quand la jeune personne était dans son appartement occupée de ses études. Personne de la famille, ni des parents m'en ont parlé; deux femmes de la ville seulement, en sonnant l'éloge de Michel (comme fait tout le monde), m'ont dit qu'elles avaient entendu qu'il en tenait un peu à cette demoiselle. Votre fils m'a écrit qu'aussitôt qu'il serait arrivé à l'armée, il tâcherait d'établir une correspondance régulière avec moi. Si cela arrive, soyez persuadé, mon cher ami, que je ne manquerai de travailler de la manière la plus efficace dans une affaire que vous avez tant à coeur. Je ne crois pas que la chose ira plus loin.

J'ai instruit m-r Bonar à vous communiquer une partie de ma lettre à lui sur certaines affaires de l'armée. Dieu merci, tout est calme à présent; mais j'en ai parlé à Michel tout ce que je croyais convenable. Je me flatte que son accident ne laissera aucune mauvaise suite; mais je vous avoue que j'étais bien aise et par rapport de vous et de lui que cet accident, en l'empêchant d'ajouter les lauriers de Preussich-Eylau à ceux de Pultusk, l'a sauvé d'être enveloppé dans une cabale, où je crains (quoique pas sûr) que son chef a été mêlé. Cette cabale a commencé au moment que la blessure de Michel a eu lieu.

Vos amis ici sont comme à l'ordinaire. Le comte Kotschoubey a été quelques semaines confiné avec la

goutte; sa santé est bien débile, et je crains qu'elle le forcera plus tôt ou plus tard à quitter un travail qui serait accablant même pour un homme bien portant. Il en parle sérieusement. Le prince Czartorisky vit tranquillement; mais je crois de tems en tems il fournit des mémoires au Maître à *sa prière*. Je suis impatient pour le retour de Nowossiltzow.

La factorie anglaise ici est dans un état de la plus grande inquiétude causée par les bêtises du c-te N. R *). M-r Bonar vous en parlera.

---

*) Министръ торговли, графъ Н. П. Румянцовъ.

56.

Ce 10 de mai 1807.

Depuis deux ou trois mois je n'ai pas reçu une ligne de c-te Michel; mais Willié, qui m'écrit régulièrement de quartier-général de l'armée, me marque par l'avant-dernier courrier de 27 qu'il se trouvait actuellement avec son régiment, dont il commandait le premier bataillon et qu'il n'était plus avec le c-te Tolstoï, qu'il était très-estimé à l'armée et que ce même jour l'Empereur était allé voir ce régiment qui était en quartier de trois ou quatre verstes de Bartenstein. Michel n'écrit à personne ici, et je trouve qu'il fait bien; mais nous avons de tems en tems des nouvelles de lui indirectement. Je me flatte que vous recevez souvent des lettres de lui par la voye si commode et fréquente des courriers russes, prussiens et anglais, qui viennent de quartier-général en Angleterre.

Je n'ai pas la moindre idée quelle impression ont fait sur lui vos observations sur un certain chapitre. Je me suis donné quelque mouvement de savoir par une voye discrète s'il y avait quelque communication depuis son départ. On m'a assuré que non. Mon amie et la vôtre, m-me Koschélew a une grande amitié pour m-elle Boell, gouvernante de la jeune personne; causant avec elle, je lui ai entamé le sujet de m-elle Boell et son élève et s'il y avait des projets de mariage pour la dernière. Elle m'a répondu qu'elle avait appris qu'il y avait été plusieurs propositions qui n'étaient

pas du gré de la jeune personne; mais qu'un jeune cavalier, nommément Michel, avait dernièrement montré quelque attention à elle. mais rien de plus, et qu' une telle partie serait très au gré de la mère, et elle a ajouté: „quelle mère ne serait pas charmée d'avoir le c-te W. pour gendre!“ Mais elle continue: „comme il est parti, la chose est restée là et pourra probablement être finie ou plutôt pas commencée“.

L'ayant interrogé sur son opinion de la jeune personne, elle s'est étalée en louanges d'elle, comme font tous ceux qui la connaissent: elle lui donne un mérite (du côté de son éducation, de ses talents différents, de ses occupations, de son excellent sens, sans aucun mélange de *mauvais sens*, et surtout de son caractère doux et naturel), tel qu'elle ne trouve personne ici à être comparée à elle excepté la jeune comtesse Bezborodka, qu'elle dit être bien élevée et d'avoir de l'esprit. Elle a fini: „Selon mon idée, Catinka serait aux anges avec elle. car il me paraît qu'elles se ressemblent“.

Je vous dis ceci, mon cher ami, pas pour plaider pour *la chose* (car je vous jure, personne de la famille ne m'a jamais donné le moindre indice direct ou indirect là-dessus), mais pour vous mener un peu à la tranquillité. en vous disant, comme ami et honnête homme, que si votre fils, contre notre attente, ne pourrait pas conquérir son attachement, je ne connais pas une seule jeune personne ici à laquelle je voudrais qu'il donne la préférence.

M-r Bonar me mande que vous m'avez grondé et aussi m-rs Nowossiltzow, Strogonow etc., de ce que nous ne vous donnons des nouvelles. La vérité est

qu'avant le départ de l'Empereur on ne publia rien, et tous ces m-rs étaient aussi ignorants que moi de ce qui s'est passé à l'armée. Depuis le départ de l'Empereur les courriers qui apportent, tous les deux ou trois jours, des lettres pour les deux Impératrices donnent occasion aussi à quelques personnes près de l'Empereur à écrire des notices des évènements de jour à leurs amis. Jusqu'ici toutes ces lettres ont été de peu d'importance.

La partie diplomatique paraît rester presque exclusivement jusqu'ici entre les mains de Sa Majesté et le général Budberg. On a répondu à différentes reprises que le dernier *avait* ou devait quitter et que la feuille serait donnée à N. N. Je n'ai jamais ajouté fois pour un moment à de tels bruits. B. est bien ancré, soyez sûr. Les autres peuvent donner, à l'ordre du Maître ou sans son ordre, des mémoires; mais ils ne décideront pas. Romantzow est plus fort selon moi qu'aucun d'eux: il a un systême d'intrigues suivie et fait croire qu'il ne fait que de donner un corps aux idées et principes de son Maître. Je ne vous dirai rien de cette affaire de commerce qui agite tant mes compatriotes; je crois qu'il est impossible d'y remédier. Il a barricadé tous les chemins. Avant le départ de Sa Majesté, il a arrangé que la correspondance entre lui et le Maître serait directe sur toutes les affaires, sans l'intervention de N. N. ou le c-te Strogonow; le c-te Kotschoubey me l'a dit hier. Nous avons été peiné d'entendre qu'on pensait d'envoyer le lord S-t Helens en Russie pour cet objet, étant persuadé qu'il aurait le désagrément de retourner sans réussir, à moins que des raisons politiques très-déterminantes, provenantes *de la Prusse*,

n'a planissent la chose. Je peux croire qu'il coûtera plus de quitter un *faux principe* que de faire une paix médiocre. J'aurais souhaité de voir lord S-t Helens ici comme l'ambassadeur, mais pas pour une commission comme celle-ci.

Je n'ai pas un moment de barbouiller plus le papier; brûlez ceci. Je sens que je donne trop effusion à mes sentiments; c'est l'ardeur pour la chose publique qui me consume. Nos soldats font des miracles et rachètent toute *l'inefficiency* de nos conseilleurs.

57.

(Въ Іюлѣ 1807 г., послѣ Тильзитскаго мира).

Au jour de la fète de l'Impératrice-mère le c-te Zawadowsky m'a confié le secret de la commission dont il était chargé de votre part. Vous jugez bien, mon cher ami, le plaisir que j'en ai ressenti. Présentez, je vous prie, mes félicitations les plus cordiales et sincères à mademoiselle votre fille. Combien des avantages réels je prévois dans cette alliance pour elle et pour vous, mon cher comte! Vous n'aurez jamais qu'une seule patrie. *Esto perpetui*—sera, comme le premier, votre dernier voeu. Mais il est bon, dans des *tels* tems, d'avoir des raisons légitimes pour pouvoir partager votre séjour entre les pays qui sont les résidences de vos deux enfaints.

Jusqu'avant-hier, ministres, grand et petit public ont été dans une ignorance complète des conditions de la paix, et le même jour des notes officielles ont été envoyées aux ministres étrangers, et le public a lu dans la gazette de Hambourg les artiticles de la pacification. Vous pouvez juger quelle fermentation sourde devait être dans les esprits pendant tout ce tems-ci et après les évènements qui se sont suivis avec une rapidité si accablante.

On attend le comte Michel ici en trois ou quarte jours; il était vu par le jeune Benkendorff il y a trois jours passés à 50 verstes au-delà de Narva avec son corps. Celui-ci est arrivé avec le comte Pierre Tolstoï avant-hier; ce dernier est destiné, dit-on, à être ambassadeur à Paris. Votre dernier paquet a été envoyé

par m-r Marine à votre fils par un domestique sûr. Willié a vu Michel à Riga en passant; il lui avait communiqué son projet d'un congé. Willié, qui l'aime et qui l'exhalte en chaque occasion (comme en vérité fait tout le monde), fera son possible pour l'aider professionnellement dans ce plan. Mais je me flatte que vous aurez bientôt des nouvelles directes de lui-même par une occasion sûre.

Vous savez assurément déjà que les derniers évènements, ceux que nous savons et ceux que nous ne savons pas encore, ont été arrêtés par les deux chefs sans l'interposition de qui que ce soit; du moins, m-r Budberg, dit-on, s'en lave les mains. Le prince Czartorisky et m-r Nowossiltzow naturellement se sont tenus éloignés de la scène d'action et, quoique bien vus selon les apparences, ils ne sont pas, ils ne veulent pas s'approcher de si près que ci-devant, quoique très-cajolés.

Tout le monde a le coeur navré. Après tout ce qui s'est passé, on ne voit pas le moindre signe qu'on a quelque ressentiment des fautes qu'on a commises. Tout va comme ci-devant et même pire. On avait parlé avec confidence de la retraite de trois ministres; mais le général Wiazmitinow, qui avait demandé son congé, est gardé et mieux que jamais. Le prince Wolkonsky, qui avait été longtems *par ordre* obligé de rester à Wilna, a été ordonné d'aller à Moscou et *enjoint* de réhabiller toute l'armée, comme le moyen le plus sûr de se procurer sa rentrée en grâce. Deux jours après cet ordre, on a reçu ici sa supplique d'avoir son congé et être jugé.

Depuis longtems le c-te Kotschoubey a parlé presque avec tous ses amis de son désir à se retirer: il a

senti que sa position était trop pour ses épaules, et il y avait rencontré des désagréments trop humiliants. Il a aussi présenté sa supplique. Rien n'est encore décidé; mais je sais de bonne part que le Maître avait dit plus qu'une fois que s'il demandait de s'en aller, que lui il ne le retiendrait pas. Je crois qu'il veut se ménager quelque avantage, tel que de rester au Conseil et Sénat etc. Sa femme, qui a plus de sens et de caractère que lui, veut absolument qu'il quitte.

Je dois vous dire que les deux Impératrices se sont conduites d'une manière admirable dans tous ces derniers moments humiliants et surtout que la grande-duchesse Catherine s'est distinguée d'une manière qui a étonné tous ceux qui ont le bonheur de l'approcher, donnant dans tous les cas les évidences d'une grandeur d'âme, d'un sens solide. Cette princesse gagne beaucoup de cela que jusqu'ici son sort n'est pas déterminé. Elle aime avec passion l'étude des bons livres, elle en profite, sa tête s'ouvre. Elle voit *tout*, elle en est navrée.

Le malheur est: il n'y a personne qui a quelque influence *directe*, et actuellement il lui a été inculqué par son nouvel ami *) de prendre les affaires entre ses propres mains. Il est gouverné par ses engouements, et actuellement il est ivre de B., comme il a été pendant quelques années de roi de Prusse. Ce dernier paraît passé. Mais on vient me demander votre paquet.

---

*) Т.-е. Наполеономъ. П. Б.

58.

Mardi, ce 27 d'août 1807.

Ayant appris hier au soir que le cutter qui avait mené m-r Shairp ici repart aujourd'hui avec des dépêches pour Londres, j'en ai informé le c-te Michel ce matin; il veut profiter de cette occasion aussi. Il m'a informé qu'il avait entendu un bruit que le c-te Pierre Tolstoï, qui est attendu de Moscou (où il était allé pour quelques jours pour voir sa femme) avait écrit de là en refusant son ambassade. Si cela arrive, j'en suis fâché. Quand il m'en a parlé ici, il ne paraissait pas fâché d'être nommé pour Paris; mais il est, peut-être, arrivé que sa femme, qui, sans avoir prétention, a beaucoup plus de sens que lui, l'en a détourné. Ma raison pour vouloir qu'il y aille est que, quoique homme avec peu de talent, il est pourtant honnête homme et bon Russe, et comme il fait un de ceux qui sont en faveur à présent, tout ce qu'il aurait écrit, aurait été reçu avec moins de méfiance.

Michel m'a dit que lord Hutschinson est parti ce matin avec son cutter pour Stockholm. Il s'est fait remarquer ici en parlant *partout* dans une manière qui ne doit pas être permise à aucun Anglais, quand il est hors de son pays dans des tems si scabreux que les présents. Il peut avoir sa partie et inculper son gouvernement quand il est chez lui; mais hors du pays, surtout comme homme employé en mission étrangère, est-ce qu'il n'approche très-près à une espèce de trahison de médire les successeurs de ses amis et de te-

nir un langage calculé à embrouiller son pays avec ceux avec lesquels il est de l'intérêt d'Angleterre de vivre en bonne intelligence? On dit que le frère, qui est parti ce matin, est encore plus violent que lui; au contraire, le chevalier Wilson s'est conduit comme un ange. Ne dites rien à lui de ce que je vous écris. Ayant été malade de diarrhée, j'ai peu vu de ces messieurs; c'est mon abattement moral qui me l'a donné.

Lord L. Gower paraît se conduire parfaitement bien, toujours dans la mesure qu'il faut.

Budberg s'est retiré à cause de santé; mais on m'assure, en pleine intention de revenir.

Le jeune Soltikow a infinement plus de connaissances et de l'esprit que lui; mais il manque de l'énergie, et comme il a été élevé avec le Maître, celui-ci avait pris l'habitude de le traiter légèrement de sa plus tendre enfance. On dit qu'on a écrit pour Alexis Kourakine et le jeune Jacob Lobanow à venir ici. Je crois voir (entre nous) une nuance d'un plus faible attachement entre les trois amis et le comte Kotschoubey. Celui-ci, je crois, cherche, avec sa faiblesse accoutumée. de s'appuyer autre part. Il veut quitter, mais il veut rester au Sénat et au Conseil et sortir avec quelque marque de distinction. Tont ceci peut arriver. On attend aussi ces jours-ci m-r Beckléchow de Riga; mais je crois qu'il est seulement pour remercier pour le rescript flatteur relatif à la milice. Il a peu de tems à vivre.

M-r Tchitchagow est en grande faveur: tout ce qu'il a prédit est arrivé. On a aussi besoin de lui à présent, et on fortifie Cronstadt comme du tems de Paul. Il est le seul ministre qui se prend bien pour réussir

avec le Maître: il le mène grand train. Il le croit nécessaire à lui, et il craint de le perdre.

Je ne peux pas me passer de vous raconter une anecdote de lui. Comme toute l'expédition de la Méditerranée dépendait de son ressort, Budberg lui envoyait de Tilsit les ordres de l'Empereur pour la reddition de Cattaro etc. etc., le priant de les contresigner et de les expédier. Il prend le feu, renvoye à lui tous les papiers avec des expressions les plus violentes sur leur contenu, et refusant à obtempérer. Ceci lui a procuré une lettre très-gracieuse de Maître, et au retour ici, il a été fait ministre. Tout ceci est vrai, mais pas généralement connu.

Je l'ai vu ce matin pour lui lire une lettre confidentielle que j'avais reçue hier d'Alexis Greig et pour solliciter ses bons offices pour la succession de la commission à Londres pour le frère Charles dans le cas que sa mère se meurt. J'ai été assez content de l'intérêt avec lequel il a adopté ce plan. Alexis vous fait mille compliments, mais il a bien fait à n'écrire ni à vous, ni à l'amiral Tchitchagow à présent.

Toutes les gardes ont passé par notre rue il y a trois jours (Samedi). M-r Savary ne quittait pas le Maître; il était brodé sur toutes les coutures. La compagnie de Michel, qui était à la tête de toutes, était superbe, comme aussi tout le régiment; les autres beaucoup changés.

Pas un mot encore dans le public d'un certain arrangement. Notre change est allé au diable (25½ pences), et même les propriétés foncières sont paralysées.

59.

Avril 27 v. st. 1808.

Je commence par féliciter du fond de mon coeur les nouveaux mariés; mon voeu le plus ardent est qu'ils soient heureux comme ils méritent tous les deux à être, et je n'en doute pas: ils seront heureux.

Michel est bien; il est actuellement à son poste dans la célébration de la fête militaire à l'occasion de la prise de Swéaborg et de l'annexation de la Finlande. Mais vous verrez assez dans les gazettes de ces évènements. Les deux chefs de la diplomatie et de la marine s'attribuent une grande accession de gloire par ces acquisitions aussi bien que par la prise de Gothland.

L'amitié que je vous porte, mon cher comte, me prescrit de ne pas vous cacher que *vous* et la *disposition que vous devez faire de votre personne* ont été le sujet de plus qu'une conversation entre vos amis ici les plus attachés et plus sûrs. Michel et nous tous (nonobstant le grand désir de vous voir) opinons qu'à tout prendre vous ne devez pas vous hâter de quitter l'endroit de votre demeure actuel: votre sante, l'état de votre fille vous fourniront des défenses légales pour protracter le terme de votre séjour jusqu'à quelque changement des circonstances. Et, en attendant, une lettre (telle comme il m'a dit d'avoir reçue de vous nouvellement par un voyageur russe), jetée tous les quatres ou cinq mois à l'amiral Tchitchagow, où vous donnez de si bonnes excuses, fera complètement votre ouvrage: votre cause sera gagnée.

Le prince Adam part bientôt pour voir ses parents, et Nicolas Nicolaïtz a déjà (il m'a dit) demandé et reçu la permission d'aller dans l'intérieur du pays pour visiter les gymnases, et après d'aller à Odessa pour profiter des bains de mer. M-r Kotschoubey part le mois prochain pour les eaux d'Aix-la-Chapelle avec sa femme seule et laissera ses enfants ici avec m-me Zagriajsky. Il propose de passer l'hyver à Paris et d'être absent pour une année.

Le pamphlet que je vous envoye a fait grande sensation ici; on en a publié une bonne traduction en russe. Je veux qu'il fût aussi bien traduit en anglais, et dans cette vue j'en ai envoyé un exemplaire, la semaine passée, à m-r Weguéline; mais Dieu sait s'il sera parvenu à lui, car je crois que toutes les lettres et paquets envoyés d'ici depuis trois mois sont encore dans ce pays. Il n'est que juste que je vous dis deux mots de l'auteur: c'est le même m-r Fabre, qui a publié ici il y a un an le premier volume d'un ouvrage sur l'intérieur de la France. Ce pamhlet contient, je crois, des *extraits* d'un second volume qu'il avait promis, sur l'armée, les finances et le commerce, mais dont la publication a été empêchée par la paix de Tilsit; *des extraits*, tels que les circonstances de jour permettaient d'être publiés. Vous voyez qu'il y fait allusion dans son avant-propos. Fabre est natif de Riga, a étudié à Iéna avec m-r Storch, que vous connaissez comme homme de mérite et qui est instituteur auprès les grandes-duchesses et jeunes grands-ducs et rédacteur de la partie étrangère de notre gazette de Pétersbourg. Fabre, ayant fini ses études à Iéna, s'est attaché à un libraire de Strassbourg qui l'a pris avec lui à Paris, les premières années de la révolution. Étant

là, jeune et ardent, il s'est embarqué dans la révolution: il est entré dans les gardes nationales, de là dans les troupes de campagne, où il a servi jusqu'au tems qu'il fut fait prisonnier et envoyé en Hongrie; de là il a trouvé le moyen d'échapper et de retourner en France, où il a été employé plusieures années dans les préfectures et comme juge de district. En attendant, les yeux étant dessillés et ses dégoûts augmentant, il a cherché d'être employé comme professeur et il a été placé comme tel à Cologne; de là, depuis longtems, il avait cherché par la voye de m-r Storch (c'est Storch qui m'a raconté tout ceci) de retourner et à être employé dans sa patrie, ce que Storch a obtenu à la fin par le prince Adam. dont il était, je crois, l'intention de l'employer sous lui-même. Après la paix de Tilsit, sa première idée était de donner le manuscript du second volume à lord Gower pour être publié en Angleterre. Mais des refléxions plus sobres sont venues à son aide. Je vous raconte tout ceci pour vous mettre (vous et vos amis. mais pas à être publié, car il pourrait faire tort à l'auteur ici) au même à juger des bonnes occasions que l'auteur a eu à faire ses refléxions. J'ai envoyé l'automne passée le 1-er volume à m-r Weguéline, et il me paraît que vous l'avez reçu de Michel.

La *rupture à présent ouverte* naturellement a rompu les relations du bon duc de Serra-Capriola avec notre cour; nonobstant je crois qu'il restera comme particulier ici. Il est très-généralement aimé et estimé même de ces personnes qui ont à adopter d'autres principes que lui. Il ne doit pas être abandonné, car personne n'a servi avec plus de zèle, je dirai même avec plus de succès, la bonne cause que lui, et quand on

a prodigué partout des pensions à des Viry etc. etc. etc., cela serait une lâcheté de ne pas trouver quelque chose convenable à faire pour ce digne homme. Beaucoup des gens de bien et de sens ici souhaitent qu'un tel homme pourrait être employé ici, car il est pour le moins déjà demi-national et par son long séjour et par son union avec une des anciennes familles dans le pays *). Il a la faculté de promulguer des grandes vérités sans offenser, avec une éloquence qui n'est pas celle des écoles, qui vient de coeur et qui va au coeur et à la tête.

J'ai averti Michel de cette occasion d'écrire qui est peut-être la seule bonne qui ne se présentera de longtems.

Vous verrez dans le pamphlet de Fabre qu'il renvoye tous les succès des Français à *leur grand nombre*, à leur *brigandage organisé*, auquel il faut attribuer leur *légèreté* et leur *vélocité*, à la *parfaite combinaison* de *plusieurs grands* plans qui vont ensemble, et à la *réquisition* des *chefs* de toute couleur, depuis le commencement de la révolution, à gagner des *batailles* et du *terrein*, ou d'aller à la *potence*, et ainsi se procurer tous les résultats d'un *fort vouloir* et contre ceux qui n'ont ni vouloir, ni combinaison.

Un de mes amis qui a lu tout le manuscript m'a dit qu'il est très à regretter que *tout l'ouvrage* ne peut pas être imprimé. Vous verrez avec plaisir ce qu'il dit de Souworow, et son apostrophe à nous vers la fin est excellent.

---

*) Герцогъ Серра-Капріола, Неаполитанскій посолъ, былъ женатъ на дочери Екатерининскаго генерала-прокурора, княжнѣ Вяземской. П. Б.

60.

Ce 17 (29) mars 1811.

Quoique notre correspondance directe a été presque entièrement suspendue, et ceci par des refléxions et des raisons bien fondées, pendant plus que trois ans, je ne peux pas, mon très-cher comte, laisser passer une occasion favorable qui se présente de vous écrire quelques lignes.

Beaucoup *et tant des choses* et de telles choses sont passées en Europe, qu'on a trouvé les moyens à digérer; pourtant, la saisie du pays d'Oldenbourg, ayant affectée de si près une branche très-importante de la famille impériale, a suscité tant d'énergie qu'une protestation en forme a été envoyée au prince Kourakine, pour être présentée contre cette vielence. On a refusé à l'accepter se contentant à dire que l'empereur ne consentirait jamais à rappeler son décret, mais que le duc pourrait entrer en négociation pour des dédommagements. Or, vous aurez entendu que le duc s'est conduit avec beaucoup de dignité en refusant, dès le commencement, d'entrer en aucune négociation quelconque. Nous avons été, dit-on, très-mécontents que le prince Kourakine n'avait pas communiqué cette protestation à ses confrères diplomatiques. Mais vous aurez entendu de toutes ces choses-là plus en détail que moi. Il suffit pour moi à vous dire que *nos yeux* sont complètement dessillés, et quoique apparemment nous

n'avons aucune envie de faire la guerre, on peut hardiment dire que tout est fait de part et d'autre et que la bonne intelligence ne peut pas subsister longtems. Nous avons les yeux assurémment tournés vers le pays, où vous résidez; mais nous ne sommes pas encore préparés à donner des marques de rapprochement. Cela ne peut pas pourtant tarder à arriver, et vous connaissant d'être comme moi et bon Russe et bon Anglais (car ils doivent aller toujours ensemble), je ne peux pas m'empêcher, mon très-cher comte, de vous exposer ma façon de penser sur une chose que je crois d'être de la plus grande importance.

Je veux parler de la choix de l'homme qu'on enverra dans ce pays-ci pour *ouvrir*, *faciliter* et *consolider* les liaisons *nouvelles*. Dans ces vues personne ne peut pas entrer en rivalité avec lord S-t Helens, surtout pour tout ce qui est relatif au commerce. Nous avons dans ces derniers quatres ans tant changé et dénaturé tant tout le bon ancien système qu'il faudrait un homme de poids et qui possède une grande confiance, tant avec le souverain qu'avec presque tout homme ici, avec lequel il aurait à faire, pour nous ramener dans le bon chemin. Je sais que ce seigneur n'accepterait une telle commission à moins que le roi ne l'exige de lui. Mais dans une affaire de cette importance je suis persuadé qu'il se laisserait fléchir à s'absenter de l'Angleterre pour une courte période. Les gens sensés du Conseil ici ont par expérience senti l'importance de la petite classe des *facteurs* ou *commissionnairs* anglais, qui ont conduits pendant un long cours d'années les échanges entre ses deux nations au profit de tous les deux et avec des pertes si petites qu'elles se réduisent presque

à rien. Toutes les personnes respectables de cette classe seront chassées par les nouveaux règlements et emporteront avec eux leur expérience, leur crédit et capitaux, et nous voyons par quelle sorte des gens ils ont été remplacés. J'ai vu pendant 45 ans ces braves gens se tenant comme sentinelles et exerçant une espèce du *censorat* de part et d'autre, au grand avantage de deux côtés.

Encore, mon cher comte, un mot. Si nous serons en guerre ou pas en guerre, il serait à souhaiter qu'il y aurait militaire entendu et homme de monde, sinon ministre, du moins attaché à la mission. Un tel homme aurait cent occasions de causer avec les personnages les plus conséquents.

Je vous hasarde ces idées en toute confidence; déchirez-les après les avoir lues.—J'ai appris que le régiment du Michel se trouve dans les quatres divisions qui ont reçu ordre de quitter Moldavie et se tenir en Podolie sous le général Doctorow: il restera cinq divisions sous les ordres du général Koutouzow, qui y prendra le commandement. Le général Kamensky est attendu ici pour se rétablir d'une fièvre de la même espèce qu'a eu Michel l'année passée. Il y a actuellement trois corps d'armée assemblées et qui s'assemblent: le gauche sous Doctorow, le centre sous Essen et droit ad *interim* sous le comte Wittgenstein, un brave homme, avec lequel je suis fort lié. Les choses resteront comme ça; mais en cas de guerre nous ignorons qui commandera en chef. Mais je crois que Barclay-de-Tolly aura une partie importante. Les préparatifs sont commencés; il n'est pas impossible que Beningsen sera appellé pour être près le Souverain

dans le cas que Sa Majesté s'approcherait l'armée. Mais après tout nous ne savons rien.

Je dois vous dire que j'ai entendu dire plusieurs personnes que lord Pembroke avait fait une impression la plus favorable sur l'esprit de l'Empereur et que Sa Majesté parle toujours de lui avec la plus haute estime. Si jamais ce seigneur visiterait ce pays-ci, outre ses qualités distinguées personnelles, il lui sera une recommandation d'être militaire et possessionnaire russe.

61.

A Dumersett, par Carlisle et Moffet, 1811, 19 novembre.

Ce qui m'appartient de plus près et de plus précieux ici vous le connaissez, monsieur le comte; ainsi je n'en dirai rien. Je me contenterai à dire seulement que j'ai ressenti la plus parfaite satisfaction en trouvant établi dans ma maison un ménage si bien ajusté, où règnent la plus parfaite harmonie, amitié et bonne affection. Ma belle-fille est vraiment une personne d'un mérite rare et pour les qualités de coeur et de la tête, en sorte qu'il n'y a rien à désirer à être ajouté à elle, excepté une meilleure santé.

Je vous remercie pour vos nouvelles de la Russie: je n'en ai eu qu'une seule lettre de 17 septembre où on ne me marque rien excepté l'affaire des *transports* dont j'avais appris étant en Suède la destination et avait alors prévu l'issue de l'expédition, car les choses étaient à mon départ bien loin d'être assez mûres pour une telle *démonstration*. Pourtant, je vois que des tels armements continuent encore pour la Baltique. Je me suis demandé, ne sont-ils pas destinés pour la Prusse où ils n'ont ni canons, ni poudre et où on n'ose pas faire même une cartouche? S'il existe quelque association, alors je pourrais voir quelque chose digne de la haute idée que je m'étais plu à former du marquis de Willesley. J'étais le premier et le seul en Russie qui était en état de promulguer des idées justes sur son caractère et ses talents calculés à inspirer une prédisposition forte à entrer en liaison avec lui quand l'occasion se présenterait. Je serais au désespoir si tous

les hauts faits que j'avais narrés seraient démentis. Non, il est impossible qu'il aura fait une telle école.

On me marque de chez nous aussi que Labouchère était parti, ayant manqué tous ses coups. Il faisait deux propositions pour l'extintion de la dette hollandaise. La première était de recevoir le payement en productions russes et même *coloniales*. La seconde d'être payé en *billets* des bancs. Toutes les deux on été refusées. S'il avait réussi, et le commerce et les échanges de la Russie auraient été à la disposition de lui et de ses *amis*. Cette affaire de la dette donne bien lieu à penser dans le *moment actuel*.

L'affaire de Sénat chez nous est comme tant d'autres où toutes les *réformes* tendent rapidements aux abus. Ça provient de l'école de Spéransky; car effectivement il a une horde des écoliers qui se font passer comme des *lettrés* et des experts. Vous savez que je ne l'aime pas, mais je ne le crois autrement français.... Le mal est qu'il a les qualités d'un scribe et pas d'un ministre. Le Maître le soutient, parce qu'il le compte à *lui* et parce que par sa facilité à travailler il trouve plus de temps à suivre ses goûts. Si l'Angleterre avait quelques intérêts à menager, il n'est pas un homme à négliger; mais cela ne devait pas être par un avanturier comme K-r *).

Je ne connais pas personnellement le général Sass; mais j'ai toujours entendu *bien* parler de lui; je crois que Michel aura un travail cet automme pas selon ses goûts. Rappellez moi à son souvenir. Je ne pense jamais à lui et à Alexis Greig sans sentir le coeur attendri.

---

*) Такъ въ подлинникѣ.—Въ отзывѣ о Сперанскомъ нѣсколько словъ не поддаются прочтенію. П. Б.

62.

A Édimbourg, ce 28 décembre 1811, Charlotte-Square 11.

Bien des remercîments, mon très-cher comte, pour votre lettre de 18 décembre.

Je vois que le comte Roumanzow reste fidèle à sa cause. Il n'a point d'alternatif, en toute espèce de changements il ne voit que la mort, et je sais que la peur de perdre sa place l'occupe nuit et jour. La petite affaire de députés de Carraccas ne l'inquiètera pas beaucoup, il aura senti que ce n'était qu'un anneau jeté à la baleine parle maître qui n'y prenait aucun intérêt. Mais, à tenir en éloignement l'Autriche, la Prusse et surtout ce pays-ci, voilà ce qui lui ôte souvent le sommeil. Je n'ai aucun doute (je l'ai vu même) qu'il fait son possible pour perpétuer et souffler la guerre avec les Turcs dans la vue de tenir le Maître tellement occupé qu'il ne puisse pas contracter aucune liaison quelque autre part; il tâche même à persuader au Maître que son plus grand intérêt se trouve dans le chapitre des *chances*, répétant toujours *qu'il s'use, qu'il louche.*

Je vois par la gazette et encore plus par nos amis de Londres que le comte Michel s'est de nouveau distingué. Cela ne lui manquera pas partout quand l'occasion s'en présentera.

Je crains qu'Italinsky ne réussira pas dans ses négociations à moins qu'il ne soit aidé sur la tête de tambour par le général Koutouzow; car s'il reçoit ses instructions et ordres de Roumiantzow, la paix ne

sera pas faite de longtemps. Mais en outre, mon très-cher comte, je crois que ** n'est pas *) fort ardent pour cette paix; car, *emporté* par son tempérament, il pourra avoir peur d'être *induit* entrer en lice avec un rival plus formidable. Mais vous sentez tout ceci mieux que moi.

J'ai une lettre de S-t Pétersbourg de 20 XIII-bre, qui contient rien de nouveau. On marque qu'on attend pendant l'hiver quelque changement dans le tariff et qu'on permettera l'entrée des draps inférieurs, afin de fournir aux marchés de Kiachta, qu'on risque à perdre n'ayant rien à donner en change aux Chinois et que par là ils ont déjà perdu le commerce de Perse et Orenbourg.

Je calcule d'être à Londres vers le fin de janvier, si je me porte bien.

Ci-devant, dans mes voyages, quand je séjournais en Écosse, on entendait sonner bien haut la voix de *l'opposition*; à présent *elle* est bien silencieuse. On a trouvé ce qu'on aurait dû sentir auparavant, que leur *ci-devant* protecteur était *né prince* et que tout prince *régnant* devait être instinctivement Tory et conséquemment devait abhorrer les principes extravagants des anciens Foxites et Burdelletes.

Je suis quatre fois plus que je ne vous dirai dans des dîners et fêtes ici. Nous sommes de braves gens nous autres Écossais. Ce qui me frappe le plus est *les femmes*, qui sont moins gâtées et plus ce qu'on voudrait qu'une femme soit, qu'on ne voit dans la plus-part des autres pays.

---

*) Звѣздочки въ подлинникѣ. Рожерсонъ близко зналъ Александра Павловича съ самаго его рожденія. П. Б.

63.

Ce 29 septembre v. st. 1813.

En passant par Koënigsberg et la Prusse et après par Wilna et Minsk et Witebsk, la grandeur, la variété et les suites des évènements militaires, racontés par différents témoins occulaires, m'ont infiniment intéressé. Mais j'ai été bien attristé par l'aspect des pertes et des souffrances essuyées par les habitants des provinces lithuaniennes: tout le bétail et moutons dévorés et les chevaux presque tous enlevés. Ce qui est le plus grand mal est la perte des hommes, causée par la fièvre putride, émanée et propagée en loin des hôpitaux et lazarets des armées françaises. Cette mortalité est actuellement beaucoup diminuée. Le sort des gouvernements de Mohilew, de Smolensk et Moscou a eté le même. En passant près de *Kragloié* *), j'ai appris des différents maîtres de postes (et après ici) que cette terre n'avait plus souffert que les autres. Mais les souffrances de toutes sont actuellement extrêmes. C'est un malheur de se trouver sur le chemin militaire. La terre de votre fils et la mienne y sont. Les réquisitions de toute espèce ne finissent pas pour les *проводы*, pour des munitions, des recrues, des prisonniers français qu'on mène

*) Могилевское имѣніе графа Михаила Семеновича Воронцова, унаслѣдственное имъ отъ его тетки, княгини Дашковой, которой оно было пожаловано Екатериною. Оно было продано на уплату долговъ, сдѣланныхъ Русскими офицерами Воронцовскаго корпуса во Франціи. Воронцовъ и впослѣдствіи не наживался, а проживался на службѣ. П. Б.

d'Allemagne, des travailleurs pour la forteresse de Borissow, pour les grands chemins etc. etc. Ajoutez à tout ceci un nouveau recrutement. Après avoir perdu dans l'année 280 mâles (au delà de 500 en tout), mon homme me marque qu'il a livré la semaine passée 46 recrues. Cette description peut être appliquée à toute cette partie de l'empire visitée par l'ennemi et aux districts qui l'ont environnés. Nonobstant les bonnes dispositions, l'excellence d'esprit et de coeur qui forment le caractère de cette nation, leur patience est soumise à une rude épreuve, car aucune attention est faite à leur plainte. Les gouverneurs, même les bons, sont sans pouvoir à faire le bien; mais le plus petit homme en place trouve son avantage à vexer et donner des entraves. Quand les gouverneurs s'adressent à leurs chefs ici, aucune réponse. Dans le fait, par la multitude des innovations promulguées, mais pas introduites dans la pratique, tout est si désorganisé qu'on ne trouve qu' un mélange d'anarchie et de despotisme, et au milieu de tout ceci la plus affligeante partie de tableau est qu' il se présente à l'oeil d'un homme ne prévoyant aucune espérance d'un meilleur ordre des choses.

Mais pourquoi parlé-je à vous, mon cher comte? Vous savez déjà une grande partie de ces choses-là; c'est la profondeur du sentiment qui m'a entraîné.

A mon arrivée ici j'ai été bien reçu de mes amis et connaissances de tout grade. A Sarsko-Sélo et à Pawlowsky, après une réception la plus gracieuse, question sur question m'a été faite sur le sujet de c-te Woronzow et de sa fille lady Pembroke. Vous jugez bien le plaisir que j'ai eu à faire les réponses et de leur peindre votre *manière d'être* et la sienne dans toutes vos situations relatives. J'ai vu que tout ce que

j'ai dit a donné de la satisfaction la plus marquante, surtout dans le premier endroit, et a été analogue à leur façon de penser. Elles ont parlé au sujet du c-te Michel, comme tout le monde parle. C'est assez vous dire.

J'ai causé avec les ministres, avec lesquels j'avais ci-devant des liaisons. Rien presque ne se fait sans être parlé au Conseil des ministres; là, si la chose est tant que soit peu hors de chose ordinaire, quoique simple et claire, elle n'y est déterminée, mais envoyée au quartier-général et y reste sans réponse. Tel est l'état civil du pays. Pour l'état de l'armée tel comme il existe en Allemagne, d'après tous les rapports, il n'est que justice d'en parler autrement: elle est dans l'état le plus brillant. Mais de ceci je ne vous parlerai pas: vous en entendez les prouesses et les louanges plus tôt et plus amplement que nous. C'était seulement avant-hier qu'on a publié le premier document officiel en forme de journal des *mouvements* de l'armée depuis le recommencement des hostilités. C'est seulement par la gazette de Berlin et par les lettres des jeunes gens à leurs parents que nous avons appris quelque chose. On m'a lu hier un court journal envoyé par Willié à un de ses amis ici de 13 (25) septembre, apporté par le dernier courrier; il est très-intéressant par les simples faits et mouvements. L'affaire de Dresde fût bien affligeante; elle fût entreprise contre l'avis du général Moreau; on la met sur le dos du prince Schwartzenberg. Pourtant, *le Maître* doit être commendant en chef; car on voit dans le journal que *Sa Majesté Impériale a donné des ordres au pr-ce Schwartzenberg et Barclay de Tolli.* On dit que Moreau a dit à Sa Majesté l'Empereur, immédiatement avant que de recevoir le coup:

„Ce n'est pas la place pour Votre Majesté, ni pour moi d'être ici". Après l'opération il a été porté nuit et jour par des relais des soldats à Launn. Il a dit à Willié: „Pour l'amour de Dieu, mon cher docteur, ne laissez pas mes débris tomber entre les mains de cette racaille-là". Willié dit que, nonobstant bien des bévues et une mauvaise administration, les choses sont en bon état: les Russes et Prussiens sont cordialement unis et que l'armée française a perdu son caractère antérieur.

Le Conseil des ministres est *fortifié* par l'addition de maréchal Solticow, c-te Kotschoubey, prince Lapoukhine et Wiazmitinow. Le maréchal est président du Conseil et le membre le plus signifiant, étant lié avec le général Arakchéew. Ceci est la raison pourquoi le chancelier n'y va jamais. Il a dit à tout le monde qu'il a itérativement demandé son congé. En attendant, il fait sa cour le plus assiduement à l'Impératrice-mère et servilement à m-me de L. [1]), et on m'a assuré que la première a écrit avec le plus grand intérêt pour sa conservation. Hier j'ai rencontré Serge [2]) sur le quai; il m'en a parlé de son propre chef. Je lui ai dit: „On m'a dit que l'Empereur lui a répondu qu'il ne veut pas se séparer de lui". Il m'a répondu avec un sérieux affecté: „Mais comment rester? Non, non". Pourtant, il reste et restera, parce que le Maitre veut être l'homme universel, commander les armées et attirer toutes les affaires politiques et civiles à sa personne. De ceci lord Cathcart a été la dupe à son arrivée. J'ai appris de plusieurs personnes (même des ministres) qu'il y avait une période de trois ou quatre semaines à son arrivée, quand il aurait pu avoir arrangé les intérêts

---

[1]) Шарлота Карловна Ливенъ. П. Б.

[2]) Графъ Сергѣй Петровичъ, младшій братъ канцлера. П. Б.

commerciaux des deux nations avec la plus grande facilité. Le c-te N. Tolstoï lui dit que l'Empereur ne voulait qu'il confère avec personne qu'avec lui, qu'il le verra avec plaisir toujours dans son cabinet, quand il demanderait, et qu'il devait se garder bien de mettre de la confiance ou de s'ouvrir avec telles et telles personnes, nommant quelques-unes. Mylord a été aux anges, et il a agi en conséquence. Quand quelques anciens amis de la liaison, comme c-te Kotchoubey, m-r Nowossiltzow, le duc de S. C. et plusieurs autres ont tâché délicatement à l'orienter et le mettre dans le vrai chemin, leurs idées ont rencontré une réception froide. Il est resté *boutonné* à tout le monde. La conséquence a été qu'on l'a laissé à lui-même. Quand il venait chez le Maître, celui-ci, connaissant son penchant, l'a mis sur le sujet des régiments de cavalerie et les détails y attenants, dont il se trouvait très-heureux et très-honoré de pouvoir disserter à Sa Majesté sur la meilleure manière de seller un cheval, de couper la crinière etc. etc. Pourtant, pendant tout ce tems, il avait si peu de la confiance de l'Empereur qu'il ne savait rien de son départ jusqu'à quelques heures avant que Sa Majesté est allé à l'église de Casan. Quelques individus les plus respectables de la nation m'ont dit qu'il les a presque reprimandé, quand ils ont tâché de lui donner des notions qu'ils croyaient être justes. Tout ceci m'a donné beaucoup de la peine, parce que je prenais intérêt en lui par rapport de son excellent père, qui m'a montré beaucoup d'amitié quand il était ici et qui était un vrai chevalier antique. Il est vrai que je ne croyais pas la chose être bonne, car j'avais trouvé, quand je fus à Édimbourg, qu'il y était détesté par cause de son orgueil et son pédantisme militaire. La même chose marque fortement ici. Wyllié m'envoye

des compliments de sa part, marquant qu'il lui a dit qu'il espérait que je lui écrirai; mais je m'en garderai bien.

Je vous demande pardon de ces inepties; mais m-r Moberly, qui entre dans le moment chez moi pour m'annoncer son départ, vous en dira plus.

J'ai vu l'amiral Tchitchagow hier, quand nous avons eu un long entretien ensemble. Il vient d'entrer en ville de la maison *des Greig* près d'Oranienbaum, où il a passé l'été. Il est un homme intéressant sous tous les rapports. La conjoncture actuelle l'a tellement occupé qu'il n'a pas touché à deux sujets, ni celui de la perte de sa femme, ni l'histoire de la dernière campagne. De cette dernière je n'ai jamais formé une opinion fixe. Le gouverneur de Wilna m'a dit que Beningsen le justifie; mais il a ajouté que B. le fait pour mettre Koutouzow dans le tort. Il m'a dit qu'il vous a écrit par cette occasion une longue lettre; elle sera pour vous une lettre d'or, s'il écrit comme il parle.

Le c-te Kotchoubey joue le même rôle comme toujours, celui d'un aspirant. Il est peu considéré, même du Maître, je le sais; mais c'est un homme commode, et si jamais *on est induit* de renvoyer le chancelier, ses qualités pourraient lui donner la préférence sur d'autres dont on a parlé, comme c-te Morkow, Tchitchagow etc. Le c-te Morkow est ici; il a beaucoup parlé de vous et avec le plus grand intérêt. Le petit Alexandre Galitzine aussi. Celui-ci est tout-à-fait changé, a pris une excellente tournure, est devenu sérieux et avec l'aide des archevêques a victorieusement combattu quelques innovations concues par Spéransky et approuvées (on dit) plus haut, fondées sur le système des Illuminés.

64.

Ce 9 de mars 1819.

C'était un plaisir bien inattendu que votre lettre de 5 courant m'a donné, mon très-cher comte, premièrement de voir que le comte Michel était sur le point de se marier, et secondement ma joie fut extrême quand j'ai vu que sa choix était tombée sur une jeune personne si convenable pour lui sous tous les rapports. Je ne peux penser de mademoiselle de Branitska après ma propre connaissance et observation, n'ayant eu occasion de la voir que vraiment pendant un court séjour qu'elle faisait à S-t Pétersbourg avec sa mère et sa soeur en 1814—1815, logeant chez la comtesse Litta, quand elle m'a paru répondre à tout le bien que ceux qui l'avaient connu de près disaient d'elle. Elle était la favorite de tous ceux qui passait par Belotserkwa et qui y ont séjournés. Je me rappelle de l'expression d'un compatriote, le sénatéur - général Stanshaw qui y séjournait souvent: *pour celle-là elle est de la véritable étoffe dont on fait les bonnes femmes.* Pour atteindre ce but d'être bonne femme, ça a été toujours le premier soin de sa mère en élevant ses filles. et vous savez qu'elle a été toujours marquée pour son bon sens et pour sa conduite correcte et exemplaire comme mère. Ses filles ont été principalement élevées à la campagne; ceci je compte être un avantage en autant qu'une telle habitude nous prépare à mieux goûter les plaisirs et les devoirs de la domesticité.

Je n'ai pas besoin de vous dire la part que je preds dans la bonne fortune du comte Michel; du moins je la considère comme telle; je vous dirai mes raisons *comparatives* quand j'aurai le bonheur de vous voir. En attendant, je vous prie d'être le canal de mes félicitations cordiales au c-te Michel et à sa promise et à la mère. Ah, que je ne donnerai pas de les voir tous et la bonne comtesse Litta que je me ressouviens adorer Michel, parlant de lui avec enthousiasme et exprimant ses voeux qu'il ferait le sort d'une de ses nièces (car la fille aînée fut déjà veuve) et qu'il était le seul promis digne d'elle; et la cadette fut sa favorite.

*

Біографическихъ свѣдѣній о славномъ Екатерининскомъ врачѣ (которому она, протягивая руку для кровопусканія, сказала полушутя: «Выпустите изъ меня послѣднюю Нѣмецкую кровь»), къ сожалѣнію мы не могли получить, кромѣ нижеслѣдующихъ, извлеченныхъ изъ дѣлъ Медицинской Коллегіи и сообщенныхъ намъ Л. Ѳ. Змѣевымъ:

«Джонъ Роджерсонъ, 1741 † 1823, Шотландецъ изъ Единбурга, гдѣ учился и получилъ докторскій дипломъ въ 1765 году. Въ слѣдующемъ году онъ прибылъ въ Петербургъ, въ Медицинской Коллегіи экзаменованъ Ашемъ, Пеккеномъ и Линдеманомъ и получилъ 5 Сентября 1766 г. право практики въ Россіи. Затѣмъ, имяннымъ указомъ Екатерины II, пожалованъ 18 Февраля 1769 года придворнымъ докторомъ съ жалованіемъ 1.000 р. въ годъ изъ суммъ Медицинской Коллегіи до сочиненія придворныхъ штатовъ. Въ 1816 году онъ вернулся въ Шотландію».

У потомства его конечно сохраняются отвѣтныя письма его Русскаго друга. П. Б.

ПИСЬМА

ГРАФА

А. Р. ВОРОНЦОВА

КЪ

Н. Н. НОВОСИЛЬЦОВУ.

1801—1805.

Старый государственный дѣятель пишетъ къ молодому любимцу молодаго Государя. Въ особенности любопытно письмо о престолонаслѣдіи. Какъ извѣстно, Александръ Павловичъ, въ первомъ же манифестѣ своемъ, нарушилъ уставъ 1797 года. П. Б.

1.

Приложенный пакетъ прошу васъ, милостивой государь мой Николай Николаевичъ, Его Величеству поднесть, а меня покамѣстъ увѣдомить о полученіи онаго и что Государю Императору вами поднесенъ, адресуя письмо ваше въ Москву къ тамошнему почтдиректору, которой мнѣ оное доставитъ вѣрно.

Я къ Государю послалъ довольно пространной меморіалъ при письмѣ своемъ о разныхъ предметахъ, касающихся до нашей земли. Желаю, чтобъ пространностью сего сочиненія не принесть скуки. Не простой подвигъ былъ на сочиненіе онаго; не другой, какъ усердіе къ службѣ. Если въ семъ меморіалѣ находятся способы заслуживающіе уваженія, я могу оные объяснить, когда самъ буду имѣть честь видѣть Императора, что́ и уповаю въ началѣ Декабря мѣсяца, если зимній путь уставится; а между тѣмъ ласкаюсь, что вы меня не оставите безъ свѣдѣнія о себѣ. Особливо пріятно мнѣ будетъ извѣститься, что за дѣла и устроеніе всего разстроеннаго у насъ принимаются. Такое извѣщеніе мнѣ конечно бы было пріятно. Оканчиваю безъ обыкновен-

ныхъ письменныхъ церемоній, а увѣряю васъ въ искренней моей дружбѣ и привязанности.

Село Андреевское,
14 Ноября 1801.

P. S. Графу А. Сергѣевичу *) прошу мой искренной поклонъ сказать.

*

Une des choses qui entravera et empêchera le bien. c'est l'opinion que ce sera manquer à la piété filiale que de toucher à ce qui a été fait précédemment. J'espère que cette opinion malheureuse pour le pays ne s'enracinerait pas, quand tout a été bouleversé et abîmé de manière qu'il faut un gouvernement sage et actif pour remettre les choses. Quand un particulier, entrant dans la jouissance de ses patrimoines, ne se croit pas dans l'obligation de suivre et de ne pas toucher à un arrangement destructif que son père a fait, comment est-ce qu'un pareil égard pourrait avoir lieu dans la régie d'un état qui n'est pas un patrimoine particulier et dont la première considération, et à laquelle tout autre doit céder, est le bien et le bonheur de la nation, sur laquelle on règne? Je ne veux pas m'étendre sur cette matière; elle me menera trop loin, et j'ai déjà écrit assez, et peut-être, même ennuyé mes lecteurs.

14 Ноября 1801.

*

---

*) Строгонову, въ домѣ котораго Новосильцовъ жилъ по своему родству съ нимъ. П. Б.

P. S. Dans la persuasion où je suis que l'Empereur aime qu'on lui parle vrai, je me flatte qu'il ne sera pas choqué si je fais mention, et sans déguisement et palliatif, de la nécessité qu'il y a y porter remède, et pour cela il fallait nécessairement lui indiquer et faire mention aussi de leur source. C'est donc involontairement qu'il a fallu faire mention aussi des abus du dernier règne. Au reste, cet écrit n'est que pour S. M. seule, et c'est d'après ma confiance en lui, j'ose le dire, que je lui adresse même cet écrit.

La confiance est indépendante du haut rang et dignité; je ne doute pas que vous ne trouvez encore cette observation juste.

Si l'Empereur trouve que dans ce mémoire il y a quelques vues ou idées à pouvoir mettre en usage, je pourrais le détailler et en proposer les moyens, lorsque je serai de retour à Pétersbourg. Je ne désire pas mieux que de consacrer encore quelques années de ma vie au service public, pourvu qu'on me mette à même de servir utilement et qu'on m'en fournisse les moyens, et si c'est pour y être sur le pied comme à mon dernier séjour à Pétersbourg, j'avoue que je ne pourrai que m'y regarder comme tiré d'oeuvre.

Si l'Empereur exécute sa résolution de faire porter toutes les affaires au Conseil et y assister lui-même, il s'allégera entièrement son travail, et les affaires en iront sûrement mieux et préviendront bien des abus et des résolutions extorquées; les affaires auront leur cours, et l'Empereur ne perdra pas son tems, comme

on le lui a fait perdre jusqu'à présent. Je pourrai, si on le veut, indiquer à mon retour, comment le travail pourra être arrangé, de manière que S. M. pourrait lire des affaires et trouverait les après-dîners libres.

14 Ноября 1801.

P. S. Je m'étais flatté, mon cher Николай Николаевичъ, de recevoir ici de vos nouvelles. Apparément que vous n'avez rien de consolant à me marquer sur la marche des affaires. Je vous prie cependant de me faire l'amitié de m'accuser la réception de cet envoi et que mon paquet a été remis à l'Empereur. En envoyant votre lettre au directeur de poste, elle me parviendra sûrement.

2.

Je voudrais, mon cher Николай Николаевичъ, que vous me fassiez l'amitié de montrer la lettre ci-jointe de m-r Saugy à l'Empereur. Voici les raisons qui m'y portent.

Ce m-r Saugy a servi pendant longtems feu l'Impératrice; il était attaché au Cabinet, était employé dans la chancellerie du prince de Bezborodko et demeura chez moi. Je l'ai employé même beaucoup dans les différentes transactions relatives aux affaires de commerce et dans la correspondance française, qui était en 1783 et 1784, par ordre de l'Impératrice, avec le dernier duc de Courlande. En outre, il a été employé par le prince de Bezborodko dans tout plein d'affaires secrètes, surtout relatives à la correspondance directe de l'Impératrice avec l'empereur Joseph; l'année 1788 ou 1789 il a demandé son congé. L'Impératrice l'a gratifié d'une pension de neuf cent r. qu'il leva du Cabinet et l'a honoré en outre de l'ordre de S-t Wladimir. Autant que je pus comprendre du contenu de sa lettre, sa pension est probablement suspendue apparémment depuis la révolution en Suisse, où Saugy, étant lié avec m-r la Harpe, a eu part. S'il a été dans les affaires de la Suisse, il me semble que ce n'est pas à la Russie, que Saugy a servie, à le punir. Il serait donc de la magnanimité et, j'ose dire, de la justice de l'Empereur de faire payer cette pension et les arrérages pour le tems qu'elle a été suspendue, et si l'Em-

pereur accorde cette grâce, qui, au fait, sera un acte de justice, vous pourrez prendre les renseignements nécessaires au sujet de cette pension du Cabinet et ensuite en faire dresser *l'указъ.* Ce m-r Saugy, dont il est question, est un homme de mérite, fort instruit dans les affaires, d'une probité rare, et écrivant bien en français; il pourrait être employé utilement, si on pouvait l'attirer de nouveau ici pour le service.

J'attends avec la plus grande impatience la gelée et de la neige pour m'embarquer. J'espère que cela pourra s'effectuer dans 7 ou 8 jours. Recevez, en attendant que j'aie la satisfaction de vous revoir, les assurances de mon sincère attachement.

Село Андреевское, 23 Ноября 1801.

Mon neveu me charge de vous faire bien ses compliments.

Je viens de recevoir une lettre de votre beau-frère *d'Орелъ* en réponse à la mienne de Moscou; il suit en partie mon conseil de ne plus tant s'inquiéter de la mauvaise volonté de son gouverneur.

3.

Je crois que c'est la dernière que vous recevrez de moi d'ici, mon cher Николай Николаевичъ. Je suis tout prêt de partir, et n'attends pour cela que de la neige. Vous savez qu'avant le départ de la cour de Moscou, deux sénateurs ont été commandés pour aller dans le gouvernement de *Wiatka* sur des plaintes que l'Empereur a eu, je crois, à l'égard des différentes malversations qui s'y commettent. Je viens de recevoir de là-bas une lettre confidentielle du sénateur Pestel que vous pouvez, si vous le jugez à propos, montrer à l'Empereur. Le gouverneur, dont m-r Pestel parle, est du nombre des gouverneurs incapables qui ont été fait sous le dernier règne: dans moins de trois ou quatre mois de major du garnison de Smolensk il est devenu conseiller privé et gouverneur.

J'espère dans quatre ou cinq jours pouvoir partir d'ici et recevoir à Moscou avis de vous que mon paquet avec le mémoire vous est parvenu à Moscou. Je ne m'arrêterai que quatre ou cinq jours, si le chemin est supportable. Agréez en attendant les assurances de mon amitié et attachement.

Село Андреевское,
24 Ноября 1801.

Mon neveu vous fait bien ses compliments.

4.

J'ai lu avec attention, mon cher Николай Николаевичъ, le projet *d'указъ* sur le Sénat; il est très-bien conçu, il ne gêne ni n'entrave les bonnes vues qu'on a pour faire une administration et un ministère, ce qui certainement est extrêmement à désirer. Je regarde cette mesure comme la seule qui peut amener le vrai bien du pays.

Pour revenir à l'affaire du Sénat, je crois qu'il convient que cette besogne soit une fois terminée. Voici, sur un papier à part, quelques légères observations, qui sont plutôt sur les formes que l'essentiel de la chose. Il y a cependant une observation à faire, c'est sur l'omission de l'article 9 de mon projet, qui m'a paru n'être pas inutile pour la besogne en général; puisqu'il défendait d'un côté au Sénat de ne pas influer dans les décisions des tribunaux, jusqu'à ce qu'ils ne finissent l'affaire chez eux pendante, de même cela retenait aussi les procureurs-généraux et les gouverneurs d'y influer. Aussi j'avais cru la voir expliquée à différentes reprises. Au reste, je n'insiste pas sur cet article, puisqu'on pourra y suppléer par la suite, si l'expérience prouvera qu'il n'était pas inutile.

Cette affaire du Sénat, une fois terminée, comme cela est à désirer, tous mes voeux seront pour une chose bien plus importante, qui est l'organisation d'un ministère et d'une administration, comme le seul moyen de régie convenable des affaires d'une grande monar-

chie. Je ne doute pas que vous ne fassiez les mêmes voeux; et tout Russe, qui veut le bien de son pays et qui est en état d'en juger, ne peut avoir d'autre pensée sur cet important objet.

21 mars 1802.

5.

2 may 1802.

Je vous remercie, mon cher Николай Николаевичъ, pour la communication du livre de m-r Михайловъ. Je trouve très-bonnes ces observations sur nos pauvres réglements relativement à notre trésorerie, et sur la comptabilité. Il serait à désirer qu'on mit m-r Михайловъ à même de travailler à loisir sur ces objets, ainsi qu'il le propose, sans lui donner le grade militaire dont il parle. Pourquoi est-ce que l'Empereur ne l'attacherait pas auprès de lui et ne le chargeât de continuer ce travail? Si vous êtes de mon avis, je voudrais que vous en fassiez la proposition à S. M.

6.

J'avais le comité chez moi, lorsqu'on m'a apporté vos papiers. Je serai charmé de vous voir demain Dimanche, vers les 7 heures du soir. Il y a bien longtems que nous ne nous sommes vu. Recevez en attendant, mon cher Николай Николаевичъ, les assurances de mon sincère attachement.

Samedi, 3 mai (1802).

Je persiste toujours dans l'idée d'après ce que j'ai vu du travail de m-r Михайловъ qu'on pourra l'attacher à la personne de l'Empereur, ce qui le mettra à même de travailler à la partie sur laquelle il donne d'assez bons renseignemens.

7.

16 septembre 1803.

Je vous remercie, mon cher Николай Николаевичъ. de l'avis que vous me donnez. Mon opinion sur le sel pourra être présentée, si vous le trouvez bon, au moment qu'il sera question de cette matière. Il y a aussi l'opinion de quelqu'uns de nos ministres sur la même matière, lorsque le *докладъ* du ministre de l'intérieur a circulé parmi les ministres, et c'est alors, au lieu de faire circuler aussi mon opinion, je vous l'ai envoyé, afin qu'elle fût lue au comité des ministres, lors qu'on y traitera de cette affaire. Il m'est, au reste, très-indifférent, si on aura égard ou non aux raisons qui ont motivé mon opinion; mais ce qui ne l'est pas pour moi, c'est de ne pas participer à une mesure aussi désastreuse. Ma santé ne me permet pas de venir aujourd'hui au comité. Recevez les assurances de mon attachement.

8.

(1804).

Mon amitié et la franchise que je suis dans l'habitude d'avoir vis-à-vis de vous, mon cher Николай Николаевичъ, m'oblige de vous parler d'une affaire sur laquelle il faut avoir les yeux tournés. Voici de quoi il est question. Vous vous rappellerez que l'Empereur a envoyé, après son couronnement, m-r *Державинъ* secrètement à *Калуга* pour y examiner la conduite du gouverneur *Лопухинъ* et différentes dénonciations qui avaient été faites à S. M. M-r Державинъ, en revenant, lui a fait un rapport circonstancié des malversations qu'il avait trouvées, sur quoi l'Empereur a nommé un comité pour examiner tous ces papiers, lui en faire rapport et lui présenter un projet d'указъ au Sénat. Ce comité était composé de m-r Valérien Зубовъ, le comte Nicolas Roumantzow, Державинъ et moi, quoique j'aie très-désiré de n'en pas être,—ce comité s'est très-ocupé de tout ce qui a rapport à Калуга, a trouvé le gouverneur Лопухинъ injustifiable sur des points essentiels et sur d'autres, qu'il fallait le renvoyer au Sénat, pour qu'il examine les points seulement qui n'étaient pas assez examinés dans le слѣдствіе de Державинъ. L'Empereur le gouverneur, le reconnant coupable dans son указъ et dans l'affaire d'un m-r Хитровъ, ordonne au Sénat de le juger, то есть судить такъ, какъ уже признаннаго виновнымъ, et examiner ce qui est douteux, ou, pour mi-

eux dire, pas assez éclairci, ce qui ne regarde pas ni l'affaire de Хитровъ prouvé, ni les 20 m. r. que m-r Лопухинъ a pris de Гончаровъ. S'il y aurait moyen de disculper m-r Лопухинъ sur ces *) atrocités, m-r *Валеріан Зубовъ* l'aurait fait assurément au comité, étant lié avec *Торсуковъ*, parent de Лопухинъ.

Cette affaire donc, envoyée par именной указъ au Sénat, a été examinée ces derniers mois au Sénat de Moscou, et m-r Лопухинъ se trouve blanchi dans tous les points, même ceux où l'Empereur l'avait reconnu coupable. Je n'ai pas voulu parler de cette affaire avec les sénateurs de Moscou, mais j'ai appris de deux personnes très-respectables que quelqu'uns de sénateurs s'étaient ouverts à eux qu'ils avaient été obligé par mille considérations de blanchir ce qui ne l'était pas, que toute cette affaire avait été influencée de Pétersbourg par la parenté et la protection que le procureur général donnait à ce ci-devant gouverneur Лопухинъ, qu'on avait même écrit au procureur du Sénat de Moscou de ne renvoyer à Pétersbourg l'affaire et le докладъ que lorsque vous serez de retour. Si l'Empereur confirme ce jugement du Sénat de Moscou, il sera en contradiction avec son указъ, donné déjà au Sénat et se compromettra en quelque façon; et comme c'est vous qu'on veut charger du rapport, vous pouvez être compromis aussi. Ne croyez pas que dans tout ce que je vous dis sur cette matière il y entre pour quelques choses que j'ai été de ce comité, qui a si mal jugé, que tout ce qu'il a trouvé

---

*) Пропущенныя мѣста не поддались прочтенію: графъ Александръ Романовичъ писалъ чрезвычайно неразборчиво. П. Б.

noir, le Sénat de Moscou le trouve blanc, parce que *Лопухинъ* est parent et protégé par le procureur-général. Je connais la marche des choses telle qu'elle a été en Russie, et que ce n'est pas la chose en elle-même, mais le tems et la circonstance qui décident de sa valeur. Je ne vous cacherai pas que le prince Лопухинъ été fâché pour lui, qu'il se mêlé (sous main) dans aussi vilain crime que celle de son parent. J'espère que tous ces détails, dans lesquels je suis entré, vous les prendrez comme une preuve de mon amitié et confiance en vous.

9.

Le prince Czartorisky m'a envoyé, mon cher Николай Николаевичъ, des papiers que votre secrétaire lui a remis, tous relatifs à la grande besogne dont vous vous occupez. Je les ai lu avec la plus grande attention, et c'est avec une satisfaction inexprimable que j'ai vu combien cette besogne si intéressante avancera et que le plan en général en était très-bon. Je vous écris sur cette matière relativement à la même matière, et j'espère que mes lettres vous sont parvenues. Quand vous serez de retour, je pourrai vous parler plus en détail sur cet objet.

En attendant, accoutumé comme je suis à vous parler franchement, je ne saurais m'empêcher de vous dire qu'hier j'eus le докладъ, où il est question de la succession au trône, comme si la loi de Pierre-le-Grand, laissant au souverain régnant le droit de nommer son successeur, et l'ordre immuable de succession, établi par Paul I, peuvent s'accorder ensemble, tandis qu'il n'y a pas, peut-être, de loix plus en contradiction l'un avec l'autre comme sont ces deux loix. La loi de Pierre-le-Grand sur la succession est peut-être ce qu'il y a de plus despotique et d'humiliant pour une nation: c'est un troupeau qu'un homme lègue à qui il veut, un seul homme dont trente à 40 millions de ses semblables tremblent. Pierre-le-Grand est excusable dans les circonstances où il se trouvait de l'avoir fait;

il n'a jamais eu pour but que le bonheur de la Russie, et voyant à quoi le pays était exposé si son fils lui succédait. Cette loi a servi d'un grand abus après lui, surtout en autorisant l'impératrice Anne de se choisir pour successeur un prince de la maison de Brunswick.

J'avoue que j'ai toujours regardé l'ordre de succession au trône comme une chose indispensable pour une monarchie bien réglée; ce point important et un corps qui serait comme un intermédiaire entre le souverain et le peuple, était toujours mon plus ardent désir. Ce n'était sûrement pour moi particulièrement que je le désirais, puisque je suis trop vieux pour pouvoir voir les effets heureux de cet ordre de choses. Les loix et le code civile et criminel, dont vous vous occupez, n'auront même de stabilité que lorsqu'il y aura un corps qui en sera le gardien. Le Sénat chez nous devra être ce gardien et cet intermédiaire.

Quand vous serez de retour à Pétersbourg, je pourrai vous écrire plus amplement sur votre travail dont je suis au reste très-content. Quelque plaisir que mon frère ait, assurément, de vous posséder à Londres, je désire extrêmement votre retour à Pétersbourg, où vous êtes si utile.

Je suis arrivé à Moscou depuis une 15-ne de jours. Je ne sors de la maison que pour prendre l'air en voiture, n'étant pas en état d'aller dans le grand monde. Ma santé à présent commence à se remettre, c'est ce qui m'empêche d'aller cet hiver à Pétersbourg.

Adieu, mon cher Николай Николаевичъ. Comptez sur mon amitié et attachement pour vous.

Moscou, 3 décembre 1804.

10.

(1805).

J'ai appris avec grand plaisir, mon cher Николай Николаевичъ, votre retour en Russie où je vous crois très-nécessaire sous tous les rapports, de même que le plein succès que votre voyage en Angleterre a eu. J'espère que votre retour chez nous influera aussi à cimenter et fortifier les idées qu'on a pour le bien de la chose publique, et la nécessité où nous sommes de prendre un parti vigoureux et de suivre les mesures qui y sont analogues.

Je vous remercie pour la lettre amicale que j'ai reçue de vous. Étant occupé dans ce moment à réexpédier le plus tôt possible le courrier que le prince Adam m'a envoyé, je me réserve à vous écrire amplement dans quelques jours d'ici, aimant à vous ouvrir mon coeur, mon amitié, et ma confiance vous est à grâce depuis longtems.

Je n'ai jamais douté du plaisir et de la satisfaction que l'Empereur aurait de vous revoir: vous lui êtes si utile pour son service et sous tant de rapports. En étant convaincu, je fais des voeux pour que vous le quittiez le moins qu'il sera possible. Je crois qu'on s'est très-fort ressenti de votre absence, quoiqu'elle n'aie pas été longue.

Je me réserve de vous écrire plus amplement dans quelques jours d'ici, étant pour le moment très-occupé de la réexpédition de mon courrier; je me bornerai

donc pour le moment à vous renouveller, mon cher Николай Николаевичъ, les assurances de mon attachement.

Moscou, 8 mars 1805.

11.

Ne voulant pas retarder la réexpédition du courrier que le prince Czartorisky m'avait envoyé, je n'avais pu que vous écrire brièvement, mon cher Николай Николаевичъ, m'étant borné seulement à vous remercier pour la lettre amicale que j'avais reçu de vous à cette occasion.

Je suis on ne peut pas plus sensible à toutes les expressions amicales dont votre lettre était remplie; mes sentiments pour vous resteront certainement invariables. Si vous avez été content de mon frère, je puis vous dire qu'il l'a bien été de vous et qu'il a eu bien de plaisir à vous revoir; il a regardé même votre arrivée à Londres comme utile aux affaires; quoiqu'il ne lui ait pas échappé que la mission en elle-même était une espèce de méfiance, il me marque qu'il ne vous l'a pas fait voir. Quelque soit mon opinion, je vous l'aurais dit avec franchise au moment de votre départ. Il a eu tant de plaisir à vous voir et à vous parler avec confiance, et en outre il me marque que cette apparence de souplesse ne l'avait pas même blessé, puisqu'il était assuré qu'il ne pouvait avoir de fondement.

Je suppose que vous avez vu l'opinion que j'ai envoyé la semaine passée à Pétersbourg sur les affaires

en général et les dernières dépêches apportées de Londres. Je ne pouvais être censeur, ni conseiller ni appuyer une démarche aussi fausse qu'inutile que celle d'envoyer quelqu'un à Paris dans les circonstances actuelles, ce qui aurait compromis la dignité de l'Empereur, si les Anglais croyent que l'on fera succès auprès de *Bonaparte*: elle leur sera utile chez eux, pourquoi vous l'endosser, et que ne le font-ils eux-mêmes? Mes opinions et les conseils que l'on pu donner à l'Empereur n'ont eu jamais d'autre base que ma conviction intérieure et le maintien de l'honneur et de la considération, ainsi que des véritables intérêts de la Russie.

Sur le point de finir ma carrière publique, je n'avais pu démentir les principes que j'ai eu toujours dans les affaires, et il n'y eut pas de considération quelconque qui pouvait me faire taquiner sur cela.

Je ne conçois pas quel agrément ou avantage vous pouvez avoir en allant à Paris; ce n'est pas comme à Londres où tout porte à vous y procurer et agrément et confiance, outre que ce serait une démarche entièrement inutile: la mission de l'Empereur pouvait être compromise par les notions et la manière dont Bonaparte recevra ces propositions. Vous avez de quoi vous occuper, et d'une manière plus utile au service, en restant à Pétersbourg.

Je crois vous avoir marqué à Londres mes idées sur les papiers relatifs à nos législations dont vous vous occupez avec tant de succès. Le prince Лопухинъ m'a envoyé, au commencement de cette année, ce qui a été imprimé sur cette partie.

En général, il me paraît que la besogne va bien; il ne s'agit que de persévérer, et il faut du soin pour que la chose aille.

A présent je voudrais que vous me répondez sur une question: après que nos codes seront sanctionnés et publiés, est-ce que le ministre continuera à faire des rapports obtenant les devoirs sur les affaires civiles ou les propriétés, comme cela s'est pratiqué quelquefois, tandis qu'il y a des certains rapports décidés et le Sénat; de même si les gouverneurs militaires se mêleront et influeront dans les décisions de leurs tribunaux et donneront des décisions arbitraires, comme font le gouverneur militaire de et celui de *Smolensk*, ainsi que quelques gouverneurs civiles? Si cela est ainsi, il sera inutile de faire des loix. Vous me direz que cela sera défendu, mais и *учреждение* о губерніяхъ et des указы même de l'Empereur actuel le défendent. Voici une bien longue lettre, et je vous en demande mille pardons; mais j'aime à causer avec vous. Recevez les assurances de mon amitié et attachement.

Село Андреевское.
27 Марта 1805.

ПИСЬМА
Н. Н. НОВОСИЛЬЦОВА
КЪ ГРАФАМЪ
ВОРОНЦОВЫМЪ.

Николай Николаевичъ Новосильцовъ (впослѣдствіи графъ и предсѣдатель Государственнаго Совѣта) род. въ 1761 году, скончался 8 Апрѣля 1838 года. Отецъ его Николай Устиновичъ былъ женатъ на сестрѣ извѣстнаго своимъ богатствомъ и любовью къ искусствамъ графа А. С. Строгонова, Марьѣ Сергѣевнѣ. Сынъ графа Строгонова, съ ранней молодости пріятель Александра Павловича, графъ Павелъ Александровичъ, отправленъ былъ учиться за границу и во Франціи увлекся мнимымъ народолюбіемъ. Въ Петербургѣ узнали, что онъ гуляетъ по Парижскимъ бульварамъ во Фригійской красной шапкѣ. По приказанію Екатерины за нимъ посланъ былъ двоюродный его братъ (на 13 лѣтъ его старше), въ то время маіоръ, Н. Н. Новосильцовъ, и къ этой заграничной поѣздкѣ должно относиться первое изъ нижеслѣдующихъ писемъ (которыя служатъ дополненіемъ къ напечатаннымъ въ XVIII-й книгѣ сего изданія). Молодаго графа привезли и въ наказаніе отправили жить въ подмосковную его матери, село Братцево. (Слышано отъ графа С. Г. Строгонова). Изъ либеральныхъ друзей Александра Павловича, Новосильцовъ отрезвѣлъ раньше другихъ. Этотъ Русскій государственный человѣкъ заслуживаетъ подробной біографіи. П. Б.

1.

Къ графу Семену Романовичу

(1793).

Samedi j'ai été assez heureux de trouver Farquhar, qui ne faisait que de se mettre à table en petite famille, ce qui m'a fourni l'occassion de lui parler et de le questionner tout à mon aise. Son absence a été d'un mois juste, et il n'a pas été retenu ni en allant, ni à son retour par les vents contraires. Il a beaucoup ri des soupçons que vous avez que son excursion avait un objet politique. Voici ce que j'en ai recuelli et qui peut vous intéresser.

Arrivé à Coblentz, il a écrit de son auberge un billet à m-r de Calonne; l'abbé de C. a rapporté la réponse que m-r de C. était depuis plusieurs jours malade et qu'il serait charmé de voir F. Celui-ci s'étant rendu à cette invitation, a trouvé l'ex-ministre les yeux sortant de la tête, ne pouvant pas remuer sans avoir de violents battements dans l'intérieur du crâne, et depuis six jours sans avoir pu dormir. F. lui a donné des conseils dont les détails ne pourraient qu'ennuyer

v. e. Après la consultation m-r de C. lui a dit: „Dites à nos amis Cr. et W. qu'ils ont grand tort de désespérer, dans douze mois le gouvernement aura une stabilité qui jusqu'à présent n'a pas eu d'exemple". Les projets de ce grand consolidateur sont une invasion à force armée, une pendaison générale de tout ce qui fera résistance et de mettre à mort à son arrivée à Paris 60 des anciens membres de l'Assemblée Constituante. „C'est la terreur", dit l'abbé C., „qui doit cimenter les nouvelles loix qu'ils vont imposer". Je n'exagère pas d'un seul mot, monsieur le comte. F. m'a rappelé plusieurs fois qu'il était persuadé que Calonne était devenu fou. Il croit qu'il mange sa fortune et celle de sa femme à projeter ces tristes extravagances.

Il a vu m-me de Calonne, qui réside près de Coblentz, dans un endroit appelé Swallberg; il lui a remis votre lettre. Lui ayant dit qu'il croyait que m-r de C. ferait mieux de revenir en Angleterre, elle a répondu: „Où peut-il être mieux qu'à côté de son prince?" Cela doit servir de réponse à l'épître que vous avez écrite à cette dame. Coblentz regorge de Français, qui sont détestés par les habitants et qui font une triste figure. Monsieur, frère du roi, est dans un château de cette ville, mais il est mal avec le c-te d'Artois. Le prince de Condé a aussi son parti, et ils se déchirent à qui mieux mieux. F., ne connaissant pas la carte du pays, n'a pas pu me donner de grandes informations à ce sujet.

A Francfort, où il a passé peu de tems après les audiences du c-te de R. *), on parlait beaucoup des se-

---

*) Н. П. Румянцовъ.

cours de la Russie. Les officiers français disaient qu'ils avaient reçu la promesse de S. M. I. que si la contrerévolution ne s'effectuait pas, ils seraient tous reçus à son service sur le même pied, qu'ils étaient dans l'armée française. Ils se glorifiaient beaucoup de ce que l'Impératrice leur avait envoyé, disaient-ils, un ambassadeur à Mayence où m-r F. a séjourné cinq jours; on lui a dit que tout cela était des mensonges, que depuis trois ans m-r le c-te de R. était à Francfort.

F., qui était les trois quarts aristocrate, est revenu à moitié démocrate: tant il a été choqué de la pauvreté d'âme et de sentiment de ces contre-révolutionnaires; il m'a assuré que depuis Calais jusqu'à Mayence tout ce qu'il a rencontré de tiers-état pensait dans le sens de la révolution et maudissait les émigrés. Il n'a rien su me dire du fils de m-r Burke.

J'allais hier matin me mettre à vous écrire, m-r le comte, tout ce bavardage, quand j'ai reçu un message de m-r de Miranda qui était arrivé la veille; il me demandait si je pouvais aller chez lui, sans cela qu'il viendrait me voir; je me suis rendu immédiatement auprès de lui. Après m'avoir dit qu'il avait des choses d'une très-grande importance à communiquer à votre excellence, „j'avoue que je suis battu“, s'est-il écrié avec une certaine émotion: „je n'aurais jamais cru que la perversité humaine pût aller si loin; j'ai appris des choses qui font frémir et que le comte de W. n'aurait jamais pu soupçonner; P. *) est un monstre qui semble n'avoir d'autre guide que les conseils du prince de Machiavel“. Après, reprenant un accent

---

*) Питтъ.

plus calme: „Je suis vendu“, m’a-t-il dit. „pour un traité de commerce avec l’Espagne“. Il m’a proposé de l’accompagner demain à Richmond; je l’engageai à partir de bonne heure. Ainsi, soit que votre excellence dîne ou non à la maison, elle aura le tems de l’entendre.

En revenant de chez m-r de M.. j’ai trouvé à la maison m-r Paradise; en bon chrétien j’ai fait ce que j’ai pu pour le consoler et lui donner du courage: il m’a fallu le promener. J’ai profité de cette occasion pour passer chez Gray, qui a été si content de recevoir l. 200 st. qu’il n’attendait pas, qu’il m’a dit que quoique la canne lui coûtait plus de dix guinés pour la faire arranger, il s’en tiendrait à notre marché; en conséquence il m’a donné une quittance pour le collier et la canne qui sera prête dans peu de jours. De là m-r P., qui désirait faire une visite à m-r de Miranda, a été cause que j’y ai retourné. M-r de Miranda m’a pris en particulier pour me dire la curieuse histoire que lui avait conté le chevalier Drummond, qui était entré chez lui comme j’allais sortir de ma première visite. „M-r le comte de W.“, a dit le chevalier D., „a les lettres du m-l Keith.—Non“, a répondu m-r de M., „elles ont été expédiées en Russie“.—„Eh bien“, a continué D., „il y a des personnes qui jureraient qu’elles ont vu la carte et qu’elle a été copiée chez le ministre de Russie.“ (Le bon chevalier était échauffé et s’est un peu fourvoyé). „C’est mylord Walsingham qui me l’a dit, en me faisant mille reproches de ce que j’avais donné les papiers; il m’a dit que c’était le garçon de Faden qui avait copié la carte. Ilors, vous saurez que mylord W. sait tout ce qui se passe chez les ministres étrangers; c’est lui qui a le département

de cet espionnage“.—„Grand merci, m-r le chevalier!“ M-r de Miranda lui a répondu convenablement, et ce matin je lui ai adressé un mot de lettre, comme s'il m'eut interpellé par des questions. Je lui mande qu'il est vrai que la carte avait été copiée, parce qu'elle était si défectueuse qu'elle n'était pas présentable etc., et j'ai joint à cette lettre un petit billet pour le prévenir de faire l'usage qu'il jugerait à propos de ces explications. Je vous supplie, monsieur le comte, de jeter au feu cette gazette dès que vous l'aurez lue. La lettre ci-jointe est venue hier soir de la cité. En vérité, monsieur le comte, vous devriez être malade Mecredi, car je n'aime pas vous savoir si tard sur les grands chemins.

2.

Къ нему же.

Kamennoy Ostrow, ce 28 août v. st. 1801.

Je ne sais si vous avez été informé, monsieur le comte, que j'ai une place que l'Empereur vient de créer tout nouvellement, c'est celle où tout ceux, qui ont quelque chose d'utile à proposer au gouvernement, dans quelque genre que cela soit, doivent s'adresser, et c'est moi qui suis chargé de le présenter à Sa Majesté l'Empereur, après avoir pris toutes les informations, explications nécessaires et après avoir consulté l'opinion des différents départements que cela peut regarder. Vous ne sauriez vous imaginer, combien l'oukaze dans lequel j'étais désigné pour recevoir tout ce qu'on avait à proposer, a donné de l'activité aux esprits: ma matinée n'est qu'une suite continuelle de visites, et je crois que jamais charge ou emploi n'a présenté rien d'aussi comique, ni d'aussi plaisant. L'un m'apporte une machine ou un modèle, un autre—un projet, une découverte, une proposition au gouvernement; celui-là vous entretient de commerce et d'industrie, celui-ci des finances, de la monnaye, des dettes de l'état; ici vous avez un homme ingénieux, un homme d'esprit, là -un fou, un ignorant et dans le fond un charlatan ou un gueux qui cherche à tromper. Quelque pénible qu'il soit de faire passer tout cela au creuset pour obtenir le métal tout pur, il faut pourtant avouer que c'est assez amusant et que cela n'est pas sans utilité: car s'il n'est pas à présumer que ces

projets puissent être au dégré de perfection et de précision que chaque mesure doit avoir pour pouvoir être adoptée par le gouvernement, il n'est pas douteux pourtant qu'ils offrent et offriront des indications précieuses et que ce sont autant de leviers que l'on peut employer contre l'inertie de la matière; d'un autre côté, l'on pourrait dire aussi que cela met les différents départements de l'administration en quelque manière sous la surveillance du public.—Vous savez sûrement déjà que m-r votre frère et m-r votre fils sont partis il y a 7 ou 8 jours pour Moscou; le c-te Kotchoubey nous a quitté aussi avant-hier. L'Empereur part le 1-er de septembre v. st., l'Impératrice douairière le suit le lendemain, et moi je compte partir après l'Impératrice, et je demeurerai avec le c-te Kotchoubey, qui a eu la bonté de m'offrir un logement chez lui. Nous avons ici un nouvel arrivé, c'est m-r La Harpe; j'ai tâché de le voir et de converser avec lui, et je suis bien aise de pouvoir vous dire que l'expérience qu'il a eue, l'école qu'il a faite, peut-être, a mis beaucoup d'eau dans son vin: il est très-modéré, et je vous assure que sa façon de penser sur la conduite qu'il croit devoir convenir à nous de tenir sous différents rapports me parait très-sage et très judicieuse; elle ne diffère guères de votre manière de voir à vous, ainsi que de celle de tous vos amis. Je dis *quant à sa manière de raisonner sur l'ordre que nous devons conserver dans l'intérieur*, car pour le reste je ne suis pas encore à même de connaître ses opinions. Il se conduit très-sagement, avec beaucoup de discrétion, et c'est par une suite de cette conduite, à ce que je crois, qu'il reste à Pétersbourg et ne va pas suivre l'Empereur.

Je suis fâché de voir certaine personne, à qui vous écrivez confidentiellement, se servir de tout ce que vous dites sans aucun ménagement. Il me paraît qu'il n'est permis de se servir de ce moyen, c'est à dire de citer l'autorité d'un ami qui vous écrit qu'autant qu'à l'aide d'un peu d'expérience l'on est autorisé de croire que ce que l'on fait va produire l'effet que l'on désire, et cela encore sans préjudice à la personne: car autrement c'est compromettre inutilement, c'est, je crois, pécher essentiellement contre les devoirs de l'amitié et de l'honneur. C'est au moins sur ce principe-là que je raisonnais lorsque je croyais devoir faire usage de ce que vous me faisiez la bonté de me confier. Ce n'est pas que je crois qu'ont ait fait quelque chose à votre préjudice en réalité, mais je dois vous avouer que je n'aime pas même les motifs qui ont donné lieu à cette explication que le c-te Kotchoubey a été chargé de vous faire; je crois que tout cela ne devrait pas avoir lieu et que cela s'est fait, parce que l'on a voulu que cela soit ainsi. La personne à laquelle je fais allusion dans ce moment, est le comte Panine. C'est lui, à ce que je crois, qui se fait précéder par vos arguments sans le moindre ménagement.

3.

Къ графу Александру Романовичу.

С.-Петербургъ, Сентабря 18 дня 1802 г.

Государь Императоръ высочайше повелѣть мнѣ изволилъ сообщить вашему сіятельству, чтобы вы, милостивый государь, наканунѣ каждаго комитета, назначеннаго по Вторникамъ и Пятницамъ, благоволили присылать ко мнѣ краткія записки о тѣхъ предметахъ, о которыхъ предлагать намѣрены, для предварительнаго доносенія Его Императорскому Величеству.

P. S. Завтра комитету Государь назначилъ быть въ 5 часовъ; ежели имѣете что предлагать, то записку прошу прислать завтра по утру по ранѣе.

4.

Къ нему же.

Samedi soir, ce 17 janvier 1803.

Je vous suis infiniment obligé, m-r le comte, pour la bonté que vous avez eue de me faire savoir le départ d'un courrier à Londres. Je ne manquerai certainement pas de profiter de la permission que vous m'avez donné d'écrire par cette occasion à m-r votre frère. Je tàcherai d'avoir mes lettres prètes pour Mardi matin, et pour peu que je puisse dérober un moment de loisir, j'aurai l'honneur de vous les porter moi-même. J'ai été on ne peut pas plus fàché tous ces jours-ci qu'une indisposition, qui m'a obligé de garder ma chambre, ne m'a point permi de venir vous rendre mes dévoirs depuis un tems, que me paraît infini. Au sujet du докладъ, concernant le projet de Rolle, je ne saurais vous dire rien; je n'ai point ouï dire qu'il ait fait le tour des ministres; j'aurai soin de m'en informer et d'agir de manière qu'on ne le retienne pas ici inutilement. J'ai vu avec bien de plaisir et de reconnaissance, m-r le comte, que vous avez eu la bonté de faire un essai sur mon neveu en lui dictant la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire.

5.

Къ нему же.

Ce 16 septembre 1803.

Sa Majesté Impériale, ayant ordonné qu'il eût un comité de ministres aujourd'hui au palais de la Tauride, à la place de celui qui devait avoir lieu hier, je crois devoir prévenir votre excellence que le ministre de l'intérieur vient de me faire annoncer qu'il présente son докладъ sur les sels d'Astrakhan, et comme j'ai votre opinion sur ce sujet, je vous prie, m-r le comte, de vouloir bien m'informer, comment je dois le présenter: est-ce avant la lecture du докладъ du c-te Kotchoubey, ou bien après? J'attends vos ordres.

6.

Къ нему же.

Ce 30 août 1804.

Il n'y a pas sortes d'excuses, m-r le comte, que je ne sois dans le cas de vous faire, pour avoir resté si longtems sans répondre à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire; mais voici la manière dont j'ai été entraîné dans cette faute: vous avez désiré, m-r le comte, d'avoir la copie du plan des loix que la commission a adopté; moi, j'ai voulu ajouter à cela quelques autres pièces que nous avons finies. Mais, comme tout cela n'était, pour ainsi dire, que le premier jet, la coquetterie toute particulière que je mets dans tout ce qui vient de moi et qui vous est présenté, ne me permit point de vous communiquer ce travail sans le revoir et le retoucher. Au commencement j'avais cru que cela ne me prendrait que quelques jours et j'ai remis à vous écrire jusqu'à ce que j'ai corrigé toutes les imperfections que j'en appercevais; mais quelque tems après, lorsque j'ai commencé à limer et relimer, je me suis aperçu que je m'étais grossièrement trompé et qu'il me fallait pour cela beaucoup plus de tems que je ne me l'imaginais, surtout pour le rendre dans notre langue d'une manière autant soit peu compréhensible. Alors, au lieu de vous le dire tout franchement, mon amour-propre ou mon entêtement, je ne sais lequel des deux, m'a poussé à

m'en tenir à ma première idée et de ne vous écrire que lorsque tout cela serait mis dans un état à pouvoir vous être présenté. Cet entêtement à ne pas vous écrire avant ce tems peut être fort ridicule; mais je vous assure que le motif, qui l'a produit, n'est point coupable, et c'est pourquoi je compte sur votre indulgence.

Les papiers, que je vous communique pour le moment, contiennent: 1-ment, le plan du code tel qu'il sera imprimé; 2-ment, les principes de droit relativement aux loix mêmes (sanction, publication, effets etc.); cette partie des principes de droit qui leur sert d'introduction, sera suivi d'abord des principes de droits relativement aux personnes dans leur rapport public et privé, ensuite relativement aux *choses* ou *biens* et ainsi de suite; 3-ment, *marginales*, d'après lesquelles les rédacteurs des loix générales et des loix provinciales doivent compiler les loix, qui se rapportent aux droits et obligations qui dérivent des rapports domestiques; et 4-ment, les questions que la commission adresse aux tribunaux des différens gouvernements pour connaître le *statu quo* de tout ce qui appartient aux formes de procédures, ainsi que les différences que l'usage et la pratique y ont introduit particulièrement dans les circonstances, où la loi n'a rien déterminé d'une manière positive.

Cet envoi sera suivi dans peu de jours des rapports que la commission a présentés à S. M. I. à la fin de chaque mois: votre excellence y trouvera plusieurs choses qui doivent être décidées par le Souverain lui-même; mais comme S. M. n'a jamais d'autres sentimens sur tous ces objets que celui qui porte sur soi le caractère de convenir de la manière la plus propre

au bien-être général et à l'ordre de choses le plus solide et stable, il n'est pas douteux que les opinions de votre excellence sur ces sujets, guidées par l'expérience et la réunion des lumières, ne pourraient être que très-agréables à l'Empereur et infinimeut utiles à la chose. Pénétré de cette vérité, j'ai demandé et obtenu de S. M. la permission de vous communiquer tout travail de la commission, qui sortira un peu de la sphère ordinaire de son activité.

Vous recevrez aussi, m-r le comte, avec les susdits papiers un plan du code provisoire de commerce pour Odessa avec l'organisation du tribunal de commerce, les formes de procédures etc., qui est déjà achevé et qui est destiné a être lu au comité des ministres.

Par crainte de ne pas trop abuser de votre complaisance, je me dépêche de terminer ce sujet en vous faisant part que les rédacteurs des provinces de la Courlande, Livonie, Esthonie et provinces polonaises ont déjà fini la compilation des loix respectives sur les marginales. qui vous sont communiquées par la présente, et que les rédacteurs des loix générales sont aussi très-avancés. Ceux des formes de procédure et organisation des tribunaux vont aussi bon train. A l'aide de Dieu, j'espère que sous peu nous pourrons envoyer dans les provinces cette partie de leurs loix qui traite des rapports domestiques, afin de savoir si tout y est, et si toute l'exactitude nécessaire y est observée.

Avant de finir ce griffonnage, qui outrepasse la mésure décente d'une lettre, je m'empresse de vous témoigner toute la reconnaissance que je vous dois pour la lettre, dont vous avez bien voulu me munir pour m-r votre frère à Londres.

Je n'entre dans aucun détail sur le sujet de mon départ, parce que je sais du prince Adam que vous n'ignorez rien; je crois devoir dire seulement que de toutes les raisons qui avaient précédemment fait envisager mon départ pour l'Angleterre comme une chose utile aux affaires, il n'en est resté qu'une seule, qui est celle de ne rien négliger de ce qui pourrait servir à établir la bonne harmonie d'une manière aussi stable que possible, et c'était à vous décider, si c'était d'une conséquence assez majeure pour ne pas abandonner la première idée. Quant à moi, je me fais toujours un plaisir de plier ma volonté au besoin que les circonstances font naître et de prouver mon zèle pour le bien.

Au reste, je ne doute point que ce voyage ne tourne à l'avantage des parties qui me sont confiées, et cela seul suffit déjà pour ne pas regarder de si près à une absence de trois ou quatre mois. Votre neveu, notre brave jeune homme, a été fait capitaine aux gardes, et il a obtenu la croix de S-t George; je vous en félicite, m-r le comte: il l'a bien mérité.

7.

Къ нему же.

5-го Сентября 1805.

За отсутствіемъ князя Петра Васильевича *), имѣлъ я счастіе, по порученію его свѣтлости, докладывать Государю Императору о помѣщеніи, согласно желанію вашего сіятельства, г. дѣйствительнаго статскаго совѣтника Рахманова за оберъ-прокурорскій столъ въ Московскіе Сената департаменты; а по участію, которое вы, милостивый государь, въ г. Рахмановѣ принимать изволите, спѣшу донести вашему сіятельству, что Его Императорское Величество благоволилъ изъявить на то Высочайшее свое соизволеніе.

8.

Къ графу Семену Романовичу.

Милостивый государь
графъ Семенъ Романовичъ!

Я имѣлъ счастіе поднести Государю Императору всеподданнѣйшее письмо вашего сіятельства о позволеніи вамъ пробыть въ Лондонѣ до Мая мѣсяца сего года. Его Императорское Величество, удостоивъ оное благосклоннаго принятія, высочайше отозваться изволилъ, что ваше сіятельство можете пробыть тамъ столько времени, какое для исправленія надобностей вашихъ вы сами взять нужнымъ признаете. О таковомъ всемилостивѣйшемъ соизволеніи я имѣю честь увѣдомить симъ ваше сіятельство, пребывая съ отличнымъ почтеніемъ и совершенною преданностію вашего сіятельства покорнѣйшимъ слугою. Николай Новосильцовъ.

С.-Петербургъ,
10-го Генваря 1808 года.

---

*) Лопухина.

ПИСЬМА

КОМПОЗИТОРА

ПАЭЗІЕЛЛО

КЪ ГРАФУ

С. Р. ВОРОНЦОВУ.

Жіованни Паэзіелло былъ одинъ изъ самыхъ даровитыхъ, а въ особенности плодовитыхъ Италіанскихъ композиторовъ XVIII вѣка. Онъ родился въ Неаполѣ въ 1741 году, сыномъ ветеринарнаго лекаря. Образованіе его было сначала классическое у Іезуитовъ, а съ 1754 спеціальное въ Неаполитанской Консерваторіи. Первый его музыкальный трудъ, опера «La Pupilla, появился въ Болоньи въ 1763 г.; съ этого времени его произведенія съ великимъ успѣхомъ давались на всѣхъ главнѣйшихъ сценахъ въ Италіи и доставили ему великую Европейскую извѣстность, выразившуюся приглашеніями отъ Англійскаго, Австрійскаго и Русскаго дворовъ. Онъ предпочелъ Петербургъ и прибылъ туда въ 1776 г. Графъ Семенъ Романовичъ сошелся съ нимъ въ Италіи и вѣроятно склонилъ его ѣхать въ Россію. Императрица давала ему въ годъ 4,000 рублей и содержаніе отъ двора; кромѣ того онъ получалъ значительное вознагражденіе отъ великой княгини Маріи Ѳеодоровны, учителемъ которой онъ состоялъ. Полагаютъ, что всего онъ имѣлъ отъ двора до 9,000 въ годъ: сумма весьма почтенная для того времени. Жадный къ деньгамъ, какъ почти всѣ Италіанцы, Паэзіелло, что̀ видно изъ его писемъ, не считалъ себя вполнѣ удовлетвореннымъ. Государыня отмѣнно цѣнила его дарованіе и многократно выра-

жала это въ письмахъ своихъ къ Гримму. Паэзіелло поссорился съ Бецкимъ и подвергся даже полицейскимъ преслѣдованіямъ, какъ свидѣтельствуетъ Лафермьеръ («Архивъ Князя Воронцова», книга XXIX). Но Екатерина дала такой оборотъ дѣлу, что онъ уѣхалъ въ Италію какъ будто только на время.

Во время своего Петербургскаго пребыванія, продолжавшагося до 1785 года, онъ сочинилъ до десяти оперъ и нѣсколько кантатъ, посвященныхъ смѣнявшимся любимцамъ. Одна изъ этихъ оперъ, La Finto Amante, давалась въ Могилевѣ во время свиданія Екатерины съ Римскимъ императоромъ Іосифомъ II. Кромѣ того онъ написалъ много пьесъ для фортепіана для Великой Княгини и руководилъ своими совѣтами музыкальное преподаваніе въ Смольномъ монастырѣ, на которое какъ Императрица, такъ и Бецкій справедливо обращали большое вниманіе.

Возвратившись въ Неаполь, онъ былъ назначенъ директоромъ придворной капеллы съ 1,200 червонцами жалованья; приводимъ эту цифру, любопытно противорѣчащую тону его просительныхъ писемъ къ графу Воронцову, писанныхъ въ это время изъ Неаполя. Въ 1801 году онъ былъ вызванъ всемогущимъ тогда въ Италіи Наполеономъ въ Парижъ. Наполеонъ любилъ музыку, хотя въ ней ничего не смыслилъ и даже не имѣлъ вѣрнаго слуха. Паэзіелло неохотно повиновался, и уже въ 1804 году оставилъ службу придворнаго капельмейстера при императорскомъ дворѣ. Между нимъ и Наполеономъ никогда не было особой симпатіи. Наполеонъ ему казался не довольно щедрымъ, а императору Паэзіелло приходился не довольно податливымъ, не всегда безусловно

подчинявшимся его велѣніямъ, которыя Корсиканецъ считалъ обязательными даже въ мірѣ музыкальномъ.

Возвратясь въ Неаполь, Паэзіелло снова занялъ прежнее мѣсто при дворахъ Іосифа Бонапарта, Мюрата и возвратившагося Бурбона.

Политическихъ убѣжденій у него, какъ видно, не было. Даже въ краткое время существованія республики въ Южной Италіи, въ 1799 г., онъ съумѣлъ удержать свой капельмейстерскій жезлъ. Онъ умеръ въ 1816 году, написавъ однихъ оперъ свыше ста.

Изъ многочисленныхъ его писемъ къ графу Воронцову приводятся здѣсь четыре. Прибавить надо, что графъ Семенъ Романовичъ былъ большой любитель музыки и далъ музыкальное образованіе своей дочери, графинѣ Е. С. Пемброкъ.

1.

Eccelenza!

Sono a darle risposta della lettera che s. a. il sigr. principe di Saxe-Gotha ha scritto a v. e. su la questione della scala in terza minore.

Siccome s. a. il sigr. principe, e il sigr. Schweitzer convengono che i Tedeschi da molto tempo sanno che quando la scala della musica è in terza minore, dicono loro, che si puo passare la sesta minore, montando alla settima maggiore.

Così gl'Italiani hanno convenuto e sostenuto da molto più lungo tempo, che quando la scala è in terza minore, la sesta deve essere anche minore montando alla settima maggiore; e non già come dicono i Tedeschi che si puo passare, ma dev'essere minore per assioma, e stabilimento fisso senza veruna eccezione.

Se credono di far cantare un piccolo ragazzo, che non sappia veruna notizia di musica, la scala in terza minore, e quando dovra intonare la sesta, la facci maggiore per'istinto di natura, mi permetteranno di dire che la natura non fa miracoli; perchè, non solo un ragazzo, ma qualunque uomo di età che abbia molte cognizioni senza quella della musica, volendo fargli

cantare la scala in terza minore, non solamente non saprà intonare la sesta maggiore nel montare alla settima, ma non intonerà nessun tono di detta scala, o maggiore, o minore, se prima non gli si farà fare quell'uso, e fargli avere quella tale conoscenza per potere distinguere qual distanza passa da un tono all'altro, sicchè se l'accostumeranno a fargli fare nella scala del tono minore la sesta minore, la farà con ogni facilità minore, e se l'accostumeranno a fargli fare la sesta maggiore nell'istesso tono minore, con l'istessa facilità la farà maggiore.

Se poi all'orecchio dei Tedeschi sembra che nel tono minore la sesta montando alla settima maggiore, facendosi anche maggiore la sesta sia più intelligibile, e più colante, alle orecchie degl'Italiani sembra cattiva, disgustosa e dura, e credo benissimo che le orecchie degl'Italiani siano un poco più delicate di quelle dei Tedeschi, e questa è commune decisione.

Dice ancora s. a. il sigr. principe, e il sigr. Schweitzer che i Tedeschi convengono, e non negano che in un movimento lento si possa passare, o salire con la sesta minore alla settima maggiore; sicchè adunque, quando convengono, la questione è finita; perchè su questo punto si raggira la nostra questione, ma ripeto di dire, che non devono dire si possa salire, perchè pare che gli vogliono fare una grazia alla povera sesta minore, ma devono dire, che assolutamente la sesta deve essere minore montando alla settima magiore nel tono minore, altrimente sarebbe errore.

Quando poi sarà questione di fare andare la scala per delle semicrome, per esempio *), come

*) См. въ концѣ книги ноты подъ буквою A.

anche ho rimarcato dall'esempio che ha incluso nella detta lettera s. a. il sigr. principe, allora io sono uniforme al parere di s. a. il sigr. principe, e del sigr. Schweitzer; perchè non solo io, ma tutti i compositori di mùsica la mettono in uso, ma mi stupisco però come possono addurre tali esempj, quando chè in'allora la sesta non ha veruna forza, essendo in tal caso nota di sfuggita, e che la forza maggiore dell'armonia la fanno la terza, la quinta e l'ottava.

Ma quando la sesta si deve impiegare con la terza, o pure con la quarta, in'allora se la cantilena sarà nel tono minore, la sesta dev'essere minore, e se sarà maggiore la cantilena, la sesta dev'essere maggiore, e così io la intendo, e non già quando è framischiata frà le note, che non ha veruna forza.

Solamente però io eccettuo, quando il compositore sarà obligato per espressione di parola, in'allora io convengo che è lecito al compositore di prendersi quella licenza che crede conveniente; e son persuaso che farà miglior effetto facendola maggiore che minore, come ho rimarcato dai medesimi esempj che s. a. il sigr. principe ha trasmessi di varj celebri maestri italiani, cioè del Vinci, e del Bononcini, e credo che, tanto s. a. il sigr. principe, quanto il sigr. Schweitzer, siano già persuasi di averci convinto con tali esempj; ma mi permetteranno di dirle, che se gli suddetti autori avrebbero impiegato la sesta minore sopra di quelle parole, allora l'espressione sarebbe stata languida, onde sono stati costretti a fare la sesta maggiore per causa delle parole, e così quelle tali parole dandogli una tale espressione, fanno quel tal effetto, che non farebbero se gli autori avessero fatto uso della sesta minore.

Ma tutto questo v. e. lo troverà in'appresso specificato dove ho unito assieme tutti gli esempj che s. a. il sigr. principe ho trasmessi, e ad'ognuno dei detti esempj v. e. troverà specificato il mio sentimento per la comune difesa.

L'esempio marcatoci da s. a. il sigr. principe e dal sigr. Schweitzer (nel num. 3) circa la settima maggiore, e la settima superflua, dicendoci su tale proposito che nessuno dubita che fra queste vi sia una gran differenza.

Io intanto ho l'onore di dire a v. e. che due sorti di settima vi sono, cioè settima minore e settima maggiore, e quella che s. a. il sigr. principe ha marcato (nel num. 3) per settima superflua, quella è precisamente un'ottava, e non già settima; perchè se ammettono che il diesis deve crescere mezzotono, quando dunque in faccia al Bemi si ci mette un diesis, il Bemi diviene immediatamente *), ecco dunque che l'è un'ottava al basso, e non già settima superflua, perché come dicono questi sigr. cioè s. a. il sigr. principe, e il sigr. Schweitzer dovrebbero esserci tre specie di settime, cioè, settima minore, maggiore, e superflua; ma questo non esiste, perchè due soli specie di settime vi sono, cioè, settima minore, e settima maggiore.

Le quinte poi sono di tre specie, cioè minore, maggiore e superflua.

Eccogli il seguente esempio spero lo persuaderà **):

La settima maggiore come è marcata, è realmente settima maggiore, ma la superflua non è settima, ma

*) Слово не разобранное; кажется césolfaut.

**) См. въ концѣ книгѣ ноты подъ буквою Б.

bensi ottava, perchè il diesis al Bemi, e l'istesso che cesolfaut. Eccogli addunque un esempio che s. a. il sigr. principe ha mandato del sigr. Sacchini *):

Nell'esempio di sopra marcato deve sapere v. e. che quella sesta maggiore che vede è una nota di sfuggita la quale non ha nessuna forza, ed'in tal guisa ne fo uso io medesimo, e tutti gl'altri compositori; perchè la sostanza dell'armonia consiste nella terza, quinta, e ottava, e per altra ragione ancora, in una simile velocità di note facendosi la sesta minore, montando alla settima maggiore sarebbe scabrosa per chi deve eseguirle in un'instrumento da corde, e per chi deve eseguirle con'il canto, ma per l'effetto non pregiudica niente alla melodia, mentre in simile velocità l'orecchio non arriva a distinguere se la eseguissero maggiore, o minore.

Eccogli ancora un'esempio di Leonardo Vinci che s. a. ha mandato **):

Bisogna che v. e. rifletta all'esempio di sopra, al primo, (1. N. B.) e vedrà, che l'aver fatto il Vinci la sesta maggiore montando alla settima; e stato forzato a farlo a causa della parola che dice: „*nel vendicarmi*", onde da questa si vede bene che l'è una minaccia, onde se la sesta fossesi eseguita minore, l'espressione non avrebbe quella forza che ha facendo la sesta maggiore.

Nel (a. N. B.) non vi è da dir niente, perchè è nota di sfuggita, e la forza dell'armonia la fa, la terza maggiore, la quinta, e l'ottava.

---

*) См. въ концѣ книги ноты подъ буквою В.

**) См. въ концѣ книги ноты подъ буквою Г.

Siégue ancora un'esempio del Sassone, anche annesso nella lettera di s. a. il sigr. principe *):

In questo esempio del Sassone vedo benissimo che la sesta sia maggiore montando alla settima maggiore: ma per il mio orecchio é molto disgustosa; io certamente non l'avrei fatto, né lo farà mai, perchè in simili parole che dicono: „*Non avrai di me pietade*“ se non si fa un canto dolce come richiedono le parole, allora l'espressione è aspra e dura.

Evero che il Sassone quando fece la sudetta musica era lui ancora Tedesco, perchè l'ha fatta nell'anno 1727, ma poi è divenuto Italiano, è stato un vero modello pei maestri di musica, perchè tutti quei maestri che son venuti dopo lui, tutti hanno cercato d'imitarlo.

Sopra l'istesso esempio, sigr. conte riveritissimo io gliè ne mostrero altri due, cioè, uno con la sesta maggiore, l'altro con la sesta minore, e vedremo quale dei due s. a. il sigr. principe, e il sigr. Schweitzer approveranno **):

Viè ancora un esempio del Bononcini il quale è il seguente ***).

Come è possibile, stimatissimo sigr. conte di potere addurre simili esempj per la nostra questione! E come non abbia potuto riflettere tanto s. a. il sigr. principe, quanto il sigr. Schweitzer sopra quelle parole: „*Ti burli di mia fé* che dicendo: „*Menzognero ti burli di mia fé*“ questo altro non è, che un rimprovero che si fa, addunque come possono pretendere la sesta minore?

---

*) См. въ концѣ книги ноты подъ буквою Д.

**) См. въ концѣ книги ноты подъ буквою Е.

***) См. въ концѣ книги ноты подъ буквою Ж.

Perchè, mai io ho veduto rimproverare piangendo, onde saviamente il Bononcini si è servito della stessa maggiore in tale occasione.

In questo esempio che siégue del sigr. Porposa non vi è niente da dire mentre ci siamo abbastantemente spiegato nell'esempio antecedente del sigr. Sacchini; solo mi stupisco come hanno potuto addurci simili esempj per convincerci *).

Credo già che il sigr. conte avrà osservato che quella sesta maggiore non significa niente, mentre la forza dell'armonia la fà, la terza maggiore, la quinta, e l'ottava.

Altro non mi occorre di significarle stimatissimo sigr. conte appartenente alla questione, e alla lettera di s. a. il sigr. principe, se nô che voglio sperare che s. a. voglia restare persuasa dalle ragioni da me addotte, e intanto spero ancora che s. a. il sigr. principe voglia ammettermi nel numero dei suoi rispettosissimi servitori, e voglia credermi ubbidientissimo a tutti quelli comandi che vorrà onorarmi; e facendo a v. e., mio riveritissimo sigr. conte mille ossequj, mi do l'onore di essere

di v. e.

Umilissimo, devotissimo servitore

Giovanni Paèsiello.

S.-Pietrobùrgo
il dì 28 Agosto, 1780.

---

*) См. въ концѣ книги ноты подъ буквою З.

2.

Eccellenza!

Non è possibile ch'io posso esprimergli la consolazione e la gioja, che ho provato in vedermi onorato di un suo pregiatissimo foglio, per il corriere che è stato di ritorno da Londra, pel quale si è compiaciuto non solo di testificarmi il suo continuo attacamento, che tutto giorno professa per la mia debbole persona, ma ancora si è dignato darmi notizia (a me tanto grata) della sua perfetta salute, unitamente a quella dei suoi amabili figli, i quali formano la totale consolazione di vostra eccellenza, compenso, che il signore Iddio ha voluto dargli per la perduta di una moglie tanto singolare, per cui spero al signore Iddio che voglia accrescere lunga vita all'eccellenza vostra per potersi godere i di lei cari frutti. Posso intanto assicurare a vostra eccellenza, che in farmi il ritratto della sua piccola figlia mi ha tirato le lagrime, designandomela tuttafatto simile alla sua cara defunta madre, e perciò convengo, che Iddio Benedetto ha voluto lasciargli la di lei immagine, per scemargliene il dolore.

La ringrazio poi vivamente per il portafoglio speditomi, il quale lo conserverò come una gioja, per la memoria che si ha compiaciuto avere di me in tale occasione.

Mi ha fatto piacere di sentire, che abbia gia ricevuto tutte le opere che da me furono passate nelle mani del sigr. consigliere Italinski, per farle copiare per l'eccellenza vostra, e non mancherò in avvenire di

rimettergli similmente tutte le altre, che potró comporre, avendogli già dato fin'ora le due prossime da me composte, che sono quella di Venezia che composi l'anno scorso per l'apertura del Nuovo Teatro, detto la Fenice, con la poesia del conte Pepoli, che ha per titolo Gli Giochi d'Agrigento, e l'altra che ho composto nello scorso Novembre per questo Real Teatro, poesia del sigr. Colsabigi, che ha per titolo l'Elfrida.

Non posso fare ammeno per tanto giacchè l'occasione mi si presenta di confidare all'eccellenza vostra (che tanto mi ama) che sono già tre anni in quattro, che Sua Altezza Imperiale la gran duchessa mi ha privato della pensione dei 900 rubli, l'anno che mi accordo nell atto che mi concedai dall'Altezza Sua Imperiale per il mio ritiro qui nella mia patria, gratificazione era questa, che mi passava in tempo della mia dimora in S. Pietroburgo per l'assidua assistenza che da me gli si faceva (come vostra eccellenza ben sa) e per la musica che da me gli si componeva tanto di concerti, che di sonate per il pianoforte; per cui credei in allora quando si benigno nell'atto del mio concedo, di accertarmi di volermi continuare a somministrare la detta gratificazione, credei che me l'avesse accordata sicuramente in vita, per la ragione di nove anni continui di servizio prestatogli in tutti gli giorni, per cui non potei profittare di procacciarmi al'utile nel paese in tutto il detto tempo, che forse, se avrei avuto la mia libertá, e di non essere stato legato all assiduo suo Imperial servizio, forse potevo proccaciarmi colle sole lezioni (a dir poco) quasi tremila rubli per anno, che per lo spazio di nove anni avrei potuto farmi un capitale; ma chi poteva, cara eccellenza,

immaginarsi, che dopo tanto mio assiduo, e fedel servizio, e a tanto sacrifizio sofferto, dovevo vedermi privo di tutto e da chi poi? da una gran duchessa di tutte le Russie, la quale so quanto sia affabile, umana e benefica, e perciò credo sicuro, che nel privarmi della sua munificenza non abbia avuto presente il pregiudizio cagionatomi tanto a me, che alla mia povera famiglia, di avermi privato di quell'utile, che potevo procacciarmi per lo spazio di nove anni.

Vengo ora a dire all'eccellenza vostra, la ragione per la cui l'Altezza Sua Imperiale mi ha privato di questa sua Imperial munificenza (come mi ha fatto intendere per parte di monsieur Nicolai l'istessa A. S. I.) altra non è, se non che per non avergli mandato assiduamente e continuamente della mia musica. Ma sappia vostra eccellenza, che tal mancanza e stata da me commessa involontaria. stante non ho mai inteso, che per la pensione accordatami dovevo avere un tal peso forzoso; perchè in allora non avrei mancato certamente, per non comparire presso dell'Altezza Sua Imperiale manchevole e ingrato. So tutta la musica che ho mandato all'Altezza Sua Imperiale dal tempo della mia partenza di Pietroburgo, sino all ultima volta, ce l'ho mandata a titolo di gratitudine quando ho potuto, perchè le mie continue occupazioni non mi hanno permesso di farlo piu frequente; che se avessi potuto l'avrei fatto volontieri, nonostante la minaccia fattami da monsieur Nicolai, per parte dell'Altezza Sua Imperiale; ma ho tralasciato poi di mandargli più musica, quando mi son veduto privo di risposta dal s-r Nicolai, il quale era lui incaricato di farmi pervenire la detta pensione, mentre dandomi avviso l'ultima volta, che aveva in suo podere i 900 rubli. dell anno già

maturato, mi domandava ch'io gli dovessi dire per qual parte volevo che mi fossero rimessi, ond'io gli risposi di mandarmeli per la parte d'Amsterdam, ma questi non mi furono mai mandati, e fin d'allora non ho veduto più risposte nè penzione.

Per ultimo l'anno scorso parti per S. Pietroburgo il corriere S. Barraini, quell'istesso che è ritornato di Londra ultimamente, che per il medesimo l'eccellenza vostra si ha compiacuto mandarmi il portofoglio, a questo corriere dunque diedi della musica per presentarla a mio nome a Sua Altezza Imperiale, come similmente lettera per Sua Altezza Imperiale e per monsieur Nicolai, che dal detto corriere furono fidelmente rimesse nelle proprie mani dell Altezza Sua Imperiale, la quale si benigno di promettere il detto corriere di fargli avere la risposta primo del suo ritorno in Napoli, ma il detto quando dove partire, non poté avere nessuna risposta.

Giacchè dunque Sua Altezza Imperiale vuol privarmi della Sua Imperial munificenza, in dove era sifatta tutta la mia speranza, e quella della mia povera famiglia, non posso crédere però, che voglia anche privarmi dei 900 rubli dell'ultimo anno già maturato prima della sua minaccia, e che già aveva fatto passare nelle mani del sigr. Nicolai, per farmeli rimborsare, per cui non voglio mai crédere che abbia voluto ritirarseli.

Per non sapere dunque a chi potrò indirizzarmi acciò l'Altezza Sua Imperiale fosse intesa di quanto ho avuto l'onore significarle in questa mia, mi son preso la libertà di confidarmi all'eccellenza vostra, atteso l'amore, e la bontà che si è dignato mostrarmi fin dal tempo ch'ebbi l'onore, e la fortuna di cono-

scerla, e perciò la priego con tutto il calore di volermi usare la carità di volersi adoperare per quanto può, con usare tutti quei mezzi, che crede che possano essere per me favorevoli, acciò posso ottenere dall' Altezza Imperiale Sua la solita penzione; con fargli capire le mie circonstanze, le quali non sono da potere abbandonare tali munificenze, a causa che la mia età si va avanzando e non mi permette di travagliare come il passato, che spero alla clemenza di Sua Altezza Imperiale, memore ai servigi prestategli per lo spazio di nove anni voglia benignarsi di consolarmi, e perciò tutto spero dall'amore dell'eccellenza vostra, perchè so quanto mi ha amato, e quanto mi ama, ed unirò questo bene come spero, a tanti altri benefici, recevuti per il di lei mezzo.

Memore alle tante bontà usatemi da sua eccellenza il s. conte Bezborodko nel tempo della mia dimora in S. Pietroburgo, ho voluto perciò testimoniarle la mia gratitudine col mandarle alcune mie opere qui composte, come anche per il trattato della pace tra la Russia e la Porta che della prefata eccellenza sua fu conclusa nell anno scorso, e come anche per le gloriose vittorie similmente riportate, ho voluto mandargli il nuovo mio solenne *Te Deum* che fin da due anni ho posto in musica, il quale è solito sollennizzarsi in simile occasioni, ma mai ho potuto aver risposta, non solo delle opere, ma né anche del *Te Deum*, il quale ce l'ho fatto spedire per il sigr. consigliere Italinski, fin dall anno scorso, e che mi assicura il sigr. consigliere di averlo già recevuto; che poi altra premura non ho avrei se non che di sapere, se abbia gradito tali mie attenzione.

Non mancherò di fare avere al sigr. consigliere Italinski li miei duetti composti per la defunta sigr. contessa, cioè la Partenza con la Pallinodia che sono gli soli ch'io ho in mio potere, stante tutti gli altri volanti che feci per la defunta, si non l'ho mai avuti, a causa che gli lasciavo sempre nelle di lei mani.

La priego intanto di gradire questa nuova composizione che ho terminata tre giorni sono e che qui annesso le complico, acciò voglia dignarsi di presentarla a mio nome alla picciola contessina di lei amatissima figlia, e di bacciarle le mani a mio nome, come anche all'amabile e caro sigr. conte Michele che ho avuto la sorte di veder nascere.

Mia moglia tanto grata alla memoria che l'eccellenza vostra si digna avere per ella, m'impone di fargli i piu sinceri ringraziamenti, ed ossequiosi rispetti, ed io offerendo mi sempre a qualunquo suo rispettabile comando, divotamente li baccio le mani.

Di vostra eccellenza
umilissismo, devotissismo servitore

Giovanni Paèsiello.

Napoli, il 19 Marzo 1793.

Письмо это адресовано графу Воронцову въ Лондонъ, въ отвѣтъ на письмо посланное къ Паэзіелло со вложеніемъ портфеля (вѣроятно съ деньгами).

Паэзіелло посылаетъ ему двѣ свои оперы: Venezia сочиненную для открытія театра Fenic, и Elfrida. Главная цѣль

Паэзіелло была умилостивить черезъ него великую княгиню Марію Өеодоровну для продолженія ему пенсіона въ 900 р., который, какъ онъ увѣряетъ, былъ ему данъ при отъѣздѣ его изъ Петербурга пожизненно и который былъ прекращенъ, какъ онъ узналъ черезъ барона Николаи, потому что онъ не посылалъ въ Петербургъ своихъ новыхъ оперъ. Паэзіелло почти требуетъ пенсіона, за услуги оказанныя имъ въ теченіе 9 лѣтъ великой княгинѣ, сочиненіемъ для нея различныхъ піесъ, за которыя вѣроятно ему немало перепало рублей, что̀ по его разсчету лишало его возможности зарабатывать по меньшей мѣрѣ 3 т. р. въ годъ одними уроками въ Петербургѣ. Тоже выпрашиваніе (хотя въ менѣе назойливой формѣ), черезъ графа Воронцова, подачки отъ графа Безбородки, которому онъ посылалъ въ память мира заключеннаго съ Турціей торжественный Te Deum и еще какія-то кантаты. Безбородко даже не удостоилъ его отвѣтомъ.

Почти во всѣхъ письмахъ Паэзіелло постоянно что-нибудь подноситъ изъ своихъ сочиненій графу Воронцову или благодаритъ за различныя подарки, большею частью въ видѣ портфелей. Какъ видно изъ гораздо позднѣйшаго письма, Марія Өеодоровна, уже Imperatrice Madre, несмотря на назойливость Итальянскаго маэстро, снова начала ему мирволить.

3.

Eccellenza!

Dal signor Divoff mi è stata rimessa tanto la lettera unito il portofoglio, che l'eccellenza vostra si è dignato regalarmi. E come io potrò mai eccellenza soddisfare a tante bontà, ch'ella si digna usare alla mia debolissima persona? Altro però non posso fare, che di assicurare l'eccellenza vostra della mia eterna riconoscenza.

Si digna ancora di accettare i miei più vivi ringraziamenti per la parte presa a mio favore presso di sua Maestà Imperiale L'Imperatrice Madre di Russia; e di tutto ciò, che l'eccelenza vostra si è dignato dirmi per parte della prefata Maesta sua Imperiale, mia benefica Protetrice.

Non potrò mai poi spiegarle, quanto grande sia stato il dolore in me, nel sentire lo stato convalescente della di lei preziosa salute, ma spero sentirla presto ristabilita per mia unica consolazione.

Priego intanto l'eccelenza vostra di umiliarmi a sua eccellenza la signora contessina sua figlia, e pregarla da mia parte, da volersi dignare di accetare, in omaggio di mia stima inesplicabile, la partizione della mia opera di Proserpina, ch'io ho prefisso di mandarle subito che sarà terminata la stampa, e che con impazienza sto aspettando.

Cara eccellenza, è inutile ch'io gli dica di più, per quanto io posso essergli grato, e riconoscente per la protezione che si digna accordarmi, ma di essere anche persuaso che finché vivrò sarò constantemente.

di vostra eccellenza
Umilissimo, devotissimo ed ossequiosissimo servo

Giovanni Paèsiello.

Parigi, il 13 Giugno
1803.

ПИСЬМА

И. П. ЕЛАГИНА

КЪ ГРАФУ

А. Р. ВОРОНЦОВУ.

Извѣстный въ прошломъ столѣтіи писатель, историкъ и масонъ Иванъ Перфильевичъ Елагинъ служилъ оберъ-гофмейстеромъ и главнымъ директоромъ придворной музыки и театра, а графъ Воронцовъ — нашимъ посланникомъ въ Голландіи.

1.

Прилагая при семъ вексель на шестнадцать тысячъ восемьсотъ гульденовъ Голандскихъ, что̀ учинитъ (считая по 42 штивера) восемь тысячъ рублевъ, которые отъ Клифельтовъ получить изволите, покорно прошу изъ оныхъ, во-первыхъ, дать не болѣе какъ до четырехъ тысячъ ста гульденовъ отправленному отъ меня въ Голандію Французу Дю-Мутье, который полотняную заводитъ въ Ямбургѣ манифактуру и отправился для пріобрѣтенія нужныхъ мастеровъ и инструментовъ. Ему приказано, чтобы онъ о всѣхъ своихъ нуждахъ обстоятельно вамъ доносилъ, и чтобы объявленное число денегъ не инако ему повѣрите, какъ по явнымъ отъ него доказательствамъ, что и людей, и инструменты имѣетъ и самъ въ Россію отправляется, дабы казенныя деньги потеряны не были, въ чемъ я на прозорливость, разумъ и усердіе къ службѣ вашего сіятельства совершенно надѣюсь. Вы, будучи на мѣстѣ очевиднымъ поведенія сего Француза свидѣтелемъ, конечно усмотрите, соотвѣтствуютъ ли его поступки даннымъ отъ него обязательствамъ. Изъ остальныхъ двѣнадцати тысячъ семи сотъ гульденовъ прошу ваше сіятельство извѣстное число рогатаго скота искупя, прислать

нынѣшнимъ еще лѣтомъ, адресуя тѣхъ коровъ и быковъ на имя находящагося въ Петербургѣ, при конторѣ моей отъ строенія Ямбурга, ассесора Ивана Баклановскаго, которой по наставленію вашему во всемъ съ корабельщикомъ и разсчетъ и расплату сдѣлаетъ. Остатокъ суммы соблаговолите ваше сіятельство содержать у себя и употреблять по насылаемымъ отъ меня прошеніямъ, ибо по Ямбургской моей коммисіи необходимо мнѣ надобно всегда имѣть запасныя въ Голандіи деньги. Но чтобъ я по той же самой причинѣ былъ извѣстенъ, сколько у васъ казенныхъ денегъ на лицо находится, покорно прошу ваше сіятельство сообщать мнѣ помѣсячно счоты, чѣмъ наблюдается съ обѣихъ сторонъ исправность кредита и службы Ея Императорскаго Величества. Впрочемъ, прося о продолженіи дражайшей вашей дружбы, имѣю честь быть и т. д.

Иванъ Елагинъ.

26 Іюня 1767 года.
Москва.

2.

Получа вашего сіятельства пріятнѣйшее письмо и съ приложеннымъ меморіаломъ г. Блонделя, имѣю честь принести за оное должную мою благодарность. Настоящее состояніе заводимаго города не дозволяетъ еще простирать теперь стараніе о заведеніи отъ вкуса зависимыхъ фабрикъ, кои впрочемъ сами собою хотя и могутъ быть полезны, но польза ихъ не столь необходима, какъ тѣхъ, которыя теперь уже заводятся; и для того я принужденнымъ себя нахожу обождать выписываніемъ сего человѣка, а впредь, если онъ мнѣ надобенъ будетъ и самъ ѣхать въ Россію тогда пожелаетъ, то я не оставлю ваше сіятельство просить о доставленіи мнѣ сего фабриканта, надѣясь, что вы и тогда прошенія моего не оставите. Чтожъ и до суконныхъ фабрикантовъ касается, о которыхъ вы упомпнаете, оные хотя мнѣ и надобны, но нынѣ еще выписывать ихъ не могу, не имѣя потребнаго ни для житья, ни для фабрики въ городѣ строенія. Впрочемъ, хотя еще сіи люди теперь мнѣ и не надобны, однако, тѣмъ не меньше, вашему сіятельству благодарностію я обязаннымъ себя почитая, имѣю честь быть и т. д.

Иванъ Елагинъ.

6 Ноября 1767 г.
(Москва.)

3.

Ваше сіятельство всепокорно прошу дать изъ имѣющихся у васъ казенныхъ денегъ триста червонныхъ Амстердамскому купцу Цаппѣ. Сими деньгами долженъ ему находящійся въ службѣ Ея Императорскаго Величества балетмейстеръ, господинъ Анжелини, и обязался заплатить въ будущемъ Декабрѣ мѣсяцѣ сего 1767 года.

Ваше сіятельство много меня одолжите, когда, заплативъ сему купцу, возьмете отъ него росписку, или съ надписью жены объявленнаго Анжелини обязательство, и оную росписку ко мнѣ пришлете, дабы я могъ здѣсь съ балетмейстеромъ счесться, и тѣ триста червонныхъ изъ жалованья его удержать въ казну, въ будущую Генварскую треть. Пребывая и т. д.

Иванъ Елагинъ.

20 Ноября 1767 г.
Москва.

4.

Пріемлемое вашимъ сіятельствомъ участіе въ пріобрѣтеніи достойныхъ къ составленію комедіальной Французской труппы людей заслуживаетъ мою особливую благодарность, которую я и приношу. Но позвольте мнѣ объясниться въ разсужденіи полученнаго мною съ mademoiselle Martin договора, вашимъ сіятельствомъ заключеннаго. Ея талантъ, ея достоинства мнѣ извѣстны, и я ничего противъ сихъ ея преимуществъ говорить не могу и конечно за велико не ставлю обѣщанную ей вами годовую сумму, которую она заслуживаетъ. Но контракта ея никоимъ образомъ утвердить не могу, ибо онъ разрушаетъ всѣ постановленія театра, прекословитъ всѣмъ учиненнымъ до сего съ прочими актрисами договорамъ, кои свято содержать надлежитъ, и истребляетъ всю порученную мнѣ отъ Ея Императорскаго Величества надъ спектаклями верховную власть.

Разрушаетъ онъ постановленія театра: 1) тѣмъ, что она условилась все дѣлать по своей собственной волѣ, и что дирекція ничего болѣе ни приказать, ниже отъ чего отвратить ее не можетъ; что 2) она станетъ играть тогда, когда захочетъ; что 3) можетъ требовать квартиры, экипажа, тогда когда никому изъ Французскихъ комедіантовъ онаго не дается; что 4) вознамѣрится просить платья театральнаго, чего никому также не дается, и дать въ разсужденіи положенной на штатъ театральной суммы не можно; и что 5) всю надежду полагаетъ она на всевысочайшее Ея Величества благоволеніе, отъ котораго ожидаетъ по первой апробаціи прибавки жалованья. Вещь совсѣмъ постановленію противная, ибо Ея Величество, учинивъ одинъ разъ на-

всегда штатъ театральный, ни въ прибавку, ни въ убавку жалованья отнюдь мѣшаться не изволитъ, да и съ величествомъ ея оное не сходно; чего ради она все сіе и препоручить опредѣленному отъ нея директору въ полную власть изволила, такъ что комедіанты и комедіантки нынѣ никакого непосредственнаго дѣла съ ея освященною особою не имѣютъ и имѣть не должны.

Прекословитъ учиненнымъ съ прочими условіямъ: 1) По контракту съ актрисою Добкуръ, которая здѣсь должна еще пробыть три года, условлено играть ей всѣ тѣ роли, кои mademoiselle Martin играть безъ раздѣлу предпріемлетъ. 2) Беретъ она и тѣ роли, кои и по контракту и съ похвалою актриса Планшено здѣсь представляла и представляетъ. А посему и выдетъ вѣчный споръ, котораго никто рѣшить не можетъ, и потерпитъ служба тогда, когда великія деньги платиться станутъ.

Истребляетъ верховную власть дирекціи: 1) Какъ mademoiselle Martin обязывается непосредственно служить двору и увеселять Ея Величество, то уже дирекція для пользы спектаклей ничего ей приказать не можетъ, и она если похочетъ грубить (чего я не чаю), то станетъ только играть тогда, когда о присутствіи въ спектаклѣ Ея Величества будетъ увѣрена. 2) Никакимъ учрежденіямъ, постановленіямъ и распорядкамъ повиноваться не станетъ, и 3) непослушаніе, грубость, дерзость и всякіе неблагопристойные поступки, каковые между комедіантами часто случаются, ничѣмъ отвращены и наказаны по заключенному съ нею контракту быть не могутъ, что̀ однакожъ у насъ, равно какъ и вездѣ, безъ наказанія не остается, и актеры и актрисы за объявленные проступки или вычетомъ жалованья, или сажаніемъ въ тюрьму, или хлѣбомъ и водою, по великости вины, на-

казуемы обыкновенно бывают. Но, напротивъ всего сего, mademoiselle Martin предоставила себѣ всѣ выгоды и преимущества знатной госпожи, которая, кажется, будто милость сдѣлаетъ тогда, когда за благо ей разсудится позаняться на театрѣ, вмѣсто того, что я хочу имѣть актрису благоправную, послушливую и во всемъ постановленіямъ и распоряженіямъ моимъ повинующуюся, если только оныя ея таланту и достоинствамъ непредосудительны.

Чтожъ касается до обѣщаннаго по контракту ей жалованья, то и оно не такъ мало, чтобъ не могло ей замѣнить въ Голандіи получаемое; ибо опредѣляется ей 2.000 рублей, да dédit заплаченъ 1000 гульденовъ, что̀ и учинитъ на первый годъ около 2.500 рублевъ; а на второй имѣетъ уже она право требовать прибавки, если Ея Величеству понравится. Сверхъ того 1.200 гульденовъ проѣздныхъ денегъ. Но я денежному договору отнюдь не прекословлю, ибо по пословицѣ *то не бѣда, что на деньги пошла*; деньги я пріемлю на счетъ и платить исправно ей стану, если только контрактъ въ прочихъ артикулахъ перемѣненъ будетъ, и высочайшее имя Ея Императорскаго Величества ни подъ какимъ образомъ въ договоры наши вмѣшено не будетъ. Инако всякой бы applodissement, отъ всемилостивѣйшей Государыни учиненной, давалъ бы право сей актрисѣ требовать прибавки жалованья, или Ея Величество принужденною бы нашлася и по достоинству ея не аплодировать.

Все сіе и паче то, что отъ меня дозволенія къ вступленію въ обязательства не было, покорно ваше сіятельство прошу взять въ разсужденіе и приложить, для удержанія вашего слова и для сохраненія той тысячи рублевъ, которая за неустойку обѣщана, все стараніе, чтобъ контрактъ перемѣненъ былъ и подписала бы она приложенный при семъ

печатный договоръ *) такой точно, какой я за подписаніемъ своимъ ей посылаю. Предосудительнаго ея таланту ничего въ немъ нѣтъ, какъ вы сами усмотрите. Всѣ выгоды, первой актрисѣ свойственныя, ей предоставляются, и я на себя беру дать ей всѣ тѣ роли играть, кои въ вашемъ контрактѣ написаны; но только, для ненарушимаго удержанія другихъ контрактовъ, упоминать объ нихъ не можно. Несомнѣнно я увѣренъ, что она нравиться Ея Величеству и публикѣ будетъ, слѣдовательно и безъ предписанія всѣ преимущества получитъ она предъ тѣми, кои не имѣютъ счастія нравиться. Madame Debcour, здѣсь находящаяся актриса, играетъ нѣкоторыя роли съ похвалою; такъ на что отнимать ихъ у нея? Остается еще великое число, въ которыхъ прославиться можно. Мнѣ надобны Альзира, Заира, Ифигенія, Андромаха, Маріанна, Туліа, да множество большихъ комическихъ ролей, особливо изъ Детуша, Лашосе и прочихъ авторовъ.

И если по сему подпишетъ она включенный здѣсь контрактъ, то и можетъ немедленно съ Дмитревскимъ или и безъ него сюда ѣхать; а я съ удовольствіемъ въ Маѣ мѣсяцѣ ожидать ея стану. Ваше сіятельство можете точно ее увѣрить, что если благонравное ея поведеніе сходственно ея таланту, то конечно всея дружбы отъ меня и всего моего дома она надѣяться можетъ. Еслижъ, паче чаянія моего, отречется она подписать сей контрактъ, то приму я сей поступокъ знакомъ тяжелаго и несговорчиваго нрава, и конечно, для спокойствія своего и для удержанія учиненнаго мною и Ея Величествомъ опробованнаго порядка, имѣть ее

*) Этого договора, къ сожалѣнію, не имѣется. П. Б.

здѣсь не пожелаю. Въ такомъ случаѣ какія мѣры вы предпримете, я не знаю, а я не предвижу никакихъ. Я, служивъ моему отечеству тридцать лѣтъ, привыкъ повиноваться и повелѣвать. Дирекція, мнѣ въ полную власть врученная, требуетъ, чтобъ я повелѣвалъ, а меня бы слушали; слѣдственно, не могу я имѣть въ командѣ своей никого, безъ предосужденія моему характеру, кто бъ не повиновался моему распоряженію.

Вотъ, ваше сіятельство, все, что я отвѣтствовать вамъ могу. Но сіе не мѣшаетъ нимало нашей дружбѣ и любви, чѣмъ я и съ вашей стороны ласкаюсь, будучи съ непремѣннымъ почтеніемъ и т. д.

Марта 25 дня 1768 г.

P. S. Если ей и въ счетъ ея жалованья деньги надобны, то можете, ваше сіятельство, выдать до полуторы тысячи, которыя у нея во все время ея службы вычитаться по ровнымъ частямъ будутъ.

5.

Дружба вашего сіятельства ко мнѣ и моя всегдашняя къ вамъ преданность дозволили мнѣ принять смѣлость къ пересылкѣ чрезъ васъ маленькаго съ чаемъ ящичка къ госпожѣ Бонафинѣ. Я въ совершенной пребываю надеждѣ, что вы не только сіе мнѣ простите, но и впредъ, по благосклонности своей ко мнѣ, не откажите употреблять мнѣ сіе средство, будучи и во мнѣ увѣрены, что я соотвѣтственно всякое ваше приказаніе, со всею охотою, исполнить не отрекуся. Я покорнѣйше ваше сіятельство при семъ прошу даровать сей женщинѣ всю вашу милость и покровительство, ибо дружбою ея обязанъ я ходатайствовать за нее, и то что̀ вы для нея сдѣлаете приму за особенный знакъ вашей ко мнѣ благосклонности.

Я не писалъ къ вамъ о статуяхъ, о которыхъ при разлученіи съ вами мы говорили, потому что внезапность доставила мнѣ купить здѣсь и весьма дешево. Однакожъ сіе не препятствуетъ мнѣ впредъ о нуждахъ моихъ къ вамъ адресоваться. Я на сей почтѣ пишу къ госпожѣ Бонафинѣ, что если ей разсудится ко мнѣ что посылать, то-бъ прибѣгала съ прошеніемъ къ вашему сіятельству. Ея посылки весьма невеликія будутъ, ибо состоятъ онѣ въ разныхъ сѣменахъ цвѣтныхъ и огородныхъ.

Въ заключеніе сего, мой милостивый другъ и государь, прости! Не забудьте старика, который всегда удовольствіемъ и счастіемъ почиталъ быть, какъ и нынѣ есть, съ истинною преданностію, дружбою и почитаніемъ и т. д.

Ноября 21 дня 1783 г.
С.-Петербургъ.

КЪ ИСТОРІИ

РУССКАГО ТЕАТРА.

1.

Письмо А. В. Храповицкаго къ графу А. Р. Воронцову.

Милостивый Государь графъ Александръ Романовичъ.

Всеподданнѣйшее къ Ея Императорскому Величеству прошеніе бывшаго содержателя театра Карла Книпера, объясненіе его превосходительства Ивана Ивановича Бецкаго и показаніе актера Дмитревскаго съ разными приложеніями имѣю честь препроводить къ вашему сіятельству съ таковымъ высочайшимъ Ея Величества повелѣніемъ, дабы вы, милостивый государь, изволили сами разсмотрѣть дѣло сіе и основать мнѣніе ваше на правилахъ Совѣстному Суду предписанныхъ.

Съ совершеннымъ почитаніемъ и истинною преданностію вашего сіятельства, милостиваго государя

вѣрнопокорнѣйшій слуга
Александръ Храповицкой.

Августа 26 дня
1783 года.

2.

Договоръ, заключенный въ 28 д. Октября 1779 года въ Воспитательномъ Домѣ съ содержателемъ Нѣмецкаго театра Книперомъ.

1. Завести въ С.-Петербургѣ Россійскій театръ на своемъ иждивеніи и попеченіи изъ питомцевъ и питомицъ Московскаго Воспитательнаго Дома 50-ти человѣкъ.

2. Въ первые три года онымъ жалованья не производить, а содержать ихъ всѣмъ Книперу на своемъ囘 коштѣ, и въ поощреніе оказываемыхъ успѣховъ чинить пристойныя награжденія.

3. По прошествіи первыхъ трехъ лѣтъ, на другіе три года, каждому по талантамъ опредѣлить жалованья отъ ста до трехъ сотъ рублей, а тогда уже они сами себя содержать должны; квартирою жъ, дровами, свѣчами и надобнымъ для театра довольствовать Книперу, а неспособныхъ представить Совѣту *).

4. По прошествіи шести лѣтъ, кто остаться при театрѣ не пожелаетъ, долженъ объявить за полгода напередъ, что̀ и Книперу со своей стороны чинить. А кои останутся при театрѣ, съ тѣми договариваться полюбовно.

5. За поступками тщательно смотрѣть и отъ худаго отвращать стараться. Если-жъ между ими окажутся своенравные и непохвальнаго поведенія, о таковыхъ представлять въ Совѣтъ.

---

*) Т.-е. въ Опекунскій Совѣтъ Воспитательнаго Дома. П. Б.

6. По истеченіи шести лѣтъ, въ награжденіе содержателево, продолжать ему еще четыре года, а во все десятилѣтнее время освободить отъ всѣхъ полицейскихъ должностей.

7. При отправленіи питомцевъ изъ Москвы прислать [1]): сколько ими чего выучено и кто какую роль играетъ? [2]) А притомъ если партитуръ музыки отъ оперъ прислать сюда не можно, то прислать вѣрныя копіи. Въ разсужденіи жъ танцовщиковъ прислать программы, а съ музыкантами прислать тѣ инструменты, на коихъ они играютъ.

Впрочемъ, во всемъ поступаетъ Киперъ, какъ честному человѣку должно.

[1]) Т. е. вѣдомость. П. Б.

[2]) Какое театральное учрежденіе было до 1779 года въ Москвѣ при Воспитательномъ Домѣ, намъ неизвѣстно. П. Б.

3.

Прошеніе бывшаго вольнаго театра содержателя Книпера, съ объясненіями И. И. Бецкаго *).

1. Въ 1779 году получилъ онъ отъ Императорскаго С.-Петербургскаго Воспитательнаго Дома на десять лѣтъ въ содержаніе вольный театръ и къ оному для изученія и употребленія изъ Московскаго Воспитательнаго Дома питомцевъ и питомицъ, всего 50 человѣкъ.

А въ 1781 году отданъ ему на четыре года новопостроенный деревянный театръ. Получивъ же на то отъ Совѣта контракты, издержалъ, на снабденіе театра всѣми нужными потребностями, до 25.000 рублей, заимствуя большею частію отъ кредиторовъ.

Объясненіе И. И. Бецкаго. По первому контракту всѣ 50 питомцевъ были уже обученные и, по пріѣздѣ ихъ изъ Москвы, содержатель тотчасъ въ пользу свою началъ театральныя дѣйствія, за которыя, какъ изъ его счетныхъ книгъ извѣстно, получалъ ежегодно отъ 20 до 25, а послѣдняго года до 28 тысячъ рублей. И потому не было ему, содержателю, нужды занимать на снабденіе театра потребностями 25-ти тысячъ рублей, каковую сумму безъ капитала, безъ кредита и по его банкротству, кто могъ и повѣрить? Къ чему, во изобличеніе Книперово, выполнено: что по взаимному Книпера съ преемщикомъ его Дмитревскимъ согласію посредниками всѣ театральные припасы оцѣнены не болѣе 3.000 рублей, въ числѣ коихъ припасовъ большая часть гардероба подарена не Книперу,

*) Подлинникъ въ два столбца. Для удобства печатанія „Объясненія" Бецкаго печатаются каждое вслѣдъ за жалобами Книпера. П. Б.

а прямо на имя воспитанниковъ. Прочія же вещи, какъ-то декораціи и другія, получены по большей части такимъ же образомъ, а нѣсколько партитуръ и пьесъ и всѣ музыкальные инструменты, на коихъ питомцы играли, привезены съ ними къ Книперу изъ Московскаго Дома безденежно. Слѣдовательно, на театръ занимать нужды не было, чему въ доказательство приведено еще и то, что изъ получаемой отъ игры прибыли заплатилъ Книперъ все, чѣмъ былъ долженъ Нѣмецкимъ, бывшимъ прежде на его содержаніи, актерамъ.

*

2. Когда-жъ питомцы едва изъ назначенныхъ къ ихъ обученію лѣтъ вышли и къ надлежащему дѣйствію пріуготовлены, а новый театръ, спустя по заключенію контракта одинъ годъ, едва снабденъ былъ всѣми потребностями и когда уповалъ онъ, Книперъ, возвращенія употребленныхъ своихъ капиталовъ, въ то самое время Опекунскій Совѣтъ началъ его притѣснять, и въ Августѣ мѣсяцѣ 1782 года, въ нарушеніе контракта, находящійся его при театрѣ буфетъ, при собраніи уже публики, приказалъ вывести, а отдалъ оный въ содержаніе Ліону за 300 рублей на годъ.

Видя же онъ, Книперъ, продолжаемыя Совѣтомъ нападенія, предложилъ Дмитревскому, не сниметъ ли онъ содержаніе театра на себя, который и договорился за всѣ театральныя приготовленія заплатить 8.000 рублей.

Объясненіе И. И. Бецкаго. Книперъ, знавши, что, по контракту, кромѣ спектаклей, на буфетъ никакого права не имѣетъ, приходилъ самъ торговаться, желая учинить наддачу; но какъ уже Ліону было обѣщано прежде, то Совѣтъ, для сохраненія своего слова, Книперу въ томъ и отказалъ. Но непонятно, что̀ такое Книперъ почелъ

привязками Воспитательнаго Дома? Развѣ то, что оказывалъ ему снисхожденіе: для полученія за наемъ театра 2.000 рублей обязалъ вносить съ каждаго спектакля по 20 рублей, а Книперъ, собирая какъ съ своего, такъ и съ иностранныхъ (съ коихъ онъ получалъ гораздо болѣе условленной суммы) часто удерживалъ и сію 20-рублевую уплату, наводя Воспитательному Совѣту хлопотъ и затрудненій. Во избѣжаніе чего Совѣтъ, дабы не лишиться собственности, приставилъ отъ себя нарочныхъ людей, коимъ изъ каждаго сбора толь малыя деньги платить оказывалъ онъ, Книперъ, всегда отвращеніе.

*

3. Въ началѣ Декабря мѣсяца 1782 года, Совѣтъ предложилъ ему, Книперу, новый контрактъ, въ которомъ за театръ между прочимъ положены прибавочныя суммы. И какъ онъ, Книперъ, на то согласиться не могъ, то просилъ для разсмотрѣнія съ новопредложеннаго контракта копіи, въ чемъ однако ему отказано.

Объясненіе И. И. Бецкаго. Совѣтъ, видя нарушеніе со стороны Книпера (по вышеобъявленнымъ причинамъ) договоровъ, а во отвращеніе зла не нарушая совсѣмъ контрактовъ, хотѣлъ ихъ поправить и прибавить условія, могущія содержателево своеволіе заключить въ предѣлы. Но какъ Книперъ отъ того совершенно отрекся, то и не было нужды дать ему копіи съ новопредложеннаго контракта.

*

4. 23-го числа того жь Декабря въ Совѣтѣ объявлено ему примѣчаніе въ неудовольствіяхъ, на которое подано отъ него оправданіе, что́ состояло въ слѣдующемъ.

Примѣчаніе 1-е. Противъ контракта Совѣтъ ожидалъ, время къ времени, отъ обученія воспитанниковъ успѣха; но

они въ музыкальной части остались таковыми же, какъ и изъ Москвы пріѣхали, да и въ прочихъ частяхъ театра немногіе успѣхъ показали, и инструментовъ не покупано.

На сіе онъ, Книперъ отвѣчалъ, что въ музыкальной части учитель былъ Пашкевичъ, музыкантъ знающій, и что инструменты куплены.

Примѣчаніе 2-е. Вмѣсто смотрѣнія за питомцами, въ худомъ поведеніи и распутствахъ самъ содержатель сдѣлался участникомъ.

А отвѣтъ Книперовъ состоялъ, что о безпутныхъ и порочныхъ дано было Совѣту знать и прошено на отвращеніе того взять мѣры. А какимъ образомъ сдѣлался онъ соучастникомъ того, и самому ему неизвѣстно.

Примѣчаніе 3-е. Питомцы на многіе недостатки приносили жалобу, даже въ неимѣніи кроватей и въ покояхъ должной теплоты.

А Книперъ отвѣтствовалъ. Какъ питомцы, съ согласія Совѣта положены цѣлый уже годъ на жалованье, то и не имѣли права требовать кроватей, однакожъ оныя и все надобное было куплено. А печи топлены были всякій день, ночью же топить запрещено было для опасности отъ пожара

Примѣчаніе 4-е. Плату за театръ, по договору, по 2000 рублей на годъ производилъ по принужденію, и потому на добровольную заплату впередъ полагаться не можно.

Книперъ же утверждаетъ, что за прошедшій годъ договорныя 2000 рублей всѣ уплочены еще въ Маѣ мѣсяцѣ, а за нынѣшній годъ, считая съ 1 Ноября, за два мѣсяца, вмѣсто слѣдуемыхъ 333-хъ рублей 33⅓ коп., заплатилъ 340 рублей.

Объясненіе Бецкаго. Нарушеніе со стороны содержателя контрактовъ Совѣтомъ найдено таковое. Обязался Книперъ учить воспитанниковъ для приведенія ихъ знаній въ лучшее состояніе, содержать ихъ, смотрѣть за ихъ благонравіемъ. Вмѣсто того, для одного только вида, нанялъ учителей, коимъ дурно всегда платя, былъ причиною, что питомцы не имѣли ни малѣйшихъ успѣховъ, и въ то время, когда они, не получая еще жалованья, были во всемъ на его содержаніи, лишалъ онъ ихъ и необходимаго для жизни, а когда жалованье опредѣлилъ, то и тогда весьма долго не выдавая, также лишалъ пропитанія. Долженствовавши же имѣть надзираніе надъ благоповеденіемъ, первый началъ собою развращать дѣвицъ ему ввѣренныхъ, продавалъ ихъ и другимъ за деньги и вообще всѣмъ питомцамъ подалъ поводъ къ разнымъ распутствамъ. А потому, какъ и по принужденнымъ заплатамъ должнаго, суждено было, что онъ желаетъ ко вреду Воспитательнаго Дома запастися къ умышленному сказанію себя банкрутомъ; какимъ средствомъ онъ отсталъ и отъ купечества.

*

5. Совѣтъ, всѣ вышепрописанныя его Книпера оправданія не пріемля во уваженіе, отдалъ театръ Дмитревскому.

Объясненіе И. И. Бецкаго. Дабы порочнаго удалить. Узнавъ Воспитательный Домъ согласіе Дмитревскаго принять на себя попеченіе сего театра и вѣдая его поведеніе и въ сей части искусство, препоручилъ питомцевъ ему.

*

6. Дмитревскій, вмѣсто условляемыхъ значущихся въ концѣ 2-го пункта восьми тысячъ рублей, не сталъ давать болѣе 3600 рублей, да двухъ въ пользу его, Книпера, представленіевъ.

Объясненіе И. И. Бецкаго. Дмитревскій, какъ сказано въ объясненіи на 1-й пунктъ, по согласію съ Книперомъ, избралъ посредниковъ и положился на ихъ судъ: сколько они Книперу за театральныя вещи заплатятъ присудятъ? А по положенію тѣхъ посредниковъ внесъ онъ, Дмитревскій, въ Совѣтъ 3000 р., изъ коихъ вычтено долговыхъ по закладу въ Воспитательный Домъ 545 рублей 80 коп., да заплочено питомцамъ неполученнаго жалованья 1168 рублей 14 коп.; достальные же 1286 рублей 60 коп. принадлежатъ Книперу; но онъ, по многимъ къ нему посылкамъ, для полученія сихъ денегъ не является.

*

7. Такимъ разрушеніемъ контракта все приготовленное для театра осталось безъ возврату понесенныхъ убытковъ. А отъятіемъ театра передъ самымъ карнаваломъ, въ который издержки цѣлаго года награждаются, лишенъ онъ, Книперъ, за труды свои удовлетворенія и способовъ заплатить и питомцамъ пенсіонныя ихъ деньги, даже и послѣдняго съ семьею своею пропитанія. И потому, для соблюденія контрактовъ и для избавленія его отъ бѣдности, *просилъ* сборы по театру съ 1-го Января сего года, поелику на ономъ всѣ его приготовленія употребляются, за расходами отдать на оплату жалованья и долговъ, а ему съ семьею до совершеннаго разобранія опредѣлить на содержаніе.

Объясненіе И. И. Бецкаго. Выше уже объявлено, что за принадлежащее присужденная посредниками ему, Книперу, сумма въ Совѣтъ внесена, изъ коей и жалованье питомцамъ заплочено. А что касается до долговъ и до содержанія себя съ семьею, то́ по вышеписаннымъ обстоятельствамъ несправедливо, равно какъ и въ сборахъ по театру съ 1-го Января не имѣетъ онъ, Книперъ, никакого участія.

4.

Договоръ заключенный съ Книперомъ въ Воспитательномъ Домѣ 1-го числа Ноября 1781 года о содержаніи новопостроеннаго на лугу деревяннаго театральнаго дома.

1. Содержать Книперу тотъ домъ съ 1-го Ноября четыре года и представлять на ономъ какъ Россійскія, чрезъ питомцевъ, комедіи, такъ дозволять Итальянскимъ, Французскимъ и Нѣмецкимъ актерамъ; а между тѣмъ допускать концерты, маскарады и прочее по добровольному его, Книпера, въ томъ съ ними согласію и условію.

2. За содержаніе того театра платить Книперу въ Опекунскій Совѣтъ по 2000 рублей на годъ; а чтобы не было ему платежомъ всей суммы вдругъ тягостно, то получать со всѣхъ спектаклей по 20 рублей съ каждаго, покуда вся 2-хъ тысячная по договору сумма соберется; а сверхъ оной болѣе не требовать.

3. Имѣть надлежащую чистоту, а для отвращенія во время пріѣздовъ непорядковъ, требовать отъ полиціи командъ.

4. Отъ пожара имѣть предосторожность и всегда содержать къ тому надлежащіе инструменты и людей.

5. Если же Совѣтъ усмотритъ въ содержаніи того театра и въ платежѣ денегъ неисправность, или прилучится ему, Книперу, смерть, то Совѣтъ предоставляетъ себѣ право и прежде четырехъ лѣтъ сдѣлать противъ сего контракта отмѣну.

5.

Письмо Семена Өедоровича Уварова къ Книперу *).

Государь мой Карлъ Павлычъ!

Въ полученномъ мною отъ васъ письмѣ я увидѣлъ, что писанное мною къ Дмитревскому письмо останавливаетъ рѣшеніе вашего дѣла въ пользу вашу. Но сколько я могу помнить содержаніе онаго, то мнѣ не воображается, чтобъ оно такую силу имѣло, потому что я писалъ, что вы только соглашаетесь за такую цѣну отдать, то-есть за 3200 рублей и двѣ репрезентаціи имъ самимъ игранныя, одну въ карнавалъ, а другую когда вы захотите; всѣ вещи, принадлежащія до театру, не упоминая никакихъ другихъ условіевъ, которыя отъ него, Дмитревскаго, вамъ предложены были и на которыя вы никакъ не соглашались. Первое условіе было его, чтобъ деньги, которыя вамъ отъ него получить должно было, не инако бы къ вамъ дошли какъ чрезъ Ломбардъ. Вы на это не соглашались; другое—чтобъ вамъ отдать контрактъ тотъ, который вы сдѣлали въ наняніи дому у Рѣзвова. Вы и на то согласны не были, и многое такое, имъ предлагаемое вамъ было, котораго я уже и упомнить не могу, вы не соглашались. Конецъ вамъ скажу тотъ, что вы совершеннаго условія при мнѣ не положили, и я очень былъ радъ тѣмъ, что лишился быть про-

*) Семенъ Өедоровичъ Уваровъ (отецъ министра народнаго просвѣщенія графа С. С. Уварова), скончавшійся въ 1788 году, былъ большой любитель увеселеній. П. Б.

межъ вами больше посредственникомъ. А что вы упоминаете объ одолженіи, которое я вамъ сдѣлалъ, выкупя изъ бѣды, то оно не столь важно, чтобъ объ немъ вамъ и упоминать. Что же вы пишете и упоминаете о пунктахъ, которые должны вами подписаны быть обоими, я оныхъ и не видѣлъ, то слѣдственно вамъ на оные и отвѣчать не могу, а которые словесные были отъ него вамъ говорены, то вы на многіе и не соглашались. И съ тѣмъ я оставилъ имя посредственника; только что можно мнѣ упомнить, что онъ вамъ на другой день обѣщался прислать въ число вашихъ денегъ 400 рублей, и я слышалъ опослѣ, что онъ вамъ не прислалъ, и вы тогда взяли у меня.

Впрочемъ желаю, чтобъ ваше дѣло скорѣе кончилось.

Остаюсь вашъ покорный слуга С. Уваровъ.

Сентября 10 дня 1783 году.
С. Сарское.

6.

Записка поданная графу А. С. Воронцову отъ Книпера по дѣлу его съ Воспитательнымъ Домомъ.

Переводъ.

Милостивый государь!

Поднося у сего вашему сіятельству трехлѣтняго содержанія мною театра оригинальные счеты съ Россійскимъ при нихъ переводомъ, покорнѣйше прошу благоволить приказать ихъ разсмотрѣть. Ваше сіятельство изъ оныхъ узрѣть изволите, что едва я только установилъ театръ и сдѣлалъ нужныя пріуготовленія къ содержанію его въ предыдущіе контракта моего годы, и что вмѣсто того, чтобъ возвратить употребленное на то мое иждивеніе и трудами моими составить себѣ и дѣтямъ моимъ участь, лишенъ я всего, даже дневнаго пропитанія, — въ горестномъ къ тому жъ ожиданіи лишился на вѣкъ и свободы, будучи кредиторами моими ежедневно тюрьмою угрожаемъ, когда другіе, не рискуя ничего, возстановлены въ мое право собирать плоды трудовъ моихъ и безпокойствій.

Ибо въ первый годъ принужденъ я былъ содержать питомцевъ и пріуготовлять ихъ къ переду, то и сборъ мой состоялъ только въ 7307 р. 20 к. Во второй годъ, не имѣя театра все лѣто, до Ноября мѣсяца, принужденъ я былъ театральныя свои представленія давать на маленькомъ театрѣ графа Ягушинскаго, и тогда сборъ мой дошелъ до 16210 р. 25 к. Напротиву же того, въ третій годъ, когда питомцы уже формированы были и имѣлъ я безопасный для публики театръ (который бы я и самъ съ помощію пріяте-

лей моихъ построилъ, еслибъ Опекунскій Совѣтъ сіе на себя не взялъ), тогда сборъ мой дошелъ до 22999 р. 22 к.

Сіе ясно доказываетъ, что еслибъ не отнятъ былъ у меня театръ, послѣдующіе годы возвратили бъ мнѣ навѣрно употребленное на него иждивеніе съ сходственною за труды мои и безпокойствія прибылью. Но я сего лишился несправедливымъ со мною поступкомъ, когда жестокость до того простерлась, что даже и гардеробу мою собственными моими деньгами платить мнѣ хотѣли.

Позвольте, милостивый государь, вашему сіятельству представить и то, что Воспитательный Домъ отъ моего заведенія въ означенные три года получилъ прибыли до 38000 р., что̀ изъ слѣдующихъ статей ясно усмотрѣть изволите.

Содержаніе и воспитаніе 52-хъ питомцевъ (которыхъ еслибъ я не взялъ, остались бы все сіе время и болѣе въ Воспитательномъ Домѣ) стоило бъ, считая только по 150-ти рублей въ годъ каждаго, въ три года . . . . 23,400 руб.

Оный домъ получилъ за театръ	25,000 »
Который ему стоилъ только	15,000 »
	10,000 »
За наемъ онаго получилъ онъ до . .	4,500 »

Притомъ же, печась о будущей питомцевъ пользѣ, кромѣ ежегоднаго имъ отъ меня даваемаго бенефиса, приносящаго имъ каждый разъ до восьми сотъ рублей (къ чему однакожъ контрактомъ своимъ я и былъ обязанъ) назначилъ я съ 1782 года еще ежегодно другой сборъ, коего состоявшій въ четырехъ стахъ семидесяти двухъ рубляхъ, положенъ въ Ломбардъ въ проценты, съ тѣмъ, чтобы составить со временемъ капиталъ, служащій на пенсіи таковымъ, которые или отъ какого-либо несчастнаго случая, или отъ

старости неспособными театру сдѣлаются. Нынѣшній же годъ о томъ не помышляли, хотя и сказываютъ, что господину Дмитревскому театръ отданъ на такомъ же основаніи.

Такимъ образомъ, милостивый государь, печась по возможности моей объ участи сиротъ, доведенъ я до несчастнаго состоянія видѣть собственныхъ дѣтей моихъ хуже самихъ сиротъ, лишенныхъ всего, даже надежды получить нужное воспитаніе и тѣмъ учиниться полезными обществу сочленами.

Теперь все упованіе мое полагаю я въ справедливости вашего сіятельства, на которую я столько надѣюсь, что осмѣлился всеподданнѣйше Ея Императорское Величество просить отослать мое дѣло на разсмотрѣніе въ учрежденное толь премудрою Монархинею судебное мѣсто, состоящее подъ предсѣдательствомъ особы, коея прозорливость и благородный образъ мыслей довольно суть извѣстны.

Сіятельнѣйшій графъ, милостивый государь, вашего сіятельства покорнѣйшій слуга.

Карлъ Книперъ.

Сентября 19-го дня
1783 года.

7.

Отвѣтъ графа А. Р. Воронцова А. В. Храповицкому.

Милостивый государь мой Александръ Васильевичъ!

По полученіи письма вашего, изъявляющаго высочайшее Ея Императорскаго Величества повелѣніе о разсмотрѣніи мнѣ, на основаніи правилъ Совѣстнаго Суда, всеподданнѣйшей просьбы, принесенной Ея Величеству отъ бывшаго содержателя театра Карла Книпера въ нарушеніи контракта Воспитательнаго Дома Опекунскимъ Совѣтомъ, заключеннаго между имъ, Книперомъ, и означеннымъ Совѣтомъ, приступилъ я къ разсмотрѣнію какъ той просьбы, такъ объясненія его превосходительства Ивана Ивановича Бецкаго, показанія актера Дмитревскаго, копіи съ заключенныхъ въ Опекунскомъ Совѣтѣ двухъ контрактовъ, съ опредѣленія и примѣчанія того Совѣта, и на оное поданныхъ отъ Книпера отвѣтныхъ пунктовъ и всѣхъ прочихъ потребныхъ для объясненія сего дѣла присланныхъ ко мнѣ вами приложеній, а притомъ и счета объ убыткахъ и долгахъ Книпера, который подалъ онъ, узнавъ, что дѣло его ко мнѣ отослано.

Я не почитаю нужнымъ распространяться здѣсь въ повтореніи всѣхъ обстоятельствъ, упоминаемыхъ въ означенныхъ съ обѣихъ сторонъ объясненіяхъ, яко ко окончанію сего дѣла не служащихъ, а болѣе излишнимъ пространствомъ своимъ затрудняющихъ оное; ибо не только, по подробномъ и наиприлежнѣйшимъ изслѣдованіи мною тѣхъ обстоятельствъ, нахожу я, но и при самомъ первомъ обозрѣніи дѣла сего

представиться непремѣнно долженствуютъ два вопроса весьма достаточные рѣшить оное. Первый состоитъ въ томъ: могъ-ли и имѣлъ ли законное право Опекунскій Совѣтъ, заключивъ самъ контрактъ, уничтожить оный самъ собою до истеченія срока? А 2-й, непосредственно изъ перваго слѣдующій, есть тотъ: кто и какимъ образомъ долженъ сдѣлать Книперу надлежащее удовлетвореніе, если тотъ договоръ нарушенъ незаконно?

Во изъявленіе мнѣнія моего на сіи два вопроса, имѣю честь вамъ примѣтить, что, касательно до перваго, не нахожу я, чтобъ потребно было дальнее размышленіе на рѣшеніе онаго: ибо законами точно повелѣвается всѣ заключаемые контракты содержать свято и ненарушимо во всей ихъ силѣ, до самаго истеченія постановленнаго въ оныхъ срока; и за силою высочайшихъ именныхъ указовъ 1744-го Сентября 5-го и 1766 годовъ, не перемѣнять и не налагать на тѣхъ людей, кто въ чемъ обяжется, никакихъ сверхъ ихъ обязательства излишностей, хотя бы что при заключеніи оныхъ контрактовъ было и упущено и непорядочно сдѣлано, но все то по усмотрѣнію взыскивать на тѣхъ, кто оные контракты съ тѣми людьми заключалъ. А изъ сего и слѣдуетъ, что Опекунскій Совѣтъ, поступя въ противность означенныхъ указовъ, нарушилъ заключенный имъ съ Книперомъ контрактъ столь же незаконно, сколь неосновательно почитаетъ онъ заключаемые имъ контракты силою законовъ не подкрѣпленными, а потому и не инымъ чѣмъ какъ только домашними обстоятельствами, хотя въ конфирмованномъ Генеральномъ объ Императорскомъ Воспитательномъ Домѣ 1763-го года Августа 26-го дня Планѣ и точно изображено, чтобъ Воспитательному Дому заключать контракты и про-

изводить всякія случающіяся судныя дѣла, не платя никакихъ приказныхъ пошлинъ и прочаго. И такъ, по сему установленію, заключаемые Воспитательнымъ Домомъ контракты, освобождая отъ бываемыхъ при томъ расходовъ, не только не могутъ почитаться одними домашними обязательствами и не исключаются изъ общаго предписаннаго порядка о контрактахъ, но паче ненарушимость и святость оныхъ утверждается равномѣрно, какъ и всѣхъ таковыхъ договоровъ, въ прочихъ судебныхъ мѣстахъ заключаемыхъ. Инаково же, вмѣсто мнимой для Воспитательнаго Дома выгоды, выходилъ бы для него вредъ ощутительный: ибо онъ, предоставляя себѣ право разрывать контракты, непремѣнно долженъ бы или позволить тоже самое и обязывающимся съ нимъ, или присвоить оное право одному себѣ, въ которомъ случаѣ, думаю, никто-бъ и не отважилъ себя впредь съ онымъ мѣстомъ въ обязательство какое вступать. А потому самому и не могу я инако почитать Опекунскій Совѣтъ, какъ въ обязанности быть подъ тѣми же законами, подъ коими и прочія правительства и разные департаменты въ государствѣ.

Если предложенное мною теперь въ разсужденіи перваго вопроса никакому сомнѣнію не подвержено, то на рѣшеніе втораго само уже по себѣ слѣдуетъ, что не иной кто какъ Опекунскій Совѣтъ, яко нарушившій заключенный имъ контрактъ самовольно и не имѣя на то законнаго права, долженъ сдѣлать просителю Книперу надлежащее удовлетвореніе. Но какимъ образомъ сдѣлать оное и до коликой суммы удовлетвореніе распространить въ справедливое удовольствіе содержателя Книпера, думаю я, что можно на слѣдующемъ основаніи сдѣлать; ибо хотя Книперъ показалъ даже и по

книгамъ своимъ превеликіе на себѣ долги и проситъ о ихъ заплатѣ, но весьма сомнительнымъ кажется, чтобъ и при продолженіи дирекціи театра до истеченія своего контракта выгоды отъ онаго имъ ожидаемыя могли бъ столь быть достаточны, чтобъ всѣ долги его заплатить; а сверхъ того онъ могъ ихъ навлечь на себя и другими причинами, къ заведенію театра не принадлежащими. Но несправедливо бы было, по моему мнѣнію, оставить его также и безъ всякаго удовлетворенія.

А потому и полагаю я, что довольно бы было заплатить ему отъ Воспитательнаго Дома по крайней мѣрѣ ту сумму восемь тысячъ рублей, которую, до отнятія еще у него театра, актеръ Дмитревскій давалъ ему по добровольному между ими согласію, какъ за сдачу театра, такъ и за всѣ сдѣланныя Книперомъ театральныя приготовленія, которой суммы онъ лишенъ Воспитательнымъ Домомъ, и сколь скоро Дмитревскому театръ данъ отъ Совѣта, то и не было уже ему нужды договариваться съ Книперомъ. По заплатѣ Книперу означенной суммы, останется у онаго Совѣта платье и декораціи и многія другія вещи, приготовленныя упоминаемымъ Книперомъ, которыя оный Совѣтъ и можетъ уже употребить въ свою пользу; а такимъ окончаніемъ сего дѣла надѣюсь впредъ они будутъ осторожны и въ условіяхъ своихъ въ ненарушеніи оныхъ; а частные люди, видя, что сіе мѣсто подъ общимъ же закономъ и нимало отъ онаго не исключается, болѣе довѣрія къ оному имѣть станутъ.

Что же касается до актера Дмитревскаго, о коемъ въ дѣлѣ упоминается, кажется, что Книперъ никакой болѣе претензіи на него имѣть уже не можетъ; потому что теперь и самъ Дмитревскій театра не содержитъ; а притомъ, хотя ко-

нечно бы деликатнѣе и похвальнѣе со стороны его, Дмитревскаго, поступлено было, если бы не употреблено имъ было старанія и происковъ къ полученію себѣ театра, съ обидою прежняго содержателя Книпера; но какъ отнятіе онаго зависѣло и учинено не отъ него, но отъ Опекунскаго Совѣта, то онъ впрочемъ ниже обвиненъ въ томъ прямо, ниже къ каковой-либо заплатѣ обязанъ быть не можетъ.

Объясня вамъ примѣчанія мои по сему дѣлу, прошу на высочайшее Ея Императорскаго Величества благоусмотрѣніе оныя представить и, возвращая при семъ всѣ бумаги по сему дѣлу, вами мнѣ сообщенныя, имѣю честь быть и пр.

С.-Петербургъ.
27-го Апрѣля 1784-го года.

8.

Въ Комитетъ управляющій музыкою и зрѣлищами отъ подпоручика Ивана Арнольдія покорнѣйшее прошеніе.

Тому уже три мѣсяца, какъ почтеннѣйшему Комитету благоугодно явилось, послѣ отъѣзда г. надворнаго совѣтника Петра Петровича Ланга въ Италію, словесно препоручить мнѣ всѣ тѣ дѣла, которыя къ его должности принадлежали и которыя я уже послѣдніе годы бытности его здѣсь исправлялъ, колико силы и возможности было, со всякимъ стараніемъ и усердіемъ. Но какъ словесное возложеніе сея должности не утверждаетъ меня на томъ мѣстѣ, которое имѣлъ г. надворный совѣтникъ Лангъ, нынѣ отъ службы съ пенсіею уволенный, ниже доставляетъ мнѣ тѣ выгоды, которыя относительно жалованья съ симъ званіемъ сопряжены, наипаче жъ подчиненныхъ не можетъ обязывать къ добровольному мнѣ повиновенію въ разсужденіи исполненія всѣхъ тѣхъ приказаній, которыя отъ Комитета даются и чрезъ меня сообщаемы бываютъ: то я нахожу себя принужденнымъ чрезъ сіе просить всепокорнѣйше, дабы почтеннѣйшій Комитетъ соблаговолилъ письменнымъ опредѣленіемъ (какъ-то употребительно во всѣхъ присутственныхъ мѣстахъ) утвердить меня въ семъ званіи, которое благоугодно ему было словесно на меня возложить, съ назначеніемъ мнѣ соразмѣрнаго съ сею должностью и трудами жалованья, и о томъ гдѣ слѣдуетъ объявить, дабы я чрезъ то приведенъ былъ въ состояніе съ бóльшею точностію исполнять всѣ повелѣнія и ордеры, которые мнѣ отъ Комитета даваны быть имѣютъ.

Въ службѣ Ея Императорскаго Величества, при придворномъ театрѣ, нахожусь я именованный съ 1781 года, Апрѣля 15-го дня, и, въ утвержденіе трехлѣтней добропорядочной и безпорочной моей службы, данъ мнѣ отъ бывшаго директора, его превосходительства Василья Ильича Бибикова, аттестатъ, который при семъ имѣю честь препроводить; а въ разсужденіи послѣднихъ двухъ лѣтъ службы моей, какъ я состоялъ подъ начальствомъ почтеннѣйшаго Комитета, то и относусь на свидѣтельство самаго Комитета и прошу всенижайше, дабы онъ соблаговолилъ, принявъ во уваженіе пятилѣтнюю мою службу и для поощренія впредь, представить въ Правительствующій Сенатъ о награжденіи меня чиномъ, какимъ заблагоразсужено будетъ.

Года не означено.

9.

Въ Правительствующій Сенатъ изъ Комитета управляющаго музыкою и зрѣлищами.

Доношеніе.

Находящійся въ вѣдомствѣ онаго Комитета подпоручикъ Иванъ Арнольдій въ службу Ея Императорскаго Величества вступилъ съ 24-го Октября 1765-го года, въ главную полицію архитекторіи ученикомъ, 1776-го года Сентября 21-го дня прапорщикомъ и архитекторіи помощникомъ третьяго класса, въ нынѣшнемъ чину съ 6-го Января 1781-го года, а къ театру двора Ея Императорскаго Величества въ должность помощника ассессорскаго опредѣленъ съ 15-го числа Апрѣля 1780-го года. И какъ онъ со вступленія въ означенную должность продолжаетъ службу свою Ея Императорскому Величеству усердно и безъ всякаго порока, хорошее всегда наблюдаетъ поведеніе, паче же въ порученныхъ ему дѣлахъ безпрерывно оказывался исправнымъ: то Комитетъ управляющій музыкою и зрѣлищами и признаваетъ его, на основаніи Генеральнаго Регламента 50-й главы, достойнымъ къ полученію въ награжденіе за то чина. А посему оный, представляя Правительствующему Сенату, проситъ, дабы оный благоволилъ помянутаго подпоручика Ивана Арнольдія къ дальнѣйшему поощренію его службы съ равнымъ донынѣ усердіемъ наградить чиномъ титулярнаго совѣтника и оставить въ его вѣдомствѣ.

Года не означено.

10.

Объявленіе *).

Отъ учрежденнаго для управленія зрѣлищами и музыкою Комитета желающимъ въ обоихъ здѣшняго столичнаго города театрахъ нанимать ложи погодно, или въ нѣкоторыя изъ оныхъ, такъ какъ въ паркетъ, партеръ, амфитеатръ и прочія мѣста, имѣть входъ единовременный, симъ почтенно объявляется.

По обстоятельствамъ положенія и удобности оныхъ театровъ представляться будутъ:

Въ новомъ каменномъ Россійскія, Италиянскія комическія и большія оперы, съ соразмѣрными большимъ операмъ балетами; будутъ въ немъ також концерты, ораторіи и маскерады.

Въ деревянномъ, что́ на Царицыномъ лугу, Россійскія, Французскія и Нѣмецкія комедіи и трагедіи.

О раздѣленіи и цѣнѣ мѣстъ въ каменномъ театрѣ.

Ложи въ ономъ расположены въ три яруса; въ каждой помѣститься могутъ шесть особъ.

Въ первомъ ярусѣ, исключая ложу Ея Императорскаго Величества и первую отъ театра съ правой стороны для Ихъ Императорскихъ Высочествъ, остается семнадцать ложъ. Изъ оныхъ двѣ подъ № 15 и 17 оставляются публикѣ на входъ временной, а въ присутствіи высочайшаго двора, для

---

*) Съ печатнаго современнаго подлинника. П. Б.

принадлежащихъ къ свитѣ Ея Величества придворныхъ господъ кавалеровъ и прочихъ особъ; остальныя же розданы будутъ желающимъ за 300 рублей на годъ каждая. Изъ находящихся двухъ подъ боковыми ложами, что возлѣ самаго театра, оставляется одна для господина директора, другая же отдается въ наемъ для публики за 300 рублей на годъ.

Во второмъ ярусѣ четырнадцать ложъ. Изъ оныхъ оставляются двѣ для публики, а именно № 13 и 14, прочія же двѣнадцать охотниками въ наемъ взяты быть могутъ за 200 рублей на годъ каждая.

Въ третьемъ ярусѣ двадцать семь ложъ. Изъ сего числа двѣ ближнія къ театру назначаются актерамъ и актрисамъ, да четыре подъ № 23, 25, 26 и 27 публикѣ для временнаго найма и входа; остальныя затѣмъ двадцать одна ложа розданы быть могутъ за 150 рублей на годъ каждая.

Обыкновенная цѣна на день въ ложахъ:

Перваго яруса...........	10 руб.	
Втораго »	8 »	
Третьяго »	5 »	
Въ партерѣ............	1 »	
» амфитеатрѣ	— »	50 к.
Въ верхнихъ мѣстахъ....	— »	25 к.

Въ семъ каменномъ театрѣ полагается въ лѣтнія двадцать двѣ недѣли по одному, а въ зимнія двадцать же двѣ недѣли по два въ каждую; итого, за исключеніемъ семи недѣль великаго поста и одной предъ Рождествомъ, будетъ въ кругломъ году всѣхъ шестьдесятъ шесть спектакелей.

Для вящшаго удовольствія зрителей, вмѣсто первой лавки паркета, возлѣ самаго оркестра, дабы за онымъ никто не стоялъ, слѣдовательно, какъ зрителямъ вообще, такъ и му-

зыкантамъ помѣхи никакой не дѣлалъ, поставятся покойныя кресла, а въ партерѣ и въ амфитеатрѣ отгорожена будетъ первая лавка на отдѣленныя мѣста для тѣхъ, кои таковыя имѣть пожелаютъ.

Цѣна на цѣлый годъ:

Въ креслахъ .... 100 р.
Въ отгороженныхъ лавкахъ въ партерѣ.... 75 »
Въ отгороженныхъ лавкахъ въ амфитеатрѣ. 50 »

Цѣна поденная:

Въ креслахъ .... 1 р. 50 к.

Въ деревянномъ театрѣ ложи расположены въ два яруса.

Въ первомъ, исключая среднюю ложу Ея Императорскаго Величества и первую съ правой стороны отъ театра для Ихъ Императорскихъ Высочествъ, такъ какъ находящійся супротивъ оной балконъ, находятся четырнадцать ложъ. Изъ сихъ двѣ подъ № 13 и 14 оставляются для публики, а въ присутствіи Ея Императорскаго Величества свитѣ высочайшаго двора; прочія въ годовой наемъ раздаваны будутъ слѣдующимъ образомъ: за № 1-й, 2-й, 3-й и 4-й, по причинѣ той, что онѣ меньше другихъ, на годъ за 300 рублей.

За прочія восемь по 400 рубл.

Въ балконѣ, въ которомъ двѣнадцать особъ помѣститься могутъ, съ каждой въ одинъ спектакель по 1 р. 50 к.

За двѣ ложи съ рѣшетками подъ боковыми у самаго театра, за каждую на годъ по 400 р.

Во второмъ ярусѣ семнадцать ложъ, изъ коихъ двѣ подъ № 1 и 2 назначены для публики, прочимъ же пятнадцати цѣна по 300 рублей на годъ.

Для актеровъ и актрисъ отгорожены будутъ двѣ ложи въ верхнемъ мѣстѣ.

За прочія, особо неотдѣленныя мѣста, поденная плата:

Въ ложахъ перваго и втораго яруса 10 р.
Въ паркетѣ........................ 1 »
Въ партерѣ....................... — » 50 к.
Въ верхнихъ мѣстахъ.............. — » 25 к.

На семъ театрѣ полагается въ теченіе года 132 зрѣлища, т.-е. въ двадцать двѣ лѣтнія недѣли по два, а во столько же зимнія по четыре въ каждую. Примѣняясь къ сему количеству зрѣлищъ, по годовому расчисленію, въ первомъ ярусѣ обойдется на каждую особу въ день не болѣе 50 к.

Чтобъ сверхъ сего имѣть кромѣ ложъ въ томъ и въ другомъ театрѣ извѣстное и спокойное мѣсто, могутъ желающіе того дать знать Комитету, отъ котораго приказано будетъ первую въ паркетѣ лавку обратить въ поставляемыя подлѣ оркестра креслы, да одну же лавку, въ паркетѣ или въ партерѣ, раздѣлить на подъемныя, то-есть особо отпираемыя и запираемыя мѣста, на кои безъ ключа и безъ билета никто не садится.

Цѣна годовая.

Въ креслахъ........................ 150 р.
За отгороженныя мѣста въ паркетѣ. 100 »
За таковыя же въ партерѣ.......... 75 »
Поденная въ креслахъ.............. 1 р. 50 к.

Во время зрѣлищъ, на иждивеніи двора обществу безденежно дозволяемыхъ, пользуются годовые наемщики своими ложами, а при ораторіяхъ, концертахъ и маскерадахъ, та-

кожъ при дозволяемыхъ нѣкогда бенефисахъ, хотя по тому же имѣютъ право пользоваться мѣстами ложъ своихъ, но съ платою за входъ; особливо для того, что тѣ нечастые бенефисы даваемы будутъ не въ обыкновенные для зрѣлищъ назначенные дни. О таковыхъ бенефисахъ объявлено будетъ заранѣе, и если они въ тотъ день сами ложъ своихъ не займутъ (о чемъ равномѣрно и съ ихъ стороны заранѣе же знать дано быть имѣетъ), тогда уже во власти дирекціи состоитъ отдать оныя на сей случай кому заблагоразсудитъ.

Наемщикамъ годовыхъ ложъ предъ каждымъ зрѣлищемъ невозбранно присылать отъ себя слугу для освѣщенія ложи, которой у дверей оныя господъ своихъ дожидаться и во время зрѣлища при оной остаться можетъ.

Въ обоихъ театрахъ, ежели наемщики ложъ похотятъ дозволить вмѣсто себя входъ другимъ въ свою ложу, то на сей конецъ даны быть могутъ на каждую ложу по шести билетовъ съ номерами оныхъ; но съ сими билетами никуда, кромѣ единственно той точно ложи, входить не должно. Тоже разумѣется о креслахъ и другихъ на годовое время откупленныхъ мѣстахъ.

Всякому дозволено убрать свою ложу по собственному произволенію и перемѣнить въ ней лавки креслами, или какъ кому будетъ угодно; но, по окончаніи срока, отдать въ томъ же состояніи, въ какомъ она отъ театральной дирекціи принята.

Желающіе нанять ложи въ одномъ или въ обоихъ театрахъ благоволятъ объявить о томъ Комитету сами, или съ письменнымъ видомъ чрезъ присланныхъ своихъ: въ разсужденіи деревяннаго театра, будущаго Сентября 11-го числа предъ полуднемъ въ 10 часовъ, а о ложахъ каменнаго театра (потому что оный совсѣмъ не отдѣланъ и въ вѣ-

домство Комитета еще не вступилъ) того же Сентября 16-го числа, въ томъ же часу.

Для минованія всякихъ затрудненій, неудовольствія и споровъ, признавается удобнѣйшимъ и, можно сказать, единственнымъ средствомъ сіе: для ложъ каждаго яруса, по числу тѣхъ, кои (какъ выше объявлено) въ раздачу слѣдуютъ, положатся въ особые запечатанные ящики номера каждой ложи, и который номеръ въ присутствіи Комитета по жребію кѣмъ вынется, тому подъ тѣмъ номеромъ и ложа отдана будетъ.

Тотъ, кому которая ложа досталась, благоволитъ въ тоже время взнести постановленныя по назначеннымъ цѣнамъ деньги за цѣлый годъ, въ пріемѣ которыхъ дана будетъ отъ театральнаго казначейства надлежащая росписка.

Впрочемъ, для лучшаго порядка и общаго зрителей удовольствія, за нужное поставляется, чтобъ во время дѣйствія, кромѣ антрактовъ и времени балета, не смотрѣлъ никто стоя и тѣмъ бы не засланивалъ подлѣ и позади себя сидящихъ, памятуя по справедливости должное во всѣхъ публичныхъ, кольми же паче Императорскихъ, театрахъ къ обществу и къ себѣ самому взаимное уваженіе.

11.

Выѣхавшій изъ Швеціи для здѣшняго театра Французскій актеръ Воланжъ имѣетъ въ Санктпетербургской таможнѣ свои пожитки; то графъ Александръ Романовичъ Воронцовъ проситъ Андрея Андреевича господина Беера приказать, чтобы, когда помянутый Воланжъ въ таможню явится, оные пожитки его, учиня имъ досмотръ, выпущены ему были на законномъ основаніи.

Маія 14 дня
1792 года.

———

ПИСЬМА
ИСТОРИКА МИЛЛЕРА
КЪ ГРАФУ
А. Р. ВОРОНЦОВУ.

1.

Moi, ancien voyageur, je ne trouve pas étrangers les accidents qui peuvent arriver dans les voyages. Cependant, je ne puis pas me dispenser de vous témoigner mes regrets sur ce que vous avez été obligé de vous contenter à la fin des misérables kibitkes.

Je ne vous ai pas encore dit ce qui se trouve dans les archives par rapport au mariage qu'on avait proposé au tsar Ivan Wassiliewitch avec une demoiselle anglaise, dont vous ne voudrez pourtant vous désister. Elle s'appellait Marie Hastings et était fille du comte de Huntingdon, connu dans l'histoire de la reine Élisabeth. Un médecin anglais, Robert Jacob, en avait fait à Moscou la proposition, assez inconsidérement sans doute, parce que le tsar était déjà marié avec sa dernière épouse qui l'a survécu. Le médecin avait qualifié la demoiselle de nièce de la reine, et son père de prince apanagé. Le tsar, variable dans ses amours et avec ses épouses, envoya un ambassadeur en Angleterre en 1582. Il s'appellait Grégoire Pissemskoi. Son instruction portait qu'il devait s'ouvrir à la reine sur la proposition qu'on venait de faire au tsar. Il devait voir la demoiselle, faire tirer son portrait, prendre con-

naissance de l'état de sa famille et revenir en compagnie d'un ambassadeur de la reine, avec qui en pût convenir des conditions du mariage. Si l'on lui objecterait que le tsar était marié, il devait dire que le tsar, ayant épousé sa sujette, il était le maître de la répudier et épouser une autre. Si l'on demanderait quel serait le sort des enfants à naître du nouveau mariage, il devait répondre que la succession au throne appartenait sans contradiction au fils aîné (Fédor), mais que les enfants à naître serait pourvus de riches apanages. Pendant le séjour que Pissemskoi fit à Londres, la nouvelle arriva de la naissance d'un prince dont la tzarine était délivrée. C'était l'infortuné Démetrius.

Pissemskoi, après avoir attendu longtems, à cause de la peste qui règnait à Londres, eut audience de la reine, vit la demoiselle, qui avait été malade de la petite vérole, fit tirer son portrait et retourna à Moscou en 1583. La reine envoya avec lui le chevalier Jérome Boves en ambassade. C'était un homme d'une humeur peu accommodante. C'est le même dont la fable a dit qu'il avait eu le chapeau encloué sur la tête. Il nia d'être autorisé à conclure, mais seulement à entendre les intentions du tsar. Au lieu de faire un éloge de Marie Hastings, il en parla d'une manière fort indifférente.

Avant qu'il put retourner en Angleterre, le tsar mourut, et voilà la fin de cette affaire, dont jusqu'ici aucun historien n'a parlé et qui, pour l'honneur de deux nations, ne mérite, peut-être aussi, d'être rendue publique.

Je viens aux observations que vous avez fait à Novogrod. Je m'imagine bien quelle espèce d'anciens caractères vous avez vu sur un habit de prêtre dans le

couvent de Youriew. On en trouve également à la tête de plusieurs anciens manuscrits. Ce sont de lettres russes ordinaires, mais capitales, entrelacées les unes dans les autres pour occuper moins de place. Il faut être exercé pour les bien lire. Je doute que celui qui vous a montré cet habit ne se soit trompé dans le nom de Démetrius *Kiowiensis*; peut-être aussi dans l'année qu'il vous a dit être antérieure de 320 ans à l'année présente. Il n'y a pas eu à Kiew d'autre prince ou grand-duc Dimitri que celui qui dans l'histoire est nommé Isiaslaw, fils de Yaroslaw, petit-fils de Wladimir le-grand. Les anciens princes russes portaient ordinairement deux noms, l'un de baptême, l'autre de prince. Vous observerez que celui-ci a vécu dans l'onzième siècle. On ne sait pas le nom de sa femme, ni s'il en a eu. S'il n'y a que 320 ans passées depuis la date de l'habit que vous avez vu, le tems en revient au règne du grand-duc Basili Basiliewitch, quatre ans avant sa mort. Deux de ses cousins-germains ont été princes apanagés de Galitch, avec lesquels, comme avec leur père et leur frère aîné, il a presque toujours été en guerre. Un de ces deux, portant le surnom de Schémiaka, est mort à Novogrod en 1453. Il se peut que sa femme, dont je n'ai pas trouvé le nom, mais qui était fille d'un prince Dimitri Saoserski (remarque, qui prouve qu'il a eu une femme) ait été nommée Sophie, qu'elle l'ait survécu pour avoir pu en 1458 faire présent au couvent d'un habit travaillé de sa main.

Voilà ce que je pense. Quant à l'épithète *Kiowiensis*, que votre conducteur, dites-vous, a donné au prince Dimitri, ne pourrait-il pas vous avoir dit, ou vouloir dire, *Galiziensis*? Si vous ne trouvez pas moyen de l'excuser, il faut qu'il ait mal lu.

A ce que vous dites de l'épithaphe de Théodosie, femme de Yaroslaw Wsewolodowitch et mère d'Alexandre Newski, vous pourrez ajouter qu'elle est morte le 4 mai de l'année 6749 (1241). C'est l'épithaphe même qui le dit. Elle était fille de Mstislaw Mstislawitch, prince de Galitch, mais d'un autre Galitch que ci-dessus. C'était le Galitch ou Halitch de la Russie Rouge, qui appartient à présent à l'Autriche.

Voici les noms des princes qui sont enterrés dans la cathedrale de Novogrod:

Féodor Yaroslawitch, frère d'Alexandre Newski, mort 1228.

Wladimir Yaroslawitch, né 1020, mort 1052.

Alexandra, femme de Wladimir Yaroslawitch, morte 1050.

Anna, femme de Yaroslaw Wladimirowitch et mère de Wladimir Yaroslawitch, morte 1051.

Je n'ai pas trouvé l'épithaphe du prince Mstislaw, dont vous parlez. Je vous prie de me le communiquer.

Je sais que c'est une tradition à Novogrod que les battans (valvae), par lesquels on entre dans l'église cathedrale, ont été apportés de l'ancienne *Cherson* où Wladimir le-grand a reçu le baptême. On les appelle pour cela *Korsunskie Dweri*, et le vestibule de l'église, où ils se trouvent, *Korsunskaia papert*; mais, si nous admettons cette tradition, comment expliquerons-nous les inscriptions latines qu'on voit sur ces battans?

FE WICMANNUS MEGDEBURGENSIS
ALEXANDER EPEEPCDEBLUCICH
AVE MARIA GRACIA PLENA UNUS ECUGI.

Et plusieurs autres.

La communication par la mer Balthique avec l'Allemagne et les pays septentrionaux n'a pas été moins fréquente qu'avec la Grèce.

Puisque vous me demandez quel auteur vous pourriez lire sur l'histoire de Novogrod, je pourrais vous recommander un extrait qui est imprimé dans le V tome de ma Sammlung, si je n'en étais pas moi-même l'auteur. Les étrangers sont fort incorrects et défectueux. Herberstein est instar omnium jusqu'au tems qu'il a vécu.

Les ordres de s. e. m-r le comte de Panine seront exactement suivis. Je ferai à tous égards mon possible pour vous rendre service. On trouvera probablement les copistes parmi les Anglais qui sont établis ici. Il y a aussi parmi les étudiants de l'Université de tels qui ont appris l'anglais et sont, par conséquent, en état d'éviter des fautes d'écriture.

J'ai l'honneur d'être très-parfaitement, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur

Müller.

Moscou, ce 4 octobre 1778.

Mes très-humbles complimens à mylord Herbert et à m-r Floyd.

2.

Сіятельнѣйшій графъ, милостивый государь!

Писаніе писемъ становится для меня тягостнымъ, даже и тогда, когда я принужденъ писать на своемъ природномъ языкѣ, и посему нижайше прошу у вашего сіятельства извиненія въ томъ, что на милостивое ваше ко мнѣ писаніе отъ 9 Ноября отвѣтствую немного поздно, и притомъ въ кратцѣ съ помощію чужія руки.

Слово *Дума* издревле не имѣло другаго знаменованія, окромѣ того что значило собраніе тѣхъ особъ, съ которыми царь при важныхъ случаяхъ совѣтовалъ. Сіи собранія бывали всегда при дворѣ во внутреннихъ царя покояхъ. Опредѣленныхъ на то дней не было, но дума съѣзжалась тогда, когда царь оное учинить повелитъ. Всѣ бояры, окольничіе, думные дворяне и думные дьяки назывались общимъ имянемъ *думные люди*. Многіе изъ нихъ носили, можетъ быть, на себѣ одинъ токмо титулъ; но иногда за важностію дѣлъ съѣзжались на таковыя собранія, какъ все знатное дворянство, такъ и духовенство. Вмѣсто думныхъ, назывались они также и *палатные люди* для той причины, что собранія ихъ происходили въ царскихъ чертогахъ, въ случаѣ когда царь на короткое время отлучиться соизволитъ, и сіе самое называлось: «въ небытность государя на государевомъ дворѣ присутствовали». Естьли отъ нихъ какое повелѣніе изыдетъ, или что̀ въ настоящихъ совѣтахъ и собраніяхъ положено будетъ въ присутствіи царя, оное переносили думные

дьяки каждой въ свой департаментъ для исполненія и произведенія того въ дѣйство.

А чтобъ о томъ что нибудь прежде времянъ Петра Великаго въ печать издано было, то мнѣ совсѣмъ неизвѣстно; а вѣдало токмо, что никакихъ древнѣе печатныхъ указовъ не состоится, какъ отъ 1714 года.

Желательно бы было, чтобы всѣ изданные Петромъ Великимъ указы, считая съ 1700 года, хранящіеся въ Сенатской и Разрядной Архивахъ, были собраны вмѣстѣ и въ печать изданы. Исторія великаго сего монарха требуетъ того необходимо; поколику истинное и настоящее состояніе всѣхъ правленій ни изъ чего инаго столь явственно и удобно усматривается, какъ изъ отправленія законодательной и законы въ исполненіе производящей власти.

Всепокорнѣйше прошу, ваше сіятельство, краткое сіе извѣстіе, которое разслабленный мужъ при слабыхъ мысляхъ подробнѣе дать не можетъ, принять благосклонно, и при другихъ впредъ случаяхъ не ожидать отъ меня лучшихъ для того, что всѣ тѣ часы, которые мнѣ еще жить остается, долженъ посвящать службѣ великой нашей Императрицы.

Сверхъ того, думаю я, что ваше сіятельство имѣете весьма удобной случай снискать мнѣ благоволеніе у его превосходительства господина генерала Безбородка, которое тѣмъ паче для меня драгоцѣнно, что я просилъ его объ изъявленіи милосердія одной бѣдной почтмейстерской вдовѣ во Псковѣ, которая осталась безъ всякаго призрѣнія съ шестью малолѣтными дѣтьми и для того всеподданнѣйше поднесла всемилостивѣйшей Государынѣ письмо съ прошеніемъ небольшой пенсіи, которую она получить уповаетъ, естьли его превосходительство соблаговолитъ сдѣлать милость и не

оставить предложить письмо оной вдовы Ея Императорскому Величеству *). Симъ самымъ обяжете меня, ваше сіятельство, до безконечности, и я во всю жизнь свою имѣю честь пребыть съ непремѣннымъ почтеніемъ и глубочайшею преданностію

Сіятельнѣйшій графъ, милостивый государь, вашего сіятельства всепокорнѣйшій слуга

Миллеръ.

Москва, отъ 5-го Января 1783.

---

*) Эта вдова Шлиссель была дочь Миллера. П. Б.

3.

Переводъ съ письма статскаго совѣтника Миллера изъ Москвы отъ 19-го Іюня 1783 года.

Отпустите мнѣ, милостивый мой государь, что я столько умедлилъ отвѣтомъ на почтенное письмо ваше отъ 23 Маія. Я не стану извиняться препятствіями происходящими отъ старости: при всей оной исправляю же я еще нарочито свою работу. А лутче признаться, что въ предложеніяхъ вашихъ относительно распоряженій архива, по неоднократномъ оныхъ прочтеніи и разсмотрѣніи, не нахожу я ничего перемѣнить или прибавить. Да инако и быть не можетъ, потому что я никогда не былъ употребляемъ въ министерскихъ дѣлахъ раздѣляемыхъ на толь многія части. Ваши предложенія могутъ паче служить руководствомъ къ устроенію и той части здѣшняго архива, въ которой содержатся новѣйшія дѣла. Въ семъ намѣреніи приказалъ я ихъ перевесть на Россійской языкъ и отдалъ въ архивъ, дабы и тѣ изъ моихъ подчиненныхъ, кои не разумѣютъ понѣмецки, могли ими пользоваться.

По сему (могу подлинно сказать) образцу искусства чего не должно ожидать отъ прочихъ вашихъ упражненій? Раченіе его сіятельства вице-канцлера и основательной выборъ, что онъ вамъ поручилъ сіе изслѣдованіе, не можно довольно восхвалить. Исполненіе показываетъ, что

оное было вамъ и пріятно. Слѣдовательно же не будетъ вамъ и противно, если по дѣламъ касающимся до архива, и о которыхъ его сіятельству предлагать надлежитъ, иногда къ вамъ прибѣгать стану. Напримѣръ, о учреждаемой при архивѣ типографіи весьма желаю я получить коллежскую резолюцію, дабы еще при жизни моей такому полезному дѣлу начало положено быть могло. Также здѣшній генералъ и вице-президентъ Потаповъ имѣетъ отъ Сената повелѣніе построить при архивѣ новые хоромы, на что, сказываютъ, и сумма назначена. Я не вѣдаю, на чемъ сіе основывается; было бы же, можетъ быть, нужно, чтобы господинъ генералъ согласился со мною о мѣстѣ, гдѣ то строеніе заложить, о образѣ, величинѣ и раздѣленіи зданія, также и о припасеніи матеріяловъ. Я прошу васъ о семъ навѣдаться, и есмь навсегда непремѣнно.

4.

Переводъ съ письма къ его сiятельству графу Александру Романовичу Воронцову отъ г. статскаго совѣтника Миллера изъ Москвы отъ 22 Iюня 1783 года.

За милостивое обѣщанiе данное мнѣ отъ вашего сiятельства въ пользу Псковскаго почтмейстера вдовы Шлиссель я еще не благодарилъ; теперь же исполняю оное тѣмъ наипаче, что отъ сей доброй вдовы получилъ я извѣстiе о выдачѣ ей за годъ 400 рублей вдовьихъ денегъ, съ обѣщанiемъ, что и о пропитанiи дѣтей старанiе приложено будетъ. Сильное вашего сiятельства заступленiе доставило ей конечно сiю великую милость, такъ что она и не вѣдаетъ какъ. Сколь же счастливымъ долженъ я себя считать, естьли у вашего сiятельства состою въ такомъ кредитѣ, что всенижайшiя просьбы мои толико дѣйствуютъ. Я приношу вамъ за то обязаннѣйшую благодарность, и ежели молитвы бѣдныхъ вдовъ и сиротъ у Бога имѣютъ силу, какъ законъ вѣрить повелѣваетъ, то и вы вѣрно получите божеское мздовоздаянiе за ваше человѣколюбiе и сострадательность. Я препоручаю бѣдную вдову и дѣтей ея, естьли возможно еще что либо для нихъ исходатайствовать, дальнѣйшему милостивому покровительству и призрѣнiю вашего сiятельства. Она хотя имѣетъ то счастiе, что одинъ сынъ ея находится въ Сухопутномъ Кадетскомъ Корпусѣ; но каково то со временемъ будетъ при выпускѣ въ армiю, когда мать не будетъ въ состоянiи его снабдить потребнымъ? У нея есть еще двое маленькихъ сыновей и три дочери, изъ которыхъ боль-

шой около 14 лѣтъ. Онѣ-то бѣдной матери причиняютъ наиболѣе заботы.

Ваше сіятельство изволили ѣздить въ Лифляндію, слѣдовательно имѣете великое участіе въ происшедшей тамъ счастливой перемѣнѣ. Я радуюсь о томъ съ патріотическимъ усердіемъ, равно какъ и о высочайшей Ея Императорскаго Величества довѣренности къ дознанной вашей вѣрности, рѣдкимъ знаніямъ и къ трудолюбію вашему, устремленному къ общественной пользѣ.

Препоручая же и себя въ продолженіе высокой вашей милости, имѣю честь быть непрестанно съ глубочайшимъ респектомъ.

5.

Сіятельнѣйшій графъ, милостивый государь!

Почтеннѣйшимъ вашего сіятельства писаніемъ отъ 22 Іюля обнадеженъ я вновь непремѣнною и дражайшею вашего сіятельства милостію, которую всякими возможными мнѣ услугами заслужить стараться буду. Какъ есть у вашего сіятельства кому приказывать увѣдомить меня о вашихъ желаніяхъ, а не самому трудиться писаніемъ: такъ тѣмъ чаще уповаю обрадованнымъ быть радостными о вашемъ благополучіи извѣстіями, въ коихъ всегда принимать будемъ усердное участіе.

По письму г. Алопеуса, сообщеніемъ по требованію вашего сіятельства о Посольскомъ Приказѣ извѣстія, чинилъ я точное удовольствіе. Такое же извѣстіе подано сочинителемъ онаго и его сіятельству господину вице-канцлеру. Увѣряю, что сочинено съ надлежащимъ прилежаніемъ и съ точностію лѣтъ и чиселъ. Остаюсь въ надеждѣ что ваше сіятельство и сіятельнѣйшей княгинѣ, Академіи Наукъ директору, при случаѣ меня рекомендовать не оставите и пребываю завсегда и пр. Г. Ф. Миллеръ.

Москва.
10 Августа
1783.

Опоздавъ послать сіе письмо на почту въ исходѣ 8-го часа, нѣсколько минутъ послѣ того оное было не принято. Сіе же самое сдѣлалось и съ письмомъ къ г. Алопеусу, въ ко-

торомъ заключилъ я извѣстіе о Посольскомъ Приказѣ. Нынѣ посылаются оба письма вмѣстѣ. Всепокорно прошу оное замедленіе мнѣ въ вину не ставить.

Между тѣмъ извѣстился я, что всемилостивѣйшая Государыня изволила меня пожаловать въ дѣйствительные статскіе совѣтники, которая высокая милость какъ мнѣ учинена по докладу Правительствующаго Сената (какъ то я по обстоятельствамъ догадываюся), такъ не могу я оставить, чтобъ за то не приносить вашему сіятельству нижайшее мое благодареніе *).

14 Августа.

---

*) Изъ другаго письма, отъ 21 Августа (которое за малосодержательностью не печатается) видно, что своимъ генеральскимъ чиномъ знаменитый историкъ и директоръ Московскаго Главнаго Архива Коллегіи Иностранныхъ Дѣлъ обязанъ былъ именно рекомендаціи графа Воронцова. П. Б.

6.

Сіятельнѣйшій графъ, милостивый государь!

Заступленіемъ вашего сіятельства пожалованъ я орденомъ св. Владимира *), за которую честь какъ вашему сіятельству, такъ и другу вашему **), отъ коего сіе по большей части зависѣло, покорнѣйше благодарствую. Такожъ ея сіятельство княгиня Катерина Романовна, письмомъ своимъ отъ 30 Августа, весьма милостиво ко мнѣ изъясниться изволила. Естьли силы мои, по лѣтамъ и болѣзнямъ всегда умаляющіяся, желаніямъ моимъ будутъ соотвѣтствовать, то конечно не оставлю, за толикую вашего сіятельства милость, при всякомъ случаѣ исполнять по вашимъ приказаніямъ, пребывая и пр.

Москва, 28 Сентября 1783.

Письмо вдовы Миллера.

Сіятельнѣйшій графъ, милостивый государь!

Къ горестному моему воспоминанію имѣю симъ вашему сіятельству сообщить о томъ своемъ несчастіи, что я лишилась мужа моего, которой пополуночи во второмъ часу

*) Тогда только что учрежденномъ. П. Б.

**) Т.-е. графу Безбородкѣ. П. Б.

11-го числа сего мѣсяца, по причинѣ кончины своей, оставилъ меня съ дѣтьми-сиротами на вѣки. Въ такомъ случаѣ испрашивая отеческую вашего сіятельства къ намъ милость, повергаю себя и дѣтей моихъ въ высокое ваше покровительство и пребуду всегда и пр.

Покорная услужница «Христина Миллерова».

Москва, 12 Октября 1783.

Отвѣтъ графа Воронцова вдовѣ Миллера *).

Государыня моя!

Къ немалому сожалѣнію моему увѣдомился я черезъ письмо вашего превосходительства отъ 12 Октября о кончинѣ супруга вашего, которой по справедливости заслужилъ, чтобъ лишеніе его было чувствительно не только для меня, такъ какъ былъ мой и дому моего пріятель, но и для общества въ разсужденіи долговременной его службы и отмѣнныхъ дарованій и знаній. Почему, въ уваженіе памяти его, почитаю за долгъ увѣрить васъ, что я съ великимъ удовольствіемъ буду принимать участіе, естьли какія встрѣчаться будутъ ваши нужды и не премину стараться дѣлать вамъ возможное вспомоществованіе.

С.-Петербургъ, 23 Октября 1783 г.

---

*) Съ черноваго подлинника. П. Б.

Еще письмо вдовы Миллера.

Сіятельнѣйшій графъ, милостивый государь!

Зная, сколько мой покойной мужъ въ разныя времена былъ взысканъ милостію вашего сіятельства, въ надеждѣ которой осмѣливаюсь и я прибѣгнуть подъ высокое ваше покровительство и покорнѣйше прошу о предстательствѣ вашего сіятельства за меня у Александра Андрѣевича Безбородки, дабы его превосходительство при случаѣ поднесъ Ея Императорскому Величеству всеподданическое благодареніе покойнаго мужа моего за всѣ монаршія щедроты и высокія милости ему оказанныя, къ которому присоединилъ онъ нижайшую просьбу о неоставленіи меня и дѣтей моихъ и которое покойный писалъ наканунѣ своея кончины, чувствуя близость оной.

Я осмѣливаюсь прибѣгнуть съ сею моею покорнѣйшею просьбою, будучи надеждна, что ваше сіятельство, бывъ всегда благодѣтелемъ покойнаго мужа моего, не отречется облагодѣтельствовать меня и дѣтей моихъ, чѣмъ ласкаясь съ истиннымъ почтеніемъ честь имѣю быть и пр.

Покорнѣйшая услужница Cristina Müller.

Въ Москвѣ, 23 Октября 1783 г.

Переводъ съ письма вдовы Миллера.

Сіятельный графъ, милостивый государь!

Несказанное для меня утѣшеніе въ прискорбныхъ моихъ обстоятельствахъ, что Ея Императорское Величество вмѣсто пенсіи изволила всемилостивѣйше пожаловать мнѣ 3000 рублей; ибо, какъ духовной не имѣется, а по здѣшнимъ законамъ должно мнѣ съ дѣтьми моими раздѣлиться, то на мою долю достается седьмая часть, такъ что всѣ мои доходы состоятъ только въ 500 рубляхъ. А какъ принуждена я содержать дочь свою маіоршу Шлисель, съ годъ уже страждущую чахоткою, равно какъ и многочисленное ея семейство, лишенное всякихъ способовъ къ пропитанію, то осмѣливаюсь ваше высокографское сіятельство, какъ перваго и милостиваго моего покровителя, просить о употребленіи великодушнаго заступленія у ея сіятельства княгини Катерины Романовны, дабы изъ Академіи выдано мнѣ было годовое жалованье, въ чемъ ни одной вдовѣ не отказывали. Сіе принесетъ ея сіятельству великую честь, что она и по смерти достойныхъ мужей умѣетъ награждать ихъ вдовъ. Ваше высокографское сіятельство таковымъ милостивымъ заступленіемъ сдѣлаетесь великимъ благодѣтелемъ сего въ превеликой бѣдности тающаго семейства, которое будетъ съ чувствительнѣйшею благодарностію признавать вашего сіятельства милостивое ходатайство.

Впрочемъ пребываю съ глубочайшимъ благоговѣніемъ вашего высокографскаго сіятельства, всенижайшая услужница вдовствующая Христина Миллерова.

Москва, 8 Генваря 1784 г.

Письма В. Ѳ Малиновскаго къ графу А. Р. Воронцову *).

1.

Въ службу избранъ я изъ студентовъ Московскаго университета покойнымъ совѣтникомъ Миллеромъ въ 1781 году. Упражнявшись подъ руководствомъ сего почтеннаго мужа, которой намѣревался сдѣлать служеніе управляемой имъ архивы предуготовленіемъ людей нужныхъ и способныхъ для Государственной Коллегіи, по смерти его, призванъ былъ его сіятельствомъ вице-канцлеромъ графомъ Остерманомъ въ С.-Петербургъ и находился при его министерской канцеляріи семь лѣтъ, употребляемъ по всѣмъ текущимъ дѣламъ и особенно по секретной дневной запискѣ.

Въ 1789 году выпросился къ Лондонскому посту, желая познать государство славимое мудростію и счастіемъ своего правленія и жителей, не заботясь о выгодахъ службы, въ которой съ тѣхъ поръ обошли меня товарищи: нынѣ сенаторъ Брискорнъ, почтъ-директоръ Калинипъ, статской совѣтникъ и кавалеръ Сиверсъ.

---

*) Василій Ѳедоровичъ Малиновскій —позднѣе первый директоръ Царскосельскаго Лицея. П. Б.

Чрезъ два года онаго служенія въ Англіи, возвратился въ Россію съ отличною рекомендаціею его сіятельства посланника графа Семена Романовича Воронцова о поведеніи и трудахъ. Затѣмъ употребленъ былъ при мирной негоціаціи въ Яссахъ въ должности секретаря при конференціяхъ конгресса. Бывъ очевиднымъ свидѣтелемъ горестнаго положенія обоихъ княжествъ возвращенныхъ врагу ихъ, пожелалъ и со временемъ удостоился быть блюстителемъ трактатнаго обезпеченія и огражденія.

Въ должности генеральнаго консула не оставилъ ничего къ возвышенію славы и чести Россійскаго имени неутомимымъ попеченіемъ о сохраненіи всѣхъ выгодныхъ для земли условій трактата, обративъ къ себѣ довѣренность благонамѣреннаго князя, которой самъ открылся мнѣ во всѣхъ утѣсненіяхъ причиняемыхъ отъ Турокъ и купно съ боярами принесъ покорность земли Высочайшему престолу. По смѣнѣ сего, новой господарь, слѣдуя единымъ внушеніямъ корысти, умножилъ разоренія и жалобы, которыя сообщая въ надлежащее время достигъ я напослѣдокъ его вообще желанной смѣны, и тѣмъ подалъ необычайной опытъ сильнаго заступленія за утѣсненныхъ жителей.

Между тѣмъ своихъ заблудшихся единоземцовъ въ короткое время собралъ изъ Молдавіи и отдаленнѣйшихъ краевъ вдвое болѣе, нежели оба мои предмѣстники въ теченіе десяти лѣтъ. И такъ, если они на 1500 высланныхъ бѣглецовъ истратили 30.000 рублей, я, ссылаясь на свидѣтельство пограничнаго начальника, могу похвалиться, что за издержаніемъ 4.000 рублей выпроводилъ 3.500 человѣкъ.

Торгующихъ Россійскихъ подданныхъ неоднократно избавлялъ отъ новыхъ отягощеній ихъ промысла, и чрезъ правительство самое защищалъ ихъ сильно отъ всякихъ

обидъ, предупреждая всякое помѣшательство процвѣтенію торговли и самъ между ими сохранялъ правду и миръ: во всемъ ссылаюсь на нихъ самихъ и данное свидѣтельство.

Видинскій паша мятежничествомъ своимъ, чрезъ многіе годы продолжавшимся, прибавлялъ къ разоренію княжествъ, почему и представлялъ я о исходатайствованіи ему прощенія у Порты, которое послѣ чрезъ мое посредство онъ и получилъ.

Подвигнутъ на сожалѣніе, Государь Императоръ вѣрными моими донесеніями о состояніи земли, повелѣлъ министру въ Цареградѣ настоять о облегченіи разоренныхъ провинцій. Въ самое же время моихъ усерднѣйшихъ подвиговъ къ исполненію Высочайшихъ повелѣній исторгнутъ я отъ среды благодарныхъ моему попеченію жителей, увѣрившихся въ дѣйствительности онаго и на будущія времена по извѣданному ими безкорыстію моему и живѣйшему участію въ благѣ ихъ отечества. Такъ окончилъ я мое служеніе къ великому сожалѣнію всей земли и крайнему разоренію моему собственному.

Нынѣ осмѣливаюсь, въ награжденіе претерпѣннаго и оправданіе невинности, удостоенія просить на ваканцію экспедитора Россійскаго языка.

Впрочемъ, препоручая свою участь милостивому рѣшенію вашего сіятельства, есмь съ глубочайшимъ почтеніемъ и неограниченною преданностію и пр.

Василій Малиновской.

С.-Петербургъ
Іюня 1-го 1803 года.

2.

Симъ имѣю честь представить труды мои для публики, книгу о войнѣ и мирѣ. Счастливъ буду, если удостоится она ободренія моего начальника и пріобрѣтетъ мнѣ милость и покровительство, которымъ предавая себя, есмь съ глубочайшимъ почтеніемъ и пр.

Василій Малиновской.

С.-Петербургъ,
Августа 16-го 1803 г.

Письмо священника Самборскаго.

Сіятельнѣйшій графъ Александръ Романовичъ,
высокомилостивый государь и благодѣтель!

По возвращеніи моемъ изъ Тріеста, имѣлъ я счастіе получить чрезъ г. Малиновскаго ваше писаніе, преисполненное отмѣннаго вашего ко мнѣ благоволенія. Многократно я прочитывалъ оное и, чѣмъ болѣе проникалъ въ сердце мое прямой смыслъ начертанныхъ вашею рукою чистосердечныхъ словъ и истиннаго участія, пріемлемаго вашею великодушною особою въ моемъ состояніи, тѣмъ болѣе я ощущаю въ моей душѣ утѣшенія и отрады. И по истинѣ, я тогда только забываю, что я совершенно разстроенъ въ моемъ здоровьѣ и погруженъ въ прежестокую печаль, когда прочитываю попеременно ваше первое и второе преблагосклонныя писанія! Наичувствительнѣйше благодарю васъ, высокомилостивый благодѣтель, за такое ваше утѣшеніе. Я пламеннѣйшія возсылаю къ Богу молитвы, да дражайшее ваше здравіе пребудетъ всегда цѣло и нерушимо въ должайшіе дни, для утѣшенія сѣтующихъ и для общаго блага.

Теперь я долженъ донесть вашему графскому сіятельству въ кратцѣ, что я, по дозволенію и совѣту его сіятельства графа Андрея Кирилловича Разумовскаго, ѣздилъ въ Тріестъ для того, чтобы лично узнать характеръ Россійскаго священника, принадлежащаго къ Туринской миссіи и пребывающаго въ Тріестѣ, безъ должности уже четыре года.

Узнать же лично и обстоятельно его состояніе нужно было мнѣ потому, что я намѣренъ просить Его Императорское Величество, всемилостивѣйшаго Государя, опредѣлить того священника, на первый случай мнѣ помощникомъ, а потомъ пріемникомъ. Онъ знаетъ разные языки и науки, благочестивъ безъ суевѣрія и честенъ въ своемъ житіи. Я поистинѣ не могу избрать способнѣйшаго человѣка, который бы могъ замѣнить мое мѣсто, которое есть весьма критическое. Онъ тѣмъ нужнѣе для меня теперь, что я весьма слабъ здоровьемъ; я не могу надѣяться, чтобы я, послѣ освященія нашей православной въ Венгріи церкви, могъ по обряду нашему совершить ежеденное, шестинедѣльное служеніе. Кромѣ сего, я, по совершеніи моего священнаго подвига, имѣю наивеличайшее желаніе возвратиться въ любезнѣйшее отечество, въ чемъ, надѣюсь, не откажете и вы, милостивѣйшій государь, особливо при вашемъ многомощномъ посредствѣ, на которое я во всемъ крѣпко полагаюсь. Какъ о семъ, такъ и о прочемъ, касающемся до церкви, я буду имѣть честь донесть вашему графскому сіятельству обстоятельно, при возвращеніи г. Малиновскаго отсюда въ Россію. Теперь я отправляюсь въ Венгрію, для устроенія всего нужнаго къ освященію церкви и пренесенія августѣйшаго гроба безсмертныя Александры.

Впрочемъ препоручаю себя вашему неизмѣнному благоволѣнію и съ наиглубочайшимъ моимъ къ вамъ почтеніемъ и всесовершенною преданностію пребуду, пока жить буду, сіятельнѣйшій графъ, высокомилостивый государь и благодѣтель, вашъ всенижайшій слуга и всеусерднѣйшій богомолецъ

Андрей Самборскій.

1803 года. Іюня 24.
Баденъ близъ Віенны.

Письмо старообрядца Андрея Борисова къ графу А. Р. Воронцову.

Ваше высокографское сіятельство, милостивый государь Александръ Романовичъ.

Дражайшее ваше, мнѣ же зѣло пріятнѣйшее, письмо, пущенное въ Августѣ мѣсяцѣ 25 ч., имѣлъ я счастіе получить въ нынѣшнемъ мѣсяцѣ 14 ч. Много удивляюсь, какъ долго продлилось; опасаюсь же и вашего гнѣва, дабы не изволили подумать, что я еще стою въ непрерывномъ упрямствѣ на оное вамъ письменно отвѣтствовать. Впредь если благоволите насъ онымъ жаловать, то по прежнему, какъ не единожды посылывали къ намъ чрезъ властей Петрозаводскихъ, лучше бы и весьма скорѣе сюда дошло.

Воздаю же нынѣ въ началѣ благодареніе Богу, что Онъ положилъ вамъ въ сердце миловати и любити насъ болотныхъ пустынно-жительныхъ червяковъ (Псаломъ 21, ст. 6.) Мы бо суще по псалмографу себя мнимъ быти таковыми, понеже есмы отъ всѣхъ уничижены и присно поношаемы за сіе едино, что содержимъ и лобызаемъ вся древнія святоотеческія уставы и преданія.

Ваше сіятельство требуете всякихъ письменныхъ древностей. Было у насъ ихъ довольно; но по несчастію въ прошедшій пожаръ почти вси сгорѣли. Вынесли было ихъ много изъ келей нашихъ и на монастырь; но вѣтръ со огнемъ, какъ нарочно поворотясь, вси наши зданія испепелили, тутъ же и древности пояли! Отчего едва еще и по нынѣ горько слезить престаемъ. Но сколько ихъ можемъ отыскать, то не премипемъ къ вамъ доставить. А о вопросахъ и отвѣтахъ Неофитовыхъ и нашихъ за достовѣрно мнѣ сказывали, что у васъ они есть, только развѣ сходны ли со оригиналомъ, ибо въ перепискахъ многихъ зѣло многія и погрѣшности имѣются. Я бы васъ всепокорно просилъ, ежели вѣрно у васъ они есть, ко мнѣ сюда прислать чрезъ кого ни есть: пересмотрѣлъ бы ихъ.

Прошу же ваше графское сіятельство, пожалуйте, если въ отставку не пойдетъ нашъ господинъ губернаторъ Аѳанасій Ивановичъ Чириковъ, ему написать въ подтвержденіе, чтобы онъ неизмѣняемо былъ до насъ добръ. Вредятъ его иногда на насъ клеветники; а онъ къ вамъ великую приверженность имѣетъ; да и его высокопревосходительство Тимоѳей Ивановичъ *) много васъ почитаетъ. Не худо бы намъ было, когда бъ изволили и ему о томъ писать, хоть маленько причеркнуть о неоставленіи насъ; о насъ, говорю, по великой милости вашей къ намъ, крѣпостныхъ твоихъ крестьянахъ.

О, коль мнѣ бѣдственно, что я пропустилъ случай во оные вашему сіятельству предаться, во время родителя вашего, у коего я часто и почевывалъ, видя же тогда и сіѣ

*) Намѣстникъ Тутолминъ

тильники возженные въ вашихъ покояхъ, егда еще изволили пребывать въ его домѣ.

Пожалуй, милосердый государь, запиши меня нынѣ во оные, и не оставляй такъ совершенно, какъ и оныхъ. Аще я нижайшій и представленъ былъ вамъ отъ господина Долгаго; но покорно васъ прошу отнынѣ содержать меня яко уже рекомендованъ былъ вамъ отъ вашего родителя, его сіятельства Романа Ларіоновича; ибо сей есть благоразумнѣйшій графъ, а не мужикъ простой. Аще и сей нынѣ, видно по вашимъ увѣщаніямъ, весьма до меня сталъ добрѣе, о чемъ, радуясь, паки и паки ваше высокографское сіятельство прошу быти между нами блаженнымъ миротворцемъ по гласу Христову: «блажени миротворцы, яко тіи сынове Божіи нарекутся», Матѳ., глава 5. Если же онъ нынѣ отнюдь меня уничижать будетъ, то прошу воспомянуть сіе: для чего же прежде столь хвалилъ, и тако отъ своихъ устъ онъ или прославится или постыдится, по разуму Священнаго Писанія. Только я за частыя его писанія и пріятство весьма нынѣ имъ благодаренъ. И сіе все приписую непогрѣшно къ вашему миротворенію.

Милостивый государь, вашего высокографскаго сіятельства всепокорнѣйшій слуга Андрей Борисовъ и съ прочими.

Ч. 16 Октября 1790 года
Выгорѣція.

P. S. При семъ осмѣливаюсь вашему сіятельству доложить и о семъ. По Санктпетербурскомъ купцѣ Гутоевѣ были посланы къ вамъ письма и посылки: голубой песцовой дущетой мѣхъ и морошка, еще по веснѣ нынѣшней. Дошло ли оное все исправно? Желается вѣдать. Хотя бы только

благоволили кратко приписнуть сіе едино реченіе—*дошли*. Я весьма благодарнымъ пребываю вашему сіятельству за вси ваши премногія милости до насъ, то не знаю чѣмъ и служить вамъ за оное все.—Въ началѣ древностей услугую вамъ симъ. Прикажите вы или Ивану Ѳеоктистовичу Долгому, или у него при часовнѣ есть, отъ насъ посланъ, служитель старичекъ Семенъ Родивоновъ, чтобы они для вашего сіятельства списали мои стихи ямбійскіе подъ патретами написанные самыхъ нашихъ высокопочтенныхъ учителей, примѣрныхъ самобратіевъ, великородныхъ Андрея и Семена Денисіевичей, которые противъ Неофита отвѣты сочиняли. Они природы Новгородскихъ князей Мышецкихъ и первые учители старообрядцовъ. Я всѣмъ имъ и патреты написалъ и стихи ямбійскимъ родомъ сложилъ и оное все даровалъ Ивану Ѳеоктистовичу, думая, что ему будетъ въ честь. Но онъ, видно, принялъ все оное какъ за грошъ. Емубъ пріятнѣе было, какъ бы я что ни навралъ, да большую книгу подарилъ, писанную своею рукою. Вы же можете разсудить, яко благоразумнѣйшія и науки любящія персоны, оные мои труды. Его высокопревосходительство Тимоѳей Ивановичъ Тутолминъ весьма сіи мои стихи похвалилъ, бывши у насъ въ монастырѣ: сюда изволилъ проѣзжать въ Архангельскъ-городъ мимо насъ. Стихи же слагать, изволите знать, тутъ надобно, чтобъ и дарованіе природное было, острота разума, вѣдѣніе исторіевъ, наука піитическая и прочее, чтó все отъ многихъ издревле почиталось за божественное! Но Долгой едва согласится быти тако. Онъ мнѣ писалъ одному сѣнокосцу похвалу весьма великую, что много сѣна выкосилъ ему; а стихи наши ямбійскіе ему, видно, вмѣсто дровъ.

Покорно прошу ваше высокографское сіятельство хотя мало уважить трудъ мой и привести его мнѣ за оное въ благодарность! Прикажите лучше, когда онъ къ вамъ будетъ, самые оные патреты привезти къ вамъ и тутъ, прочтя мои стихи, пожалуйте, рекомендуйте меня, чтобъ за оные нѣсколько былъ мнѣ благодарнымъ, если хощетъ быть въ старообрядцахъ. Истинно вашему сіятельству реку, что изо всѣхъ старообрядцевъ Россійскихъ таковыхъ стиховъ ямбійскихъ никто не сдѣлаетъ. Я, сложивъ оные и выдумавъ съ рѣчей лицеподобія князей оныхъ, написалъ, не жалѣя иждивенія, и въ первыхъ подарилъ Долгому, думая, что онъ почтетъ за велико; но онъ, взявши, какъ уже я объявилъ, ни за копѣйку ни почелъ. Однако я не сержусь за сіе, а только прошу ваше сіятельство для больницъ нашихъ привести его въ благодарность ко мнѣ, за что и я ему пребуду на всегда покорнѣйшимъ слугою. И тако совершится законъ нашъ христіанскій, еже по Апостолу Павлу: другъ другу тяготу носите; и тако исполнится законъ Христовъ. За миротворство же ваше я вамъ о древностяхъ Россійскихъ отвсюду буду списки доставать: изъ Москвы, изъ Новаграда, изъ Польши, Стародубскихъ слободъ, изъ Нижнева, Керженца и прочихъ старообрядскихъ мѣстъ, кои вси мнѣ благопокорны, точію единъ Долгой нѣсколько обижаетъ; но и сей нынѣ становится мирнымъ.

Ваше сіятельство!

Уже я пакетъ вашъ и запечаталъ и только что хотѣлъ было посылать на почту въ Повѣнецъ, но въ сей самый часъ, по пріисканію моему всеревностному для васъ, усчастливился достать сію книжицу объ обрядности нашей, ко-

торую вамъ съ покорностію моею при семъ и посылаю. Только, милостивой государь, многимъ, а особливо духовнымъ персонамъ, не благоволи ю казать. Какъ бы не подумали, что мы сами ее печатаемъ, чего истинно у насъ нѣтъ, а получили мы ю изъ Москвы, гдѣ же она печатана и подписана. Только бъ не надо-ть и онымъ печатальщикамъ по совѣсти вредъ чинить: пусть нынѣ, подъ державою толь премудрой нашей и человѣколюбивой Императрицы, пользуются вси своими обрядами, чего въ сущей надеждѣ и посылаю ее къ вамъ. Благоволи тако ю воспріять. Да еще всепокорно прошу на насъ съ господиномъ Долгимъ не прогнѣваться, что по нуждѣ нужный сій пакетъ большой вложилъ я подъ надписаніе вашего сіятельства, дабы удобнѣе могъ къ Ивану Ѳ. дойти. Вѣдаю, что вы намъ обоимъ сущій есть сіятельнѣйшій миротвореніемъ великій патронъ, и во ономъ дерзновеніи на насъ не оскорбитесь. Пожалуй, милосердый государь, сошли къ нему оный, аще уже онъ чаятельно скоро къ вамъ самъ не будетъ; да и простите насъ въ толь отважной нашей дерзости.

Въ сіе же время сдѣлалъ я лѣкарство на мнѣніе для одного брата, да и для себя; да оное же пригодилось и въ почтовый фунтъ. Пожалуйте, не отриньте. Я и свои сочиненія буду вамъ сообщать: хотя годятся слугамъ вашимъ на пукли.

Отмѣтка графа А. Р. Воронцова: „Отвѣтствовано 11 числа Ноября 1790 года, и тогожъ числа писано къ его пр—ву Аѳанасію Ивановичу Чирикову, чтобъ не оставлялъ покровительствомъ весь тамошній Выгорѣцкій скитъ“.

———

ПИСЬМА НАЧАЛЬНИКА
МОСКОВСКАГО ГЛАВНАГО АРХИВА
КОЛЛЕГІИ ИНОСТРАННЫХЪ ДѢЛЪ

Н. Н. БАНТЫША-КАМЕНСКАГО

КЪ ГРАФУ

А. Р. ВОРОНЦОВУ.

1.

Требовали ваше сіятельство, чрезъ Ивана Варѳоломеевича г. Страхова, дабы я прислалъ копію съ портрета гетмана Хмѣльницкаго, которой вы изволили видѣть въ Архивѣ Иностранной Коллегіи. Исполняя волю вашего сіятельства, препровождаю при семъ оной. Что же касается до портрета князя Голицына, оригиналъ онаго въ домѣ дѣтей покойнаго г. Миллера. И я оттуда пользовался списываніемъ, но представивъ его яко канцлера, славный оный 1686 года съ Польшею заключенный трактатъ держащаго, вмѣсто того что Миллеровъ оригиналъ изображаетъ его воеводою верховнымъ и главнымъ Россійскихъ войскъ въ Крымѣ предводителемъ. Въ разсужденіи сего, не прикажете ли потребовать оригинала?

Изъ Москвы
7 Марта 1784 года.

2.

Пріемля ваше сіятельство участіе въ монаршемъ о мнѣ благоволеніи по случаю перемѣны Владимирскаго креста, являете чувствительный знакъ вашего ко мнѣ благораспо-

ложенія. Главнѣйшій въ семъ дѣлѣ подвигъ былъ вашего сіятельства Благодаря нижайше какъ за пріятное сіе извѣстіе, такъ и за отношеніе столь для меня лестное, потщусь употребить все стараніе не токмо сохранить доброе, какое имѣть обо мнѣ изволите, имя, но и вящшую заслужить отъ вашего сіятельства милость.

Москва,
29 Сентября 1802 г.

P. S. Въ прошедшую субботу угодно было его свѣтлости принцу Глочестерскому пріѣхать въ нашъ Архивъ. Ходилъ по всѣмъ компатамъ и кладовымъ, гдѣ хранятся дѣла, былъ въ трактатной палатѣ, гдѣ достойное любопытства ему показано было. Онъ весьма торопился, и едва ли четверть часа было на сіе обозрѣніе употреблено. На другой день я съ товарищемъ *) ѣздилъ благодарить его свѣтлость за посѣщеніе.

3.

Болѣзнь моя доселѣ лишала меня удовольствія поблаблагодарить ваше сіятельство за два пріятнѣйшія отъ 22-го и 28-го Ноября письма. Хотя еще слабъ я, но долгъ имѣю донесть, что по волѣ вашей со всѣхъ сочиненій моихъ и товарища моего будутъ впредъ присыланы по три экземпляра.

А что я трудилъ о прибавкѣ нѣкоторымъ архивскимъ чинамъ жалованья, сего не осмѣлился бы сдѣлать, еслибы зналъ о положеніи Коллегіею не давать никому прибавки, пока не перемѣщены будутъ сверхштатные оклады. Если

*) Т.-е. съ А. Ѳ. Малиновскимъ. П. Б.

бы тогда же въ Архивъ дано было о семъ знать, то не было бы ни ропоту на меня отъ моихъ сотрудниковъ за нестараніе объ нихъ, и я, вѣдая о семъ, не посмѣлъ бы стужать вашему сіятельству. Но ежели, между тѣмъ, еще кто-нибудь изъ коллежскихъ вздумаетъ перемѣстить себя въ Архивъ на архивскій окладъ, тогда бѣдные здѣшніе труженики, получая самое малѣйшее жалованье, прійти должны въ отчаяніе, не имѣвъ въ виду никогда надежды получить прибавку за отличные свои труды. Но ваше сіятельство положите сему дѣлу преграду, о чемъ именемъ моимъ всѣ нижайше просятъ.

11 Декабря (1802)
Москва

4.

Повелѣніе вашего сіятельства отъ 20-го числа сего мѣсяца я исполнилъ. Письмо ваше ея высочеству царицѣ Имеритинской вручилъ. Она вчера только возвратилась изъ Лавры Троицкой-Сергіевской. На вопросъ мой, скоро ли ея отсюда будетъ отъѣздъ, отвѣтствовала, что она, не получа отъ Государя Императора на письмы свои милостиваго отвѣта, не можетъ рѣшиться выѣхать отсюда.

Москва,
27 Апрѣля 1803 г.

Приложеніе.

Всемилостивѣйшій Государь!

Удостоясь получить монаршее Вашего Величества благоволеніе въ пожалованномъ мнѣ чрезъ графа Александра Романовича драгоцѣнномъ перстнѣ, дерзаю принесть всеподданическую благодарность.

Монаршая сія милость будетъ вѣчно прославляться въ родѣ моемъ; благоговѣніе же мое къ престолу Вашего Ве-

личества и труды мои въ пользу отечества во всю мою жизнь будутъ неизмѣнны. Вашего Императорскаго Величества, всемилостивѣйшаго Государя, всеподданнѣйшій

Николай Бантышъ-Каменскій.

Москва,
7-го Мая 1803 г.

5.

Вашъ и мой г. Овцынъ, проѣзжая въ Казань, долгомъ почелъ видѣть своего благодѣтеля. Пользуясь симъ случаемъ, поручилъ я ему не только засвидѣтельствовать нижайшій мой вашему сіятельству поклонъ, но и поднесть бумаги, кои угодно было вамъ повелѣть мнѣ въ копіяхъ себѣ доставить.

Таковыя же точно посылаю завтра къ князю Адаму Адамовичу *), съ изъясненіемъ бывшаго на то вашего сіятельства мнѣ повелѣнія.

16 Марта 1804 г.
Москва.

Копія.

Письмо князя Чарторыскаго къ Н. Н. Бантышу-Каменскому.

Милостивый государь мой Николай Николаевичъ!

На донесеніе мое Государю Императору, по представленію государственнаго канцлера, о найденномъ имъ благоустройствѣ и порядкѣ въ Московскомъ Архивѣ Государственной Коллегіи Иностранныхъ Дѣлъ и о трудахъ вашимъ превосходительствомъ для сего подъемлемыхъ, равномѣрно объ усердіи и ревности къ службѣ сотрудника вашего г. коллежскаго совѣтника Малиновскаго, Его Величество повелѣть мнѣ соизволилъ объявить вамъ высочайшее его благоволеніе и поручить вамъ, милостивый государь мой, объявить таковое жъ г. Малиновскому.

Выполняя симъ волю Его Величества, пребываю впрочемъ съ отличнымъ почтеніемъ вашего превосходительства покорный слуга

князь Адамъ Чарторыскій.

С.-Петербургъ,
Апрѣля 22 дня 1804 года.

---

*) Чарторыжскому.

6.

Съ чувствительнѣйшимъ признаніемъ благодарю вашему сіятельству за одобреніе моего *объ Унітахъ* сочиненія. Не однимъ, но большимъ числомъ экземпляровъ служить потщуся.

Препровождаю прекрасную рѣчь отца Леванды, коего оба сыновья подъ начальствомъ вашего сіятельства служатъ. Пр. Платонъ, 18 Іюня сюда изъ Кіева возвратившійся, думаю, никогда и ни отъ кого не былъ толико возвеличенъ.

6-го Іюля 1804 года,
изъ Москвы.

7.

Получивъ 11 числа сего мѣсяца Англійскія піесы отъ 26 по 47 № включительно, кромѣ № 32, на другой же день, раздѣливъ оныя на три части, роздалъ господамъ Татищеву, Ленекеру и Пареnаго, рекомендуя сохранить скромность въ разсужденіи содержанія оныхъ піесъ. Трудъ ихъ по примѣчанію будетъ успѣшенъ, ибо принялись охотно.

Теперь нужно мнѣ знать: 1) на какой бумагѣ переводъ списывать набѣло, на ординарной ли бѣлой или на Голанской? 2) въ половинку ли листа или во всю страницу писать?

17-го Августа 1804 г.
Москва.

8.

Получа пріятнѣйшія отъ вашего сіятельства два писанія отъ 17 и 18 чиселъ, первымъ поставляю долгомъ принесть нижайшую благодарность за пріемлемое въ выздоровленіи моемъ участіе.

Письмо вашего сіятельства т. Татищеву и Паренаго тогда же вручено.

Перебѣлка переводимыхъ Англійскихъ піесъ точно будетъ на Голанской бумагѣ съ довольною отступкою.

Еще маленькое по сему же дѣлу встрѣтилось сумнѣніе? Между Аглинскимъ оригиналомъ есть нѣсколько піесъ на Латинскомъ и Французскомъ языкѣ. Если не оба, то по крайней мѣрѣ Латинскій требуетъ, уповаю, перевода, и ожели Французскаго не переводить, то нужно ли въ перебѣлку оригиналъ оный вносить? Скучаю вашему сіятельству сею малостію; но трудящіеся въ переводѣ желаютъ разрѣшенія въ семъ сумнѣніи.

Москва,
24-го Августа 1801 г.

P. S. *) О г-нѣ Овцынѣ, Александрѣ Николаевичѣ, вотъ что имѣю донесть. Писалъ онъ ко мнѣ отъ 26 Іюля изъ Петербурга, что онъ на сихъ дняхъ, проѣзжая Москву, у меня остановится. Но послѣ сего ни слова отъ него не было, и онъ доселѣ въ Петербургѣ; а слѣдовательно письмо вашего сіятельттва къ нему удержу до пріѣзда его сюда.

---

*) Не ручаемся, къ 8-му ли письму относится этотъ постскриптъ, написанный на отдѣльномъ листкѣ. П. Б.

Уповаю, работаетъ или увернуться отъ непріятной въ Казань поѣздки, или передѣлать то, о чемъ на него донесено отъ г. Пестеля. Не знаю, какъ кончитъ жизнь свою сей человѣкъ. Столько подѣлавъ шалостей, можно бы кажется, остепениться, а паче имѣя уже и жену; но едва ли мы сего дождемся. Много въ немъ ума, но вѣтрености и непостоянства больше.

Какая разница меньшой братъ его Василій Николаевичъ, который теперь, по милости вашего сіятельства, въ Казанской Гражданской Палатѣ первое по предсѣдателѣ занимаетъ мѣсто, то-есть совѣтникомъ. Сей чистъ, честенъ, справедливъ и о должности своей отмѣнно рачителенъ.

Чѣмъ кончится дѣло о первомъ, донесть вашему сіятельству не премину.

9.

Препровождая при семъ ввѣренный мнѣ оригиналъ Аглинской переписки купно съ переводомъ онаго на Россійской языкъ, пріятнѣйшимъ поставляю долгомъ похвалиться ревностнымъ и тщательнымъ сихъ трехъ переводчиковъ трудомъ, который они, охотно на себя принявъ, совершили оной къ удовольствію вашего сіятельства. Изъ приложенной записки усмотрѣть изволите, кто и сколько перевелъ.

Г. Ленекеръ ходатайствомъ вашего сіятельства получилъ въ семъ году чинъ ассессора.

О переводчикѣ Паренаго, яко исполнившемъ теченіе положеннаго времени въ одномъ чинѣ, хотя купно съ прочими таковыми же представлено въ Коллегію въ семъ мѣсяцѣ о награжденіи слѣдующимъ чиномъ, но безъ пособія ваше-

го сіятельства можетъ архивское объ немъ представленіе и долго пролежать.

Что же касается до г. Татищева, то сей, находясь четыре года въ чинѣ ассессорскомъ, хотя и не могъ быть къ награжденію представленъ, но я увѣрилъ его, что ваше сіятельство сдѣлаете ему милость и испросите ему слѣдующій чинъ; онъ отлично и прилеженъ и въ переводахъ искусенъ и поведенія кроткаго.

Съ сими трудниками поручая и себя милостивому вашего сіятельства покровительству, съ истиннѣйшимъ и глубочайшимъ высокопочитаніемъ и пр.

Ноября 21-го 1804 г.
Москва.

Переписка Аглинскихъ министровъ на Россійскій языкъ переведенная:

1) Коллежскимъ ассессоромъ Иваномъ Татищевымъ.	Vol. 26, 27, 28, 29, 30 и 31 (а 32 не было въ оригиналѣ).
2) Коллежскимъ ассессоромъ Андреемъ Ленекеромъ.	Vol. 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41 и 42.
3) Переводчикомъ Михаиломъ Паренаго.	Vol. 43, 44, 45, 46 и 47.

10.

Угодно знать вашему сіятельству чѣмъ я занимаюсь? Жатва еще остается велика по Архиву, лишь бы только здоровье мое мнѣ не измѣняло. Азіатскихъ дворовъ бумаги требуютъ разбору, изъ коихъ Армянскія, Греческія, Китайскія и Персидскія окончилъ; теперь въ 1740 году Турецкаго обширнаго и перемѣшаннаго двора. Поручать кому-либо

кромѣ себя я не могу сего дѣла, поелику и Европейскихъ дворовъ всѣ бумаги мною однимъ разобраны и описаны были. Сверхъ того нерѣдкіе изъ Коллегіи запросы по разнымъ дѣламъ, паче же требованіе о присылкѣ въ Коллегію реестровъ всѣхъ Строгоновскихъ старинныхъ дѣлъ. у насъ хранящихся, теперь занимаетъ всѣхъ.

Желательно, чтобы г. Дмитріевъ занялся дѣлами; но еще молодъ, такъ какъ и всѣ прочіе ему подобные. Бумаги же наши имъ кажутся очень черствы; слѣдовательно время и опытъ для сего нужны.

24 Мая 1805.
Москва.

11.

Долгомъ поставляю сообщить вашему сіятельству о бытности здѣсь назначеннаго въ Китай посольства. Графъ Юрій Александровичъ Головкинъ, вскорѣ по пріѣздѣ своемъ сюда, не токмо обоихъ секретарей посольства адресовалъ въ Архивъ для разсмотрѣнія дѣлъ Китайскаго двора здѣсь хранящихся, но и самъ пріѣзжалъ видѣть оныя. Нашедши же многое необходимымъ для себя, сдѣлалъ офиціальное ко мнѣ отношеніе, дабы я снабдилъ его по приложенному реестру бумагами.

Обще съ товарищемъ моимъ признали мы за полезное для службы удовлетворить желаніе посла, тѣмъ паче, что со всѣхъ, для сей миссіи нужныхъ, бумагъ успѣли снять копіи; оригинально же изъ министерскихъ выданъ только одинъ журналъ посланника въ Китай Владиславича, яко въ двухъ большихъ книгахъ состоящій; но и отъ онаго остался въ Архивѣ вѣрный отпускъ. О семъ завтра имѣю писать къ князю Чарторыскому.

Москва,
19 Ноября 1805.

Письмо Ивана Татищева къ графу А. Р. Воронцову.

Сіятельнѣйшій графъ, милостивый государь!

Ободрясь благоволеніемъ, съ каковымъ угодно было вашему сіятельству одобрить переведенные мною Разговоры Діогена Синопскаго, перевелъ я еще извѣстное сочиненіе маркиза Бекаріи о преступленіяхъ и наказаніяхъ, переложенное на всѣ языки знатнѣйшихъ Европейскихъ націй. Сей трудъ дерзаю, по содержанію его, касающемуся до уголовныхъ законовъ, посвятить Его Императорскому Величеству и долгомъ почитаю по командѣ препроводить къ вамъ, милостивый государь. Зная, сколь изволите ободрять полезныя занятія, осмѣливаюсь всепокорнѣйше просить ваше сіятельство, какъ покровителя наукъ, милостиваго моего шефа и великодушнаго благодѣтеля моему родителю, чтобы благоволили поднесть сей переводъ и включенное въ немъ приношеніе Его Императорскому Величеству. Сію милость буду я чувствовать вѣчно съ живѣйшею благодарностію, имѣя честь быть съ безпредѣльнымъ высокопочитаніемъ и неограниченною преданностію и пр.

Иванъ Татищевъ.

Москва, Февраля 2 дня
1803 года.

Приложеніе.

Всемилостивѣйшій Государь!

Извѣстное вашего Императорскаго Величества великое намѣреніе о довершеніи уложенія законовъ внушило мнѣ мысль перевесть книгу маркиза Бекаріи о преступленіяхъ и наказаніяхъ,—сочиненіе, переложенное на всѣ знатнѣйшіе Европейскіе языки, одобренное особами прославившимися своими добродѣтелями и достоинствами души и сердца, дышущее тѣмъ же человѣколюбіемъ, каковымъ въ превосходнѣйшей степени преисполнены на самомъ дѣлѣ всѣ подвиги Вашего Императорскаго Величества, подъемлемые для блага счастливыхъ вашихъ подданныхъ и содержащее въ себѣ праведную похвалу блаженной памяти Государынѣ Императрицѣ Елисаветѣ Петровнѣ, августѣйшей прабабкѣ Вашей; почему и дерзаю поднесть сей переводъ Вашему Величеству. Сочту за верхъ своего благополучія, естьли онъ будетъ признанъ сколько нибудь полезнымъ и достоенъ милостиваго вашего воззрѣнія. Съ нимъ же повергаю себя къ монаршимъ стопамъ.

Всемилостивѣйшій Государь!

Вашего Императорскаго Величества

всеподданнѣйшій

коллежскій ассессоръ Иванъ Татищевъ.

При письмахъ Бантыша-Каменскаго находится слѣдующая записка объ Андреѣ Ивановичѣ Тургеневѣ. П. Б.

*

Переводчикъ Андрей Тургеневъ опредѣленъ въ Иностранной Коллегіи Московской Архивъ титулярнымъ юнкеромъ, Августа 11-го дня, 1798 года.

По знанію его сверхъ природнаго Россійскаго—Латинскаго, Нѣмецкаго, Французскаго, Италіянскаго и Аглинскаго языковъ, и за отличную прилѣжность и благонравіе, рекомендованъ отъ онаго Архива къ полученію чина переводчика, Ноября 23-го дня, 1798 года.

Въ переводчики произведенъ, Марта 23-го дня 1799 года; теперь же, для приведенія въ большую дѣятельность своего усердія и способностей, желаетъ продолжать службу при Лондонской миссіи. Но какъ слышно, что къ сей миссіи безъ требованія его сіятельства графа Семена Романовича изъ Коллегіи не посылаются, то чрезъ сіе приносится его сіятельству просьба онаго Тургенева къ Лондонской миссіи вытребовать *).

---

*) Этотъ достопамятный юноша былъ посланъ вмѣсто Лондона въ Вѣну. П. Б.

ПИСЬМА
П. И. ПОЛЕТИКИ
КЪ ГРАФУ
С. Р. ВОРОНЦОВУ.

2.

Au quartier-général de Châlons sur Marne, le 7 (19) juillet 1815.

Depuis l'époque de mon départ d'Angleterre jusqu'à l'arrivée de notre quartier-général en cette ville, ma vie a été si ambulante et mes moyens de correspondance tellement incertains que j'ai dû suspendre pour quelque tems mes relations épistolaires. J'avais à cet égard un motif de plus vis-à-vis de votre excellence que je veux lui avouer franchement. Chargé de ses lettres pour le comte Michel, j'ai fait la bévue, en passant par Ratisbonne, de les confier à un écuyer de l'Empereur, qui se rendait de Vienne au quartier-général de notre armée; c'était vers la fin du mois de mai. Je croyais avoir trouvé une occasion aussi prompte que sûre et je lâchai les lettres après avoir donné à m-r l'écuyer les instructions les plus précises et détaillées sur ce qu'il avait à faire pour les faire arriver à leurs adresses. Mais ce personnage intélligent a eu l'adresse, comme je l'ai su après, de passer au milieu de tous les corps de l'armée et, Dieu me pardonne, de traverser la 12-me division sans découvrir le comte Michel. On dirait qu'il avait cherché à ramasser une épingle. Quelques semaines après, je rencontre mon Béotien à Heidelberg; je m'informe des lettres; il me répond avec une niaiserie désespérante, qu'il en avait pris grand soin et qu'elles étaient toujours dans sa valise. On rougit quelquefois des sottises d'autrui; j'avoue, monsieur le comte, que celle de l'écuyer me

donnait de la mauvaise honte vis-à-vis de votre excellence.

Le comte Michel doit cependant vous avoir accusé l'exacte reception de ces lettres; je garantis sur mon honneur qu'il les a eu *intactes*. Probablement, il vous aura informé depuis que j'ai eu l'honneur de faire avec lui une longue marche à cheval et de passer même une nuit au bivouac. On m'assurait que j'avais alors un air passablement martial, et je sentais déjà quelque velléité de laisser croître mes moustaches. Mais toute refléxion faite, j'y renonçai: ne peut-on pas être un galant homme sans être militaire et passer pour un très-mauvais guerrier avec les plus épaisses moustaches? Au défaut de la gloire militaire que je ne sais pas recueillir, j'ai obtenu, durant mes marches avec le comte Michel, un avantage que je ne donnerai pas pour un laurier: c'est celui d'une connaissance plus intime avec lui. Au vif intérêt qu'il m'inspirait toujours par le nom qu'il porte, par la haute et brillante réputation dont il jouit, je joindrai désormais une affection individuelle, qu'il ne dédaignera pas, parce qu'elle est pure dans ses motifs, désintéressée dans son objet.

Dans quelques jours d'ici je compte suivre le maréchal à Paris et si je puis y ramasser assez d'étoffe pour une seconde lettre, je prendrai une seconde fois la liberté de l'adresser à votre excellence. Chemin faisant, je m'arrêterai à Meaux pour passer quelques heures à Meaux et prendre ses ordres.

Persuadé que votre excellence m'a conservé ses dispositions bienveillantes, je me fais un devoir de lui communiquer que je suis très-satisfait de ma situation actuelle, quelque inattendue qu'elle ait été pour moi. Le maréchal est un digne et vénérable guerrier, qu'on

aime sans le connaître, qu'on chérit quand on le connaît. Notre armée est plus belle et plus bonne que jamais pour le matériel comme pour l'esprit. Le nom de l'excellent amiral Tchitchagow est en odeur de sainteté à notre quartier-général. Quant à la France, il me semble que c'est un vaste Bedlam, dans lequel les foux mélancoliques ou visionnaires sont aux prises avec les frénétiques. Il est à espérer que ces derniers vont diminuer depuis la capture du grand exorciseur.

3.

Paris, le 24 août (5 septembre) 1815.

Quelque inattendu qu'a été pour moi le poste que j'occupe maintenant et malgré la modicité des services que je suis à même de rendre, j'estime fort haut l'avantage d'une connaissance personnelle avec le digne, l'excellent maréchal. Tout le monde lui rend justice à présent, et même le sot public de Pétersbourg a révoqué ses injustes et ridicules arrêts à l'égard du comte Barclay. Grâce à ses soins assidus, à son amour passionné pour le soldat, notre armée a été mise sur un pied d'ordre et de discipline qu'il est impossible de surpasser. Un seul fait suffira pour en juger. L'armée est forte de plus de 200 m. hommes, sans compter les non-combattans; sur une masse aussi considérable il ne se trouve dans les hôpitaux qu'environ 500 malades et encore plutôt moins que plus.

La rapidité des évènemens et le très-prochain dénouement des affaires ont fait évanouir les brillantes espérances qu'autorisait ma situation auprès du maréchal. La bataille de Waterloo, en détruisant la fortune de Buonaparte, a dérangé aussi ma maison de cartes. J'en serai quitte à recommencer et j'ai déjà l'expectative du poste de conseiller d'ambassade ici qu'on m'a offert, sans que je l'ai postulé et que je n'accepterai qu'à condition d'accompagner l'armée jusqu'aux fron-

tières et de là aller passer quelques mois au sein de ma famille. Je ne puis être d'aucune utilité au général Pozzo et j'ai tout lieu d'espérer qu'un ambassadeur en forme sera nommé avant mon retour en France, si toutefois j'y retourne.

J'ai eu le plaisir de voir le comte Michel pour la dernière fois à Melun, le jour où l'Empereur y est venu dîner chez le maréchal. C'est lui qui commandera le corps de troupes russes, qui doit rester en France. Le choix, comme de raison, est généralement approuvé.

4.

Berlin, le 20 octobre (1 novembre) 1815.

Sévérine, en passant par Eisenach, m'a remis la lettre de votre excellence du 2 (14) octobre, le 10 (22) du même. Depuis ce tems le changement continuel de lieu, qu'il m'a fallu faire pour suivre le quartier-général, m'avait interdit toute correspondance. Ayant enfin terminé à Leipzig une mission mixte, que j'avais à peine commencée, je m'empresse de vous exprimer, monsieur le comte, mes vifs remercîments de m'avoir si amplement dédommagé des délais que vos intentions bienveillantes à mon égard avaient éprouvés à la suite de votre voyage à Paris. J'ai toujours envisagé comme un effet d'une pure générosité de la part de votre excellence chaque réponse qu'elle daignait faire à mes lettres; mais celle dont elle a chargé Sévérine a excité toute ma sensibilité. Comme témoignage de bonté, elle est faite pour m'émouvoir; comme marque de confiance, elle doit me flatter infiniment, parce qu'elle m'honore; comme exposé de vos opinions sur la situation actuelle de la France, elle satisfait complètement et la raison qui cherche à s'instruire, et la simple curiosité qui se borne à recueillir des faits intéressants.

Voici, monsieur le comte, ma profession de foi sur les affaires de France.

L'existence des partis qui divisent ce malheureux pays, que votre excellence a si bien définie, ne doit pas selon moi ni surprendre, ni effrayer. C'est une

conséquence infaillible de longues et violentes commotions politiques. La paix et un régime sage et rigoureux auraient immanquablement fini par ramener les esprits et rétablir jusqu'à un certain point la morale publique. Dans cette vue, je suis d'avis que le roi aurait dû commencer par convoquer les chambres, après avoir introduit de commun avec elles dans la charte constitutionnelle les modifications que sa majesté elle-même avait reconnu nécessaires; on aurait pu, sur des motifs d'urgence, dont le développement est aisé (puisqu'ils sautent aux yeux de tout observateur calme des mouvements qui agitent la France) faire décréter par les chambres la suspension temporaire de la charte et nommément pour le terme de 3, 4 ou 5 ans. Afin de rassurer les honnêtes gens, sincèrement attachés au régime constitutionnel, et ôter aux pervers tout prétexte de crier au despotisme, j'aurais proposé de tirer du sein de la chambre des pairs et de celle des représentants une commission mixte et permanente, à laquelle le gouvernement aurait à communiquer tous les actes sans exception, non pour y être discutés ou approuvés, mais simplement pour l'enregistrement. La révision de ces actes aurait été réservée jusqu'à l'expiration du terme fixé pour la suspension de la charte; mais il aurait fallu la promettre solemnellement et mettre en outre la charte sous la garantie des puissances alliées. Comme mesure subséquente, mais aussi de la plus haute conséquence, j'envisage la composition du ministère. A cet égard, on ne saurait assez déplorer le premier choix qu'a fait le roi de ses ministres. Pour finir la révolution il fallait d'autres talents que ceux qui avaient servi à l'allumer, et lorsqu'il s'agit de remonter la morale publique, de

Петръ Ивановичъ Полетика, бывшій нашимъ посланникомъ въ Соединенныхъ Американскихъ Штатахъ, принадлежалъ къ числу образованнѣйшихъ людей своего вѣка и находился въ дружескихъ отношеніяхъ съ лучшими изъ современниковъ своихъ. Въ литературномъ Арзамасскомъ обществѣ носилъ онъ имя „Очарованнаго Челна", вѣроятно ради своихъ частыхъ путешествій. Онъ кончилъ жизнь въ Петербургѣ сенаторомъ 26 Января 1849 года. П. Б.

1.

Stockholm, 13 (25) août 1812.

Je n'ai différé jusqu'à present de profiter de la permission que votre excellence a bien voulu me donner de lui communiquer mes humbles opinions sur un personnage qui joue un rôle si important dans les affaires du Nord, que pour me mettre d'autant mieux dans le cas de répondre à la confiance dont elle m'a honoré.

Dès le moment que je mis pied sur le terrain suédois j'ai eu constamment cet objet en vue et je dois vous avouer, monsieur le comte, que le résultat de mes recherches a trompé mon attente. L'unanimité d'opinions sur le compté du personnage en question a dû me surprendre, car je puis dire que depuis Gothembourg jusqu' ici, où je me trouve depuis quatre jours, je n'ai pas rencontré un seul individu, soit habitant du pays, soit étranger, qui ne se soit épuisé en éloges du prince royal. Cependant, il me restait un peu de méfiance que m'inspiraient toujours les dispositions de la nation suédoise à notre égard, dispositions qui ne sont que trop bien justifiées par des évènements antérieurs. Mais cette méfiance fut entièrement dissipée par les informations que j'ai obtenu ici autant sur le carac-

tère personnel de Bernadotte, que sur la conduite politique du cabinet suédois dans les derniers tems.

Quant au premier point, on pourrait en établir l'intégrité sur une foule d'anecdotes prises dans la vie de ce personnage depuis l'époque où son nom devint connu. Tous ceux qui l'ont connu personnellement, s'accordent dans le témoignage que de tous les généraux de Bonaparte B. est le seul qui n'a jamais pillé. Vous conviendrez, monsieur le comte, que s'abstenir du vol, lorsque, par l'exemple du maître et de ses autres valets, ce crime n'était pas même un défaut, c'est donner une forte preuve d'honnêteté. Je ne saurais d'ailleurs douter plus longtems qu'il ne soit personnellement ennemi du monstre: les propos qu'il tient tous les jours publiquement en font foi; on trouve même qu'il va trop loin. Mais si les discours ne prouvent rien, les faits méritent quelque confiance; or, on sait bien positivement qu'il a fait faire des propositions au général Moreau. Au moment où j'écris ces lignes, m-r Rapatel revient d'une conférence de trois quarts d'heures qu'il a eu avec Bernadotte; il me dit qu'il a été reçu comme un ancien camarade et qu'on lui a parlé du monstre avec les mêmes sentiments d'horreur et d'exécration que votre excellence et moi lui avons toujours portés. Si c'est encore là de la dissimulation, j'avoue que je m'y perds; car elle est hors des calculs, et il faudrait le supposer plus scélérat que le scélérat par excellence. Je n'hésite donc pas, monsieur le comte, à me rétracter formellement dans le jugement que j'ai porté sur ce personnage; je le dois à ma propre morale, je le dois aussi à la promesse que j'ai faite de ne vous dire que ce qui me paraissait être la vérité. Je finirai sur ce chapitre, en vous faisant part, monsieur le comte,

qu'aujourd'hui le prince royal part pour Abo, où l'Empereur Alexandre s'est déjà rendu. Nouveau compromis de la part du premier, nouvelle preuve de sa sincérité.

Quant à la conduite du cabinet suédois, dont le prince royal semble être le régulateur exclusivement, votre excellence en jugera en apprenant que nous lui sommes jusqu'à un certain point redevables de la conclusion définitive de la paix avec la T. Dans les efforts que firent les Français à Constantinople pour empêcher que le traité ne fût ratifié, ils firent accroire aux Turcs que la Suède allait nous déclarer la guerre. Aussitôt que cela fut connu ici, il fut enjoint au ministre de Suède à S-t Pétersbourg d'expédier sans délai un courrier à Constantinople pour démentir les assertions des Français. Cela se fit avec tant de célérité et d'efficacité que les Français y perdirent tout leur crédit: on ne voulut plus croire à rien de leur part. Aussi c'est pour reconnaître ce service, qu'on a fait chez nous des présents magnifiques à l'occasion de cette paix au ministre d'état suédois, ainsi qu'à leur envoyé à S-t Pétersbourg.

Cependant, quelque favorable que soit l'aspect de nos relations avec la Suède, je suis bien loin d'être d'avis qu'il soit prudent de s'y fier aveuglement. Quelque sûrs que nous soyons de Bernadotte, il est également avéré que le gros de la nation nous déteste, regrettant vivement la perte de la Finlande, que les partisans du monstre sont encore nombreux, que ses intrigues sont très-étendues. Il reste toujours à connaître jusqu'à quel point il sera possible à Bernadotte de maîtriser l'opinion publique dans un pays où la noblesse, par une longue habitude, est factieuse et vénale et le peuple amoureux des changements. Plus j'y

réfléchis et plus il me semble vraisemblable que la grande popularité de Bernadotte tient autant à la nouveauté de la chose qu' à l'habilité de sa conduite. Je ne suis pas non plus du nombre de ceux qui s'attendent à de grands resultats de la coopération des Suédois sur le continent. Leurs préparatifs se font avec tant de lenteur que la saison pourrait bien se passer avant que rien fût prêt et, jusqu'à l'ouverture de la saison prochaine, des évènements décisifs doivent nécessairement intervenir, et l'assistance des Suédois sera ou superflue ou tardive et d'aucune utilité.

Ayant ainsi exposé à votre excellence mes idées sur nos relations avec la Suède avec toute la candeur que je lui dois après les bontés dont elle m'a comblé, il me reste seulement à ajouter que le g. Van-Suchtelen *), homme d'une grande finesse et rompu aux affaires, partage entièrement les opinions du baron de Nicolaï sur le compte du prince royal de Suéde et le considère comme un parfait homme, ce qui prouve qu' elles n'étaient pas aussi précipitées que nous l'avions cru à Londres, et pour ma part je lui en ai fait déjà mon amende expiatoire.

Par ses lettres vous apprendrez, monsieur le comte, sa nouvelle destination; lui et son épouse ne se possèdent pas de joie. Quant à moi, tout en le félicitant de ce nouveau coup de fortune, je lui porte envie, et s'il y a du mal en cela c'est à votre excellence qu'il doit s'en prendre: car c'est à ses bontés pour moi qu' il faut attribuer principalement mon vif attachement pour l'Angleterre. Je me console par l'espérance qu'il

---

*) Нашъ посланникъ въ Швеціи. П. Б.

me sera du moins possible d'y réitérer la visite comme simple voyageur. Hier, en allant dîner chez le baron de Nicolaï à sa campagne, j'ai porté avec moi le portrait des enfants de lady Pembroke; mais n'ayant pas encore vu celui de mes hôtes, j'ai exigé qu'on le fît voir préalablement. Cela se fit à peu près avec les mêmes formalités qui sont usitées aux échanges des traités. Le baron et son épouse, aussi bien que sa belle-mère, furent dans l'enchantement du tableau; je le fus de la beauté de leur enfant que je tourmentais de mon mieux: liberté que je n'ai pas osé prendre avec Sidney et sa soeur, quoique les mains m'en démangeaient à chaque fois que je les voyais.

Le chancelier de l'Empire de Russie, qui se trouve actuellement à Abo avec l'Empereur, a joué un tour perfide à l'amiral Tchitchagow. A peine fut-il en route pour aller signer le traité à Bucharest, qu'un courrier fut dépêché au général Koutousow avec l'ordre de signer le traité de paix sans délai; le courrier dévanca Tchitchagow, et tout fut arrangé avant qu'il arriva à Bucharest. De cette manière le digne amiral paya cher le coup d'apoplexie dont le chancelier fut frappé, car la paix avec la Turquie a valu à m-r Koutousow le titre de prince avec le prédicat d'altesse, transmissible à sa postérité, outre les cadeaux d'usage que les Turcs donnent trés-magnifiques. Les jeunes gens de notre légation d'ici m'ont assuré que c'est m-r Tchitchagow qui commande notre corps d'armée de Valachie, qui vient de se réunir à celui du général Tormassow. Le général Suchtelen en doutait cependant, et je n'en parle à votre excellence que comme d'un bruit. D'après l'opinion que je me suis formé de Tchitchagow, je le crois propre à tout.

Je réserve pour la bonne bouche de parler des opérations militaires, ainsi que du spectacle sublime que présente dans ce moment l'esprit public parmi nos chers compatriotes. Je vois d'ici, monsieur le comte, votre oeil devenir humide au récit du trait unique de patriotisme du jeune comte Mamonow, qui se trouve consigné dans la lettre que vous écrit m-r Longuinow en date du 3 (15) août et que le baron Nicolaï m'a communiqué ainsi que celle du comte Michel. On chercherait en vain dans l'histoire le pendant de ce trait et de tant d'autres que nos compatriotes ont présentés en foule pour le salut de la patrie. Il est en vérité glorieux d'appartenir à une nation semblable, quoiqu' en puissent dire les pédants de Cambridge et d'Edimbourg. Je me flatte en même tems que ce qui vient de se passer dernièrement chez nous fermera pour toujours la bouche à la calomnie domestique.

Le mouvement rétrograde de l'armée française est un évènement des plus heureux, car il ne laisse aucun doute, que le grand objet du monsre, celui de frapper de terreur les deux capitales à la fois et d'obtenir par là une paix telle qu'il la voulait, a complètement manqué à la suite des affaires brillantes des généraux Wittgenstein et Tormassow et de la conduite habile du prince Bagration. Il n'est plus question d'aller ni à Pétersbourg, à ni Moscou, et la marche rapide des Français qui devait y jeter l'alarme n'a fait qu'exciter davantage l'enthousiasme et le patriotisme. La lettre du comte Michel est faite pour rassurer les plus incrédules, et son langage est celui d'un homme qui est presque sûr du succès. Sur tout cela recevez, monsieur le comte, mes plus vives félicitations, ainsi que sur la belle victoire

de Salamanque dont nous avons reçu le rapport officiel. Quelle superbe bataille!

Demain je compte m'embarquer pour Abo, d'où je continuerai mon voyage sans perte de tems. Arrivé à S-t Pétersbourg, j'aurai l'honneur d'adresser à votre excellence une seconde épître. En attendant je réclame son indulgence pour la longueur de celle-ci qu'elle ne doit considérer que comme un dépôt des affections d'un coeur pénétré de gratitude.

15 (27) août.

Dans ce moment nous apprenons la mort de Marmont *) et d'autres détails sur sa défaite. 16 milles Mirmydons ont disparu.

*) Извѣстіе не оправдавшееся. П. Б.

rassurer les esprits, en rétablissant *la confiance et la sécurité*, les plus pressans besoins de la France dans le moment actuel, je pense qu'une extrême probité, unie à du bon sens, était préférable à tous les talents dépourvus de vertu et de considération.

Une autre mesure dont j'ai vu avec regret la lenteur, est la punition des principaux coupables. Leur crime est si énorme et les maux qu'ils ont attirés sur la France si grands, que les délais qu'on a mis à leur faire leur procès, ont été suivis des plus fâcheuses conséquences. Il y a longtems que les têtes de Ney, de Lavalette auraient dû tomber avec celle de Labédoyère. Les factieux auraient été moins audacieux, les bons citoyens moins alarmés; la conscience publique eût été satisfaite. En pardonnant ensuite les criminels subalternes, la clémence du roi aurait paru avec tout l'éclat d'une vertu vraiment royale et aurait obtenu un effet complet.

Je sais fort bien, monsieur le comte, qu'en jugeant la conduite du roi, on ne saurait user assez d'indulgence et de circonspection. Sa position était excessivement difficile, car il s'est trouvé placé à son retour à Paris entre le poignard des révolutionnaires et la bayonnette des alliés trop exigeants. Je ne sais qui des deux lui a fait le plus de mal, mais il n'est malheureusement que trop vrai, du moins dans ma manière de voir, que le grand but de la coalition a été totalement manquée, si toutefois il s'agissait de terminer la révolution. Cet objet ne pouvait être atteint que par le rétablissement de la dynastie légitime; mais il ne suffisait pas de rétablir Louis XVIII sur son trône; il fallait en outre l'y consolider. Pour le consolider, il fallait lui donner les moyens de regagner l'affe-

ction de ses sujets. Pour lui donner ces moyens, il fallait user de la plus grande modération dans l'exercice du droit de la victoire et ne pas continuer les sièges après le licenciement de l'armée, s'abstenir de pressurer un pays entièrement épuisé et ne pas accabler d'insultes et de mépris une nation vaniteuse et démoralisée, mais encore puissante. Dans toutes ces réflexions je ne fais après tout qu'abonder dans le sens de celles que votre excellence a exprimé dans sa lettre avec autant d'énergie que de clarté: elle a mis le doigt sur la plaie; j'ai essayé d'y mettre l'appareil. Dans tous les cas, que j'aie raison ou tort, la France n'aura pas à souffrir de mes essais chirurgicals; mon obscurité la met à l'abri de ce danger, et c'est justement ce qui me donne le courage d'émettre mes idées avec autant de liberté.

Je suis parfaitement de votre avis, monsieur le comte, sur la situation de votre digne fils: elle est très-délicate et même scabreuse. C'est de nos amis qu'il aura le plus à craindre. Toutefois on n'est nullement en peine pour lui: sa connaissance des hommes et des affaires, l'esprit de conciliation qui le distingue si éminemment le mettront à même de sortir avec avantage et honneur du commandement dont il est investi. Quant au maréchal Barclay, tous ceux qui le connaissent de près, ainsi que les juges compétents en fait d'administration militaire, partagent l'opinion de votre excellence à son égard. Je m'estime heureux de pouvoir me compter parmi les premiers, et il est bien agréable pour moi de pouvoir vous assurer que le prince-maréchal de son côté rend une complète justice à votre excellence et au comte Michel. Il aime à se rappeller sa rencontre avec vous à Londres et se plaît à recon-

naître qu'un seul entretien avec votre excellence avait suffit pour détruire les préventions qu'on lui avait inspiré sur le compte de votre prétendue partialité pour l'Angleterre. Je l'ai quitté à Leipzig après avoir été licencié. Il quitte lui-même l'armée pour aller passer quelque tems sur ses terres. Le roi de Prusse l'a fait inviter de passer par Berlin, et on l'attend ici demain ou le jour suivant.

L'homme qui nous représente en France sera, peut-être, mon nouveau chef. Telle est la pénurie des employés diplomatiques chez nous, qu'on me croit nécessaire à Paris et l'on me fait des propositions, auxquelles je ne pourrais pas à la fin me refuser, quoiqu'il m'en coûte de servir sous de semblables auspices. Six ou huit mois que je vais passer au sein de ma famille changeront peut-être l'état des choses. Durant cet intervalle je compte mettre de côté la politique extérieure. Les affaires domestiques du pays offriront, je le crains, assez de points à méditer et à suivre. Heureusement, la présence de l'Empereur, dont on va bientôt jouir en Russie, remettra en mouvement tout ce qu'il y a d'arrêté dans la machine et ranimera les espérances de ses fidels sujets.

5.

S-t Pétersbourg, le 22 mars (3 avril) 1816.

La lettre de votre excellence, datée de Wilton du 2 mars n. st., m'est parvenue il y a plus de quinze jours. J'étais alors à Moscou, ayant accompagné mon ami Boulgakow, qui a dû s'y transporter pour s'installer dans l'employe de directeur des postes de cette capitale, dont il avait été revêtu peu avant. J'avais remis jusqu'à mon retour ici, qui était prochain, le soin de vous remercier, monsieur le comte, de ce nouveau témoignage de bienveillance de votre part et de répondre avec toute la confiance que je vous dois aux communications intéressantes contenues dans votre lettre. Mais une incendie, ayant consumé la maison que j'habitai à Moscou. m'a privé avec mon portefeuille de ce document si précieux pour moi. Le feu a éclaté pendant que j'étais profondément endormi, et son action fut si rapide, que je n'ai eu que le tems de sauver mon individu. Cet accident malheureux doit me servir d'excuse auprès de votre excellence pour toutes les lacunes qu'elle apercevra dans ma réponse. Quant à l'obscurité du style, elle tient à l'obscurité de l'athmosphère qu'on respire, ainsi qu'à d'autres causes qu'on reconnaît aisément, sans qu'il soit indispensable de les indiquer.

Il m'est très-pénible de convenir que les renseignements donnés à votre excellence sont très-exactes en grande partie. Le présent n'est pas gai, l'avenir est incertain: il effraye même les esprits timides. Les gens

raisonnables se rassurent par la conviction intime qu'ils ont sur la bonté des intentions de celui qui gouverne. Ils se rassurent aussi par l'immensité des moyens, dont on peut disposer. D'ailleurs, le corps est sain au moral comme au physique, et s'il souffre, c'est parce que les empiriques ont voulu le rendre encore plus robuste que ne l'a voulu la nature. L'expérience nous apprend que le règne des empiriques et de faux systèmes n'a jamais été durable. Attendons avec patience et résignation.

Quelques grandes que soient les jouissances morales, que la France et l'Angleterre puissent offrir à un homme pensant, je dis avec le sauvage: *Ce n'est pas Otahiti.* Vive la Russie *quand même*! Fatigué de mes longs voyages, j'y retrouve le bonheur dans le cercle étroit de proches parents et de quelques amis éclairés. On y cause en toute liberté, et l'on y déraisonne tout autant que dans la chambre des deputés à Paris ou le parlement impérial à Londres. Que faut-il de plus, monsieur le comte? N'ai-je pas, en outre, la chance de rencontrer enfin une femme, qui consentira à s'amouracher de moi? Voilà ce que je me répète tous les jours; mais voici ce qui m'arrive.

Votre excellence, en me parlant de la place de Nicolaï, n'a fait que pressentir mon destin: on me propose de le remplacer, et depuis que l'Empereur m'a très-gracieusement accordé une pension viagère de 2000 r., j'ai perdu le droit de refuser. C'est presque une affaire arrangée. Veuillez croire, monsieur le comte, que les regrets, que j'éprouverai de quitter encore une fois mon humble, mais paisible réduit, seront bien adoucis par l'idée de me retrouver dans votre société.

6.

Londres, le 12 octobre 1818.

Les ordres que j'attendais d'Aix-la-Chapelle me sont arrivés hier. Le comte Capodistrias, en m'annonçant que l'Empereur m'autorise à me rendre au Congrès, me prescrit de m'y rendre sans délai. Ce qu'il y a de plus fâcheux pour moi c'est que la dépêche, ayant passé par Paris, a été plus de huit jours en chemin. Je me vois de cette manière obligé à faire diligence et j'éprouve un bien vif regret, monsieur le comte, de quitter l'Angleterre, sans vous avoir réitéré de vive voix l'assurance de mon tendre et respectueux attachement. Un jour vous m'avez fait l'honneur de me dire que vous en étiez persuadé. Vous croirez donc sans peine que cet attachement ne mourra qu'avec moi.

7.

Aix-la-Chapelle, le 16 (28) octobre 1818.

Des officiers revenus hier de Maubeuge nous ont appris, monsieur le comte, que la revue de notre corps d'armée par l'Empereur s'est terminée de la manière la plus honorable pour le comte Michel. L'examen a été aussi sévère que minutieux, et l'envie comme la prévention ont eu la mortification de voir l'Empereur complètement satisfait de ce qu'il a vu. sans en excepter l'école d'enseignement mutuel établie à Maubeuge par votre fils, sur laquelle ses ennemis ont cherché à jeter du ridicule. Je lui écris aujourd'hui pour lui exprimer ma joie et je me suis fait une obligation aussi douce que rigoureuse de vous offrir en même tems, monsieur le comte, mes félicitations empressées.

Tout le monde croit ici que le Congrès se terminera vers le 3 (15) du mois prochain; ses résultats sont encore dans le vague à l'égard de plusieurs questions fort importantes; mais ce qui paraît décidé, au grand plaisir de tous les bons Russes, c'est que *l'émigration* de notre cour aura son terme au mois de décembre: à cette époque les dieux et les déesses voyageants se réuniront sur les bords de la Néva.

J'éprouve une véritable peine à vous annoncer, monsieur le comte, que je ne dois plus revenir en Angleterre avant de m'acheminer vers ma destination. C'est à Bordeaux que je compte m'embarquer dans le courant de janvier; là je ne donnerai de l'ombrage à personne, et l'on ne m'y fera pas l'injure de me considérer comme un espion. Ce ne sera donc qu'à mon retour d'Amérique. dans trois ou quatre ans d'ici, que je pourrai avoir la satisfaction de vous renouveller de bouche l'assurance de mon dévouement.

8.

Londres, le 3 décembre 1818.

Outre les écritures que j'ai sur les bras, je suis occupé à faire partir mes gens pour l'Amérique; si les ordres qu'on me promet me manquent, je resterai tranquillement en Angleterre jusqu'à la fin du Congrès, et puis nous verrons.

La course à Newmarket a été d'autant plus agréable que le tems l'a singulièrement favorisé. Le grand-duc en a été fort satisfait et s'est montré fort aimable. Le duc lui a donné un fort beau déjeuner. La visite à Cambridge a fort mal réussi: on y est arrivé le jour tombant, de sorte qu'on n'a pu voir que fort à la hâte le Trinity-Collège, le King's Chapel et la belle statue de Pitt, qu'on ne voyait déjà qu'à travers les ombres du crépuscule.

Il n'est que trop vrai que le grand-duc Constantin doit venir passer la revue des troupes à Maubeuge: son auguste frère d'ici lui a dépèché un courrier dont on attend incessamment le retour. Il est vraisemblable que le comte Michel profitera de cette occasion pour vous écrire. Je me suis acquitté de vos ordres, monsieur le comte, près de s. a. i. et des généraux qui l'accompagnent; le grand-duc m'a chargé expressément de vous dire qu'il est très-sensible à votre souvenir, me priant en même tems de le rappeler à celui des hôtes de Wilton. Les généraux Paskevitch et Alédinsky me prient aussi de vous offrir leurs très-vifs remercîments; le premier y ajoute l'assurance qu'il tiendra sa parole.

9.

Washington, le 20 juillet (1 août) 1819.

Votre obligeante lettre du 26 mars dernier fut la première qui m'est venue de l'Europe.

Je suppose qu'à l'heure qu'il est le mariage du comte Michel est un projet réalisé; que dis-je, le *honey-moon* est passé. Mais comme il n'est jamais tard pour de vrais amis de remettre leurs bouquets de noces, j'envoye hardiment le mien à travers l'océan, accompagné de mes voeux ardents pour qu'une longue prospérité et une nombreuse postérité accompagnent une union formée sous de si heureux auspices. On y trouve tous les éléments dont se compose le bonheur de ce monde. La bénédiction du Ciel n'y manquera sûrement pas.

Je me rappelle, monsieur le comte, qu'étant à Paris à l'époque du mariage de Napoléon, j'entendais chanter dans tous les théâtres et à tous les carefours un chanson qui se terminait par le refrain: *il nous faut un héritier, il nous faut un héritier pour ce brillant héritage.* Et bien, toutes les fois que je pense au mariage du comte Michel, je me surprend frédonnant ce refrain. Plaisanterie à part, je souhaite de tout mon coeur, en commun avec un très-grand nombre de bons Russes, que la comtesse Lise, imitant l'exemple de sa belle-soeur, la dame châtelaine de Wilton, donne au comte Michel de beaux et bons enfants et que vous, monsieur le comte, vous ayez la consolation de les entendre jabotter sur vos genoux. J'espère que le Ciel, équitable dans Ses dispensations, exauce nos voeux

mieux qu'Il n'a fait ceux de la nation chantante, qui depuis peu est devenue excessivement raisonnante. Par suite de l'enchaînement de nos idées, les enfants futurs du comte Michel m'ont fait songer à la promesse, que j'ai faite à l'un des enfants présents de mylord Pembroke et nommément à l'incomparable princesse de Normandie, que je me rappelle d'avoir un jour surpris seule sur son trône. Quoique cette princesse, aussi vive qu'aimable, m'ait toujours traité avec beaucoup de rigueur, grâce à l'extrême roideur de principes de m-rs *Dixon*, j'ai néanmoins fort à coeur d'exécuter strictement la commission qu'elle m'a donnée. Il s'agit de quelques plantes ou semences de ce pays, je ne me souviens plus bien lequel. Ayez la bonté, monsieur le comte, de m'apprendre au juste ce qu'il faut que j'envoie à lady Élisabeth. Ce sera une bien bonne occasion de m'instruire si c'est un fils ou une fille que lady Pembroke aura donné à son noble et excellent époux. J'avoue que je crains une nouvelle gaucherie de sa part. Mes amis de Londres m'ont appris que la santé de la comtesse douarière de Pembroke était devenue très-précaire. J'ai appris en même temps par la voie des gazettes que lord Herbert, en perdant un procès, gagne une femme dont il ne veut plus. Voilà des chagrins bien réels au milieu des rejouissances nuptiales. Voilà bien la vie humaine: la joie ni le chagrin ne sont jamais sans mélange. Je partage pleinement vos espérances, monsieur le comte, relativement aux sentiments patriotiques de votre fils, qu'aucun rapport de parenté ne pourra ébranler; je vois même plus loin: je prétend que dans très-peu de tems sa femme deviendra un modèle pour les jeunes matrones russes. Je n'ai rencontré la comtesse Michel Woronzow qu'à

la chapelle russe à Paris; elle m'a toujours édifié par sa piété et l'extrême modestie de sa contenance. Le comte Michel m'écrit que son projet est de s'établir quelque part dans le midi de la Russie. Comme le mien est de retourner dans mon pays au bout de quatre ans. pour ne plus le quitter, j'espère bien qu'il me sera possible de leur faire de tems en tems de longues visites.

Me voilà ici depuis plus de trois mois sans avoir pu remettre mes lettres de créance. Le président ne sera de retour ici que vers le 10 de ce mois. Après lui avoir débité mon compliment le mieux qu'il me sera possible, je partirai pour Philadelphie, d'où je me rendrai aussitôt à la campagne de notre ami Allen-Smith au bord de la mer, pour y passer avec lui une quinzaine de jours. Je reviendrai ici aux premiers jours de novembre, pour commencer ma première campagne d'hiver. J'ai pris toutes les mesures, qui étaient à ma portée, pour pousser les opérations avec activité. Ma maison, celle du ministre d'Angleterre, est grande; ma cave est assez bien fournie en vins d'Europe; mais il me manque encore le vin de Madère, qui est dans ce pays la grosse artillerie de la tactique gastronomique. Tous mes anciens amis m'ont fort bien accueillis et tous se sont fort écriés en apprenant que je n'étais pas marié. Il m'a fallu m'égosiller pour leur démontrer qu'un voyageur diplomatique, comme j'ai été depuis des huit ans, n'a pu faire qu'un mariage impromptu toujours nécessairement très-scabreux.

10.

S-t Pétersbourg, le (28 octobre) 9 novembre 1823.

Je saisirai cette occasion pour expliquer le silence que j'ai gardé vis-à-vis de votre excellence depuis mon départ de Vérone en novembre dernier, d'où j'ai eu l'honneur de lui écrire par le prince Gortchakow. C'était tout simplement la crainte de commettre une indiscrétion; cette crainte était d'autant mieux fondée que je connaissais l'exactitude scrupuleuse de votre excellence à répondre à toutes les lettres qu'on lui écrit, au détriment de sa vue et même de sa santé.

Depuis près de cinq mois que je suis ici, j'ignore encore si je suis irrévocablement fixé ici ou non; je ne me donne pas même beaucoup de peine pour sortir de cette incertitude. Content du présent, j'abandonne l'avenir à son cours naturel, sans me casser la tête pour deviner ce qu'il me prépare. Je n'ai pour le moment aucun projet de quitter le service; je n'ai point à m'en plaindre, je pourrais même dire que j'ai à m'en louer: car c'est par le service que je suis parvenu d'une pauvreté absolue à l'état d'une honnête aisance. Cependant je n'ai jamais cru qu'il faille courir aprés la besogne. Nous avons dans notre langue un excellent proverbe qui dit: *отъ дѣла не прочь, за*

дѣломъ не бѣгай. Telle est aussi ma dévise. Si, au retour de la belle saison, rien n'aura changé dans ma situation, j'entreprendrai peut-être un long voyage dans l'intérieur et alors j'irai sûrement faire une visite au nouvel Idoménée d'Odessa. Tous les avis que nous en recevons sont extrêmement satisfaisants. Le comte Michel a déjà commencé à nettoyer le terrain, et bientôt on le verra procéder aux constructions.

II.

S-t Pétersbourg, le (25 septembre) 7 octobre 1825.

C'était une bien agréable surprise pour moi, monsieur le comte, que les lignes que vous avez eu la bonté de joindre à la lettre de mylord Pembroke, de Brighton, que j'ai reçue il y a trois jours. Mais cette surprise fut aussitôt suivie des sentiments de la plus vive reconnaissance que la lecture de ces lignes devait exciter en moi, car elles me transmettaient un témoignage laconique, mais d'autant plus flateur de la bonne opinion et de la bienveillance, dont elle continue de m'honorer. Je vous supplie, monsieur le comte, d'en agréer mes remercîments profondément sentis et d'être persuadé que parmi les moments les plus heureux de ma vie je compte ceux où j'ai eu le bonheur de jouir de votre société et de vos bontés. Et à l'heure qu'il est, que je me vois fixé dans mon pays pour un tems indéterminé, un de mes plus ardents désirs est de revoir encore une fois l'Angleterre.

D'après les dernières lettres que mon ami Boulgakow a eu du comte Michel, il devait entreprendre son voyage pour l'étranger immédiatement après sa visite à Taganrok où l'Empereur l'avait appelé. Sa santé s'améliorait visiblement, et tout fait espérer qu'il va incessamment rompre avec la maladie et les médecins.

Longuinow, qui se trouve à Taganrok, m'a fait part dans les tems que votre excellence a été étonnée de mon entrée au Sénat. Je conçois cet étonnement, et c'est pour cela même que je crois devoir entrer dans quelques explications. En premier lieu, je dirai que je

n'ai point demandé cette nomination: j'avais sollicité une récompense pécunière et l'on y a substitué une récompense judiciaire. Mais, étant une fois nommé sénateur, je pris aussitôt le parti de vouer à ces nouvelles fonctions toute mon attention. Heureusement pour moi, je pouvais le faire sans nuire à mes occupations diplomatiques: car, depuis la conclusion des deux traités avec l'Angleterre et les États-Unis, je n' avais absolument rien à faire au département des affaires étrangères. Cependant, je jouissais d'un traitement assez considérable et j'avais honte de mon oisiveté. Sur ces entrefaites, les portes du Sénat s'ouvrirent pour moi sans que je l'aie demandé; j'y entrai sans précipitation, mais aussi sans rechigner. Je me suis dit à moi-même: du moins tu feras quelque chose, et si ton inexpérience dans les affaires judiciaires t'empêchera de faire du bien, ta rectitude et ton assiduité te fourniront les moyens d'empêcher aussi quelquefois le mal. Depuis ce tems j'ai fait voeu d'être un juge exacte, puisqu'il m'est impossible encore d'être un juge habile et jusqu'a présent j'ai été fidèle a ce voeu. Je n'ignore pas, monsieur le comte, qu'on n'a pas ici une bien haute opinion ni du Sénat ni des sénateurs; mais le public sait-il toujours ce qu'il admire ou méprise? Ces mêmes sénateurs si décriés sont pourtant journellement appelés à prononcer sur la vie, l'honneur et la fortune de leurs concitoyens, D'ailleurs, en épousant la justice, je n'ai point fait divorce avec la diplomatie: au contraire, j'y tiens plus que jamais, comme à une compagne de près de trente ans sur une vie de 47.

Veuillez vous charger, monsieur le comte, de remercier mylord Pembroke de son aimable lettre et me mettre aux pieds de sa noble épouse; de leurs en-

fants lady Élisabeth est la seule qui pourrait se rappeler de sir Peter; mais il est douteux qu'une aussi *grande princesse* ait la mémoire assez bonne pour se rappeler d'un simple particulier, qui a eu le malheur d'être souvent d'un avis différent avec les deux champions des principes, mylord de Pembroke et miss Jardine. Dans tous les cas je voudrais que mes hommages lui soyent offerts. Permettez moi en outre de vous recommander l'inluse à l'adresse du jeune Smirnoff et de vous réitérer, monsieur le comte, l'expression de mon profond respect et de mon dévouement à toute épreuve.

Sir Peter *).

---

*) Такъ подписывался Полетика во многихъ своихъ письмахъ къ графу Воронцову. П. Б.

Письма Поццо-ди-Борго къ графу С. Р. Воронцову.

1.

Monsieur le comte.

Je parts demain pour Bonds près de Tunbridgs, et je me trouve en conséquence dans l'impossibilité de profiter de l'honneur que vous avez eu la bonté de m'offrir pour demain. La lecture des Nouvelles du Nord m'a inspiré une anxiété égale à l'intérêt des évènements; le sort du monde en dépend d'une manière définitive, du moins en parlant le laugage des hommes. Le comte Munster vous aura dit peut-être que j'ai reçu une lettre de Wilmar, datée du 23 juin, de la part du baron de Stein que l'Empereur a fait venir auprès de lui. Le baron paraît regretter de ne m'y avoir pas trouvé; mais comment pourrais-je hazarder d'aller sans en avoir l'encouragement ou la permission du Souverain, après ce qui s'est passé entre son ministre et moi? Les difficultés ne m'en imposeraient pas; mais encore il faut être sûr d'être reçu et bien reçu dans un

cas pareil; autrement on est très-mal ou très-inutilement arrivé. Je compte être en ville dans huit jours.

Veuillez bien agréer, monsieur le comte, mon respect et mon dévouement.

Votre très-humble et
tres-obéissant serviteur
Pozzo-di-Borgo.

Jeudi 16.
(1813).

2 *).

Monsieur le comte.

Le paquet que vous avez bien voulu me recommander pour le comte Michel a été envoyé à notre quartier-général à Heidelberg, avec les précautions nécessaires pour qu'il fût remis à son adresse aussitôt que possible. Nous prenons tous intérêt au jeune général qui acquiert chaque jour tant de titres à l'estime et à l'amitié des siens; il est maintenant à la tête de ceux de son grade, jusqu'à tant qu'il arrive à cette supériorité à laquelle l'appellent infailliblement ses talents et ses qualités.

J'ai été flatté, monsieur le comte, de votre bon souvenir et des expressions avec lesquelles vous avez bien voulu me le témoigner: les suffrages des personnes telles que vous sont un grand encouragement à bien faire.

---

*) Письмо это безъ означенія мѣста и времени. Оно писано весною 1815 года. П. Б.

Les monstres qui avaient désolé la terre viennent de l'ensanglanter de nouveau. Si les cabinets sont sages, ils assureront la tranquillité de leurs peuples; mais c'est un problème s'il le feront de manière à ne pas laisser les germes de nouveaux troubles même après le succès. Il n'y a rien de plus difficile que de démontrer et surtout de faire comprendre les choses simples.

Je me suis réjouis de l'heureuse conclusion des affaires de Naples; il a fallu l'expérience et, j'ajouterai, la nécessité de la tenter pour convaincre les plus intéressés que nous avions raison.

Sans être surpris, tous les bons ont été enchantés du discours de lord Grenville; je n'ai pas manqué de le citer comme une grande autorité sur la manière de juger les affaires présentes.

Nos troupes ne seront à même d'entrer sur territoire français que dans quinze jours. Le prince Schwarzenberg paraît vouloir les attendre, malgré qu'il soit à la tête de 200 m. hommes au moins, compris les contingents qui lui sont assignés.

Je vous écris, monsieur le comte, au moment où on nous annonce les hostilités sérieusement commencées sur la Sambre de la part de l'ennemi. Il a concentré toutes ses forces contre nous; j'espère que nous le fustigerons pour sûr et de la bonne manière.

Veuillez bien agréer les sentiments de respect et d'attachement sincère, avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

monsieur le comte.

votre très-humble et très-obéissant serviteur

Pozzo-di-Borgo.

Le jeune homme, qui m'est attaché comme secrétaire, mérite tout le bien que vous m'en dites; il a ordre de rejoindre le comte de Palhen à Munich; on me renvoit ceux qui tenaient à la mission de Paris.

M-r Boudjakine *), qui aura l'honneur de vous remettre cette lettre, est chargé de deux cent ducats en or, appartenant à m-r l'abbé Smyrnow; c'est le prince Serge Wolkonsky qui les a laissé entre mes mains.

*) Не К. Я. Булгаковъ ли? П. Б.

3.

Monsieur le comte.

Le prince Castelcicala a eu la bonté de m'envoyer de votre part l'estampe-portrait du comte Michel; je m'empresse en conséquence, monsieur le comte, de vous témoigner combien j'ai été flatté de cette distinction et de vous remercier très-cordialement de ce que vous avez rendu justice à mes sentiments par une offre aussi délicate.

Cette marque de votre bonté m'est arrivée à peu près avec la nouvelle de la nomination du comte Michel au gouvernement d'une des plus grandes et des plus belles parties de l'Empire. Je m'en suis félicité à cause du bien qui en résultera et de la satisfaction que vous avez dû éprouver vous-même, non obstant que les devoirs de cette place importante pourront diminuer les facilités de le revoir aussi souvent que par le passé. J'espère qu'il parviendra à concilier ses sentiments avec les obligations de son nouvel emploi et que vous ne serez pas trop longtems privé de sa présence.

Je vous supplie, monsieur le comte, d'agréer le respect et l'attachement, avec lesquels j'ai l'honneur d'être, monsieur le comte, de votre excellence très-humble et très-obéissant serviteur

Pozzo-di-Borgo.

Paris, 8 (20) juin 1823.

4.

Paris, 6 (18) septembre 1824.

Monsieur le comte.

C'est à moi qu'il appartient de vous remercier, monsieur le comte, de ce que vous avez bien voulu me charger de la commission de faire parvenir à lady Pembroke les paquets qui me seraient remis par le prince Castelcicala. Je vais donc l'avertir que je suis à ses ordres et que je les exécuterai ponctuellement.

Nous venons d'être témoins de la mort du roi et de l'élèvation du successeur au trône. Il n'est pas une époque de l'histoire de France où des évènements semblables se soient passés avec plus de tranquillité. Le roi défunt a montré un courage admirable durant sa longue et pénible agonie; elle durait déjà depuis longtems, mais il persistait à remplir ses devoirs avec une constance rare.

Charles X commence son règne sous des heureux auspices. Tout ce qu'il a dit, le jour où les différents corps se sont présentés pour lui offrir leurs hommages. a été parfait. Voilà donc, monsieur le comte, les deux plus grands problèmes de la politique générale résolus. La restauration et la succession de la monarchie en France! Les contemporains, occupés des affaires du jour, oublient les difficultés de la veille;

mais la postérité s'en étonnera et s'en réjouira en même tems.

Je sais que le comte Michel fait le plus grand bien dans le pays intéressant commis à ses soins et sous son commandement. C'est le plus grand bienfait que l'Empereur pourrait accorder à cette portion de ses sujets que de les avoir confiés aux lumières et à l'intégrité d'un personnage aussi distingué et à tant de titres. J'espère que les affaires lui permettront de s'approcher de vous, monsieur le comte, et que j'aurai l'occasion de lui offrir en même tems des nouvelles preuves de ma sincère et constante amitié.

Je vous supplie de faire agréer à lady Pembroke tous mes remercîments pour son aimable souvenir et de lui présenter mes hommages trés-humbles. Je prends la liberté d'y ajouter tous mes compliments pour mylord.

Permettez moi, monsieur le comte, de vous renouveller l'assurance de mon respectueux attachement et de mon dévouement sans bornes.

Trés-humble et trés-
obéisant serviteur
Pozzo-di-Borgo.

5.

Paris, 12 mars n. st. 1828.

La faveur que Sa Majesté l'Empereur m'a faite, en m'élevant au titre de comte de l'Empire, acquiert un nouveau prix depuis que vous avez bien voulu, monsieur le comte, me témoigner les sentiments dont vous m'honorez à cette occasion. Adopté depuis longues années au nombre des serviteurs et des sujets de l'Empereur, j'aurais craint d'avoir été recompensé au delà de mon mérite, si les suffrages aussi précieux que le vôtre, monsieur le comte, ne venaient pas me rassurer que mes scrupules ne sont pas partagés par des autorités plus respectables et plus impartiales que la mienne. Veuillez donc en agréer mes remercîments et ma reconnaissance infinie en même tems.

Depuis la restauration je n'ai cessé de regarder la liberté de la presse en France comme le plus grand obstacle que les passions peuvent opposer à la tranquillité et au bon gouvernement de ce pays. Lorsque cette liberté était devenue un arme inexorable contre le ministère du duc de Richelieu et qu'elle était exercée par ceux qui se croyaient royalistes par excellence, ma voix s'est élevée pour proclamer les dangers d'un moyen pareil; mais les royalistes d'alors trouvaient commode d'attaquer un ministère dont ils voulaient s'emparer, et ils n'hésitèrent pas à se compromettre et à poser en principe que la liberté de la presse

était un droit constitutionnel. Depuis cette époque ils ont perdu l'autorité de professer la maxime contraire et malgré qu'ils aient eu recours de tems à autre à des loix repressives et même à la censure. l'impulsion donnée par eux à l'opinion a fini par triompher de leurs dissensions.

Personne n'est plus digne que le roi Charles X de la vénération et de l'amour de ses sujets; mais la pétulence plus que la haine, les ambitions particulières, les défections scandaleuses troublent souvent la tranquillité. J'espère que ces motifs de peine et de dégoût trouveront leur terme dans le zèle et la modération des honnêtes gens. La nation est heureuse et disposée au repos; c'est à la tenir dans cette situation qu'on aurait dû s'appliquer, sans lui faire subir un nombre d'épreuves dangereuses, qui nous ont mené au point assez critique où nous sommes. Je prends la liberté de vous assurer, monsieur le comte, que mes opinions à cet égard n'ont jamais été douteuses. La guerre que le sultan vient de nous déclarer tournera contre lui. L'Empereur prouvera au monde avec des documents autentiques que sa modération, sa longanimité et son désintéressement ont été sans bornes. Dès que le divan en abuse, la Russie lui fera sentir, j'espère, qu'il a mal calculé lorsqu'il a pensé à l'offenser impunément.

La politique de notre cabinet a pour but d'éviter les aggrandissements; mais elle veut écarter les entraves qui s'opposent au développement de son commerce, de son agriculture et de sa prospérité intérieure. J'ai toujours été d'avis, et votre autorité, monsieur le comte, m'y confirme encore davantage, que le Bosphore doit

être aussi libre que la mer la plus ouverte et que le monde commerçant doit cesser de craindre les gardiens de ce passage et d'être sujet à leur avanie et à leur caprice. Les traités passés assurèrent en partie ce droit; celui qui va suivre ne laissera, j'espère, rien à désirer.

Vous rendez justice à mes sentiments, monsieur le comte, en croyant à toute la considération et à l'affection que je porte de très-longue date au comte Michel. Il est un des ornements du trône et de la patrie, il a rendu à l'un et à l'autre des services signalés, et sa position et son mérite l'appellent à en rendre encore de plus grands. Dieu veuille le conserver, monsieur le comte, à vous, à son Souverain, à son pays et à ses amis, parmi lesquels je me glorifie de me compter.

Je ne saurais mieux terminer cette lettre qu'en vous réitérant mes remercîments pour celle que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire et en vous offrant, monsieur le comte, l'expression sincère du respect et de la vénération avec lesquelles je ne cesserai jamais d'être votre très-humble et très-obéissant serviteur

Pozzo-di-Borgo.

ПИСЬМА

А. М. РИМСКАГО-КОРСАКОВА

КЪ ГРАФУ

С. Р. ВОРОНЦОВУ.

Александръ Михайловичъ Римскій-Корсаковъ, сподвижникъ Суворова и при Александрѣ Виленскій генералъ губернаторъ, былъ близокъ къ графамъ Воронцовымъ, будучи воспитанъ ихъ сестрою княгинею Дашковой. Въ 1793 году, Екатерина поручила ему состоять при герцогѣ Дартуа (будущемъ Карлѣ X) на пути его изъ Россіи въ Англію, что̀ и было поводомъ къ нижеслѣдующимъ письмамъ. Позднѣе, въ 1799 году, императоръ Павелъ, отправивъ его съ нашимъ войскомъ въ Швейцарію, приказывалъ ему совѣтываться съ графомъ С. Р. Воронцовымъ, какъ съ человѣкомъ нѣкогда военнымъ. П. Б.

1.

Милостивый государь
граф Семенъ Романовичъ!

Я имѣлъ честь къ вашему сіятельству 5 (16) числа послать курьера съ донесеніемъ вамъ о пріѣздѣ его королевской свѣтлости графа Дартоа въ Гуль и просилъ васъ, чтобъ отвѣтъ на оное ко мнѣ изволили прислать въ *Harvich*, куда онъ водою намѣренъ тогда былъ ѣхать. А по отправленіи уже сего курьера сдѣлалась перемѣна, что онъ захотѣлъ остаться на Гульской большой рейдѣ и дожидаться отвѣта на свои письма изъ Лондона, какъ и моего курьера возвращенія, о чемъ онъ къ вамъ чрезъ нарочнаго и писалъ. Теперь еще перемѣна: графъ Дартоа хочетъ водою ѣхать въ *Dunes*. Мнѣ кажется, что это близко къ Французскимъ берегамъ; но какъ мнѣ должно то дѣлать, что̀ ему угодно, то и перемѣнить трудно. Однакоже мы здѣсь дожидаться будемъ возвращенія курьера отъ вашего сіятельства, котораго покорно прошу скорѣй съ вашимъ отвѣтомъ на мои первыя письма прислать. Я боюсь, чтобъ я съ нимъ не разъѣхался. Съ совершеннымъ почтеніемъ и пр.

Римскій-Корсаковъ.

Мая 9 (20) дня 1793 г.
На рейдѣ Гульской.

2.

Я имѣлъ честь къ вашему сіятельству послать, по пріѣздѣ нашемъ сюда, курьера 5 (16) числа нынѣшняго мѣсяца, съ которымъ указы высочайшіе Ея Императорскаго Величества на имя ваше и другія бумаги, отправленныя со мною изъ Петербурга, препроводилъ. Не имѣя отвѣта, имѣю причину думать, что сей курьеръ отправленъ отъ васъ въ *Harvich* по прежнему желанію графа Дартоа туда ѣхать, о чемъ я къ вамъ съ симъ же курьеромъ и писалъ. Но какъ послѣ сдѣлалась перемѣна, и графъ Дартоа никуда изъ Гуля до полученія отъ вашего сіятельства увѣдомленія не ѣдетъ, то я покорнѣйше васъ прошу не оставить меня вашимъ отвѣтомъ на письма, которыя я къ вамъ чрезъ курьера 5 (16) числа препроводилъ и его, ежели онъ отправленъ въ *Harvich*, приказать ко мнѣ сюда въ Гуль возвратить на мой счетъ.

Копію съ указа, даннаго мнѣ, я имѣлъ честь представить вашему сіятельству чрезъ того же курьера, въ которомъ изволили видѣть, что мнѣ велѣно вашего наставленія и рѣшенія въ дѣлахъ, дѣлающихъ мнѣ затрудненія, требовать; почему я теперь и осмѣливаюсь васъ просить увѣдомить меня, что ежели графъ Дартоа, узнать вы изволите, въ Лондонъ не пріѣдетъ, то куда мнѣ его проводить и что́ съ собою дѣлать мнѣ должно? Мы уже десятый день живемъ теперь на Гульской рейдѣ, дожидаемся отвѣта отъ вашего сіятельства и никуда не поѣдемъ до полученія увѣдомленія вашего.

Въ послѣднемъ письмѣ я вамъ доносилъ, что графъ Дартоа желаетъ ѣхать въ *Dunes*; но мнѣ кажется, что сей портъ очень близокъ къ Французскимъ берегамъ, почему я ему и отговариваю туда ѣхать.

14 (25) Мая 1793 г.
Съ рейды Гуля.

3.

Ежели вѣтръ насъ не задержитъ, то мы отправимся послѣ завтра въ свой путь. Графъ Дартоа говорилъ мнѣ, что по пріѣздѣ нашемъ въ Helvoetslyus ему нужно, чтобъ я ѣхалъ по нѣкоторымъ его дѣламъ въ Лондонъ, по исправленіи которыхъ остался бы уже тамъ впредъ до повелѣнія Ея Величества; что онъ съ моимъ курьеромъ изъ Голандіи доносить ей будетъ. Я тоже буду испрашивать высочайшаго ея повелѣнія, куда она мнѣ прикажетъ ѣхать, или дожидаться въ Лондонѣ присылки ея войскъ. Почему я и надѣюсь имѣть скорое для себя удовольствіе и честь вашему сіятельству свидѣтельствовать персонально мое почтеніе и стараться быть достойнымъ тѣхъ хорошихъ обо мнѣ мнѣній вашихъ нѣкоторыхъ знакомыхъ, которые меня вамъ къ моему удовольствію и выгодѣ одобрили. Ежели имѣете что приказать чрезъ сего курьера, который изъ Helvoetslyus въ Петербургъ отправится, то выполнено въ точности будетъ.

Мая 21 (Іюня 1) 1793 г.
Съ рейды Гуля.

4.

Ce 29 avril 1794. Bruxelles.

Vous saurez, monsieur le comte, par la malle d'aujourd'hui d'une victoire complète, remportée par les armées combinées, et pour ne pas répéter ce qu'il y a déjà publié dans les papiers, j'ai l'honneur de joindre ici le journal de la guerre d'avant-hier et le supplément extraordinaire à la Gazette du Pays-Bas qui a paru hier au soir. A présent on peut espérer, je crois, avec raison, que la réduction de *Landrecy* ne pourrait pas tarder longtems, après quoi *Maubeuge* doit tomber nécessairement, et voilà le plus beau commencement de la campagne qu'on a jamais vu. Les Français, pour faire diversion aux armées combinées, menacent la Flandre, sachant qu'il y en a peu de troupes; mais le prince de Cobourg, comme vous verrez dans le supplément extraordinaire, a détaché déjà un corps considérable pour la couvrir.

Il est juste, monsieur le comte, que je vous donne un rapport exacte de mon voyage et de mon arrivée à Bruxelles. D'abord la traversée a été fort heureuse: nous n'étions que dix heures en mer. Le trajet d'Ostende jusqu'à Gand m'a plu infiniment, et puis, en arrivant ici, j'ai remis les lettres que vous avez bien voulu me donner à leurs adresses. Entre autres de vos lettres de recommandation celle à m-r Facius m'a été d'une grande utilité. Il m'a trouvé presque toutes

les choses qui me sont nécessaires pour ce moment, mais avec tout cela je ne peux partir pour l'armée que dans deux ou trois jours; car il m'en reste encore plusieurs petites choses à faire et arranger. J'ai l'air d'ingratitude vis-à-vis de m-r et de m-me Staremberg que je ne leur écris point cette fois-ci. Je me suis trompé furieusement, croyant que la poste part d'ici à 8 h. du soir, mais on vient me dire à présent, à 4 heures, qu'elle part dans ce moment, de manière que je n'ai que le tems pour cacheter cette lettre. Je vous supplie, monsieur le comte, de leur faire mes excuses et de dire à m-me la comtesse que j'ai remis ses lettres et le paquet d'étoffe pour la princesse d'Aremberg à leur portier ici; car ils sont tous à la campagne. Avant-hier j'ai dîné chez m-r le comte de Metternich qui m'a fait beaucoup de politesses.

5.

Vienne, ce 15 septembre 1794.

Connaissant la générosité et la bonté de l'Impératrice et jugeant d'après ce que vous avez bien voulu vous charger de la présentation, je ne doutais nullement d'obtenir ses ordres pour le payement de cette somme, que vous m'avez prêté avec la manière noble et agréable à Londres, et c'est uniquement à vous, monsieur le comte, que j'en dois faire mes remercîments. Ce bienfait ajoute le nombre des plusieurs d'autres de vos obligations, dont vous m'avez toujours comblé et pour lesquels je vous prie d'en être bien persuadé de ma vive reconnaissance.

Vous voulez savoir où je vais et ce que je compte de faire. Je retourne en Russie par la Galicie et Kiew; car la communication entre la Prusse et la Livonie, comme vous savez bien, est tout-à-fait interrompue. Je profiterai de ce chemin pour aller voir et passer quelques jours avec notre héros par excellence (comme vous dites avec raison) le maréchal comte Roumanzow. Avant-hier son courrier est parti d'ici pour la Petite Russie; il a été envoyé à l'ambassadeur pour des affaires de peu de conséquence. Je n'ai pas voulu laisser échapper cette occasion, sans lui faire savoir votre véritable et sincère attachement pour lui, et je

ne manquerai certainement pas de lui répéter encore de bouche, quand je le verrai. Quant à ma destination future, j'aurai l'honneur de vous faire un rapport exacte en arrivant à Pétersbourg, avec toutes les circonstances qui peuvent m'arriver. Le bruit court ici que les Prussiens ont levé le blocus de Varsovie et qu'ils se retirent tout-à-fait; si cela est vrai, nous sommes bien les dupes de leur infernále politique, et Dieu sait quelle tournure prendra notre affaire de Pologne. De Pétersbourg j'ai reçu quelques lettres de mes amis; mais il n'y en a aucune nouvelle digne à vous communiquer. Monsieur de Pouchkine, celui qui a été ministre à Londres, est arrivé hier ici avec sa famille pour y passer l'hiver.

Il y a déjà plus d'un mois que je suis arrivé à Vienne, où je passe mon tems très-agréablement dans la société de m-r et de m-me Rozoumowsky. M-r de Lieven est toujours avec moi.

6.

J'ai l'honneur d'informer votre excellence que Sa Majesté l'Empereur, ayant une extrême bonté pour moi, en me confiant ses troupes à commander contre les Français, et elle a ajouté encore à ses grâces en m'ordonnant d'être en correspondance avec votre excellence. Le corps d'armée sous mes ordres est en pleine marche actuellement pour la Suisse, et il doit agir dans cette contrée jusqu'à que ce pays soit tout-à-fait évacuée de l'ennemi. Vous sentez bien, monsieur le comte, combien ces conseils, dont vous m'avez honoré toujours, me sont à présent nécessaires; je supplie votre excellence de me les donner et d'être bien persuadé que je ferai tout mon possible de les suivre.

Ce 17 (28) juin
1799.
Olmutz.

7.

Il n'y a que la bonté de votre excellence et les affaires bien embrouillées dans lesquelles je me trouve actuellement qui peuvent m'excuser de mon silence vis-à-vis d'elle. Vous m'avez permis, monsieur le comte, de vous écrire toujours avec des détails et franchise de tout ce qui peut m'arriver et de tout ce qui se fait ici; c'est pourquoi que je prends la liberté de vous en faire à présent une description de ma situation actuelle. D'abord, d'après le plan de cette campagne, fait et approuvé à Pétersbourg et à Londres, je devais avoir une armée de 45 mille Russes, de 20 mille Suisses, des troupes de l'électeur-palatin et de duc de Wurtemberg, et on a supposé que cette armée, en arrivant en Suisse, trouvera déjà ce pays évacué tout-à-fait de l'ennemi, par conséquent sera libre de marcher tout droit en Franche-Comté. L'archiduc Charles en même tems devait faire le mouvement de sa grande armée par Huningue, Besond et plus loin. L'armée d'Italie ne devait pas non plus rester en arrière. Voilà, m-r le comte, comme vous savez très-bien, le plan d'opération de cette campagne. Il paraissait alors que l'exécution n'en était pas du tout difficile à faire, d'autant plus que les grandes et fréquentes victoires, remportées par le maréchal Souworow en Italie et son activité ordinaire ont effrayé et découragé les armées françaises, en nous promettant les succès de ces côtés;

mais de tous ces beaux projets il n'y a que l'armée d'Italie qui en a rempli le but assurément au de là d'espérance. Quant à moi, j'ai un corps d'armée à peu près de l'infanterie et de la cavalerie de 30 mille hommes. Le général Rébinder, devant se joindre avec moi avec les dix mille hommes, a été envoyé en Italie par ordre du maréchal Souworow et employé très-utilement au siège de Mantoue. De troupes suisses au lieu d'avoir 20.000 hommes je n'ai que 1500 et pas un seul homme de l'électeur-palatin et de duc de Wurtemberg.

Je n'ai pas trouvé la Suisse tout-à-fait évacuée, comme on a supposé ; au contraire, elle est presque entièrement occupée par l'ennemi. L'armée de l'archiduc Charles, forte de 80.000 mille hommes, après avoir restée dans l'inaction pendant deux mois, s'est retirée d'ici depuis quelques jours en Allemagne, non pas pour agir, mais pour y rester tranquillement en laissant tous les Français en Suisse sur mes bras. Et pour couvrir les Grisons, l'archiduc a laissé le g-l Hotze avec 20.000 hommes. Voilà, monsieur le comte, toutes mes belles espérances, que j'en avais eu, d'agir offensivement en France avec une grande armée, sont disparues en fumée. Je me trouve tout d'un coup réduit sur la défensive en Suisse avec un corps d'armée moins que 20.000 hommes (car la cavalerie dans ce pays ne peut pas être employée utilement) contre l'ennemi fort de 70.000 hommes, et étant forcé par ces circonstances de prendre une position depuis le lac de Zurich en occupant la ville de ce nom jusqu'au Rhin, par la rive droite de la rivière Limmat; mon flanc gauche est appuyé à Utznach, occupé par les Autri-

chiens, qui sont là uniquement pour couvrir le pays de Grisons. Aussi je crains que la première attaque de l'ennemi ne les fasse pas se retirer jusqu'à Coire; alors ma position non-seulement sera tenable, mais il faudrait mettre de la promptitude pour en sortir d'elle. Si quelqu'un voudrait me demander: pourquoi est-ce que je reste ici avec des forces peu proportionnées à celles de l'ennemi, je répondrais qu'ayant eu l'ordre bien clair de venir en Suisse pour agir contre les Français, je n'ai pas pu prendre sur moi de l'abandonner. Quant à la position que je viens de prendre, je n'ai pas pu trouver une autre sans exposer plusieurs cantons à la cruauté de l'ennemi et sans me faire passer pour un homme timide devant tout le monde.

Il est trop long et même impossible de vous détailler ici, monsieur le comte, tout ce que j'emploie pour faire l'armée autrichienne ou plutôt l'archiduc Charles active; rien n'a pas pu réussir. Il m'a écrit plusieurs lettres, quand j'ai été en marche, pour hâter mon arrivée en Suisse, en me donnant toujours d'espérauce pour commencer à agir avec mon arrivée ici; mais quand nous nous sommes vus, il m'a dit qu'il a reçu l'ordre de sa cour pour évacuer jusqu'à dernier Autrichien de la Suisse; et puis, quand il a eu un échec dans les petits cantons, il voulait prendre la revanche, en me proposant d'aller attaquer conjointement avec ses troupes l'aile gauche de l'ennemi, et le jour que nous sommes venu pour passer la rivière d'Ar, il a trouvé que le fond de cette rivière est pierreux et que les ancres ne peuvent pas tenir les pontons. Nous étions obligé de retourner; après il désirait que j'aille avec mes troupes et le général Hotze avec dix mille

Autrichiens pour attaquer l'aile droite de l'ennemi. C'était la même histoire: quand tout a été prêt, il envoye dire à monsieur Hotze qu'il lui faut prendre six mille hommes de ses troupes et que je peux agir, si je veux. avec mes forces et avec les quatre mille qu' il en reste au gén. Hotze. Et la fin de tout ceci est qu'il s'est retiré avec son armée en Allemagne. Les Anglais qui ont été avec moi pendant toute cette comédie peuvent vous dire peut-être plus encore que moi.

J'ai trouvé, monsieur le comte, monsieur Wickam tel que vous avez bien voulu me décrire. C'est un homme plein de mérite, d'esprit et d'honnêteté. Je tâche de tout mon possible de gagner son amitié, comme aussi le digne et bon vieillard baron de Steiger. que j'estime beaucoup pour ses connaisances et sacrifices qu'il a fait pour sa patrie.

Mille choses, je vous en supplie, à vos chers enfants et à toute votre mission.

Agréez les assurances de mes respects et de mes sentiments d'attachement, qui ne finiront qu'avec moi. monsieur le comte. votre très-humble et trés-obéissant serviteur

Rimskoy-Korsakoff.

Zurich, ce 1 septembre 1799.

ПИСЬМА

КНЯЗЯ

А. Б. КУРАКИНА

КЪ ГРАФУ

А. Р. ВОРОНЦОВУ.

1.

С.-Петербургъ, 20 (31) Января 1797 года.

Милостивый государь мой
графъ Семенъ Романовичъ!

Ничто пріятнѣе мнѣ быть не могло, какъ письмо вашего сіятельства отъ 26-го Декабря. Отъ самой молодости моей былъ я всегда искреннимъ почитателемъ вашимъ; слѣдовательно лестное ваше понятіе о мнѣ и о правилахъ моихъ пріемлю и почитаю я истиннымъ и самымъ отличнымъ для меня преимуществомъ. Я надѣюсь, что сношенія безпосредственныя, въ которыя настоящее служеніе мое противъ васъ поставлять меня будетъ, преподадутъ мнѣ совершенную возможность и доказать мое къ вамъ усердіе, и заслужить вашу полную ко мнѣ довѣренность.

Могу ли я себя ласкать, чтобъ ваше сіятельство единомысленны со мною были на счетъ пользы, для отечества нашего произойти долженствующей, отъ возобновленія торговаго трактата съ Англіею, коимъ мы теперь здѣсь занимаемся? Англія должна видѣть въ ономъ торжественное изъявленіе дружбы и уваженія Его Императорскаго Величества къ ней, какъ къ древнѣйшему и всегда полезному союзнику Россіи.

Совершенно счастливъ г. Назаревскій пріобрѣтеніемъ милости вашей. Я съ оною его поздравляю, а васъ о сохраненіи ему оной покорнѣйше просить осмѣливаюсь.

Я есмь и навсегда пребуду съ непоколебимыми почтеніемъ и преданностію вашего сіятельства вѣрной и покорной слуга

князь Александръ Куракинъ.

2.

Во вчерашній день, по совершеніи священнаго обряда коронаціи Его Императорскаго Величества, всеавгустѣйшій Государь ознаменовать изволилъ сей день милостями, щедролюбія его достойными и съ престола провозглашенными. Рѣдкія качества вашего сіятельства и оказанная всегда къ службѣ ревность ваша не могли не обратить также и на себя вниманія милосердаго сего Государя, и Его Императорское Величество въ воздаяніе за оныя пожаловать вамъ изволилъ орденъ Св. Андрея, деревни и графа Россійской Имперіи достоинство.

Сердечное принимая участіе во всемъ, что до вашего сіятельства касаться можетъ, прошу васъ вѣрить истинному и нелицемѣрному поздравленію моему съ сими награжденіями, добродѣтелей вашихъ достойными; слѣдуя же принятому обыкновенію, при семъ препровождаю звѣзду и ленту ордена вамъ пожалованнаго и, прилагая тутъ же и копію съ указа о полученныхъ вами деревняхъ, съ удовольствіемъ повторяю увѣренія о томъ совершенномъ почтеніи, съ каковымъ и пр.

P. S. На разныя отъ вашего сіятельства полученныя письма буду имѣть честь отвѣтствовать, какъ скоро настоящія наши торжества пройдутъ, и я паки болѣе досуга получу.

Изъ Москвы,
6 ч. Апрѣля *) 1797 г.

*) Въ подлинникѣ князь Куракинъ по ошибкѣ написалъ „Марта“. П. Б.

Приложеніе ко 2-му письму.

Указъ нашему сенату.

Изъ пожалованныхъ блаженной памяти отъ Государыни Императрицы Елисаветы Петровны покойному канцлеру графу Воронцову деревень Выборгской губерніи въ Россійской Кареліи, купленныхъ потомъ въ казну нашу отъ умершаго тайнаго совѣтника графа Скавронскаго *), половинное число душъ, съ принадлежащими землями и угодьями, всемилостивѣйше пожаловали мы въ вѣчное и потомственное владѣніе нашему генералу и при королевскомъ Великобританскомъ дворѣ полномочному министру графу Воронцову въ награжденіе усердной его службы и трудовъ, и повелѣваемъ Сенату нашему, предписавъ куда слѣдуетъ объ отдачѣ сего пожалованнаго имѣнія, заготовить на оное жалованную грамоту къ нашему подписанію.

Павелъ.

---

*) Елисаветинскій канцлеръ графъ Воронцовъ женатъ былъ на графинѣ Скавронской, которая его пережила, и послѣ нея эти деревни почему-то перешли къ ея племяннику графу Скавронскому. Возникла долговременная тяжба, рѣшенная противъ Воронцовыхъ, по вліянію князя Потемкина, племянница котораго была за графомъ Скавронскимъ. П. Б.

3.

Въ Павловскѣ, 16 (27) Іюня 1797 г.

Поведеніе ваше, по случаю послѣднихъ бѣдственныхъ приключеній въ Ширнессѣ *), удостоилось высочайшаго благоволенія Государя Императора, и вслѣдъ за симъ имѣете вы получить одобрительный и съ новыми еще предписаніями указъ отъ Его Императорскаго Величества.

О семъ поспѣшаю вкратцѣ ваше сіятельство увѣдомить, чтобы скорѣе васъ успокоить и тѣмъ вяще удостовѣрить о искреннихъ чувствованіяхъ высокопочитанія и пр.

4.

Monsieur le comte.

J'ai reçu avec la lettre que votre excellence m'a fait l'honneur de m'écrire le 18 (29) du mois dernier celle qu'elle m'a fait parvenir de la part du duc de Sérent. C'est avec peine que j'ai vu par leur contenu, et principalement par le post-scriptum de la lettre qui vous est adressée, qu'il avait mal saisi les sens de celle par laquelle je vous annonçais la grâce que l'Empereur a daigné lui accorder. Si la pension dont il est question eut été commune au duc de Sérent et à sa fille, j'aurais eu l'honeur de vous mander qu'elle *leur*

---

*) Графъ С. Р. Воронцовъ, собственною властью, далъ приказаніе Русской эскадрѣ замедлить въ Англійскихъ водахъ и тѣмъ остановилъ мятежъ, вспыхнувшій въ Англійскомъ королевскомъ флотѣ. П. Б.

avait été et non qu'elle *lui* avait été accordée. Je n'ai fait qu'exprimer les intentions bienfaisantes de Sa Majesté Impériale en désignant cette pension comme destinée à servir en même tems à l'entretien du père et à celui de la fille; mais je me suis expliqué sur la nature de cette grâce, de manière que le sens de ma lettre était absolument le même que celui de l'oukaze communiqué par m-r le général Donaourow au duc de Sérent. Je n'ai pas manqué de mettre sous les yeux de l'Empereur les remercîments que vous m'avez fait parvenir de la part de ce dernier pour Sa Majesté l'Empereur. Je ferai égalément l'usage convenable de la lettre que votre excellence m'écrit au sujet des personnes de sa chancellerie.

S-t Pétersbourg,
ce 15 janvier 1798.

Приложеніе къ 4-му письму.

Рескриптъ Донаурову.

Господинъ генералъ-майоръ Донауровъ!

Бывшему при воспитаніи герцога Ангулемскаго дюку Серану всемилостивѣйше повелѣваемъ производить изъ кабинета нашего пенсіонъ по восьми сотъ рублей на годъ съ дополненіемъ вексельнаго курса, снесясь о способѣ перевода сего пенсіона съ нашимъ чрезвычайнымъ посланникомъ и полномочнымъ министромъ въ Лондонѣ генераломъ графомъ Воронцовымъ. Пребываемъ впрочемъ вамъ благосклонны.

Павелъ.

Въ Гатчинѣ,
Октября 26-го 1797 года.

5

Москва, 12 (23) Ноября 1798.

Во время сношеній моихъ съ вами по службѣ, искренно и со всею возможностью моею стремился я при всякомъ случаѣ доказывать вамъ личное древнее къ вамъ почтеніе и полное удостовѣреніе мое о усердіи вашемъ къ отечеству и о благородствѣ всѣхъ вашихъ правилъ. Счастливъ я, если таковое расположеніе души моей справедливо вами познастся и пріятнымъ вамъ быть могло. По оному ничто болѣе меня не льстило, какъ имѣть въ васъ моего преемника. Знавъ на то желаніе Его Величества Императора, я совершенно радовался; но теперь съ прискорбіемъ и сожалѣніемъ видѣть долженъ, что вы отъ онаго уклонилися. Зная васъ, почитая всѣ ваши качества и особливо твердость вашу, я сожалѣю о томъ, какъ о истинной потерѣ для Государя и его службы.

Ревнуя всегда имѣть и заслуживать хорошее отъ васъ о мнѣ понятіе, желаю, чтобъ вы рѣшительный, сдѣланный мною подвигъ, посреди самаго блистательнаго положенія и лучшихъ лѣтъ моихъ, оцѣнили тѣмъ, что оный въ существѣ своемъ есть, и не поставили онаго мнѣ въ предосужденіе, вѣря, что благодарность и всѣ чувствія моей души суть въ ней непоколебимы.

Образуяся душевному спокойствію, коимъ братецъ вашъ нѣсколько лѣтъ уже въ уединеніи своемъ наслаждается, ѣду я теперь таковаго же искать въ моихъ Саратовскихъ деревняхъ, и оттуда буду всякой годъ только на три зимніе мѣсяцы сюды возвращаться.

6.

J'ai reçu exactement la lettre que votre excellence m'a fait l'honneur de m'écrire en date du 3 (15) avril, et j'ai différé d'y répondre par le dernier courrier, qui lui a été expédié, à cause des renseignements que je rassemblais sur l'objet qui la regardait personnellement et qu'elle avait confié à mes soins. Quant à celle du 5 du même mois n. st., elle ne m'est point encore parvenue, et j'en suis d'autant plus fâché que je me serais empressé de la porter à la connaissance de l'Empereur, pour justifier non-seulement la confiance que vous voulez bien placer en moi, mais aussi pour contribuer par là au but que vous vous étiez proposé, monsieur le comte, en me l'adressant. Au reste, dans les circonstances actuelles cette lettre devient moins nécessaire vu qu'elle n'aurait pu rien ajouter de plus aux déterminations bienveillantes de Sa Majesté Impériale à votre égard, et qu'elles doivent vous servir d'un témoignage bien flatteur de la justice qui vous est due sous tant de rapports et que notre auguste Souverain daigne vous rendre si parfaitement.

D'après les renseignements que j'ai pris, monsieur le comte, sur ce qui a été confisqué de votre bien pour l'argent de la trésorerie que Pieschell et Brogden avaient retenu, je puis avoir l'honneur de vous dire que c'était un nombre fixe de paysans qui étaient destinés pour cet objet; mais ils ont été tous compris dans l'ordre de Sa Majesté pour la levée du séquestre en général et qui a été communiqué déjà par le Sénat là où il appartient.

S-t Pétersbourg,
le 7 mai 1801.

7.

Почтеннѣйшее отношеніе ко мнѣ вашего сіятельства отъ 11-го сего мѣсяца касательно церковника и книгъ, нужныхъ для богослуженія, я получилъ. Поставляя себѣ всегда за величайшее удовольствіе быть исполнителемъ по представленіямъ вашего сіятельства, которыя заключаютъ въ себѣ или пользу, или необходимую надобность, пріятнымъ поставляю себѣ долгомъ увѣдомить ваше сіятельство, что всѣ книги, принадлежащія Лондонской миссіи, на перемѣну старыхъ, истребованы давно изъ Святѣйшаго Синода и укладены въ Коллегіи для отправленія при первомъ случаѣ въ Лондонъ; но исполненіе онаго остановилось только за тѣмъ, что неизвѣстно было по настоящимъ тогда обстоятельствамъ, остается ли сей постъ. Потомъ, когда положеніе дѣлъ перемѣнилось, отданы сіи ящики коммерціи совѣтнику Бергину, дабы онъ посредствомъ своимъ доставилъ оныя по ихъ назначенію, о чемъ предувѣдомленъ и повѣренный въ дѣлахъ баронъ Николаи. Сообщая вамъ, милостивый государь мой, о всемъ томъ, не премину я съ своей стороны сдѣлать побужденія помянутому коммерціи совѣтнику Бергину, дабы онъ старался какъ можно скорѣе поспѣшить отправленіемъ оныхъ, покуда навигація еще не опасна отъ осеннихъ бурей. Что же касается до церковника, то я письмомъ моимъ истребую его отъ митрополита Амвросія и дамъ сходственныя съ желаніями вашего сіятельства приказанія г-ну оберъ-секретарю объ отправленіи его при томъ случаѣ съ помянутыми книгами.

Іюля 11-го дня
1802.

8.

Вслѣдствіе доклада моего Государю Императору о дюкѣ де Серанѣ, въ которомъ ваше сіятельство принимать изволили большое участіе, Его Императорское Величество, снизойдя всемилостивѣйше на просьбу его, высочайше указать соизволилъ производить, по прекращеніи жизни его, пансіонъ, имъ изъ кабинета получаемый, по 800 рублей, съ добавленіемъ вексельнаго курса, двумъ дочерямъ его по смерть ихъ, какъ то ваше сіятельство усмотрѣть изволите изъ прилагаемой при семъ копіи указа, кабинету даннаго. Что же касается до представленнаго имъ обстоятельства въ разсужденіи разницы, которую встрѣчалъ онъ въ переводѣ ему изъ кабинета пансіона, то я относился по сему предмету къ Дмитрію Александровичу Гурьеву и получилъ отъ него отзывъ, съ коего, равномѣрно и съ моего къ нему письма, для лучшаго свѣдѣнія вашего сіятельства, при семъ прилагаю копіи, считая всегда за удовольствіе дѣлать вамъ, милостивый государь мой, угодное.

Іюля 21-го дня
1802.

Указъ кабинету.

Опредѣленный дюку де Серану пансіонъ по восьми сотъ рублей на годъ, съ дополненіемъ курса, всемилостивѣйше повелѣваю, по прекращеніи жизни его, продолжать двумъ дочерямъ его: Аннѣ Анжеликѣ Маріи Эмиліи, графинѣ Нарбоннъ и Аннѣ Фелиситіи Симонъ, графинѣ Дамасъ, по смерть ихъ.

Александръ.

С.-Петербургъ,
Іюля 17-го дня
1802.

Письмо князя Алексѣя Борисовича Куракина къ графу С. Р. Воронцову.

Милостивый государь мой графъ Семенъ Романовичъ!

По распоряженію графа Михаила Семеновича поступили въ Комитетъ, высочайше учрежденный о пособіи разоренным наводненіемъ С.-Петербурга, десять тысячъ рублей, которые благоугодно было вашему сіятельству пожертвовать въ пользу жителей сей столицы, потерпѣвшихъ отъ наводненія бывшаго 7 Ноября 1824 года.

Я поставляю себѣ пріятнымъ долгомъ изъявить чрезъ сіе вамъ, милостивый государь, отъ имени онаго Комитета, за таковое благотворное ваше въ пользу несчастныхъ приношеніе, совершенную благодарность, имѣя честь и пр.

Князь Алексѣй Куракинъ.

№ 1539.
12 Февраля 1825.

Изъ писемъ графа С. Р. Воронцова къ князю Александру Борисовичу Куракину *).

1.

Милостивый государь мой князь Александръ Борисовичъ

Я имѣлъ честь получить отвѣтъ вашего сіятельства отъ 20 (31) Генваря на письмо, коимъ я утруждалъ васъ отъ 26 Декабря, и вижу изъ онаго, къ великому моему удовольствію, благосклонность, съ которою вы принять изволили мое писаніе. Мнѣ весьма лестно видѣть доброе ваше о мнѣ мнѣніе и утѣшительно знать, что особа, которую я издавна почитаю, признаетъ мое горячее усердіе къ службѣ нашего отечества. Равномѣрно я утѣшаюсь тѣмъ, что мысли ваши объ Англіи встрѣчаются съ моими и тѣмъ удостовѣряютъ меня, что я не ошибался о пользѣ весьма важной, происходящей отъ дружеской связи между Россіей и сей землею.

Онѣ не могутъ имѣть причины завидовать и подозрѣвать одна другую. Англія имѣетъ мануфактуры, колоніи и пространную купеческую навигацію, первый флотъ въ свѣтѣ, а армію преслабую. Мы не имѣемъ колоніевъ, весьма

---

*) Съ черновыхъ подлинниковъ. Первое письмо писано въ 1798 году. П. Б.

мало манифактуръ и совсѣмъ не имѣемъ купеческой навигаціи, но богаты земными произведеніями. Флотъ нашъ не великъ и достаточенъ только чтобы защищать наши берега отъ нашихъ сосѣдовъ и сражаться съ удачею противу оныхъ; армія же наша есть наисильнѣйшая въ свѣтѣ. И такъ, нигдѣ наши виды не могутъ устремляться противу Аглицкихъ, ни Аглицкіе противу нашихъ. Когда обѣ націи хладнокровно будутъ взирать каждая на собственную свою пользу, Россія останется навсегда первая сухопутная держава, такъ какъ Англія первая морская въ свѣтѣ, и, раздѣля по себѣ сіи двѣ стихіи, спора между ними быть не должно.

Позвольте мнѣ теперь объяснить то, что́ я думаю, по слабому моему разсужденію, касательно манифактуръ, колоніевъ и купеческой навигаціи, недостатокъ коихъ многіе мечтали, противу естественнаго и политическаго нашего положенія, силою и невозможными напряженіями, у насъ поправить. Манифактуры тогда токмо процвѣтаютъ, когда земля населена вся, или большая часть оной уже обработана, когда отъ выгодной продажи продуктовъ земли накопилось уже въ оной нѣкоторое число капиталовъ, безъ коихъ не могутъ устанавливаться и продолжаться фабрики; да къ тому жъ надо, чтобъ сіи фабрики основаны были на произращеніяхъ своихъ собственныхъ. Россія не производитъ ни шелку, ни хлопчатой бумаги, ни тонкой шерсти; послѣдняя здѣсь изобилуетъ, вторая привозится изъ Аглицкихъ колоніевъ, а шелкъ частію изъ Бенгала, Англіи принадлежащаго, а частію изъ Италіи и Китая. (Затѣмъ шелковыя фабрики не такъ здѣсь процвѣтаютъ, аки бумажныя и шерстяныя). Россія мало еще населена и еще не обработана; ибо хлѣбопашество и скотоводство у насъ въ крайнемъ не-

вѣжествѣ находятся. Все стремленіе правленія должно обратиться на одобреніе сихъ важныхъ частей, которыя дѣлаютъ основаніе всеобщаго богатства. Соединенные Американскіе Статы, находясь въ подобномъ съ нами положеніи, ни мало не думаютъ еще о манифактурахъ, а стараются неусыпно о хлѣбопашествѣ. Швеція и Данія разорились, 30 лѣтъ тому назадъ, возмечтавъ заводить манифактуры, кои всѣ обанкрутились, не имѣя ни капиталовъ, ни матеріаловъ для оныхъ. Однакожъ намъ нельзя сказать, чтобы мы были совсѣмъ лишены всякаго рода фабрикъ; ибо у насъ есть два рода весьма важныхъ и всеобщихъ въ Россіи, а что̀ всего лучше, основанныхъ на земледѣліи и скотоводствѣ, а именно полотняныя и юфтяныя, кои великое число денегъ изъ чужихъ краевъ въ Россію втягиваютъ и, обращая оныя въ самомъ нижнемъ классѣ народа, оживляя внутреннюю торговлю и циркуляцію, дѣлаютъ несказанную пользу всему государству и затѣмъ заслуживаютъ вниманіе и поощреніе правленія. Прочіе наши продукты идутъ необработанные, по недостатку людей и капиталовъ и покупаются большею частію Аглечанами, кои лучше и вѣрнѣе прочихъ всѣхъ народовъ платятъ наличными деньгами.

Что̀ касается до торговой навигаціи, то натура есть намъ первая противу него препона, и препона непреоборимая. Мы имѣемъ токмо 5 мѣсяцевъ навигаціи, а здѣсь круглый годъ оная производится; затѣмъ, тотъ корабль, которой былъ нанятъ для отправленія въ Ригу, Ревель, Нарву, Петербургъ и городъ Архангельской, отъ начала Мая по конецъ Октября, въ прочіе мѣсяцы нанимается, чтобы ходить въ Средиземное море, въ Гишпанію, Португалію и Западную Индію, и хозяинъ корабля безпрестанно барыши получаетъ. Но если бы онъ держалъ свое судно 7 мѣсяцевъ,

какъ у насъ, безъ употребленія: то, чтобы не терпѣть убытка, онъ въ другіе 5 мѣсяцевъ долженъ бы былъ требовать двойную цѣну за фрахтъ; но кто согласится ему оный платить, когда за половинную цѣну можетъ нанять корабль Аглицкой или Голанской?

Сверхъ сей естественной препоны суть еще двѣ: одна политическая, а другая моральная. Первая происходитъ отъ состоянія нашего народа, которой не воленъ отлучаться отъ своего селенія, и никто изъ помѣщиковъ не согласится отпустить своего крестьянина за море, откуда оной уже и не воротится, что́ я видѣлъ здѣсь нерѣдко на Аглицкихъ купеческихъ корабляхъ, приходящихъ отъ города Архангельскаго, кои, имѣя недостатокъ въ матросахъ на возвратной сюды путь, по случаю умершихъ своихъ матросовъ, деньгами заманиваютъ государственныхъ тамошнихъ крестьянъ, кои съ дозволеніемъ своихъ начальниковъ и съ паспортами отправляются; но, искусивъ здѣсь удовольствіе большой платы, которая дозволяетъ имъ жить роскошнѣе чѣмъ дома, домой уже не возвращаются. (Впрочемъ, кажется, что нѣтъ нужды тужить о сей неволѣ нашихъ крестьянъ: ибо, когда бы дозволенъ имъ былъ вольной переходъ изъ мѣста въ мѣсто, то всѣ жители сѣверныхъ и неплодородныхъ нашихъ провинцієвъ потекли бы въ южныя и преизобильныя своимъ плодородствомъ и, стѣснясь въ оныхъ, принуждены были бы идти далѣ въ чужія земли, какъ уже я и всѣ бывшіе въ арміи видѣли цѣлыя селенія Русскихъ крестьянъ въ Польшѣ, Молдавіи и Валахіи).

Въ добавокъ къ сей политической причинѣ, не дозволяющей намъ имѣть матросовъ для купеческой навигаціи, есть еще моральная, а именно: врожденная ненависть нашего народа къ морю, такъ что опричь малаго числа людей, кои

въ Архангелогородской губерніи упражняются китовымъ и моржевымъ промысломъ и ловлею трески, ничѣмъ на свѣтѣ Русскаго крестьянина съ матерой земли на море заманить не можно, развѣ только какого пьяницу и совсѣмъ отчаяннаго человѣка. Сіе доказано было въ прошедшую Американскую войну, гдѣ, подъ покровительствомъ вооруженнаго неутралитета, можно бы было много имѣть купеческихъ судовъ и, перевозя товары воюющихъ державъ, много обогатиться; однакожъ не набралось тридцати кораблей съ незнающими шкиперами и ни къ чему годными матросами, кои толь мало разумѣли навигацію, что въ два года съ трудомъ доходили въ Кадиксъ и Марсель, зимуя въ Копенгагенѣ, потомъ въ Аглицкихъ портахъ, повреждая вездѣ свои корабли и товары на нихъ нагруженные, такъ что хозяева оныхъ судовъ, платя счета и издержки своихъ шкиперовъ, теряли болѣе оными чѣмъ выигрывали фрахтовыми деньгами, чему свидѣтели суть Петръ Александровичъ Соймоновъ, господа Бороздинъ и Фалѣевъ и многіе другіе, а что́ всего хуже то, что много изъ нашихъ Русскихъ матросовъ, не хотя возвращаться домой, въ чужихъ краяхъ остались, и такъ государство потеряло людей и деньги.

Колоніевъ мы для сихъ же причинъ, да еще болѣ за недостаткомъ капиталовъ и разныхъ собственныхъ манифактуръ, имѣть не можемъ. Гишпанцы имѣютъ наибогатѣйшія колоніи въ свѣтѣ, а сами не менѣе въ скудности находятся: ибо хотя на своихъ собственныхъ корабляхъ имѣютъ сообщительную навигацію, но всѣ продукты и манифактуры, туда на промѣнъ тамошнихъ продуктовъ посылаемые, не суть собственные ихъ, а принадлежатъ Англіи, Франціи, Голандіи, Италіи и Германіи, и весь сей торгъ ведется хотя подъ Гишпанскимъ и Португальскимъ именемъ, но чужими

капиталами и на счетъ и выигрышъ иностранцевъ. Впрочемъ намъ и тужить не о чемъ, что не имѣемъ колоніевъ: ибо кромѣ варварскаго и безчеловѣчнаго торга плѣнныхъ Африканцевъ (коихъ должно бы было перевозить для обрабатыванія колоніевъ), мечта мнимой выгоды сихъ селеніевъ исчезаетъ, и многіе престепенные и весьма знающіе люди въ наукѣ политической экономіи увѣрены, что сей торгъ болѣ вреда чѣмъ пользы приноситъ. Такого мнѣнія былъ въ послѣдніе годы своей жизни славной въ свѣтѣ Адамъ Смитъ, коего я имѣлъ случай знать, и того же мнѣнія находится и теперь равномѣрно славной господинъ Артюръ Юнгъ, который мнѣ сказалъ, что еслибы тѣ 60 милліоновъ ф. ст., кои Агличане употребили на разработываніе островов Западной Индіи, употреблены бы были на разработаніе пустыхъ земель въ Англіи, гдѣ оныхъ восьмая доля въ пустотѣ еще остается, Англія была бы несравненно богаче, несмотря на то, что покупала бы сахаръ и кофе у другихъ народовъ, и онъ доказываетъ сіе мнѣніе неоспоримыми доводами.

Изъ всѣхъ сихъ причинъ ваше сіятельство признаете конечно, что Россія и Англія не могутъ имѣть соперничества, а что напротиву того наши сосѣды Турки и Шведы, будучи натуральные пріятели и союзники Франціи, а наипаче первые, кои всегда будутъ привязаны къ ней (подъ какимъ бы то правленіемъ она ни состояла), сіе самое дѣлаетъ, что Англія должна быть привязана къ Россіи и можетъ намъ помогать моремъ, когда сіи сосѣды будутъ насъ безпокоить.

О коммерческомъ трактатѣ, коимъ вы теперь занимаетесь, я ничего не знаю, поелику ко мнѣ ничего о томъ не писано. При семъ случаѣ я принужденнымъ себя нахожу прибѣгнуть къ вашей лестной для меня довѣренности и просить ваше

сіятельство, дабы увѣдомляли меня о всемъ, что̀ трактуете съ Аглицкимъ посланникомъ. Всѣ дворы такимъ образомъ поступаютъ съ своими послами и посланниками, дабы они знали теченіе дѣлъ, кои трактуются съ дворами, при коихъ они находятся, и могли бы по онымъ сообразоваться и въ познаніи своемъ не противорѣчить видамъ своего двора. Сіе незнаніе мѣшаетъ мнѣ также познавать основательными сообщенія, что̀ кавалеръ Витвортъ дѣлаетъ у насъ и отымаетъ мнѣ способъ предостерегать наше министерство справедливыми объясненіями по дѣламъ, что̀ Аглицкій посланникъ у насъ трактуетъ.

Я прошу также ваше сіятельство разсудить, какъ нужно въ разныхъ случаяхъ, чтобъ здѣшнее министерство имѣло ко мнѣ уваженіе, безъ коего я ни въ чемъ успѣть не могу. Но какъ министерство Аглицкое можетъ имѣть ко мнѣ сіе уваженіе, когда оно видитъ, что меня ни о чемъ, что̀ до Аглицкихъ дѣлъ касается, изъ Петербурга не увѣдомляютъ? Сіе доказываетъ, что я не пользуюсь довѣренностію Государя и его министерства.

Съ пріѣзда моего сюда такимъ же образомъ со мною поступали; я представлялъ неоднократно, что мнѣ стыдно спрашивать у статскаго секретаря: что̀ происходитъ между Аглицкимъ министромъ и нашимъ министерствомъ, хотя мнѣ весьма нужно сіе вѣдать. Представленія мои были долго весьма неуспѣшны; но какъ я довольно упрямъ въ тѣхъ случаяхъ, гдѣ я вижу пользу службы, то непрестанно продолжалъ сіи представленія до тѣхъ поръ, пока наконецъ покойная Императрица приказала графу Ивану Андреичу *), чтобъ онъ

---

*) Остерману.

сообщалъ мнѣ во-время всѣ конференціальныя записки и все что́ говорится или письменно трактуется съ Аглицкимъ у насъ посланникомъ, что̀ и было сдѣлано и продолжалось до прошлаго Декабря мѣсяца; а съ сей поры я уже ничего не получаю. Знаю, что г-нъ Итонъ привезъ сюды проектъ торговаго трактата; знаю изъ письма вашего сіятельства, что дѣло идетъ о семъ дѣлѣ, но объ обстоятельствахъ и подробностяхъ онаго ничего не вѣдаю. Сіе понуждаетъ меня просить ваше сіятельство, дабы вы благосклонною вашею ко мнѣ довѣренностію поставили меня въ состояніе лучше служить моему Государю. Прошу покорно увѣдомлять меня въ свое время о всемъ, что́ съ кавалеромъ Витвортомъ будетъ трактовано, о его представленіяхъ, сообщеніяхъ и внушеніяхъ и даже и тѣхъ внушеніяхъ, кои будутъ дѣлать и посланники другихъ дворовъ, когда сіи сообщенія будутъ касаться до Англіи, дабы я могъ быть въ состояніи донести вамъ, основательны ли они или нѣтъ.

Я не могу пенять графу Ивану Андреичу, что оставилъ меня теперь безъ извѣстіевъ: онъ уже старъ и обремененъ болѣзнями и такъ что дряхлость его ему мѣшаетъ исполнять. Я уповаю, что цвѣтущія ваши лѣта, трудолюбіе и благосклонность ваша ко мнѣ будутъ вамъ побужденіемъ не отказать мнѣ милость, которую теперь у васъ прошу о доставленіи мнѣ нужныхъ свѣдѣніевъ для лучшаго исправленія моей должности.

Я не знаю, правда ли или нѣтъ, но меня увѣряютъ, что въ трактатѣ, что́ теперь трактуется, есть артикулъ, коимъ постановляется, что Агличане будутъ имѣть всѣ преимущества Россійскихъ подданныхъ въ Россіи, а Россіяне будутъ имѣть въ Англіи всѣ тѣ, коими сами Агличане пользуются.

Сей артикулъ взаименъ токмо что на бумагѣ, а въ самомъ дѣлѣ онъ даетъ выгоду одной токмо изъ двухъ націевъ; ибо Аглицкихъ купцовъ у насъ много, а Россійскихъ нѣтъ здѣсь ни одного. И затѣмъ я не могу вѣрить, чтобъ такой артикулъ принятъ былъ нашимъ прозорливымъ министерствомъ.

Извините, ваше сіятельство, долготу престрашную сего письма. Продолжайте мнѣ вашу благосклонную довѣренность и вѣрьте о совершенномъ почтеніи и преданности, съ коими навсегда пребуду.

2.

Лондонъ, отъ 14 (26) Іюня 1801.

Par la lettre pleine de cette amitié dont vous m' avez toujours honoré et qui m'est si précieuse, que je viens de recevoir de votre excellence du 7 mai, je vois que celle que j'ai eu l'honneur de vous adresser du 5 avril pour me justifier des soupçons de désobéissance, en conséquence desquels je fus traité si cruellement par Sa Majesté feu l'Empereur, vous est parvenue si tard, mon prince, que le nouveau règne ayant amené une félicité inconnue en Russie, m'avait aussi rendu mes biens injustement confisqués, et que ma justification devenant inutile, votre excellence a jugé parfaitement bien de n'en plus faire aucun usage. Je vous remercie toujours pour l'intérêt que vous prenez, mon prince, pour ce qui me regarde. Je puis vous assurer sur mon honneur que tous les coups qu'on avait portés sur moi je ne les attribue pas à Sa Majesté mon défunt Souverain, mais à ceux en qui, pour

son malheur et pour celui de ses sujets, il avait placé sa confiance.

Mais le sort de la Russie est bien changé depuis qu'elle a le bonheur d'avoir un Empereur qui, à l'exemple des Titus, des Trajans et des Antonins, n'a d'autre bonheur ni objet que celui de rendre son pays heureux. Que le Ciel nous le conserve!

3.

Southampton. Ce 7 (19) octobre 1801.

Mon prince!

C'est par hazard que j'ai appris, le jour de mon départ de Londres, que notre cour a envoyé les présents d'usage au ministère britannique en conséquence de la ratification de la convention conclue à Pétersbourg le 5 (17) juin; que mons. Addington et lord Hawkesbury ont eu des tabatières avec le portrait de l'Empereur et que lord Hervey, un des deux sous-secrétaires d'état, a eu aussi un présent. Je dois observer à votre excellence qu'il est d'un usage aussi général que constant que toutes les cours, quand elles sont dans le cas de faire des présents à des particuliers et encore plus à des ministres étrangers au dehors, les font toujours remettre à leurs propres ministres résidants dans ces pays-là, et qu'on leur enjoigne d'exprimer en même tems à la personné à laquelle ils remettent le présent de la part de leur Souverain, de lui faire un compliment analogue aux circonstances

et pour lui témoigner l'estime du Souverain qui lui fait remettre cette marque de sa bienveillance. On a fait beaucoup de traités entre les deux pays depuis que je suis ici, du tems de la feue Impératrice et du feu Empereur; jamais on ne s'est écarté de la règle au sujet de laquelle j'écris maintenant. Votre excellence elle-même en a conclu et a signé, et elle se souvient que c'est à moi que furent adressés les présents pour être remis à monsieur Pitt et à mylord Grenville avec ordre de leur dire de la part de S. M. Impériale l'estime et le cas qu'elle fait de leurs personnes. Ce n'est que le comte Panine, qui a si peu servi et qui a si peu acquis de connaisances et d'expérience des affaires, qui s'en écarte à tout moment; parce qu'il dédaigne de prendre conseil de ceux qui, ayant servi plus longtems, ont plus d'expérience et connaissent mieux les affaires que lui. C'est ainsi que, sans considérer quel mal il fait par là au service de son Souverain, qu'il n'informe pas les ministres au dehors de ce qu'il traite en Russie avec les ministres des cours auprès desquelles les nôtres résident.

Comme j'ai déjà écrit à ce dernier sujet à l'Empereur lui-même, ce n'est donc pas pour me plaindre du comte Panine que je vous écris, monsieur le prince; c'est uniquement pour vous prier d'avoir la charité, comme son ancien, son supérieur et son proche parent, de l'obliger d'agir avec nos autres ministres dans les cours étrangères avec l'exactitude indispensable et d'après l'usage constamment suivi par tous les ministères de toutes les cours de l'Europe, et ne pas faire avec mes confrères ce qu'il a essayé de se permettre envers moi depuis trois mois: car, quant à moi, j'aurai soin moi-même de ne plus souffrir qu'il s'écarte de son de-

voir dans les affaires entre la Russie et le pays où je représente mon Souverain qu'il compromet, et en même tems de ne pas s'écarter des égards qui me sont dus et auxquels le comte Ostermann, le prince Bezborodko, votre excellence et le comte Kotchoubey n'ont jamais manqué.

Après vous avoir prié d'avoir cette charité pour votre parent, qui en a grand besoin, je vous prie de vouloir bien représenter à l'Empereur de ma part sur les deux points suivants. Le premier, qu'il est nécessaire de faire aussi un présent à l'autre sous-secrétaire d'état, mons. Hammond, qui est plus ancien dans le service du bureau et était constamment très-zelé pour la Russie et mérite de toutes manières les égards de notre cour. Le second, que pendant les 5 années que nos escadres ont été ici et depuis 8 ans que nos officiers de mer servent comme volontaires sur les flottes britanniques, monsieur Evan Nepean, premier secrétaire de l'amirauté, a rendu constamment et avec un zèle inexprimable les plus grands services à notre marine et continue toujours de même. C'est un homme sur qui roulent toutes les affaires de l'édifice immense de la marine anglaise. Il est membre du parlement, aimé et estimé du roi, du ministère et du public. Il a la confiance de sa majesté et des ministres. Il est ami intime de monsieur Pitt, de lord Spencer, de monsieur Addington et de mylord S-t Vincent. Quant au service qu'il a rendu à notre marine et ceux qu'il peut rendre encore, je supplie Sa Majesté Impériale de s'informer de messieurs les amiraux Ханыковъ, Макаровъ и Чичаговъ.

Feu l'Empereur, reconnaissant ses services, lui envoya le cordon de S-te Anne; mais comme le roi avait dejà

pris la résolution de ne plus permettre que ses sujets acceptassent des ordres étrangers, s. m. pria l'Empereur de vouloir bien témoigner, par quelque autre marque qu'un ordre, sa bienveillance pour monsieur Nepean. Cette prière du roi arriva à Pétersbourg quand Koutaizow était déjà parvenu à indisposer l'Empereur contre l'Angleterre et à le conduire dans les pièges que la Suède et la France tendaint à la Russie; le cordon fut repris, et monsieur Nepean n'a eu ni bague ni tabatière; car l'une ou l'autre aurait dû lui être envoyés en toute justice. Je supplie votre excellence de représenter ceci de ma part à Sa Majestè Impériale.

J'ai l'honneur d'être etc.

Еще письма Испанца Миранды къ графу С. Р. Воронцову.

1.

Monsieur le comte.

Votre excellence est trop juste pour exiger que le paragraphe que m'a envoyé m-r Pictet soit imprimé; il ne peut pas l'être sans donner de la consistance à l'anecdote calomnieuse qui me regarde dans la Lettre aux Anglais. Je ne dois donc pas atténuer mes autres preuves par une espèce de retractation qui paraitrait demandée par votre excellence au sujet de l'anecdote de Russie, ce qui infirmerait toutes les autres preuves que j'ai données aux yeux des personnes qui ne sont pas à portée de les vérifier, et donnerait des moyens à ceux qui veulent persuader qu'on calomnie leur mystificateur de se dérober au ridicule d'avoir été ses dupes.

J'ai dit et je dirai à tout le monde, comment cette anecdote m'a été confirmée; et dans le mémoire que je publierai incessamment, je rectifierai cette citation en convenant avec m-r Pictet de ce que je dois dire: mais il m'est impossible de le faire dans le Courier de l'Europe par la raison que je viens de donner à votre excellence. Tout ce que je puis faire, c'est d'imprimer le paragraphe de la lettre de m-r Pictet, si votre excellence le désire. Il porte que m-r le comte de W. permet qu'il m'en confirme la vérité et que son excellence n'en fait pas un mystère. Dans tout ce qui dépendra de moi, à tel autre égard que ce soit, monsieur

le comte, votre excellence peut compter que mon empressement à lui plaire égalera toujours le profond respect avec lequel je suis monsieur le comte de votre excellence le très-humble et très-obéissant serviteur

de Miranda.

Londres, le 5 décembre 1786.
№ 71, Great-Queen Street.

2.

A Paris, ce 30 août 1792.

Mon cher comte.

Dans le moment que je m'attendais à avoir le plaisir de vous voir et de vous entretenir sur les affaires de l'Europe etc... me voilà devenu général dans l'armée française de la liberté et sur le moment de partir pour prendre le commandement d'une division dans la frontière. Que je me sois uni aux défenseurs de la *liberté* ne doit pas vous étonner, puisque vous savez que c'est ma divinité favorite et que je me suis dévoué à son service bien avant que la France eusse pensé à s'en occuper... Mais ce qui m'a encore induit plus fortement, c'est l'espoir de pouvoir un jour être utile à ma pauvre patrie que je ne puis pas abandonner.

Rien que des motifs aussi puissants m'auraient empêché d'aller porsonnellement remercier Sa Majesté l'Impératrice de toutes les bontés qu'elle a eu pour moi, et vous savez, m-r le comte, à quel point ma reconnaissance en est sensible... J'espère que vous ne manquerez de le manifester ainsi, quand l'occasion se présentera.

Dans l'hiver prochain j'espère d'obtenir un congé pour passer un moment à Londres arranger mes affaires. Ainsi je vous prie de vouloir bien dire au très-honorable Charles Fox que mes sentiments sont toujours les mêmes et que je tiens inviolablement à notre estipulation, puisque c'est avec cette *condition* que je suis entré au service.

Mes compliments sincères à notre ami le général Clark (qui trouvera scandaleux peut-être qu'un ancien Castillan soit devenu un *sans-culotte*), à lord et lady Benning et mille choses à m-r de Kotchoubey, Lizakewitch, m-r l'aumonier etc. J'embrasse vos deux charmants enfants et vous souhaite bien du bonheur avec eux. Recommandez moi à la bonne fortune et à Dieu.

Le vôtre Miranda, maréchal de camp.

P. S. Reservez celle-ci. Je l'envoi par une personne qui part aujourd'hui et que je connais. Mes papiers vous pouvez les remettre à m-r Turnbull, en cas que vous faisiez quelque absence d'Angleterre.

3.

Le lieutenant-général Miranda fait ses compliments à monsieur le comte de Woronzow et le prie de vouloir bien remettre à m-r de Turnbull ou au porteur de celle-ci, son fidel domestique Andres Fröberg, le petit coffre, contenant des papiers, que m-r le comte voulut bien prendre en charge pendant l'absence de m-r M., en lui faisant bien des remercîments pour l'embarras que ça a pu lui procurer et la bonté qu'il a eu de le garder en toute sûreté

Valencienne, ce 30 octobre 1792.

Изъ черновыхъ писемъ графа С. Р. Воронцова.

1.

Къ Турнбюлю.

5 septembre 1792.

Le c. W. présente ses compliments à m-r T. Il a été bien fâché de n'avoir pas été en ville quand il lui fit l'honneur de passer chez lui pour lui remettre la lettre de m-r Miranda.

Cette lettre lui a fait beaucoup de peine, parce qu'elle lui a appris le malheureux parti qu'a pris celui que l'a écrite. En cas que m-r T. écrira à m-r Miranda, il le prie de vouloir bien lui marquer que le c. W., ayant été invoriable dans ses sentiments sur les affaires de France qu'il a toujours regardé avec horreur, cette horreur n'a fait qu'augmenter par les abominations arrivées le 10 août et de tout ce qui s'en est suivi. Qu'il est toujours parsuadé de l'honnêteté de m-r Miranda, mais qu'il le regarde comme un homme égaré par une prévention fatale et quoi qu'il ne cessera de l'estimer, il est obligé de ne plus avoir de correspondance avec lui. Il ne peut, étant ministre

d'une Souveraine, qui s'est si hautement déclaré contre les abominations qui se font en France, correspondre avec un homme qui a pris parti dans une cause justement abhorrée par elle.

Le coffre, que m-r Miranda a laissé chez lui, ayant été déposé à la banque avec d'autres effets du c. W. quand il quittt laa ville pour aller à la campagne, il le retirera dès qu'il rentrera à Londres et le remettra à m-r T. [illegible]

2.

Къ графу С. П. Румянцову.

Je supplie le comte Serge de me procurer la meilleure carte et la plus détaillée de la Finlande Suédoise et de vouloir bien me procurer les éclaircissements nécessaires aux articles qui suivent:

1) Combien la Suède entretient de troupes en tems de paix et à quel point ces troupes peuvent être augmentées en tems de guerre?

2) Le nombre de régiments de milice et de ceux qui sont sur le pied régulier et si parmi ceux-ci il y a des régiments étrangers?

3) De combien de bataillons est composé un régiment; combien de compagnies forment un bataillon et de combien sont fortes les compagnies?

4) Combien d'escadrons a un régiment de cavalerie et de combien de maistre (sic) est composé chaque escadron.

5) Quelle est la paye d'un soldat tant dans l'infanterie, que dans la cavalerie et un sommaire total de la dépense de gouvernement pour le militaire?

6) Quelles sont les forteresses que la Suede a en Finlande et dans quel état sont-elles, tant par rapport à leurs positions locales, que par leurs fortifications et par l'artillerie, qui les garnie?

7) Dans quel état est leur artillerie de campagne; ont-ils adopté les proportions sur lesquelles monsieur de Gribeauval fit après la dernière guerre une réfonte générale de toute l'artillerie de campagne en France tenant un juste milieu entre les canons trop pesants du système de m-r de Valière et les trop légers du roi de Prusse. Chez celui-çi les pièces, outre qu'elles sont prodigieusement amincies, n'ont de longueur que 14 boullets du calibre de la même pièce. L'ancienne artillerie francaise en avait 24 de longueur, l'actuelle de m-r Gribeauval en a entre 18 à 19.

3.

Къ неизвѣстному лицу.

Il y a 6 mois que je vous ai écrit, mylord, officielement, par l'ordre de l'Empereur, au sujet d'un établissement d'un nouvel hôtel des monnaies à Pétersbourg, projeté par m-r Boulton. J'ai appris quelque tems après que vous vous êtes adressé à m-r Boulton pour avoir des renseignements sur cette affaire. Depuis ce tems ni lui, ni moi nous n'en avons pas entendu parler, car vous ne nous avez pas répondu. Je crains que dans la multiplicité des affaires et parmi les tas énormes des papiers, que vous avez été dans le cas de recevoir de tous côtés depuis ces 6 mois,

ma lettre officielle du 13 janvier ne se soit égarée. C'est pour quoi je vous en envoie la copie. L'Empereur est persuadé par lui-même et confirmé par moi dans son idée que sa majesté le roi de la Grande-Bretagne, son ami et allié, ne lui refuserat pas le consentement qu'il demandait et duquel dépend l'amélioration de la fabrication de notre monnaie, ce qui sera également avantageux aux sujets russes et britaniques, qui font avec les premiers un commerce immense. Aussi Sa Majesté Impériale vient de nous écrire de nouveau à m-r Boulton et à moi à ce sujet et a envoyé son conseiller de cour m-r Schlatter, un des officiers du département de notre monnaie, pour concerter tout ce qui est nécessaire à cet objet. Je vous envoie aussi ci-jointe une lettre de m-r Boulton à m-r Smirnow, aumônier de la mission russe en Angleterre, par laquelle vous verrez que ce qu'il y a à faire pour la Russie n'empêchera en rien les ouvrages commandés par la trésorerie britanique. Je vous supplie, milord, de faire terminer notre affaire et de répondre tant à m-r Boulton qu'à moi, afin que je puisse faire voir à l'Empereur qu'il ne s'est pas trompé, quand il a cru et que je ne l'ai pas trompé, en le confirmant dans son opinion, que sa majesté le roi ne lui refusera pas sa demande.

Письмо будущаго канцлера князя А. М. Горчакова къ графу С. Р. Воронцову.

1.

Rome, ce 3 (15) décembre 1828.

Monsieur le comte.

A mon départ de Londres, m-me la comtesse de Pembroke m'avait permis de lui envoyer d'Italie une petite collection de *plantes grimpantes*. Cet envoi, qui avait dû s'effectuer l'année dernière, a été retardé du conseil du jardinier-fleuriste jusqu'à ce moment, et ce n'est qu'aujourd'hui que je suis à même d'annoncer à m-me la c-sse de Pembroke que le brig *Héro*, capitaine *Joseph Wilsm*, s'est chargé de déposer dans le port de Londres cette petite collection marquée № 306, qui sera délivrée au porteur du billet ci-inclus.—Veillez excuser, monsieur le comte, la liberté que j'ai prise de le placer sous les auspices de votre excellence: j'y ai vu une occasion précieuse pour moi de me rappeler à votre gracieux souvenir et de vous réitérer encore et jamais trop au gré de mes sentimens, combien je serai heureux ce conserver vos bontés et combien celles que vous m'avez témoignées à Londres sont profondément gravées dans mon coeur.

Tous les jours, monsieur le comte, je vérifie d'expérience ce que je vous avais entendu dire sur les beautés incomparables de ce délicieux pays, auquel je

m'attache toujours d'avantage, malgré tout ce que les hommes ont, peut-être, fait pour gâter l'ouvrage du Créateur.—Une faveur du ministère, mal-adaptée à l'état de ma santé, m'avait menacé d'une destinction sous un ciel plus rigoureux, où certainement j'aurais éprouvé un nouveau retour de souffrance; mais comme la nature des devoirs qui m'y attendaient ne me semblait pas m'imposer celui du sacrifice de la santé, j'ai cru pouvoir me permettre d'exposer combien un séjour dans le Nord me serait pernicieux dans ce moment, et cette demande, appuyée de mon excellent chef, le prince Gagarine, me valut une réponse très-gracieuse de la part de Sa Majesté avec l'assurance de rester en Italie.—Quelquefois, monsieur le comte, en songeant à mon âge, je ne puis me défendre d'un reproche intérieur de jouir d'un canonicat à une époque de la vie, où il faut justifier son existence par des actions et des faits; mais les nécessités de santé me ferment aussitôt la bouche, et je me dois que le repos, quand il n'est pas oisiveté, a aussi sa dignité.

Veuillez excuser, monsieur le comte, si le souvenir de l'intérêt que vous m'avez témoigné m'a donné le courage de vous entretenir de ces détails personnels, et permettez moi de ne pas terminer cette lettre sans vous dire combien nous nous sommes réjouis ici, en cercle de compatriotes, de ce que le nom du comte Michel soit attaché au plus beau trophée de la campagne *).

Je supplie votre excellence d'offrir mes hommages respectueux à m-me la c-tesse Pembroke et d'agréer celui de mon inaltérable et respectueux dévouement.

Gortchacoff.

---

*) Взятіе Варны. П. Б.

„Боже Царя храни“ прошлаго столѣтія.

Въ письмѣ графа Семена Романовича къ его дочери, отъ 28 Сентября 1779 года, рукою его сына написано слѣдующее:

На голосъ «God save the King».

Храни, Господь, храни
Монарха Россовъ дни,
Господь, храни!

Побѣдами вѣнчай
И славой украшай,
Твой образъ на земли,
Господь, продли!

Возстань съ нимъ сильный Богъ,
Сотри противныхъ рогъ
И низложи.

Разсыпь его враговъ,
Разсѣй ихъ хитрый ковъ,
Ты, Боже, нашъ покровъ,
На насъ призри!

Господь, пролей съ высотъ
Обильный токъ щедротъ
На царскій домъ.

Россійскихъ онъ сыновъ
И слава, и любовь;
Драгіе Павла дни,
Господь, продли!

Ура! Ура!

Кѣмъ именно написаны эти стихи, намъ неизвѣстно. Припомнимъ, что то было время великихъ Суворовскихъ побѣдъ въ Италіи, и будущій фельдмаршалъ, въ то время 18-лѣтній юноша, подъ вліяніемъ отца своего, страстно любившаго военное дѣло, рвался къ бою. Слава Русскаго имени въ 1799 году гремѣла по всему міру. П. Б.

ВАЖНАЯ ОПЕЧАТКА.

На стр. 310, строка 3 снизу: вмѣсто *четыре* слѣдуетъ *три*.

АЗБУЧНЫЙ УКАЗАТЕЛЬ

ТРИДЦАТОЙ КНИГИ

АРХИВА КНЯЗЯ ВОРОНЦОВА.

Къ письму Паэзіелло.



В.

E torbi_do,eincos_tan_te! io non lo

etc.

Паровая скоропечатня нотъ П. Юргенсона въ Москвѣ.

Γ.

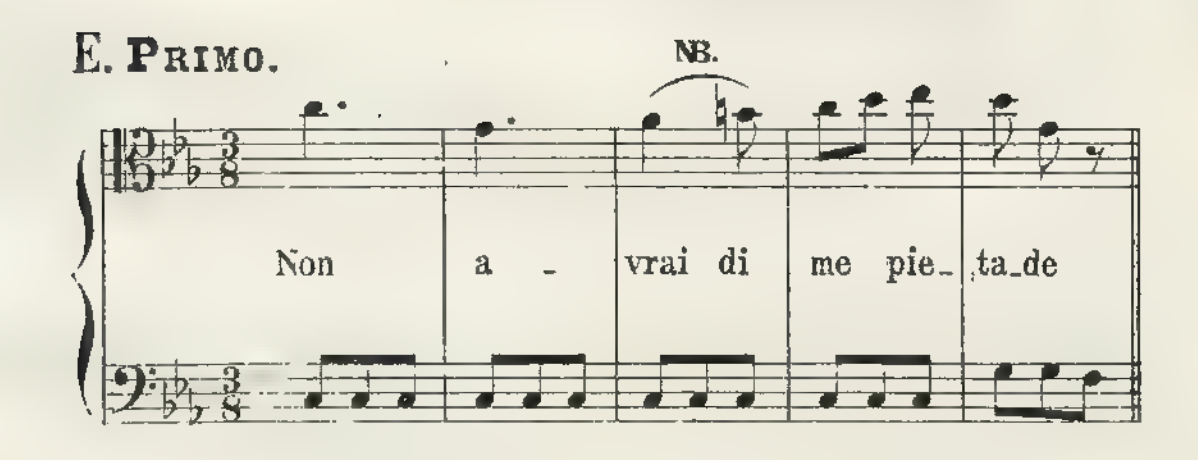

L'al_ma edil cor m'in
vi_ta cot_ro l'in_


fi_do all' ar_mi
ma poi


NB.1.
nel ven_di car


NB.2.
mi etc.

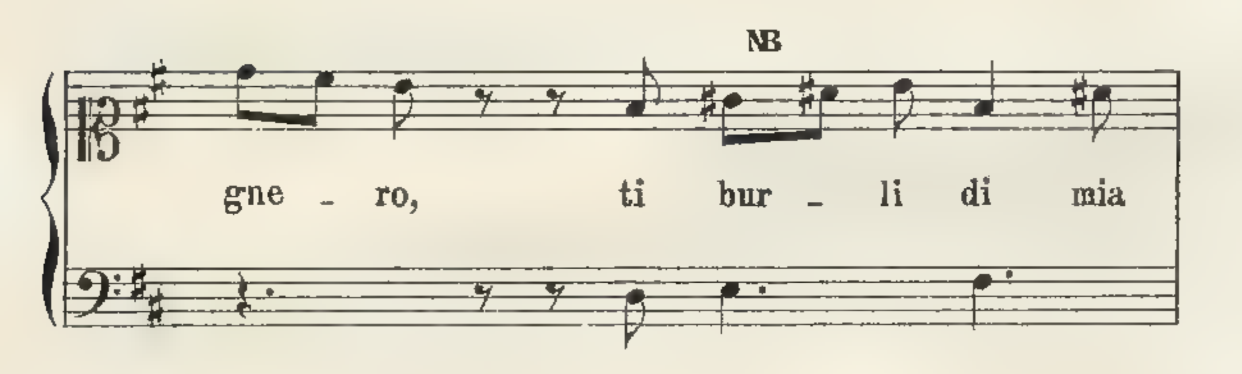

Д.
Non a - vrai di me pie_ ta_de


E. Primo.
NB.
Non a - vrai di me pie_ ta_de

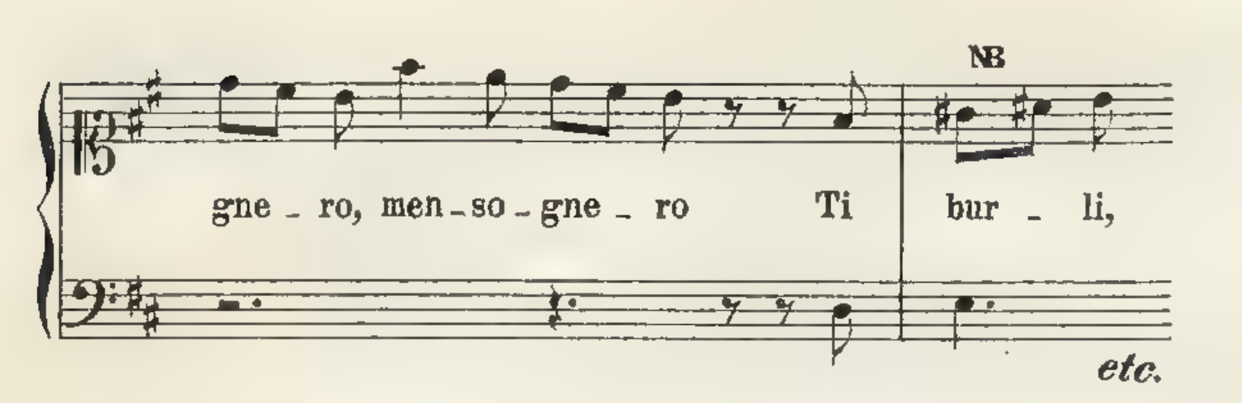

E. Secondo.
NB.
Non a - vrai di me pie_ ta_de

Ж. Bononcini.


Sin
ce - ro
Men - so -


NB
gne - ro,
ti
bur - li
di
mia


fè,
Men - so


NB
gne - ro, men - so - gne - ro
Ti
bur - li,
etc.

3 a.)

NB

NB

б.)

КНИГА ВОСЬМАЯ. Автобіографія графа С. Р. Воронцова и письма къ нему, къ его брату и къ его сыну графа Ѳ. В. Ростопчина.

КНИГА ДЕВЯТАЯ. Письма гр. С. Р. Воронцова къ брату его и къ разнымъ лицамъ 1783—1796. *Съ портретомъ графа С. Р. Воронцова.*

КНИГА ДЕСЯТАЯ. Письма гр. С. Р. Воронцова къ брату его и къ разнымъ лицамъ, при Павлѣ и Александрѣ I-мъ. *Со снимкомъ.*

КНИГА ОДИННАДЦАТАЯ. Переписка графа С. Р. Воронцова съ графомъ Н. П. Панинымъ и съ Н. Н. Новосильцовымъ. *Со снимкомъ.*

КНИГА ДВѢНАДЦАТАЯ. Письма графа П. В. Завадовскаго къ братьямъ графамъ Воронцовымъ. *Со снимкомъ.*

КНИГА ТРИНАДЦАТАЯ. Письма князя А. А. Безбородки.

КНИГА ЧЕТЫРНАДЦАТАЯ. Письма князя Кочубея, графа Моркова, князя А. И. Вяземскаго, П. А. Левашова и И. В. Страхова.

КНИГА ПЯТНАДЦАТАЯ. Письма А. Я. Протасова и князя Чарторыжскаго.

КНИГА ШЕСТНАДЦАТАЯ. Письма графа С. Р. Воронцова къ его отцу и къ другимъ лицамъ.

КНИГА СЕМНАДЦАТАЯ. Письма графа С. Р. Воронцова къ его сыну.

КНИГА ОСМНАДЦАТАЯ. Письма князя Кочубея, Татищева и Новосильцова.

КНИГА ДЕВЯТНАДЦАТАЯ. Переписка съ Чичаговымъ и Грейгами.

КНИГА ДВАДЦАТАЯ. Переписка съ графомъ Морковымъ, Тамарою, Италинскимъ, барономъ Гриммомъ, Лизакевичемъ и Смирновымъ.

КНИГА ДВАДЦАТЬ ПЕРВАЯ. Записки кн. Е. Р. Дашковой. *Со снимками.*

КНИГА ДВАДЦАТЬ ВТОРАЯ. Переписка графовъ Воронцовыхъ съ баронами Николаи.

КНИГА ДВАДЦАТЬ ТРЕТЬЯ. Письма Н. М. Лонгинова къ графу С. Р Воронцову.

КНИГА ДВАДЦАТЬ ЧЕТВЕРТАЯ. Бумаги разнаго содержанія.

КНИГА ДВАДЦАТЬ ПЯТАЯ. Тоже.

КНИГА ДВАДЦАТЬ ШЕСТАЯ. Тоже.

КНИГА ДВАДЦАЦЬ СЕДЬМАЯ. Тоже.

КНИГА ДВАДЦАТЬ ОСЬМАЯ. Письма Русскихъ Государей и особъ Царскаго Дома къ графамъ Воронцовымъ.

КНИГА ДВАДЦАТЬ ДЕВЯТАЯ. Письма иностранцевъ.

ЦѢНА ТРИДЦАТОЙ КНИГѢ

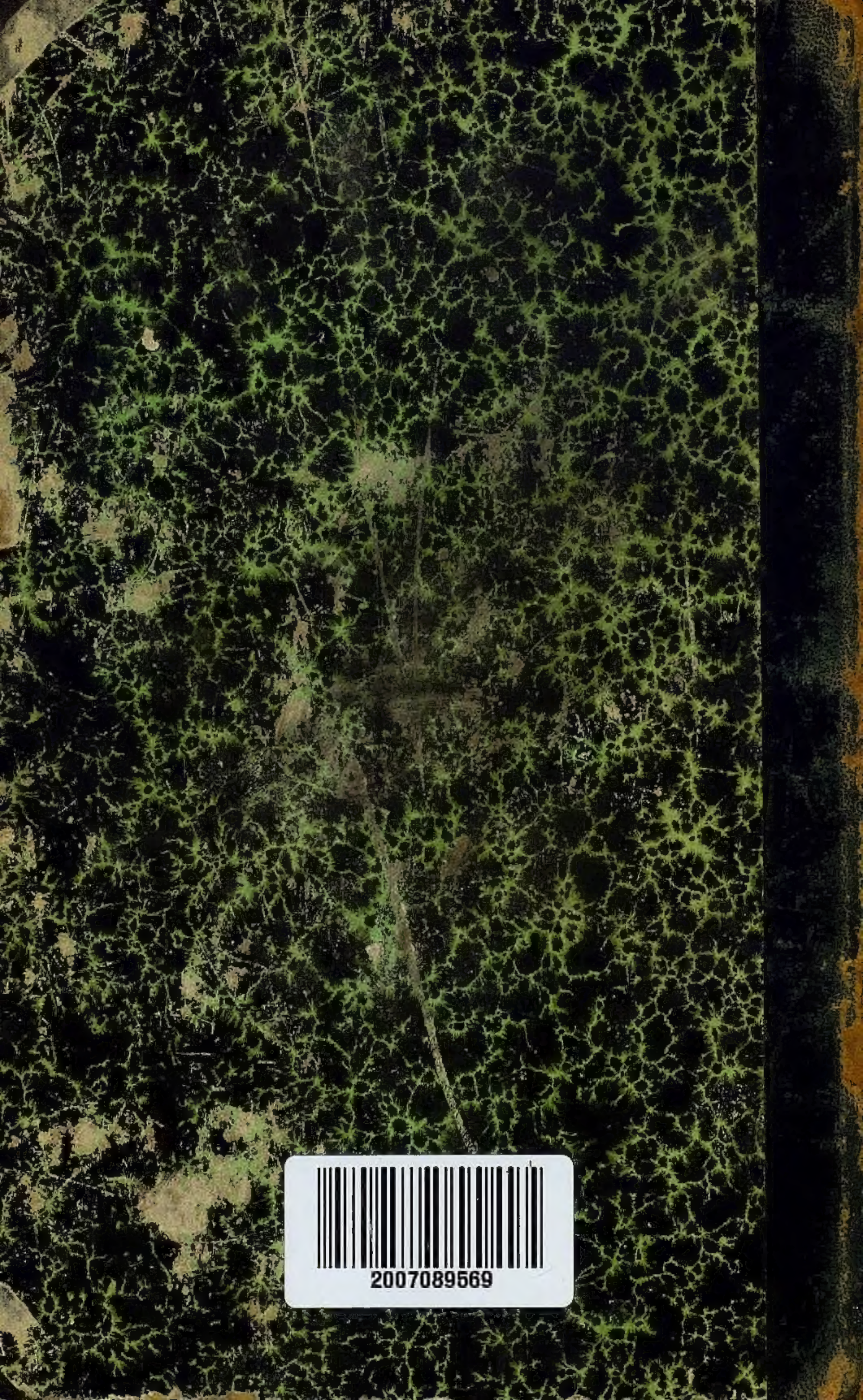
ТРИ РУБЛЯ.

Предъидущія книги имѣются въ продажѣ. Содержаніе ихъ см. по внутренней сторонѣ обертки.

Цѣна первой книгѣ 2 р. 50 к.; книгамъ 2, 3, 4, 5, 6, 7 и 24-й по **два** р.; остальнымъ книгамъ каждой по **три** рубля, съ пересылкою.

Каждая книга продается отдѣльно.

Получать можно въ Петербургѣ, въ книжномъ магазинѣ Стасюлевича (Васильевскій Островъ, 2-я линія, домъ 7-й).


2007089569